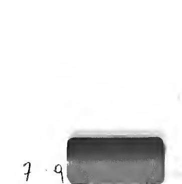
NOUVEAU MANUEL COMPLET DU BOUVIER, DU ZOOPHILE, DU...

Nicolas Jean Baptiste Boyard


7 · 9

ENCYCLOPÉDIE-RORET.

BOUVIER

ET

ZOOPHILE,

OU

L'ART D'ÉLEVER ET DE SOIGNER
LES ANIMAUX DOMESTIQUES.



PARIS.
LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 10 BIS.

ENCYCLOPÉDIE-RORET.

NOUVEAU MANUEL

DU BOUVIER

ET

DU ZOOPHILE.

AVIS.

Le mérite des ouvrages de l'*Encyclopédie-Roret* leur a valu les honneurs de la traduction, de l'imitation et de la *contrefaçon*. Pour distinguer ce volume, il portera, à l'avenir, la *signature* de l'Éditeur.



MANUELS-RORET.

NOUVEAU MANUEL

COMPLET

DU BOUVIER,

DU ZOOPHILE,

DU BERGER, DU FERMIER ET DE L'HERBAGER,

INDIQUANT LES MOYENS

D'ÉLEVER, DE SOIGNER, D'AMÉLIORER

LES ANIMAUX DOMESTIQUES,

contenant

NOTAMMENT L'ART DE CONNAÎTRE LES BONNES RACES, LEURS QUALITÉS, LEURS VICES, DE NOURRIR, DRESSER, GUÉRIR LES BŒUFS, BREBIS, CHEVAUX, CHIENS, VOLAILLES ET PIGEONS, ETC., ETC.,

NOUVELLE ÉDITION,

Entièrement refondue et considérablement augmentée.

Par M. BOYARD,

Propriétaire, membre du Conseil général du Loiret et de la Légion d'honneur.

PARIS,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE RORET,

RUE HAUTEFEUILLE, N° 10 BIS.

1844.



61C

PRÉFACE.

ie, cette partie de l'histoire naturelle qui
: les animaux, est depuis long-temps une
ressante, absorbant les veilles d'hommes
iodestes qui, satisfaits du charme de cette
ent ne former qu'un vœu, celui d'imprimer
lopper le goût de ce qu'ils aiment avec
, Zoophiles de toutes les nations, ces amis de
des animaux qui l'embellissent, s'entendent
ement; ils échangent leurs observations,
ent; ils comparent les découvertes faites
ontrées fort diverses, ils en tirent des
es, des preuves en faveur de leurs systèmes;
:ela ne popularise pas la Zoologie; tout
iit pas une science pratique; les grands
it les bibliothèques; ils ne peuvent descen.
› maisons de campagne, encore moins dans
où l'on ne pourrait ni les lire ni les com-
faut aux cultivateurs de petits livres bien
: et bien simples et surtout à bon marché.
idée, qui a déterminé la publication du
Zoophile, et qui l'a fait accueillir avec tant
u'un grand nombre d'exemplaires s'étant
eu de temps, nous nous trouvons engagés
t compléter cet ouvrage sans trop nous
plan que nous avions d'abord conçu.
vons rien sans doute à ajouter à l'histoire
es animaux élevés en France, mais plu-
rages étrangers publiés récemment en
, en Allemagne, en Belgique, ont augmenté
issances de nos Zoophiles; de nouvelles

méthodes ont été relevées; de nouvelles races mieux étudiées ont fait connaître des analogies entre nos bestiaux et ceux de ces pays qui nous surpassent. il faut le dire, dans l'art d'élever, de soigner, d'améliorer les animaux et d'en tirer le meilleur parti, soit sous le rapport de la beauté des formes, soit sous celui de la qualité des viandes destinées à nos tables, soit sous celui des engrais qui font la richesse de nos campagnes.

Ce sont ces notions précieuses que nous cherchons à propager. Nous voudrions pouvoir initier aux secrets de la Zoologie tous les bouviers, les bergers, les éleveurs et leur donner ainsi les moyens d'augmenter leurs produits et la prospérité de notre belle patrie.

Une chose nous soutient dans notre entreprise, c'est quo la connaissance quo nous avons prise des livres étrangers nous a convaincu que nous pouvons d'autant mieux leur emprunter leurs idées pratiques, qu'ils se sont eux-mêmes largement emparés de celles publiées en France. Nous le dirons même avec une sorte d'orgueil que nos lecteurs voudront bien nous pardonner, le manuel du Zoophile français, quelque modeste qu'il soit, a obtenu les honneurs de l'imitation, et plus d'un grand format s'est appuyé sur nos petites pages. Nous ne nous en plaignons pas, nous eussions seulement désiré qu'on eût daigné indiquer la source où l'on avait puisé; c'est ce que, pour notre compte, nous ne manquerons pas de faire, ne fût-ce que par reconnaissance des services que nos voisins nous auront rendus.

NOUVEAU MANUEL

DU

BOUVIER,

OU

L'ART

D'ÉLEVER, DE SOIGNER, D'AMÉLIORER

LES

ANIMAUX DOMESTIQUES.

PREMIÈRE PARTIE.

BÊTES A CORNES.

S'il est vrai comme le prétend M. Dessive de Liége, dans son livre intitulé *les Animaux domestiques*, qu'on peut mesurer le degré de civilisation auquel un peuple est parvenu d'après la prospérité de son agriculture, la France se flatterait en vain d'être une des nations les plus civilisées de l'Europe; elle ne passerait qu'après l'Angleterre, la Belgique et l'Allemagne, car l'agriculture y est plus avancée que chez nous.

Cela est incontestable quand on ne considère que les masses, mais une chose sauve la France de cette espèce d'infériorité, c'est qu'elle a des portions de son territoire qui ne le cèdent en rien aux territoires plus riches, sous le rapport de la culture. C'est que la diversité du sol, la différence du climat sont plus considérables dans un état d'une grande étendue que dans des états subdivisés qui

ne se livrent qu'à une seule branche de culture; si l'on comparait toute l'Allemagne à toute la France, l'aspect le plus favorable serait peut être en général celui de la France. Si pour la comparer à l'Angleterre on tenait compte de toutes les cultures dans lesquelles nous excellons, et que ne connaît pas l'Angleterre, la masse des connaissances agronomiques de l'Angleterre serait probablement de beaucoup inférieure à celle de la France. La Belgique seule l'emporterait et pourquoi? Parce qu'elle a un sol privilégié éminemment propre au genre d'industrie agricole qu'elle préfère.

Que les détracteurs de notre agriculture vantent les chevaux et les bœufs de l'Angleterre, nous leur rappellerons les chevaux du Limousin et de la Normandie, les bœufs du Calvados, du Berry, de l'Anjou et de l'Auvergne. Que nous opposeront-ils quand nous appellerons leur attention sur nos oliviers, sur nos muriers, sur nos vignes de la champagne ou de la Bourgogne? Rien. A chacun ses avantages, à chacun son industrie, laissons toutes ces querelles et profitons mutuellement des découvertes qui concourent au bonheur de l'humanité.

Lorsqu'on compare le cheval et le taureau, on est toujours tenté de donner la préférence au premier, sans doute parce qu'il s'associe mieux aux passions de l'homme; mais si l'on considère les services que rend le bœuf pendant sa vie, et son utilité après sa mort, on incline à penser qu'en Zoologie c'est lui qui doit occuper le premier rang.

CHAPITRE PREMIER.

§ 1. — LE BŒUF.

Histoire naturelle du Bœuf et de la Vache.— Conformation. — Especes. — Etats divers. — Habitudes et Mœurs.

INESTIMABLES bienfaits du Créateur, le bœuf et sa femelle, qui cultivent et engraissent nos terres, traînent nos fardeaux, nous chaussent, nous éclairent, nous fournissent nos principaux aliments (le pain et la viande), nos principaux assaisonnements (le fromage et le beurre), outre

principal remède (le lait), qui, selon la juste expression de l'abbé Rozier, sont un trésor plus précieux que les mines du Pérou; ces bienfaisants animaux doivent nous intéresser assez par eux-mêmes, pour que nous nous plaisions à étudier leur organisation et leurs mœurs dans les plus grands détails. Mais cette étude n'est pas seulement l'attrait d'une pieuse philosophie, elle est encore d'une indispensable nécessité pour l'économie rurale et la médecine pratique du bétail. En effet, pour bien soigner, nourrir, faire travailler les bêtes à cornes, gouverner sagement leur propagation, prévenir ou guérir leurs maladies, n'est-il pas essentiel qu'un bouvier connaisse parfaitement quel est le mode de leur digestion, de leur reproduction, leur tempérament: quels sont leurs goûts, leurs mœurs, leurs habitudes, et les modifications que les espèces et les individus peuvent éprouver par des causes naturelles ou accidentelles?

Les bœufs diffèrent par le poids, les formes, la couleur. Le poids varie tellement que dans l'Inde et même en France, en Angleterre il en est qui ne pèsent que 100 à 300 kilogrammes, tandis que d'autres pèsent jusqu'à 6, 7, 800 kilogrammes; on en voit même de 1,200 kilogrammes. Nous donnerons plus loin des détails sur ces différentes espèces, et la raison qu'on peut avoir de préférer les unes aux autres. Parlons d'abord du bœuf en général.

Conformation du bœuf. — En histoire naturelle, le premier caractère qui sert à faire connaître le bœuf est celui de mammifère ruminant, nom qu'il doit à l'organisation particulière de son estomac; en agronomie, on le distingue d'abord par la dénomination de *bête à cornes*, en opposition avec la chèvre et la brebis, qui sont dites *bêtes à laine*, quoiqu'elles portent aussi des cornes. Le bœuf, en sa qualité d'animal ruminant, est aussi nommé *bisulque* ou animal à pied fourchu; il forme le septième genre de l'ordre des *ruminants*.

Le bœuf est gros, lourd, nerveux: sa forme massive, dénuée d'agréments, a cependant le genre de beauté que donne la force. Son front large supporte deux longues cornes recourbées, creuses, à base arrondie; ses yeux sont grands et recouverts de grosses éminences; ses oreilles

basses ont une direction horizontale ; la partie appelée ordinairement chez les autres animaux museau, se nomme *mufle* chez le bœuf ; elle se termine carrément et porte deux larges naseaux, humectés d'une liqueur visqueuse que l'animal lèche fréquemment, toute la tête est recouverte d'un poil court et rude, qui présente un épi au milieu du front ; ses lèvres sont épaisses, et sa mâchoire supérieure est privée de dents incisives : aussi résulte-t-il de cette double disposition que le bœuf ne peut brouter l'herbe fine et courte, ni mâcher d'abord convenablement l'herbe longue, qu'il ramasse en faisceau avec sa langue, et scie assez grossièrement. Nous verrons plus tard comment la mastication achève de s'opérer. Cet animal n'est pourtant point dépourvu de dents : il en a vingt-quatre. Six mâchelières placées de chaque côté des deux mâchoires inférieures, et huit incisives implantées sur le bord antérieur de la mâchoire inférieure. La langue est hérissée de petits crochets rudes, pointus, dirigés constamment en arrière, ce qui la rend extrêmement rude, et propre à soutenir l'action des dents. Son poil, de diverses couleurs, mais communément rouge, est épais et luisant ; la peau dont sa poitrine est couverte est tombante jusqu'aux genoux, et se nomme *fanon*. Le bœuf n'a que deux doigts à chaque pied, et les dernières phalanges sont enveloppées de deux ongles, en corne moins dure et moins épaisse que celle du cheval. On leur voit autour du pied une couronne de poil semblable au paturon du cheval : les hanches sont plates, larges, terminées par de grosses élévations ; la queue est longue, nue, et terminée par une touffe de poils rudes et longs dont l'animal se sert pour écarter les mouches.

Telle est l'organisation extérieure du bœuf : passons maintenant à son organisation intérieure, dont les importantes particularités fournissent au naturaliste une de ses classifications les plus naturelles.

Le bœuf est dit quadrigastrique, ou à quatre estomacs, parce qu'effectivement cet organe se divise en quatre parties distinctes. Le premier estomac se nomme *rumen*, *panse*, *herbier* ou *la double*; il est tapissé entièrement d'une membrane brune et mince. Le second estomac, appelé *réseau* ou *bonnet*, n'est en quelque sorte que la

continuation du précédent. Son nom vient des cloisons minces et cannelées qui le recouvrent et s'y croisent en tous sens comme un réseau; la membrane dont la panse est recouverte le garnit également. Une espèce de gouttière, que l'on regarde comme la continuation de l'œsophage, et qui se contracte à volonté, s'étend sur la partie interne et supérieure du réseau jusqu'à l'orifice du troisième estomac, qui reçoit le nom de *feuillet*, *mellier*, et quelquefois *psautier*; sa capacité, plus grande que le réseau, est divisée par des lames de diverses longueurs et largeurs disposées en croissant, et comparées aux feuillets d'un livre, ressemblance d'où il tire sa dénomination. Le quatrième estomac, nommé *caillette* ou *franche-mulle*, montre aussi à l'intérieur des plis sinueux, inégaux, moins saillans et moins fermes que les lames du feuillet. Une membrane veloutée en revêt la capacité qu'humecte une liqueur onctueuse qui suinte de toutes les parties.

Les intestins sont très-amples; le canal intestinal est d'une fort grande longueur; le colon et le cæcume sont aussi très-grands. Le foie est composé de trois lobes distincts, deux grands et un petit de couleur noire. La vésicule forme une longue poche remplie de fiel jaune foncé, dont nous décrirons plus tard l'avantageux emploi. Trois lobent partagent le poumon droit, tandis que l'on n'en voit que deux au poumon gauche. La rate, extérieurement d'une teinte grisâtre est intérieurement d'un rouge noir; on remarque que son extrémité est divisée en deux bouts également arrondis. Le taureau a quatre mamelons correspondants aux mamelles de la vache; ses testicules ont une forme ovoïde, la vessie est ovale, mais elle est ronde chez la vache dont la matrice peu ample, arrondie à son orifice, est très-large à son cou. Sa mamelle d'une grande capacité, a quatre mamelons allongés: on observe souvent cinq et même six mamelons, mais dépourvus de conduits laiteux.

Rumination. — La forme particulière de l'estomac du bœuf annonce nécessairement un mode particulier de digestion. Ce mode est la rumination, ou faculté de ramener dans la bouche les aliments déjà introduits dans l'estomac. En voici l'action et la réaction. Le bœuf, comme nous l'avons vu, scie grossièrement les herbes, ou autres alimens,

et remplit promptement sa panse. Ces herbes se ramollissent dans cette cavité : lorsqu'elles ont été soumises pendant quelque temps à l'action de ce viscère, et que l'animal est tranquille, il s'occupe de les remâcher ou de les ruminer ; c'est pour cela que le bœuf se couche ordinairement après avoir pris sa nourriture. Sa panse se contracte, et fait passer dans une poche voisine, mais beaucoup plus petite (le bonnet), une portion de ces aliments qui sont, pour ainsi dire, exprimés par l'action des parois musculaires de ce second estomac. Ils se trouvent resserrés de manière à prendre la forme d'une pelote, qui, par un mouvement inverse de déglutition, est reportée dans l'œsophage, et par suite dans la bouche, où l'animal la remâche avec soin. Lorsque ces aliments ont été suffisamment broyés par les dents et imbibés de salive, le bœuf, ainsi que tous les ruminants, les avale une seconde fois ; mais alors l'œsophage les dirige dans le troisième estomac (le feuillet). Il ne paraît pas que la matière nutritive séjourne long-temps dans cette cavité ; elle passe bientôt dans le quatrième estomac (la caillette) ; c'est là, à proprement parler, le véritable estomac. Les aliments passent de là dans le tube intestinal.

La rumination exige un parfait état de tranquillité ; si le bœuf est inquiété par quelques animaux étrangers, troublé par quelque bruit, il cesse aussitôt de ruminer. Elle est aussi l'annonce d'une bonne santé.

Le bœuf ne rumine pas sa boisson, c'est-à-dire ne la ramène pas dans la bouche, parce que la force de contraction de la membrane de la panse et du bonnet, fait immédiatement passer le liquide dans le troisième estomac ou feuillet, dont, ainsi que nous l'avons vu, la communication avec l'autre n'a lieu que par un conduit étroit, dont l'orifice est situé à la partie supérieure du premier, et presque aussi haut que celui de l'œsophage. Il n'y a que les parties sèches des aliments qui remontent dans l'œsophage, afin que l'animal achève de les macérer. Voici pourquoi, tant que les veaux tettent ou sont nourris de lait et d'autres aliments liquides et coulants, ils ne ruminent pas, et qu'ils ruminent beaucoup dès qu'on les nourrit de choses solides. Par la même raison, tout le bétail rumine beaucoup plus en hiver, et lorsqu'il prend des aliments secs, qu'en été.

Espèces de Bœufs. — L'espèce du bœuf a long-temps été regardée comme provenant de l'auroche, animal décrit par les anciens, et qu'on ne trouve plus maintenant en Europe ; mais après de longues observations sur le squelette de l'auroche, le savant Cuvier a déclaré que cette espèce est étrangère à celle du bœuf, qui, par conséquent, n'est point indigène à nos contrées ; elle vient de la Haute-Asie, et n'a plus son représentant dans l'état sauvage. Au genre du bœuf se rattachent cinq autres espèces : le *bison* d'Amérique ou *bœuf bossu*, le *bœuf musqué*, le *bœuf à queue de cheval* ou de Tartarie, et deux espèces de buffles, bœufs toujours noirs, à cornes couchées sur le côté, que l'on rencontre en Asie et en Afrique.

Nous parlerons au chapitre de l'économie rurale des races et variétés du bœuf.

L'utilité de cet animal est si grande qu'on ne peut s'en occuper sans éprouver quelque intérêt, dit le cours d'agriculture ; ils rendent plus de services que les bêtes à laine, et cependant ils exigent moins de soin. La race bovine est d'une plus forte constitution et moins délicate sur la qualité de la nourriture. Elle est plus intelligente, moins craintive et moins embarrassante ; il n'est donc pas nécessaire que les personnes qui les soignent soient aussi vigilantes et aussi instruites que les bergers. Cependant pour en tirer du profit, il faut de l'attention, non seulement dans le choix de ces animaux, mais encore dans la manière de les conduire. (Tome 2, p. 485.) Voyez l'histoire des bœufs célèbres de l'antiquité.

J'ajoute à cela que le bœuf est susceptible de reconnaissance et d'attachement, et qu'il est des personnes qui s'y attachent aussi à tel point que j'en ai vu verser des larmes quand en vendait pour la boucherie leurs bœufs d'affection ; je puis même citer un fait qui prouve encore mieux ce que j'avance. Un jour de fête je visitais les étables d'un de mes domaines (ce sont ces jours-là que la surveillance est la plus indispensable), je trouvai un jeune bouvier qui n'était point allé au village comme les autres jeunes gens du domaine, je lui en demandai la raison, car c'était son tour de sortie, « ma foi, monsieur, me

» répondit-il, j'aime ben autant être là qu'à la danse, je
» me suis dit : si je donne trop tôt à manger à mes bœufs,
» ça leur fera peut-être du mal, si je m'en vas et que je
» revienne trop tard, ça les fera jeuner mal à propos, et
» j'suis reste jusqu'à l'heure du souper; quand jo leur
» aurai donné la ration il sera trop tard pour aller au
» bal, j'me coucherai; je ne m'en porterai que mieux et
» mes bêtes aussi, et j'aurai vingt sous de plus dans ma
» poche. Tu en auras quarante, lui dis-je, mon brave
» garçon, et si tu continues de te conduire ainsi toute
» l'année, je doublerai tes étrennes. »

Etats divers du bœuf. — La nature et l'homme soumettent les individus de cette espèce à plusieurs états ainsi caractérisés. Le mâle, en pleine vigueur, se nomme *taureau*; la femelle *vache*; avant qu'elle ait rapporté, et ordinairement à l'âge de deux ans, on l'appelle *génisse*; le jeune taureau est dit *taurillon*; leur petit est appelé *veau*. Le taureau que la castration a privé des organes de la génération, est distingué par le nom de *bœuf*. Le taureau est maigre, ardent, irritable; la génisse indocile; la vache paisible, féconde, très-attachée à son petit. Le bœuf est lent, tranquille, soumis. Le veau ne songe qu'à sa nourriture et à sa mère.

Quoique polygame, l'espèce du bœuf n'a qu'un seul petit; un taureau suffit à vingt vaches, et même plus. La vache porte neuf mois, et met bas au commencement du dixième. La vie du bœuf ne va guère au-delà de quinze ans : cependant il est des individus qui vivent jusqu'à vingt-quatre et vingt-cinq ans.

Goûts du bœuf. — Cet animal se nourrit de toutes sortes de fourrage, mais il a une préférence marquée pour l'herbe tendre et divers légumes et racines; le sel, et le vinaigre surtout, font ses délices; le grain est pour lui un objet de friandise. Il ne refuse ni les spiritueux, ni les siccatives, ni même la chair de poisson, car dans les provinces du nord de l'Europe on nourrit quelquefois, pendant l'hiver, les vaches avec des harengs secs, sans que leur santé en soit altérée. Seulement cette nourriture donne au goût détestable au lait. Des aliments légèrement mucilagineux sont ce qui convient le mieux pour le bétail.

Habitudes du bœuf. Quoique pesant et lourd, le bœuf dort peu, et d'un sommeil court et léger qu'interrompt le moindre bruit; il se couche ordinairement sur le côté gauche, aussi le rognon de ce côté-là est-il toujours plus gros, et plus chargé de graisse que le rognon du côté droit. Les vaches surtout paraissent toujours plus grosses du côté gauche.

Le bœuf boit en humant; il marche pesamment, et cependant court assez vite; il nage avec facilité.

Son cri, fort et prolongé, se nomme mugissement. Les vaches se font entendre plus souvent que les taureaux; et ceux-ci mugissent aussi plus souvent que les bœufs, dont la voix est endormie comme les mouvements, par l'effet de la castration. L'amour seul et la colère font mugir le taureau; la peur, la souffrance, l'horreur, excitent autant les mugissements de la vache que l'amour, quoiqu'ils soient chez elle un signe de chaleur. Le veau mugit de besoin, de douleur et du désir de sa mère.

Les bestiaux se plaisent à frotter leurs cornes contre les corps durs, comme les pierres, les murailles, et c'est grâce à cette habitude qu'ils détachent la petite lame de corne qui leur tombe ordinairement à l'âge de trois ans.

Mœurs du bœuf. — La patience et le courage, mais un courage tranquille et constant, sont les qualités distinctives de ces animaux. Un travail pénible et continuel, les coups répétés de l'aiguillon, les innombrables piqûres des insectes qui les assaillent, rien n'est capable de les rebuter; ils vont lentement, lourdement, mais ils vont toujours. Le bœuf est plutôt paisible que doux, parce que sa tranquillité ne lui vient point de la nature; sans être aussi glouton que le porc, il est beaucoup moins sobre que l'âne, et se donnerait de fréquentes indigestions si l'on ne prenait soin de l'en empêcher.

J'en ai vu un qui, après avoir pris son repas ordinaire se détacha vers deux heures du soir et se mit après une provision de carottes préparées pour le souper de deux autres; quand on revint, il en avait avalé plus de vingt kilogrammes, et quoique cet aliment soit fort sain, il en fut très-malade pendant plusieurs jours. En général on

fait bien de rationner tous les animaux, mais les bêtes à cornes surtout, lors même qu'elles sont à l'engraia, car ce qui les étouffe ne les engraisse pas. Il leur faut des repas copieux, mais réglés, et tout ce qu'on leur donne au-delà du nécessaire fait toujours plus de mal que de bien; que leur faut-il? cela dépend de la force de l'animal, de son appétit et de la nature de l'aliment qu'on lui donne; un bouvier intelligent à bientôt découvert la quantité; l'important est d'y tenir et de ne pas la dépasser.

Mœurs du taureau.—Le taureau est d'un naturel fier, impatient du joug, courageux. Dans la saison du rut, il devient indomptable et souvent furieux; il attaque ses ennemis avec ses cornes, et les lance par-dessus son dos. L'homme, que les animaux respectent naturellement, n'en impose point à cet animal; les chiens excités, le loup, l'ours, le lion même ne l'épouvantent pas. Lorsqu'un troupeau de vaches est attaqué, dans les bois par un loup, elles forment une sorte de bataillon carré, en mettant la croupe en arrière, et présentant les cornes; les veaux, les jeunes bœufs dont la tête n'est point encore armée, sont placés au centre: le loup hésite, alors, il n'ose s'approcher de ce rempart hérissé de cornes. S'il tarde un peu à s'éloigner, le taureau sort de la troupe, se jette sur l'ennemi, lui donne une chasse terrible et le met en fuite.

Les taureaux ne se bornent pas à combattre pour la sûreté du troupeau contre les animaux carnassiers; leurs principaux combats sont entre eux pour la possession des femelles. Leur humeur belliqueuse et terrible n'a pas même besoin d'être excitée par ce puissant mobile; il suffit à deux taureaux de se rencontrer pour s'attaquer avec fureur. S'il y a deux troupeaux de vaches ou bœufs dans une prairie, les deux taureaux qui marchent à la tête s'en détachent et s'avancent l'un vers l'autre en mugissant; quand ils sont en présence, ils s'entre-regardent avec colère, frappent la terre du pied, font voler la poussière par-dessus leur dos, et s'élancent l'un sur l'autre avec impétuosité; ils se battent avec acharnement jusqu'à ce qu'on les sépare, ou que le plus faible soit contraint de céder au plus fort; alors le vaincu se retire honteux et triste, tandis que le vainqueur s'en retourne

la tête levée, les naseaux ouverts, triomphant, et tout fier de sa victoire. Les combats ont tant d'attrait pour eux qu'il n'est pas rare de voir des taureaux passer la rivière pour aller combattre avec le taureau du village voisin, et revenir de même à la nage pour rejoindre leurs troupeaux. Nous verrons plus tard comment l'homme a profité de cette disposition guerrière.

Le taureau est aussi ardent qu'il est brave et hardi; lorsqu'il monte la vache, il la force de plier sous lui par l'impétuosité de ses mouvements. Jamais il ne l'attaque, et lorsqu'elle est pleine, il se plaît à la lécher. Les vieux taureaux, ou ceux qu'un service trop fréquent a épuisés, sont les plus redoutables dans le temps du rut.

§ 2. — LA VACHE.

Mœurs de la vache. — La vache n'a ni la pétulance indomptable de son mâle, ni la pesanteur du bœuf. Elle est sensible aux mauvais traitements, qui l'irritent à tel point qu'elle frappe du pied et de la corne les personnes qui l'ont battue ou rudoyée, et qu'elle retient presque complétement son lait; elle s'attache aux vaches qui l'avoisinent à l'étable. Beaucoup de fermiers ont observé que si on sépare des vaches accoutumées à vivre ensemble, ou que seulement on les change de place à l'écurie, elles mugissent de chagrin, mangent moins, et ne ruminent qu'incomplétement. Leur affliction est bien plus vive lorsqu'on leur enlève leurs veaux; leurs mugissements plaintifs sont continuels, elles s'agitent sans relâche, perdent l'appétit, ne ruminent plus; leur lait diminue ou s'arrête entièrement; on en a vu même périr de chagrin; d'autres après le sevrage de leur veau n'ont plus souffert qu'on les approchât, et cela avec tant de fureur, qu'après leur première portée on a été obligé de les livrer à la boucherie. Ces dispositions varient beaucoup selon les individus.

Dans nos climats, la chaleur de la vache commence au printemps; mais elle n'a point d'époque constante, et l'on voit des vaches dont la chaleur tardive n'a lieu qu'en juillet. Toutes sont en état de produire à l'âge de dix-huit mois, au lieu que le taureau ne peut guère engendrer

qu'à deux ans. La violence de leurs désirs est extrême au temps de la chaleur. Alors leurs mugissements répétés annoncent les feux de l'amour allumés dans leur sein. La femelle saute sur les autres femelles, sur les bœufs et même sur les taureaux ; sa vulve est gonflée et proéminente ; les mâles se battent avec fureur, et le vainqueur devient l'amant heureux ; il saillit avec pétulance la femelle, objets de combats entre les rivaux et prix de la victoire ; il la presse avec ardeur, et, par l'impétuosité de ses mouvements, la force de plier sous le poids de son corps. Dès que la vache est pleine, le taureau refuse da la couvrir et elle cesse presque toujours elle-même de la rechercher. (Cours d'agriculture, page 487. Voyez aussi chapitre 2, § 5.)

Tel est le sentiment de Buffon, de Valmont de Bomard et de tous les Zoophiles qui prennent la vache dans l'état de nature ; mais les choses ne se passent pas tout-à-fait ainsi dans nos fermes et nos métairies. D'abord les taureaux n'ont guère l'occasion de se battre, parce qu'on n'en a jamais plus d'un, ensuite la vie d'étable ne ressemble pas à celles des montagnes, et enfin le taureau domestique est loin d'avoir l'attitude et les passions du taureau sauvage. Il est même souvent assez doux pour qu'un enfant le conduise comme il l'entend, et assez paresseux près des génisses pour qu'on soit obligé de l'aider à consommer l'acte de la génération. En cela, comme en beaucoup d'autres choses, la pratique dément souvent les brillantes théories, et de tristes tableaux remplacent souvent les plus belles peintures. (Voyez chap. 2, § 2.)

Les vaches en se léchant entre elles, détachent leur poil avec la langue, et l'avalent ; ce poil qui ne peut se digérer, s'amasse et forme à la longue, en se feutrant, des boules ou pelottes arrondies et de couleur brune, qui demeurent dans la panse de l'animal et acquièrent souvent une grosseur si considérable, qu'elles gênent l'action de l'estomac, interrompent la digestion et font dépérir le bétail. Ces boules sont nommées *égagropiles*. Tous les cultivateurs en savent la cause, et néanmoins plusieurs persistent à l'attribuer à la malveillance des sorciers, et cela en 1843 !...

CHAPITRE II.

ECONOMIE RURALE.

Manière de fonder ou d'améliorer un troupeau de bœufs. — Choix des individus. — Soins à prendre avant, pendant et après le vêlage ou part. — Education des veaux. — Méthodes diverses de les élever.

§ 1er. — *Fondation ou amélioration d'un troupeau.*

Nous parlerons plus tard de la manière de croiser les races, afin d'en obtenir de nouvelles, ou de les perfectionner les unes par les autres. Ces essais ne peuvent être tentés que lorsqu'on a déjà un troupeau en bon état, et ne conviennent que très-peu aux petits propriétaires. Les conseils que je vais donner ici seront utiles à tout le monde.

Gardez-vous d'abord d'accoupler trop tôt vos bestiaux. Le taureau et la génisse sont aptes à la reproduction à quinze ou seize mois; mais une économie bien entendue commande d'attendre environ jusqu'à trois ans : c'est le premier moyen d'obtenir de beaux produits, de ne point fatiguer l'étalon, et de rendre la vache féconde en lait. Beaucoup d'agriculteurs, pressés de jouir, font rapporter leurs bêtes à deux ans, d'autres à dix-huit mois; et les individus accouplés si promptement, et les petits qu'ils produisent, ont toujours une chétive et misérable apparence. La seconde condition pour avoir des veaux bien constitués, c'est de renoncer au pernicieux usage des taureaux communs qui saillent à prix d'argent toutes les vaches d'un canton, qu'on leur amène successivement. Cet usage, adopté dans les pays de petite culture, où le fermier ne peut faire la dépense de la nourriture d'un taureau pour son petit nombre de vaches, est sans contredit la cause de l'abâtardissement des races de bétail. L'intérêt général exigerait que les taureaux-étalons fussent visités et reçus par un vétérinaire instruit, et que leur monte fût soumise à des règlements qui prévièndraient les inconvénients de cet usage; ainsi l'on s'assurerait que les taureaux de service ne sont ni trop vieux, ni trop jeunes, ni malades, ni fatigués, et l'on empêcherait surtout que la cupidité de leurs propriétaires les fassent couvrir jusqu'à quatre-

vingts vaches et plus. Un taureau ne doit servir que vingt à trente vaches : on pourrait, à la rigueur, lui en donner quarante à cinquante ; mais alrs il faudrait le nourrir parfaitement et le renouveler de bonne heure. Un taureau ménagé peut monter avec avantage après l'âge de neuf ans ; mais celui-ci n'ira pas jusque-là : ne faites pas surtout saillir plus d'une vache par jour.

Une autre précaution à prendre pour obtenir de bons produits, c'est de saisir le temps où la vache est en chaleur ; cet état dure peu : chez la plupart il ne se manifeste que pendant vingt-quatre heures, et très-rarement il se conserve quatre ou cinq jours. Conduisez immédiatement la vache en chaleur au mâle, sans quoi attendez qu'elle en éprouve de nouveau le besoin.

§ 2. — *Etat de chaleur de la vache.*

Il est des vaches qui entrent en chaleur tous les mois, d'autres moins souvent; il en est qui demandent le taureau tous les quinze ou même tous les huit jours. Cette fréquenta chaleur est un signe certain d'infécondité, et une sorte d'indisposition vulgairement nommée *pommelière* ; on appelle aussi ces vaches si ardentes *taurelières* ou *taurimères*, pour exprimer qu'elles ont beaucoup de la nature du taureau.

La vache en chaleur mugit très-souvent et très-fort ; elle a de vifs et fréquents mouvements de la tête, elle s'agite, cesse de manger et court ça et là ; sa vulve se gonfle et laisse échapper une liqueur blanchâtre ; souvent elle quitte le pâturage et va chercher le taureau dans l'endroit où elle l'a reçu, soit que le souvenir la guida, soit par suite de son agitation; enfin, les vaches en chaleur sautent les unes sur les autres, et hondissent aussitôt qu'on les laisse libres.

C'est communément au printemps qu'elles éprouvent particulièrement cet état, depuis environ le 15 avril jusqu'au 15 juillet; on en voit cependant beaucoup dont la chaleur est plus précoce ou plus tardive. Comme la chaleur se renouvelle fréquemment, le cultivateur peut choisir le temps de la monte pour faire naître le veau en automne ou au printemps. Les opinions sont partagées à cet égard ; les uns prétendent que les veaux d'automne,

renfermés pendant l'hiver près de leur mère, ne se trouvent point échauffés dans l'étable, et dès qu'ils peuvent manger, poissent au printemps une herbe tendre, dont l'abondance et le bon goût les font très-bien profiter. Les autres répondent que les veaux de printemps ayant un été entier pour fortifier leur tempérament, craindront moins l'atteinte du froid, et seront préservés de diverses maladies. L'observation des biches et autres animaux pâturants, dont les petits viennent en été, décide la question, et conseille aux agriculteurs d'imiter la nature. Au reste, avec des soins convenables, on élève toujours bien les veaux et l'on en fait de bons élèves.

Quand la vache et le taureau sont réunis, il faut les laisser ensemble seuls, soit à l'étable, soit dans un pâturage particulier; les témoins les gênent, les troublent et nuisent ainsi à l'œuvre de la génération. Toutes les précautions qu'indiquent les livres pour assurer les résultats de la monte sont superflues; la nature agit seule et toujours efficacement. Lorsque les vaches ont été couvertes, on doit attendre qu'elles donnent de nouveaux signes de chaleur pour les reconduire au taureau. Du reste, dès qu'elles sont pleines, il refuse de les recevoir, quoiqu'il y ait encore apparence de chaleur; mais pour l'ordinaire, cette chaleur passe dès le moment de la conception, et les vaches refusent aussi les approches du taureau; elles retiennent ou conçoivent souvent, dès la première, seconde ou troisième fois qu'elles ont reçu le mâle. Il faudra observer celles qui conçoivent tout de suite, afin de les garder de préférence; il faudra se défaire de celles qui tardent trop à concevoir.

Quand les vaches ont l'avantage de garder leur lait, les nourrisseurs les font couvrir le moins souvent possible, afin que leur lait ne soit ni arrêté ni éclairci par le temps qui précède et suit le vêlage; mais il serait très-imprudent de trop tarder à faire saillir la vache, car l'expérience a prouvé que celles qui restent plusieurs années sans veler finissent par avoir la phthisie pulmonaire, appelée vulgairement *pommelière*. On doit mener la vache au taureau tous les ans, ou au moins tous les dix-huit mois.

2*

§ 3. — *Choix du taureau.*

Un bon taureau doit être gros, bien fait et en bonne chair; il doit avoir l'œil noir et ardent, le regard fixe, le front ouvert, la tête courte et large, les cornes grosses, courtes et noires; les oreilles longues et velues, le mufle grand, le nez court et droit, les naseaux bien ouverts, le cou charnu et si gros, qu'il doit être à proportion la plus forte partie de son corps. Les épaules et la poitrine seront larges, le fanon doit pendre jusqu'aux genoux; les organes générateurs seront gros, les reins fermes, les jambes grosses et charnues; le dos sera droit, la queue longue et couverte de poil, l'allure ferme et sûre; le poil luisant, épais et doux au toucher, le caractère doux. Cette dernière qualité est importante, parce que l'humeur des pères passe entièrement aux enfants, et que les bœufs méchants sont difficiles à contenir au pâturage, et souvent indociles au travail. Les vaches intraitables refusent leur lait, ne le donnent qu'en partie, et forcées par divers moyens dont l'emploi est gênant; de plus, les uns et les autres en se battant courent risques de s'écorner et de se blesser grièvement. Si l'on ne veut pas faire d'élèves, on tiendra moins à la douceur du taureau.

Il est essentiel d'avoir un taureau de choix, tel que nous venons de le décrire, parce que la différence du veau qu'il produira sera d'un cinquième en poids et en prix; mais il importe également de ne pas faire couvrir une petite vache par un taureau trop gros pour elle, parce que son fruit, prenant un accroissement disproportionné à sa taille, elle ne pourrait mettre bas, et vraisemblablement périrait en vêlant. On s'imagina qu'il n'est rien de meilleur que de faire venir des taureaux d'Angleterre, de Hollande, de la Suisse, du Danemarck, parce qu'ils sont de belle espèce et de grande dimension; mais il faudrait les accoupler avec des vaches proportionnées à leur grandeur, et leur donner aussi une nourriture analogue, toutes choses qui, ajoutées aux frais de transport, seraient extrêmement onéreuses; il vaut bien mieux que le cultivateur choisisse, dans son département ou dans les provinces voisines, un bel étalon et de belles vaches, les plus forts et les mieux constitués qu'il pourra trouver.

§ 4. — *Soins du taureau.*

En général les soins à donner aux mâles des animaux domestiques sont peu nombreux. On traitera le taureau comme le bœuf, dont il ne diffère que par les facultés génératives. On le tiendra bien proprement; on le nourrira bien, sans cependant lui donner des aliments trop nutritifs; et dans le temps spécial de la monte, c'est-à-dire depuis le mois d'avril jusqu'au commencement de juillet, on le régalera de temps en temps avec de l'orge et de la vesce. Pour l'animer davantage, il sera bon de lui donner un picotin d'avoine chaque jour où il doit saillir; en ne le faisant couvrir les vaches que de deux jours l'un, il durera long-temps sans s'épuiser.

La méthode de nourrir les taureaux à l'étable pour prévenir les effets de leur méchanceté naturelle a plusieurs inconvénients. Premièrement, l'ennui d'être toujours attachés les irrite, et les dispose à entrer sans cesse en fureur; la nourriture sèche, l'air chargé des étables leur sont nuisibles; au lieu que mis au pâturage avec le troupeau, ils s'égaient sur la verdure, et deviennent plus doux en se récréant et en s'habituant à voir du monde. On craint encore faussement que les taureaux s'épuisent en paissant avec les vaches; jamais ils ne recherchent les vaches qui ne sont point en chaleur; ils songent encore moins aux vaches pleines, quand même elles ne commencent qu'à l'être, et se contentent de les lécher. En hiver, lorsqu'il faut les tenir enfermés, il convient de les mettre auprès de la porte de l'étable, afin qu'ils s'accoutument en voyant du monde, et que leur naturel farouche puisse s'adoucir.

On peut faire labourer les taureaux en les mettant au joug avec des bœufs ou même seuls, mais leur éducation est horriblement difficile, et l'on doit toujours redouter qu'ils n'abusent de leur force, et ne fassent ressentir les effets de leur fureur à leurs compagnons ou à leur maître.

A mesure que le taureau avance en âge, il se montre plus méchant; dès que l'on s'aperçoit qu'il devient intraitable, lourd, paresseux, ce qui a lieu à l'âge de neuf ans pour l'ordinaire, il faut tâcher de l'engraisser; je dis tâcher, parce qu'il est impossible de faire subir la castration

à un taureau de cet âge et de cette humeur, et que sa qualité d'étalon l'empêche toujours de prendre la graisse, lors même qu'il serait épuisé.

§ 5. — *Choix de la vache.*

Ls vache est sans contredit l'animal le plus utile à la mère de famille; Buffon se plaint amèrement de la dureté des hommes qui ne laissent aux gens de la campagne aucunes des douceurs que la nature semble avoir créées pour eux ; on ne peut qu'applaudir à son idée qui était évidemment de provoquer la bienveillance et la générosite des riches propriétaires, à l'egard de leurs fermiers ou de leurs colons partiaires ; mais il etait moins dans le vrai que notre excellent Tessier, imitant une idée consolante appuyée sur des faits. Oui, il est des propriétaires bons, humains, attentifs au bonheur de ceux qui les entourent, qui donnent aux malheureux des vaches à soigner pour les habituer aux douceurs de la propriété, et les amener à se creer une petite fortune. Soit qu'on l'achète pour soi ou qu'on la donne à cheptel, les premiers soins de celui qui veut avoir une bonne vache, doivent se porter sur la taille et la conformation ; il faut si l'on peut la tirer d'un lieu qui ait do l'analogie avec celui dans lequel on veut la conserver. Quelques particularites suffisent pour faire distinguer les vaches d'une province ou d'un royaume, dit M. Tessier, car le climat et la nature des aliments influent non seulement sur la constitution physique de tous les animaux, mais encore sur leur conformation exterieure. Plus elles auront de taille, plus les veaux qui en naitront seront gros et forts ; mais il ne faut pas perdre de vue que plus elles sont grandes, plus elles consomment, et que si cela est indifferent dans les riches cultures, cela est très-important dans les pays peu fertiles où l'on ne peut aisement suffire au fourrage. Il y a encore d'autres considérations sur le choix des vaches, que nous allons emprunter au cours d'agriculture, ce vaste repertoire de toutes les connaissances utiles en Zoologie.

Pour renouveler les vaches, on achete ordinairement des genisses de deux ans, prêtes a être remplies.

Voici ce qui caractérise une bonne vache : le front large, les yeux doux et unis, les cornes bien ouvertes et polies, le ventre gros et ample, le pis volumineux, les tétines peu

charnues, les veines mammaires très-saillantes; il est encore important que les os du bassin soient élevés, et que l'espace compris entre ces os et les dernières fausses côtes soit allongé; le poil doit être épais, luisant, doux au toucher.

On remarque que les vaches qui ont les cornes, le cou et le derrière conformés comme le taureau, sont dites *taurelières* ou *taurinières*, et ne conçoivent jamais; elles sont dites *mutigces*. Il faut au plus tôt les engraisser pour la boucherie.

On croyait autrefois que le meilleur bétail était de couleur rouge, et que la teinte noire annonçait une plus grande quantité de lait chez la vache; on reconnaît maintenant assez généralement que ces distinctions de couleur sont un préjugé; cependant il est des cantons où l'on préfère encore les vaches rousses; d'autres où l'on estime spécialement les blanches; en d'autres endroits, les noires sont les plus recherchées; tout cela prouve combien la couleur est arbitraire et indifférente.

Nous avons dit que la vache ne doit pas être trop jeune, parce que ses produits seraient faibles et mal constitués; il en est de même lorsqu'elle est trop vieille, c'est-à-dire quand elle a plus de huit à dix ans. Une vache-laitière est ordinairement un peu maigre, mais elle doit être en bonne chair, car la maigreur excessive l'empêcherait de concevoir; ou peut en dire autant de l'excès d'embonpoint; les fermiers ou nourrisseurs agiront en conséquence; ce qui sera surtout l'objet de leurs observations, c'est la constitution de la vache. Faible, maladive, elle ne pourrait concevoir, ou ne donnerait que des produits chétifs, faibles et souffrants comme elle.

J'ai vu un grand nombre de génisses languir et mourir, et j'en ai cherché la cause. Les pays où je faisais ces recherches, sont des pays où les vaches sont une grande partie de l'année à l'étable, et sont nourries le plus souvent d'aliments secs. Il m'a paru que ces génisses venant du pays d'élèves, c'est-à-dire de pays où il y a des pâturages humides dans lesquels elles passent des journées entières, ne pouvaient pas s'accoutumer à une manière de vivre trop opposée à celle qu'elles avaient menée depuis leur naissance. Tout changement, lorsqu'il est brusque, est

toujours fâcheux. Il faudrait que les cultivateurs de pays secs, lorsqu'ils achètent de ces génisses, les nourrissent quelque temps d'herbe fraîche, ensuite d'herbe fanée en passant par degrés à la nourriture sèche, ou qu'ils ne les achetassent que dans la saison où ils envoient leurs vaches paître aux champs, soit dans ceux qui ont produit des grains, soit dans les regains de pâturages artificiels. Plusieurs, depuis quelques années prennent le parti d'élever eux-mêmes leurs génisses, et je crois que ce parti est très-sage, pourvu qu'ils aient un bon taureau qu'ila n'élèvent que les veaux de belles vaches, qu'ils les nourrissent bien, et qu'ila ne les fassent pas couvrir avant deux ans et demi ou trois ans.

Pour entretenir et renouveler un troupeau de vingt vaches, il suffit d'élever tous les ans trois ou quatre génisses. On voit des vaches qui sont bonnes au-delà de douze ans : on les conserve tant qu'elles se soutiennent; mais communément après douze ans, on ne doit pas en attendre un grand profit : c'est l'âge où l'on s'en défait. Ainsi en élevant tous les ans trois ou quatre génisses, on peut remplacer les vaches qu'on vend et celles qui meurent.

§ 6. — *Soins de la vache.*

Les soins qu'exigent ordinairement la vache étant exactement les mêmes que ceux qu'il faut donner au bœuf, nous en traiterons quand nous serons à la description générale de la nourriture, du pansement et des habitations de tout le bétail; nous ne nous occuperons ici que des divers états particuliers à la vache, la gestation, l'avortement, le part, et les premiers temps qui suivent la naissance du veau. Tous détails appartenant à l'économie rurale; dès qu'ils seront trop compliqués, nous les renverrons à notre partie vétérinaire.

Soins pendant la gestation. — Dès que la vache est pleine, il convient de la nourrir plus abondamment et avec des aliments plus substantiels qu'à l'ordinaire; plus elle approche de l'époque du part, plus il est important qu'elle soit bien nourrie. Pour cela, donnez-lui, à cette époque, du regain ou foin de la seconde coupe, de la gerbée, de la vesce, surtout des grains, comme quelques poignées

d'orge et d'avoine ; évitez cependant de l'engraisser, crainte que le vêlage ne soit trop laborieux, par suite du rétrécissement de la vêlière, et du reste, faute de place, le petit ne pourrait prendre assez de développement. Quand une vache pleine est trop grasse, au lieu de la nourrir de substances nutritives, donnez-lui au contraire une nourriture débilitante, comme raves, choux, courges, citrouilles, etc., mais en petite quantité ; purgez-la même plusieurs fois.

Les gardiens des vaches pleines doivent les empêcher de sauter des fossés ou des haies, ne point les exposer aux grandes pluies ou aux grands froids et ne point les frapper : on aura soin qu'elles ne soient pas froissées lorsqu'elles entrent dans l'étable ou qu'elles en sortent : on fera en sorte que le sol sur lequel elles reposent soit horizontal et non incliné du côté de la matrice ; ou s'il l'est un peu pour faciliter l'écoulement des urines, on tiendra la litière plus haute du côté de la croupe que du côté du train de devant. On donnera de l'air à leurs étables, afin qu'elles ne soient pas trop chaudes ; on ne leur fera manger aucun aliment de mauvaise qualité : on ne les conduira pas dans des pâturages trop humides ou marécageux, mais dans des pâturages substantiels. Si c'est en hiver, on leur donnera à l'étable du son, de la luzerne, ou du sainfoin : par ce moyen, on préviendra plusieurs causes d'avortement.

Lorsque la vache pleine est une génisse qui n'a pas encore vêlé, on lui maniera souvent le pis pendant sa gestation, afin qu'elle s'accoutume au toucher et qu'elle se laisse traire facilement. Six semaines ou deux mois avant qu'une vache ait mis bas, on cesse de la traire. Le fœtus a besoin de tout le lait, qui, d'ailleurs dans les derniers temps est de mauvaise qualité. Plusieurs vaches tarissent naturellement un mois et même trois ou quatre mois avant de vêler : ce ne sont pas de bonnes vaches, car les bonnes ne tarissent jamais : si on cessait de les traire, leurs mamelles s'engorgeraient : il y en a qu'on parvient à tarir en ne les trayant sur la fin de la gestation, d'abord qu'une fois par jour, ensuite tous les deux ou trois jours, en éloignant peu à peu les intervalles. Ce ne sont pas celles qui ont le plus de lait qui le conservent le plus long-temps.

L'opinion générale est que les vaches portent neuf mois. Il est très-rare qu'une vache vêle juste à la fin du neuvième mois, ce qui ferait deux cent soixante-dix jours, si on ne comptait les mois que de trente jours, ou quelques jours de plus, suivant les mois pendant lesquels la gestation a lieu. L'expérience a démontré que les vaches vêlent dans le cours du dixième mois, plutôt vers le milieu qu'aux deux extrémités de ce mois.

Dans beaucoup de livres qui traitent du bétail, on recommande de séparer le taureau des vaches pleines; mais le conseil est superflu, puisqu'il n'approche jamais de sa femelle en cet état : et de plus ce conseil est nuisible, car il est d'un grand avantage de faire paître le taureau au milieu du troupeau de vaches. Ainsi que nous l'avons dit, il se plaît à les lécher, et cette caresse les fait rester tranquillement dans la prairie, où sans cela on les verrait fréquemment se tourmenter.

On ne doit mener paître les vaches pleines que sur un terrain uni, et des marais boueux comme cela arrive trop souvent.

Il est essentiel de veiller très-exactement les vaches pleines au pâturage, afin d'empêcher qu'elles ne se battent entre elles, ce qui occasionnerait des avortements.

On a vu qu'il est important que le bétail soit à l'étable dans un parfait repos, pour que la rumination ne soit pas interrompue; cela est encore plus indispensable pour les vaches pendant la gestation, afin que le fœtus puisse prendre tout son accroissement, et que la mère ne soit pas exposée à des indigestions qui, toujours dangereuses, pourraient être mortelles dans son état, ou du moins la faire avorter. Ainsi, dès que vous aurez ramené les vaches pleines du pâturage, tranquillement, sans forcer leur marche, laissez-les paisiblement à l'étable après leur avoir donné à manger.

Il est essentiel que la vacherie ne soit pas en pente de l'avant à l'arrière; il faut au contraire exhausser légèrement la partie de l'étable où repose le train de derrière, car la pente du sol pourrait causer un avortement et même la chute de la matrice.

S'il ne convient jamais de faire travailler les vaches

au labourage ou au charroi, à plus forte raison doit-on s'en abstenir dans le temps qu'elles sont pleines; cette recommandation est inutile dans les pays de grande culture, où l'on a suffisamment de bœufs; aussi ne s'adresse-t-elle qu'aux petits fermiers, qu'aux pauvres métayers qui sont obligés de profiter du travail de leurs vaches. Ils font le plus mauvais calcul possible, car la vache trop fatiguée avorte, ou produit un petit mal constitué, ou enfin son lait se tarit bien avant l'époque fixée par la nature. Si l'on est absolument forcé d'attacher la vache pleine au joug, que ce ne soit au moins que dans les premiers temps de la gestation, rarement, en la ménageant et toujours la traitant avec douceur.

Certaines races de vaches, ou certaines vaches de telles races perdent leur lait au cinquième ou sixième mois de la gestation; d'autres le gardent jusqu'au septième ou huitième mois; d'autres encore sont laitières jusqu'au neuvième mois, et d'autres enfin ne le perdent point du tout. Les premières ne sont point à rechercher, et l'on fera sagement de s'en défaire; les autres sont des bêtes précieuses que l'on doit bien ménager, et pour cela, au lieu de profiter de l'abondance de leur lait jusqu'au vêlage, il faut cesser de les traire au moins vers la fin du huitième mois. Quelque bien nourries qu'elles soient, ce qu'on leur ôte de lait alors, enlève la substance du petit, et le rend faible et d'une chétive constitution : lors même qu'on ne le destinerait point à faire un élève, il ne faut pas moins s'abstenir de prendre ce lait; car, outre la petitesse et l'état maladif du veau, on a à craindre la maigreur et l'affaiblissement de la mère, l'avortement et même la mort du fœtus, suites trop fréquentes de l'avidité des propriétaires de vaches Si l'on veut avoir un bel élève, il faut cesser de traire au septième et même au sixième mois.

Le seul cas où il faudrait tirer ce lait, serait si le pis venait à s'engorger; alors on ne trait qu'à demi et de temps en temps : cet engorgement n'est jamais que momentané, la substance du lait prenant bientôt et nécessairement un autre cours. On fait, en laissant ce lait, un faible sacrifice, car il est de mauvaise qualité et tourne aisément sur le feu.

Soins pendant la part ou vêlage. — Les symptômes du part sont les suivants : abaissement des flancs et de la croupe, grossissement des mamelles, agitation, mugissements, écoulement d'une matière blanchâtre par la vulve, que l'on nomme vulgairement *naissance*; il faut alors veiller la vache afin d'être présent au vêlage, et de l'aider dans le cas où il serait trop laborieux, et que la sortie du veau on du délivre tardât trop. Dans ces cas extraordinaires, les seuls où il faille aider la nature, on fera sagement d'appeler un vétérinaire instruit : si le part est naturel, restez spectateur tranquille, et ne vous montrez point à la vache, de peur de la troubler.

Quand les signes que nous venons de décrire se seront fait apercevoir, préparez une bonne litière, bien épaisse et bien étendue, afin que la vache soit à l'aise, et que le veau ne puisse se blesser en tombant, car les vaches mettent presque toujours bas debout. Je conseille fort de mettre la bête en travail dans une étable séparée, afin que les autres bestiaux ne l'incommodent point, et qu'eux-mêmes ne soient point distraits de la rumination par ses mugissements et ses efforts ; de plus, on aura la faculté de ne point attacher le veau après sa naissance, ce que l'on pratique ordinairement et dont on devrait se dispenser.

Tout doit être bien approprié autour de la vache ; l'étable offrira assez de clarté pour que l'on puisse commodément observer et agir. S'il fait froid, elle sera bien close ; si au contraire on est en été, il convient de procurer de l'air. En Flandre, on a la mauvaise habitude de charger de couvertures la vache prête à vêler ; rien ne nécessite ni n'excuse cette précaution.

On sait que les animaux multipares, c'est-à-dire qui portent plusieurs petits, mettent bas étant couchés, parce que les petits se poussent l'un l'autre. Les unipares, ou à un seul petit, au contraire, accouchent en pliant les genoux et relevant la croupe, afin de favoriser la sortie du petit qui se trouve poussé par ce mouvement vers l'orifice génital. Ordinairement la vache prend cette situation et met bas naturellement. Nous dirons dans la partie vétérinaire comment on doit agir lorsqu'il en est autrement.

Quelquefois la matrice, qu'on nomme *portière*, sort avec le veau, il faut la faire rentrer quand la vache a vêlé.

On est dans l'usage en la replaçant d'y mettre un peu de sel et de poivre, qui servent d'astringents et l'empêchent de sortir de nouveau. Quelques vaches même parmi celles d'une espèce commune ont deux veaux d'une seule portée. On en tue un à sa naissance, ou si on les conserve tous les deux, on les fait teter ensemble quinze jours : on en vend un à cet âge, on garde encore quelque temps l'autre qui acquiert beaucoup de force, tétant le lait de deux.

Au moment où le veau vient de naître, sa mère le lèche. Si elle n'y paraissait pas disposée, on jetterait sur le veau quelques poignées de son ou de sel.

On ne prend aucune précaution pour lier le cordon ombilical : il se sèche en peu de temps, quelquefois la mère le mâche. Elle a tant de propension à le mâcher que si on lui laissait son veau dans les premiers temps, elle causerait quelqu'altération à cette partie, à force de la lécher et de la mâcher.

Soins après le vêlage. — Immédiatement après l'extraction du veau, celle de l'arrière-faix ou délivre a lieu. Certaines vaches se délivrent plus lentement que d'autres, et l'on doit attendre l'effort de la nature, autant qu'il se peut ; mais si la vache tardait trop, il faudrait l'aider en lui donnant environ un 1/2 kilogramme de pain coupé en rôties, grillé ou rôti, arrosé d'un litre de vin, dans lequel on met autant d'eau ; la vache très friande de cet aliment, le dévore, se trouve fortifiée et se délivre peu après: on peut remplacer le vin par une double quantité de cidre, de poiré ou de bière ; il sera même bon d'augmenter un peu la dose; ou donne cette rôtie au plus tard douze heures après le vêlage.

Lors même que la vache aurait jeté promptement le délivre, on lui donnera à boire une bouteille de vin ou de cidre trempé d'eau : l'addition du pain grillé lui fera plaisir, et ne peut qu'être salutaire à l'estomac.

Dans la grande chaleur on fera bien de donner de l'eau blanche, rendue telle par le mélange de farine d'orge de seigle ou de froment. Les auteurs et les fermiers blanchissent également l'eau avec du son de froment, et les uns et les autres ont tort : il n'y a que la partie

de farine rostée dans le son qui soit nutritive ; les pellicules du son chargent l'estomac sans nourrir, et par conséquent, vous rendez la digestion plus pénible quand cela a le plus d'inconvénients. Dans le cas de vêlage bien naturel, on donne la rôtie au bout de deux heures, et l'eau blanche à peu près une heure après ; la quantité de cette eau est d'environ un demi seau ou quatre litres.

Les vaches sont très-friandes de leur délivre, ainsi que toutes les femelles des autres animaux sans exception. Dans les espèces carnivores, on a attribué cette disposition à leur férocité naturelle ; chez les omnivores, à la gloutonnerie ; mais comme les animaux les plus sobres et les plus doux, l'ânesse et la brebis, partagent ce goût étrange, ne conviendrait-il pas mieux de croire que la nature a eu pour but de ne pas exposer ces femelles à la visite des races carnassières dans un moment où elles ont à défendre un petit extrêmement faible, et où elles sont elles-mêmes dans un état de souffrance et d'affaiblissement. Généralement on regarde comme un mal que la vache mange le délivre : on dit que cela la fait maigrir, dessécher, mourir de consomption ; en beaucoup d'endroits, toutefois, on considère cette action comme un avantage ; mais on a reconnu qu'elle est sans influence sur la santé et les produits futurs de la vache ; la preuve, c'est que toutes les femelles qui mettent bas dans l'état sauvage mangent le délivre et ne dépérissent pas ; néanmoins il vaut mieux empêcher que la vache ne le dévore, et pour cela il faut exactement la surveiller. « *Dans le doute, abstiens-toi.* »

Dans quelques cantons on tire le premier lait des vaches qui ont nouvellement vêlé, et ou le leur donne à boire dans l'intention de les purger ; c'est une grave erreur : ce n'est point la vache, mais le veau qui a besoin d'être purgé, d'être débarrassé de la substance noirâtre et visqueuse dont son estomac et ses intestins sont remplis, ainsi que tous les jeunes animaux qui viennent de naître. Cette substance, nommée *meconium*, se détache par le premier lait, auquel la nature a prêté à cet effet une qualité purgative ; cela est si vrai, que lorsque la mère, par maladie ou autre cause, ne peut être immédiatement têtée par le petit, on supplée à ce premier lait par de légers purgatifs. (*Voyez* à ce sujet tous les meilleurs ou-

vrages d'histoire naturelle, d'economie rurale, et le *Manuel du charcutier faisant partie de l'Encyclopédie Roret*.

Pendant huit à dix jours après le vêlage, nourrissez bien les vaches avec du très-bon foin ou regain, de très-bonne herbe et de l'orge mêlée avec du son de froment qui n'ait point été passé; continuez à leur faire boire de l'eau blanche; si elles sont faibles, qu'elles aient de la peine à se remettre, donnez-leur journellement, pendant une semaine, la rôtie dont nous venons de parler, pour faciliter l'extraction du délivre. Dans les endroits où le vin est rare et cher, il faudra lui substituer le poiré, le cidre et la bière, ainsi que nous l'avons précédemment fait observer; on y ajoutera de l'eau en petite quantité, ou l'on s'abstiendra d'en mettre, selon la force de la bête, et par gradation. Par gradation aussi on la remettra à la nourriture ordinaire, ce qui convient à toutes les vaches nouvellement vêlées, mais surtout à celles qui se remettent difficilement: sans cette précaution on courrait risque de leur donner des indigestions, d'autant plus dangereuses que ces animaux sont plus faibles.

Afin de favoriser la rumination, un sage bouvier donne souvent, et peu à la fois, à manger au bétail; cette règle generale est d'une nécessité encore plus indispensable pour la vache après le vêlage; pendant les huit à dix jours de soins particuliers elle garde l'étable, après quoi elle retourne au pâturage comme auparavant.

Il va sans dire qu'immédiatement après la mise bas on renouvelle la litière, en partie du moins; et au bout de quelques jours on peut ramener la vache vêlée dans l'étable commune.

§ 7. — *Quantité et qualité du lait.*

En général, le lait des vaches qui ont vêlé depuis peu est séreux. Il n'est bon ni pour faire du beurre, ni pour faire du fromage, parce qu'il ne contient pas de parties butireuses et caséeuses, ou qu'il n'en contient que très-peu. Aussi doit-il être employé à la nourriture des veaux, pour lesquels la nature l'a ainsi préparé. Il y a des vaches qui l'ont trop sereux et trop long-temps sereux, d'autres trop épais dans un temps où il faudrait qu'il fût léger. Dans ces deux cas, il est également pernicieux aux veaux.

l'un les relâche et les empêche de profiter, l'autre leur donne des indigestions souvent mortelles. Il serait possible avec du soin de prévenir ces accidents, si on examinait la qualité du lait; on corrigerait les deux défauts en donnant à certaines vaches des aliments plus substantiels et à d'autres des aliments plus aqueux. Car la qualité du lait dépend beaucoup de celle des plantes dont on nourrit les vaches. Par exemple, dans un pays où on leur donne à manger pendant quelque temps de la moutarde, le lait et toutes ses parties ont une saveur antiscorbutique très-sensible.

On se plaint dans plusieurs communes du pays de Caux, que le laitage y prend une couleur bleue deux ou trois jours après la traite. Cette couleur semblable à celle de l'indigo se forme peu à peu à la surface du vase, prend ensuite de l'intensité et pénètre la totalité du coagulum; si on bat la crême bleue, le beurre en est seulement terne, et le petit lait est bleu. Je n'ai pas pu en découvrir la cause; elle tient probablement à certaines herbes dont se nourrissent les bestiaux. Ce qu'il y a de certain, c'est que les bêtes dont le lait devient bleu lorsqu'elles sont dans certaines fermes, n'en donnent que du blanc, si elles sont acclimatées ailleurs. Du reste, ce lait n'a aucune saveur désagréable.

§ 8. — *Education des veaux.*

Immédiatement après le vêlage il faut porter le veau auprès de sa mère, qui s'empresse de le lécher; si elle tardait à le faire, il faudrait l'exciter comme nous l'avons dit page 25, avec de la farine, du sel, de la mie de pain. En beaucoup d'endroits on a l'habitude de faire avaler un jaune d'œuf cru au veau; mais il vaut mieux lui laisser prendre tout de suite le premier lait, qui doit nettoyer ses viscères. En général, toutes les recettes des livres et des campagnes, pour fortifier le veau nouvellement né, ne valent pas le repos et les soins que lui donne sa mère.

Ordinairement le veau cherche lui-même le trayon de la vache, mais il sera mieux de l'en approcher et de le lui mettre dans la bouche pour le faire téter, sitôt que sa mère l'aura séché en le léchant.

Cela achevé, laissez le veau auprès de sa mère, qui

le réchauffera en s'approchant de lui. Comme ce jeune animal est très-sensible au froid, vous ferez bien de l'en garantir en fermant exactement la porte de l'étable; mais il n'est pas moins important que la température n'y soit pas trop chaude.

Ne maniez le veau que le moins possible, à cause de sa délicatesse et des efforts qu'il fait pour s'échapper; par la même raison, ne vous pressez point de l'attacher. Il y a plusieurs manières d'élever les veaux: nous allons les indiquer successivement; le cultivateur pesera le pour et le contre, et se déterminera selon ses convenances particulières.

Première méthode. — C'est la plus simple et la plus naturelle; elle consiste à laisser téter les veaux aussi souvent et autant qu'ils veulent; afin d'exciter leur appétit et de prévenir leurs maladies, on place auprès d'eux une pierre de sel qu'ils lèchent fréquemment, puis ils prennent librement leurs ébats dans l'étable quand ils sont un peu forts, et reviennent téter; de cette manière ils croissent et engraissent à vue d'œil; c'est le meilleur moyen de faire des élèves. Quand ils sont un peu grands, ce qui ne tarde pas, on les envoie au pâturage avec leur mère. Les avantages de cette méthode sont la parfaite santé des veaux, beaucoup d'embarras de moins, et la bénigne influence des causes morales qui influent tant, comme l'on sait, sur toutes les nourrices et leurs nourrissons. La vache est paisible, heureuse, et cette disposition suffit pour la maintenir en santé. A cela on objecte qu'elle ne rapportera rien; mais l'expérience a prouvé que plus on trait une vache, plus elle a de lait: aussi, quand le veau téterait trente fois par jour, vous tirerez encore plus de lait que si vous lui donniez le produit de deux traites. Ne craignez point que cet allaitement continuel épuise la vache, la nature y a pourvu chez toutes les femelles, et plus chez elle encore, puisqu'elle est naturellement plus féconde en lait; ayez soin seulement de la bien nourrir. La seule objection fondée, est l'insuffisance du lait ou son altération par maladie. Les veaux élevés de cette manière font seuls les beaux élèves, et sont les meilleurs sujets pour la boucherie; on les vend alors avant

qu'ils aient mangé de l'herbe : ils sont dits *veaux de lait*, ont beaucoup de graisse et se paient fort cher. Ce moyen d'éducation convient spécialement dans les campagnes où le lait est un faible produit.

Deuxième méthode. — Dans les endroits où le lait et ses produits rapportent davantage que les veaux, et que ceux-ci ne sont pas destinés à être veaux élèves, le fermier ne les laisse têter que dans les premiers jours, et même pas du tout, parce que le sevrage est plus pénible pour la mère et le petit quand ils sont ensemble. Dans cette seconde méthode on a une étable séparée ou une partie de l'étable commune, close de palissades, qui se nomment *enceinte aux veaux* ; on les réunit tous ensemble, sans les attacher, quand ils sont très-jeunes; on trait la vache et l'on fait boire son lait aux veaux de cette façon : mettez dans un seau ou baquet bien propre le lait de la mère, trempez dedans un linge ou une éponge figurant le pis, et présentez-le au veau, qui le sucera comme si c'était un pis véritable; à mesure que le temps s'écoule, que le lait devient meilleur et le veau plus fort, vous lui en retrancherez une certaine quantité, et finirez par le lui faire boire dans un baquet extrêmement plat. C'est à peu près ainsi qu'on élève les veaux de pontoise; le *cours d'agriculture du 19e siècle* contient à cet égard les renseignements suivants.

« On ne laisse pas têter les veaux qu'on engraisse, on les sèvre de mère dès le moment de leur naissance, mais on leur fait boire dans des seaux du lait sortant du pis sans le passer, en en réglant la quantité sur leur âge et leur appétit. Dans les premiers moments, c'est le lait de leur mère qu'on leur donne; s'il ne suffit pas, on en prend à une autre vache fraîchement vêlée. Dans la suite, on leur fait boire du lait qui a plus de consistance.

» S'ils ne veulent pas boire seuls, on leur passe les doigts dans la gueule en inclinant le vaisseau plein de lait. A la faveur de ce petit artifice, plusieurs se déterminent à avaler ; il y en a qui le refusent constamment. On n'a pour ceux-ci d'autre moyen que de leur faire têter leurs mères.

» On donne à boire le matin, à midi et le soir pendant le premier mois, et les deux mois suivants le matin et le soir seulement. »

Les mâles et femelles peuvent également engraisser, pourvu qu'ils soient de bonne nature : il y en a qui engraissent difficilement.

Dans les premiers quinze jours les veaux consomment six litres de lait par jour ; huit litres dans les quinze jours suivants, et dix litres jusqu'à ce qu'on les vende.

Lorsqu'on a suffisamment de lait on ne leur donne pas autre chose ; si on en manque, on ajoute à leur nourriture un litre d'eau avec trois ou quatre œufs par repas. On leur donne ces œufs entiers avec les coquilles, qui étant une matière absorbante, comme les yeux d'écrevisse, neutralisent les acides qu'ils ont dans l'estomac, et contribuent à leur santé. Le jaune les nourrit et prévient la diarrhée.

Troisième méthode, ou manière d'élever les veaux en Italie. — Cette méthode consiste à laisser téter le veau deux ou trois fois par jour, et à lui donner, en supplément du lait qu'on lui supprime, deux œufs crus entiers ou battus dans du lait, ou une sorte de panade composée de mie de pain bouillie et mitonnée dans du lait. Les veaux élevés selon cette méthode se nomment *veaux montanes*, et sont ordinairement de bonne qualité, surtout pour la boucherie.

Les Italiens, auxquels nous avons emprunté cet usage, saupoudrent quelquefois de sucre les divers aliments qu'ils présentent au veau ; ces aliments se donnent tous les jours ou tous les deux jours : il faut que le lait et ses produits soient bien estimés pour indemniser de tant d'embarras.

Quatrième méthode, ou manière d'élever les veaux en Angleterre. — Faites chauffer environ quatre litres d'eau ; quand cette eau sera en grande ébullition, mettez dedans deux poignées de farine d'avoine, laissez bouillir encore un peu, faites refroidir ; ensuite prenez du lait chaud nouvellement tiré, et mêlez-en deux litres à deux litres et demi dans l'eau que vous venez de préparer. Voulez-vous conserver principalement la crème, diminuez un peu la quantité d'eau et augmentez celle du lait ; laissez-la

reposer douze heures, ou mettez-le sur un feu doux pendant une heure, écrémez-le et mettez-le dans l'eau préparée; remuez le tout; ajoutez-y, si vous le jugez convenable, un peu de sel et un jaune d'œuf (l'un excite l'appétit du veau, l'autre le fortifie), et faites boire ce mélange au jeune animal en le lui présentant dans la main: les six, huit ou dix premiers jours après le vêlage, il sera bon de donner le lait pur au veau.

Cinquième méthode adoptée avec avantage par M. Thomas Crooks, propriétaire agronome de Bath. — Ayez un 1/2 kilogramme de foin de trèfle rouge cueilli avec soin, jetez-le dans six litres d'eau de source b'eo pure, faites bouillir et reduire à quatre litres, ôtez le foin de la liqueur et mêlez-y un 1/2 kilogramme d'orge, autant d'avoine et de fèves avec encore un peu d'eau; remettez le tout sur le feu pour faire bouillir, et remuez jusqu'à ce que le mélange epaississe; faites refroidir un peu, mélangez avec du petit lait, et donnez au veau. On peut remplacer les céréales, ou du moins l'orge, par une gelée de graine de lin.

Sixième méthode, ou manière d'élever les veaux aux États-Unis. — Cette méthode mixte, qui consiste à partager le lait avec le veau, a trois modifications, qui toutes exigent beaucoup de docilité et de douceur dans la vache: 1° on trait seulement la moitié du lait, et on laisse le veau téter le reste; 2° on commence par faire téter au veau la moitié du lait, et l'on trait le surplus, parce que le dernier lait est toujours plus crémeux que le premier; 3° le veau tette d'un côté et la laitière trait de l'autre. Cette méthode est presque générale dans les États-Unis, où elle n'offre aucune difficulté, grâce à la manière d'être des vaches dans cet heureux pays. Voici qu'elle est cette manière d'être. La grande quantité de terrain boisé et de pâturages, ainsi que la rareté des bras, commandent da laisser paître le bétail sans gardien pendant toute l'année; il faut cependant en tirer parti; pour cela on profite du goût particulier des vaches pour les grains et le sel, et surtout de leur attachement pour leurs petits; en conséquence, toutes les vaches sont habituées à revenir seules, chaque soir, coucher dans un enclos voisin de la maison,

car il n'y a jamais d'étable. Là on leur amène leurs veaux et on les trait avec beaucoup de facilité pendant qu'ils tettent; on répète la même chose le lendemain matin, et les vaches retournent dans les bois pour toute la journée : n'ont-elles point de veaux, on leur présente à leur retour une poignée d'orge, de maïs, de foin imbibé d'eau salée, ou bien un peu de sel, et elles reviennent chaque soir à cinq heures et demie, avec tant d'exactitude, que leur retour sert de règle pour la cessation des travaux des nègres. Quand l'instant du vêlage approche, on retient les vaches pleines dans l'enclos des veaux; comme on ne les surveille pas très-exactement, elles mettent souvent bas dans les bois, et reviennent un ou deux jours après avec leurs petits, qu'on enferme avec les autres.

Septième méthode, ou manière d'élever les veaux sans lait. — En France, dans certaines localités, on élève les veaux absolument sans lait. Cette méthode, qui ressemble beaucoup à la méthode anglaise, en diffère toutefois en ce que l'on délaie d'abord de la farine fine dans l'eau, du petit lait, puis des raves et des pommes de terre cuites, et broyées de telle sorte qu'on puisse préparer une bouillie. On a une machine particulière pour faire avaler cette préparation aux veaux; on leur donne aussi de petites boules de pâtes de farine de seigle ou d'orge : ce moyen ne convient que dans les cas où l'on a un débit lucratif du lait.

Si, comme il arrive quelquefois, la vache refuse de faire téter son petit, il faut bien examiner si cette répugnance ne tient pas à la situation maladive du pis; dans ce cas, il faut y remédier promptement; puis, si la vache persiste dans son refus, ou qu'il n'ait aucune cause, il faut la contraindre en lui attachant le pied de derrière au pied de devant. Les Espagnols se servent à cet effet d'une sorte de machine faite en fourche, qui tient la vache comme suspendue en la soulevant sous la poitrine : après quelques jours de contrainte elle obéit ordinairement. (Voyez *Manuel du Charcutier*, faisant partie de l'*Encyclopédie-Roret*.)

Quand le veau demeure auprès de sa mère, et qu'on veut l'empêcher de téter hors les heures convenues, on lui met une muselière; mais comme il n'en fait pas moins

fréquentes tentatives pour saisir le pis, il pâtit, il tourmente sa mère et blesse les mamelons. S nous condamnons avec raison cette pratique, que dirons-nous de celle de remplacer la muselière par un clou ou une lanière de peau d'hérisson, que l'on attache au-dessus du mufle avec une ficelle, afin que la mère, qu'il pique à chaque tentative, ne se laisse point approcher; quoique préconisée partout, et notamment dans l'ouvrage de J. Robinet, cette méthode est tout ce qu'il y a de plus stupide.

Tenez les veaux proprement, chaudement, à l'abri de l'humidité; mettez-les constamment à l'air pendant l'été, pourvu qu'il y ait auprès du pâturage un appentis où ils puissent être abrités pendant la nuit et en cas de pluie. Les veaux sont sujets à la constipation, au dévoiement dyssentérique, aux poux et même à la gale, lorsqu'on néglige de leur donner de la litière fraîche, et qu'ils restent sur le fumier. (*Voyez* plus bas au chapitre des maladies de la vache et du veau.)

Comme presque tous les jeunes animaux sevrés, les veaux ont la mauvaise habitude de se téter les uns les autres; quand vous vous en apercevrez, il faudra les séparer sur-le-champ, car ils dépériraient à vue d'œil.

Ils commencent à rompre l'herbe vers la fin du premier mois, quand ils suivent leurs mères au pâturage; mais ils ne mangent réellement qu'à la fin du deuxième mois. Au reste, les races et les individus diffèrent beaucoup à cet égard. Laissez-les faire, sans vous inquiéter des retards. Il faut seulement que les élèves, nourris au lait, ne soient mis au vert que par gradation; on leur donne d'abord du lait coupé avec deux tiers d'eau, ou de l'orge écrasée dans l'eau où elle a bouilli; de temps en temps on leur présente avec cela un peu d'herbe tendre pour les y accoutumer. Ces précautions conviennent surtout pendant l'hiver, et quand on tient les veaux à l'étable; autrement ils s'accoutument d'eux-mêmes au pâturage, en tétant et broutant alternativement.

N'élevez jamais le premier veau d'une vache, principalement si elle est très-jeune, parce qu'il est petit. La nécessité de ménager la mère et de l'accoutumer à se

laisser traire, exige encore le sacrifice du veau. C'est de quatre à dix ans qu'une vache donne de bons produits, et plus tard ses veaux doivent aller à la boucherie. Au surplus, soyez très-difficile pour le choix des veaux-élèves ; rejetez impitoyablement tous ceux qui seront de petite dimension, faibles, contrefaits, car les vaches se produisent constamment plus qu'on n'en peut élever, et vous trouverez toujours à les vendre.

Je terminerai ce chapitre en rappelant les règlements de police qui défendent, sous des peines pécuniaires, de vendre et d'acheter les veaux avant un mois. Ces règlements sont fort sages, car avant ce temps la chair en est fade et indigeste ; néanmoins on en tue beaucoup à huit jours. Les deux tiers des veaux de France sont tués à deux ou trois mois, aussi sont-ils sains et succulents ; les moindres pèsent vingt-cinq kilogrammes, et les plus gros soixante-quinze.

Je recommande au fermier qui vend des veaux pour la boucherie, de leur éviter le supplice d'être étroitement liés par les quatre pieds, et conduits la tête pendante, qu'agitent les cahotements de la voiture. Ces pauvres animaux font connaître leur douleur par des mugissements plaintifs, qui devraient faire rougir leurs conducteurs : ne pourrait-on les étendre l'un près de l'autre, et même, si l'on en a beaucoup à transporter, les uns sur les autres, en posant la tête du second sur le derrière du premier ? On s'assurerait aisement d'eux en leur attachant les deux pieds de devant et de derrière, sans les réunir comme on le fait ordinairement. Tirer le meilleur parti des animaux, et les rendre le plus heureux possible, doit être également la devise de l'agriculteur.

§ 9. — *De l'éducation des veaux Anglais.*

Suivre la nature, tel est le meilleur moyen d'obtenir des élèves qui répondent aux soins d'un bon cultivateur. (1) Nous allons passer en revue les différents usages qui

(1) Ce principe est trop absolu; il est beaucoup de circonstances où l'homme fait mieux que la nature, surtout quand il s'agit de faire de la viande pour la boucherie. Ce n'est pas la nature qui a indiqué ces boissons d'eau de farine, ces boulettes d'œufs de farine de haricots et autres aliments composés, à l'aide desquels

ont été adoptés pour arriver à des résultats satisfaisants : mais avant cela, nous combattrons la coutume assez répandue de donner au veau, dès sa naissance, une boisson d'eau de gruau, et de le nourrir ainsi pendant deux ou trois jours avant de lui permettre de téter sa mère. La nature a composé dans le pis de la vache pour le veau qui vient au monde, un lait léger, peu chargé de sucs nourrissants et qui convient à l'estomac délicat du jeune animal, ce lait est la boisson la plus salutaire, et rien ne peut la remplacer : tellement qu'il serait pernicieux de donner à un veau nouveau né du lait d'une vache qui n'aurait pas vêlé depuis long-temps, parce que ce lait serait trop substantiel et trop indigeste.

Dans le cas où la vache ne voudrait pas se laisser téter, ou si le veau lui-même ne le pouvait pas, il serait à propos de ne lui faire prendre que du lait d'une vache ayant vêlé depuis peu, parce qu'il aurait plus d'analogie avec celui de sa mère. (1)

Il y a deux méthodes suivies en Angleterre pour l'éducation des veaux : la première consiste à les laisser en liberté avec leurs mères dans les prairies, dès qu'ils ont assez de force; la seconde à les sevrer au bout de quinze jours ou trois semaines, et à ne les laisser approcher de la mère qu'autant qu'on le voudra.

La première de ces méthodes est incontestablement la meilleure, les veaux sont plus hauts, plus fermes, plus robustes : elle est en usage dans tous les comtés où le fourrage est en abondance et à bas prix. (2)

La seconde méthode, en usage dans les comtés moins

---

on transforme en veaux gras et charnus des veaux que la nature aurait laissés maigres et durs.

L'état de domesticité est une seconde nature qui s'éloigne souvent de la première, elle a des conditions auxquelles il faut se conformer.

(1) Très-bon précepte qu'on ne suit pas assez en France.

(2) Elle serait également bonne en France, pour les génisses et pour les taureaux; mais elle ne vaudrait rien pour les veaux de boucheries; elle ferait une viande moins blanche, moins délicate que notre méthode de Pontoise.

riches en fourrage et où l'on commerce sur le laitage, est très-répandue. Pour empêcher le veau d'aller teter sa mère, on a adopté le procédé suivant : quatre jours après la naissance du veau, jusqu'à l'instant où il cherche sa nourriture dans les prairies, on lui attache autour du nez une bande de cuir garnie de petites pointes de fer très-aigues, mais placée de manière qu'elle ne le gêne en rien pour manger ou boire : Cette espèce de muselière ressemble en petit, sans toutefois avoir la même forme, aux colliers garnis de clous qu'on met au cou des chiens de garde. Lorsque le veau veut téter, ces pointes piquent le pis de la vache qui ne veut pas souffrir le veau et le repousse ou s'éloigne. (1)

Le meilleur temps pour sévrer les veaux est celui où l'herbe jeune acquiert assez de sucs nutritifs pour suffire à leur nourriture, sans qu'il y ait besoin d'y ajouter du lait ou petit lait. Le sevrage varie entre quinze jours et six à sept semaines : mais il vaut mieux attendre ce dernier laps de temps, parce que le veau a plus de force pour passer à une nourriture moins nutritive pour lui que le laitage. (2)

Dans presque tous les comtés du centre et du sud de l'Angleterre on les sèvre de la manière suivante : dans la première quinzaine on leur donne du lait tiède, dans la seconde du lait écrémé dégourdi : un mois après on continue de leur donner du lait dégourdi mêlé de moitié eau, puis on diminue petit à petit la quantité de lait en augmentant celle de l'eau jusqu'à la proportion de trois quarts d'eau pour un quart de lait. Il faut ajouter à ce régime des légumes, tels que carottes, betteraves, pommes de terre, navets, etc. : leur donner de l'herbe fraîche, tendre et douce

Dans le nord de l'Angleterre, on les sèvre avec un mélange de lait et de petit lait sucré dès la première quinzaine; puis petit à petit on retranche le lait et le sucre

(1) Cela se pratique en France depuis bien long-temps.

(2) Ce point est contestable, la nourriture qu'on donne au veau sevré peut être aussi substantielle qu'on la désire, puisqu'on la compose exprès.

qu'on remplace par de l'eau de gruau mêlée avec le petit lait dans la proportion d'un tiers pour l'eau de gruau, et de deux tiers pour le petit lait. Dans le comté de Norfolk, on emploie du lait mélangé avec de la fleur de farine de froment. De toutes ces méthodes nous préférons la première et l'expérience en a démontré la supériorité.

Lorsque l'on a sevré les veaux, il faut choisir ceux que l'on destine à la charrne, ceux qni sont marqnés pour la [illegible], ou pour le boucher. Dans tous les cas, il faut leur donner à tous une nonrriture saine, abondante en légumes, et très-bien proportionnée à leurs hesoins. Le foin doit être de première qualité, sans aucune saveur amère; c'est presque toujours du peu de soin qu'on met dans l'achat de ce fourrage, que proviennent les maladies des veaux.

Lorsque le mois de mai est beau, il est convenable de conduire ceux qu'on veut conserver dans les prairies renommées pour la qualité de leurs herbes.

On habituera dès leur jeunesse les veaux que l'on destine aux travaux agricoles, à se laisser caresser, conduire, et approcher sans crainte, et surtout à manger à des heures fixes.

Le meilleur temps pour la castration des veaux est à la fin du premier mois à dater de leur naissance; l'opération est alors moins dangereuse, plus facile, mais il ne faut la faire subir qu'aux animaux jouissant d'une bonne santé. Il y a des pays où l'on attend à la seconde et même à la troisième année, c'est un tort. L'expérience a démontré qu'on ne pouvait opérer la castration aussi tard qu'aux dépens de la santé de l'animal, de la bonté de sa chair et de sa docilité.

Ces renseignements sont extraits de l'Herbager anglais, ouvrage qui malgré son étonnante prolixité contient sur l'industrie des éleveurs de ce pays des données fort utiles.

Il ne faudrait cependant pas les suivre à la lettre en France, et surtout dans le midi, parce que la différence des climats exige des modifications raisonnées.

CHAPITRE III.

ÉCONOMIE RURALE.

Choix et soins d'élèves. — Pousse des dents et des cornes. — Manière de reconnaître l'âge par ces organes. — Castration. — Choix du bœuf. — Manière de le dresser. Ne point faire travailler la vache. — Préférer le bœuf au cheval pour labourer. — Races de bœufs.

§ 1er. — *Choix et soin des élèves.*

Pour élever, on préfère les veaux nés aux mois d'avril, mai et juin. Ceux qui naissent plus tard, ne peuvent acquérir assez de force pendant l'hiver : ils languissent de froid et périssent. Beaucoup de fermiers les laissent téter leurs mères six semaines ou deux mois.

Il y a des veaux qui tettent avec une grande facilité, mais il y en a qui ont bien de la peine à prendre le pis. On examine alors l'intérieur de la bouche; si on y aperçoit des barbillons, on les coupe. Quand la mère va au pâturage on la ramène pour faire téter son veau; elle en prend tellement l'habitude, qu'elle revient d'elle-même. Si elle reste à l'étable, on délie le veau à certaines heures, afin qu'il tète : car on le tient dans la même étable séparé d'elle.

D'autres fermiers sèvrent de la mère leurs veaux en naissant, comme on sèvre les veaux qu'on veut engraisser, et ils leur font boire du lait de la même manière. Madame Crette du Palluel qui a donné un mémoire sur l'éducation des génisses, regarde comme un abus impardonnable de laisser téter les veaux, soit qu'on les destine aux bouchers, soit qu'on en fasse des élèves. Elle allègue pour raison de son opinion :

1° Que le veau qui tette donne dans le pis de sa mère des coups de tête assez violents pour y faire des contusions;

2° Qu'accoutumé à téter, on ne le sèvre que difficilement;

3° Que la mère privée de son veau trois ou quatre heures après sa naissance, ne s'y attache pas et retourne au taureau plus promptement que celle qui donne à téter.

Ces deux dernières raisons me paraissent les meilleures, la dernière surtout est une raison d'économie qui a bien de la force. Je sais que dans la Suisse et dans beaucoup de fermes de France, on préfère faire baire les veaux. (1)

Il y a peu de chose à dire sur les soins à prendre des veaux-élèves devenus taurillons et génisses, puisque toutes les précautions hygiéniques dont nous parlerons plus tard leur sont communes avec le reste du bétail ; nous nous bornerons donc à quelques observations La première sera de conseiller un pâturage en terrain sec pour ces jeunes animaux ; ils y grossissent moins, mais en revanche ils y acquièrent plus de vivacité et de vigueur. Il est important de les traiter avec la plus grande douceur, afin qu'ils en s'ont eux-mêmes ; car cette réaction providentielle, qui fait toujours trouver la punition de la dureté dans la dureté elle-même, existe dans nos rapports avec les animaux comme dans nos relations avec nos semblables. Si l'on parle d'un ton bienveillant aux bestiaux, qu'on les caresse, ils viennent à la personne qui leur donne ces témoignages d'affection, la regardent d'un air caressant, frottent leur tête après elle, et leur donnent diverses marques d'attachement. Bien que d'une conformation lourde et grossière, le bœuf et la vache surtout, sont susceptibles de distinguer, d'aimer ceux qui les traitent

(1) Nouveau cours complet d'agriculture du XIX[e] siècle, contenant la théorie et la pratique de la grande et de la petite culture, l'économie rurale et domestique, la médecine vétérinaire, etc., ouvrage rédigé sur le plan de celui de Rozier, duquel on a conservé les articles dont la bonté a été prouvée par l'expérience, par les membres de la section d'agriculture de l'institut royal de France, etc., MM. Thouin, Tessier, Huzard, Sylvestre, Bosc, Yvart, Parmentier, Chassiron, Chaptal, Lacroix, de Perthuis, de Candolle, Dutour, Duchesne, Féburier, Brébisson, etc., la plupart des membres de l'institut, du conseil d'Agriculture établi près le ministre de l'Intérieur, de la société d'Agriculture de Paris, et propriétaires-cultivateurs, 16 gros vol. in-8° (ensemble de plus de 8,800 pag.) ornés d'un grand nombre de planches. Prix 56 fr. au lieu de 120 fr.

Cet ouvrage, le meilleur en ce genre, édité par M. Deterville, ne doit pas être confondu avec des publications mercantiles où quelques bons articles sont confondus avec des vieilleries décousues qui pourraient induire le cultivateur en erreur.

avec douceur ; et dans les pays de petite culture, où les fermiers ayant peu de bétail, leur donnent des soins particuliers, et s'en occupent avec intérêt ; on a vu ces animaux prouver leur affection par les témoignages les plus touchants. Cela se remarque beaucoup plus rarement dans les grands troupeaux ; cependant il est assez ordinaire de voir un vacher ou un bouvier avoir un favori qui manifeste à chaque instant sa reconnaissance et sa fidélité. Quand ce vacher ou bouvier est doux, qu'il traite toutes ses bêtes avec ménagement, on peut être sûr qu'elles seront toutes paisibles et dociles.

Si, au contraire, on brusque les bestiaux, qu'on les maltraite, ils deviennent farouches, fantasques, indomptables, et par là on se prépare bien des ennuis, sans compter les dangers. Un taureau méchant ne peut être gardé ; un bœuf intraitable travaille mal, et menace sans cesse son bouvier ; une vache est encore pire : elle refuse de se laisser traire, frappe de la corne, du pied, et quelque précaution que l'on prenne, renverse souvent le pot au lait et celle qui vient de le remplir ; de plus, elle retient son lait par malice, et le pis, en s'engorgeant, peut donner lieu à des maladies dangereuses. On prévient tous ces inconvénients en usant de la plus grande douceur envers les génisses et les taurillons, même envers les veaux, parce que c'est dès la première impression que naissent les souvenirs durables pour tous les êtres.

Pousse des dents, ou dentition. — Les dents de lait du veau commencent à sortir avant même le vêlage, ou très-peu de temps après : elles sont complètes à la fin du premier mois, et dès lors l'animal a les vingt-quatre dents dont nous avons parlé. Le bœuf n'a jamais de crochets, c'est-à-dire de dents canines. A mesure que le veau broute, grandit, devient genisse ou jeune taureau, la mâchoire supérieure se fortifie, et l'espèce de bourrelet qui remplace les dents à cette mâchoire s'épaissit (ce bourrelet est formé de la peau intérieure de la bouche, qui est très-épaisse à cet endroit). A dix-huit ou vingt mois, et même quelquefois à deux ans, selon les individus, les deux dents du milieu, dites pinces, tombent et sont remplacées par deux autres dents qui sont plus larges et moins blanches

des plaines dans les montagnes *et vice versâ*, et au moment de cette transition il faut leur donner du grain.

Lorsque les soins ne répondent pas au désir du cultivateur, on envoie le veau à la boucherie, dans le cas contraire on le soumet à une opération barbare mais indispensable, la castration.

De l'âge de six mois à deux ans on peut châtrer les veaux, mais on le fait rarement avant que l'animal n'ait atteint dix-huit mois, car avant ce temps l'opération pourrait souvent être mortelle. Plus le taurillon est jeune, plus elle est dangereuse : les élèves n'ayant pas encore acquis assez de développement, n'auraient, étant bœufs, que très-peu de courage et d'activité; mais en revanche leur accroissement se trouvant favorisé par le retranchement des organes sexuels, ils deviendraient plus grands, plus gras et plus gros que ceux que l'on châtre à deux ans révolus ou même à trois ou quatre ans. Les bœufs qui ont subi la castration encore plus tard, ou qui n'ont été que bistournés, sont plus indociles, plus impétueux et plus farouches que les bœufs ordinaires, parce qu'ils conservent davantage de la nature du taureau. Dans le temps de la chaleur des vaches, ils cherchent à les couvrir; mais il est important d'empêcher cet accouplement factice, parce qu'il fait naître à la vulve de la vache des espèces de verrues qu'il faut couper ou brûler; le seul attouchement produit quelquefois cet effet.

Il y a plusieurs manières d'opérer la castration : 1° par incision; 2° par arrachement; 3° par écrasement; 4° par ligature ou bistournement. De toutes ces méthodes barbares, la première et la dernière sont le plus en usage. Le bouvier ne les exécute point ordinairement : on a coutume de remettre l'animal entre les mains d'un *châtreur* de profession, et l'on ferait mille fois mieux d'appeler un vétérinaire.

Pour alléger autant que possible la souffrance du pauvre animal que vous devez mutiler, choisissez le printemps et l'automne, parce qu'en hiver le froid augmenterait ses douleurs, et qu'en été la blessure pourrait s'enflammer, et même la gangrène s'y mettrait si les chaleurs étoient très-fortes. Il est important que le temps soit beau, sec,

et que le soleil brille, afin de disposer à la gaîté l'animal, qui doit être d'ailleurs dans un parfait état de santé. Aussi, avant de pratiquer l'opération, faudra-t-il l'examiner attentivement. La cruauté du traitement que vous allez lui faire souffrir n'exclut pas la douceur, et même les caresses; elle les commande au contraire. Si la castration du taureau n'étoit pasindispensablement nécessaire pour maîtriser sa fougue et sa méchanceté, elle serait la honte du cultivateur.

Voici les précautions qu'il faudra prendre pour exécuter cette opération. Vous commencerez par jeter le taureau par terre du côté gauche; vous lui attacherez le pied de devant, du côté droit, après un piquet planté auprès: vous attacherez également le pied gauche de derrière. Si l'animal est très-jeune, on peut se contenter de les lui faire retenir par un aide; mais s'il est déjà taurillon, on ne saurait trop s'assurer de lui. Quoi qu'il en soit, vous lui prendrez la jambe droite de derrière avec une corde, et le lui passerez par-dessus le cou, afin de pouvoir saisir les testicules; vous en couperez d'abord un avec un bistouri, puis vous laverez la blessure avec de l'eau fraîche, vous épurerez le sang, vous y verserez un peu d'huile de lampe, vous y appliquerez un couteau rouge à plat pour arrêter le sang, puis vous y ferez fondre de l'onguent divin; vous opérerez de même l'autre testicule. L'opération achevée, vous lâcherez l'animal, et le laisserez pendant trois jours à l'étable sans sortir; vous lui donnerez pour toute nourriture de la paille, du son et de l'eau blanche.

La castration par bistournement, outre qu'elle laisse les bœufs dangereux et encore ardents, a le grave inconvénient d'incommoder très-long-temps l'animal, et de lui occasionner une inflammation fort souvent gangréneuse, si l'on n'y apporte pas les plus grands soins. En effet, cette opération, qui consiste à lier et serrer fortement les testicules avec une ficelle, de manière à les séparer du corps par la compression, meurtrit les parties voisines, et la corruption des testicules contribue encore à envenimer cette inflammation. En Angleterre on châtre les vaches en leur enlevant les ovaires. Cette pratique qui les dispose

à l'engraissement, lorsqu'elles ont rapporté jusqu'à neuf ou dix ans, n'est pas du tout connue en France.

§ 2. — *Bœuf.*

Une fois mutilé, le taureau se nomme bœuf. Alors son humeur devient paisible : son impétuosité fait place à la lenteur; sa colère à la longanimité : ses membres deviennent lourds, ses mouvements pesants; néanmoins, il est de tous les animaux celui qui perd le moins extérieurement par la castration.

Choix du bœuf de tirage ou de labour. — Selon les localités, les quantités de pâturages ou de terres labourables de la ferme, ainsi que le nombre et l'état de ses bœufs déjà dressés, le cultivateur calculera s'il doit vendre ses élèves ou les garder pour son usage. En certains cantons on vend les taurillons et les génisses à deux ans; en d'autres on trouve plus de bénéfice à conduire à la foire les bœufs nouvellement châtrés, et les jeunes vaches pleines pour la première fois. D'après ses calculs, s'il se décide à vendre ses produits comme veaux ou comme élèves, et qu'il achète des bœufs faits, voici comment il doit les choisir.

Un bon bœuf de labour ne doit être ni trop gras ni trop maigre; ainsi que le taureau, il faut qu'il ait la tête courte et ramassée, le front large, les oreilles grandes, unies et velues, les yeux gros et noirs, le mufle gros et camus, les naseaux bien ouverts afin de respirer librement; les dents seront blanches et égales pour qu'il puisse durer long-temps; les lèvres noires. Il doit aussi avoir le cou charnu, les épaules grosses et fermes, la poitrine large, le fanon pendant, les flancs grands, le ventre spacieux et tombant en bas, les hanches longues, la croupe ronde, épaisse, les cuisses et les jambes courtes, grasses, charnues, le dos droit et plein, la queue tombant jusqu'à terre, et abondamment garnie de poils luisants et fins. Enfin il faut que les pieds soient fermes, le cuir épais, maniable, les ongles ou sabots courts et larges, le caractère doux et obéissant. Si avec toutes ces qualités le bœuf connaît bien la voix, qu'il soit sensible à

l'aiguillon et ni trop ni trop peu mangeur, on aura fait une excellente acquisition.

Il ne faut point omettre d'observer si le poil est doux et luisant, car un poil hérissé, rude et terne, est un signe de maladie, ou tout au moins de chétive constitution.

On achète ordinairement une paire de bœufs de même taille, ou si l'on en prend un seul on l'assortit avec un bœuf de sa dimension, afin de conserver l'égalité du trait et de maintenir le soc en équilibre entre les deux travailleurs. Si les bœufs de labour étaient de grandeur et de force inégales, le plus fort porterait tout le poids du travail, tandis que le plus faible ne le pourrait seconder; c'est à quoi il importe de faire attention lorsqu'on réunit un bœuf et une vache sous le même joug.

§ 3. — *Manière de dresser les bœufs.*

Si le cultivateur a gardé ses élèves et qu'il veuille les accoutumer à porter le joug, soit au labour ou au charroi, voici comment il s'y prendra pour réussir. Il se gardera d'abord d'attendre trop long-temps à commencer leur éducation, parce qu'ils deviendraient indociles, et souvent indomptables. Dès l'âge de deux ans et demi ou trois ans au plus tard il faut les habituer peu à peu à porter le joug; et comme la patience, la douceur et les caresses sont les premiers moyens de les subjuguer, le bouvier devra employer ces voies de bienveillance long-temps même avant l'époque où ils pourront travailler. Il leur passera une branche d'osier au cou, autour des cornes, comme par amusement.

On commence par leur imposer un nom, qu'ils connaissent bien vite, quand le bouvier les appelle pour leur donner quelques friandises à leur usage, comme une poignée d'orge bouillie, des fèves concassées, et surtout un peu de sel. Les paysans les nomme toujours d'après leur couleur, leur taille, leur caractère; ainsi ils ont le *grand*, le *mignon*, le *rouge*, le *noiron*, le *lent*, etc. On les caresse en même temps à leur manière, c'est-à-dire en les frottant par tout le corps avec un bouchon de paille, en les grattant sous le cou, vers les oreilles, et en leur passant la main sur le dos. Tandis que le bouvier

les flatte ainsi, il leur lie les cornes, ou bien leur met un harnois sur les épaules, ce que l'on devrait préférer constamment, puisque, selon la judicieuse remarque de Buffon, les bœufs tireraient beaucoup plus avantageusement de cette manière qu'à l'aide du joug, et que les bœufs écornés ne seraient point forcément mis à la réforme; quelque méthode que l'on choisisse, on les mettra quelques jours après au travail, que l'on augmentera graduellement; d'abord on les mettra au joug avec des bœufs de même taille et déjà dressés; les premiers jours ils ne traîneront qu'une simple planche, puis une pièce de bois un peu plus forte, puis le timon avec la chaîne traînante pour les accoutumer au bruit, puis enfin le soc et la charrue. Quelque difficulté qu'ils fassent dans les commencements, le bouvier ne les rudoiera, ne les battra point, ne leur fera point sentir l'aiguillon, car ils se rebuteraient pour toujours; il les ménagera beaucoup, ne les fera travailler qu'à petites reprises, et dans les moments de repas les attachera constamment à la mangeoire entre leurs compagnons déjà dressés; les mènera ensemble boire et paître, afin qu'ils apprennent à les connaître et à se régler sur eux; en même temps on les nourrira plus abondamment, car le bétail novice se fatigue beaucoup tant qu'il n'est pas accoutumé à l'ouvrage. Si l'on remarque qu'ils ont trop chaud au retour du travail, on frotte bien les jeunes bœufs, et on leur donne un peu d'avoine pour les fortifier. (*Voyez* chap. 4. § 3.)

Temps du travail. — Lorsque le bouvier aura convenablement pansé ses bœufs, il les mènera à l'ouvrage, en été, dès la pointe du jour jusqu'à neuf ou dix heures; alors il les ramènera à l'étable ou les laissera pâturer dans les bois, à l'ombre pendant la grande chaleur, et ne les remettra au travail qu'à trois heures du soir jusqu'à six ou sept heures, et même plus.

Au printemps, en automne et en hiver, il pourra les faire travailler sans interruption depuis huit ou neuf heures du matin jusqu'à cinq ou six heures du soir.

Les bœufs servent ainsi jusqu'à l'âge de dix ans; alors leurs dents commencent à s'user, ils deviennent de plus

en plus lents et massifs, et c'est le moment de les engraisser. Nous dirons plus tard comment on y réussit aisément.

On laboure ordinairement avec une paire de bœufs, avec deux quand le terrain et très-ferme, et même avec trois lorsqu'on a à labourer des terres en friches qui se lèvent par grosses mottes et par quarts.

Manière de corriger les défauts des bœufs. — C'est encore un des nombreux avantages de se servir de ses élèves, que de connaître leur humeur; mais lorsqu'on ne le peut et qu'on achète des bœufs tout dressés, il faut s'appliquer à connaître leur caractère, et se déterminer à ne corriger leurs défauts, quels qu'ils soient, qu'avec du temps, de la patience, et quelques légers châtiments. Les défauts des bœufs sont d'être rétifs, entêtés, peureux, emportés ou paresseux.

Ces défauts tiennent à leurs dispositions physiques ou à leur éducation. Si, comme je l'ai expliqué précédemment, votre bœuf a subi la castration tard et d'une manière imparfaite, s'il vient d'un taureau méchant, il sera naturellement indocile et fougueux; si on l'a élevé solitairement, sans l'accoutumer à voir beaucoup de monde, à se faire à divers bruits, il prendra ombrage du tout; s'il a été châtré fort jeune, il sera doux, mais sans activité, et plus il avancera en âge, plus il sera sujet à la paresse; au reste, passé environ cinq ans il est impossible de corriger les bœufs.

Le bœuf est-il fougueux, frappe-t-il du pied, de la corne, vous l'attacherez à un grand jong, au milieu de deux bœufs de sa force et un peu lents; vous lui appliquerez souvent l'aiguillon, et vous n'aurez pas besoin de réitérer cinq ou six fois pour qu'il devienne docile. Le jeûne même, et la privation du vert en été, pendant quelques jours, suffiraient pour le dompter, au moins pour très-long-temps. Mais enfin si le naturel l'emporte, il sera bon de mettre aux bœufs de cette humeur un *tatau* (*voyez* plus loin) ou de leur attacher un petit paquet de foin aux cornes, autant pour amortir les coups qu'ils pourraient donner à leurs compagnons au pâturage, que pour avertir les passants qu'ils aient à s'en garder; cette pra-

tique était en usage chez les anciens. Quand leur emportement n'est que momentané, il faut seulement les traiter avec douceur, en les appelant souvent par leur nom, d'un ton d'amitié.

Les bœufs ombrageux craignent principalement la couleur rouge ou le blanc. Lorsqu'ils sont libres, on les voit courir sur les personnes dont les vêtements leur présentent ses nuances; attelés, ils se roidissent et refusent d'avancer. Ne leur épargnez pas l'aiguillon, tâchez de les faire passer outre, et s'ils ne sont pas avancés en âge, accoutumez-les au grand bruit et à la multitude des objets; attachez-les bien à l'étable, et mettez-leur en face l'objet ou la couleur qu'ils redoutent le plus.

Quant aux bœufs paresseux, comme ce défaut tient au tempérament, il est difficile à corriger; des coups répétés d'aiguillon sont le seul remède : si l'aiguillon est insuffisant, il n'y a d'autre ressource que de les mettre à l'engrais avant le temps ordinaire; ces bœufs-là ne peuvent pas travailler jusqu'à dix ans.

§ 4. — *De la préférence à donner au bœuf sur le cheval pour labourer.*

« Quoique peut-être aussi fort que le bœuf, le cheval est moins propre au labourage; il est trop élevé sur ses jambes, ses mouvements sont trop grands, trop brusques, et d'ailleurs il s'impatiente et se rebute aisément; on lui ôte même toute la légèreté, toute la souplesse de ses mouvements, toute la grâce de son attitude, lorsqu'on le réduit à ce travail pesant, pour lequel il faut plus de courage que d'ardeur, plus de masse que de vitesse et plus de poids que de ressort. »

Voilà ce que dit le grand Buffon, et voilà ce que dit l'expérience.

Le bœuf seul peut labourer convenablement les terrains durs et inégaux; plus le sol lui présente d'obstacles, plus il redouble de patience et de force pour les surmonter, tandis que le cheval s'arrête tout court. Pouvant travailler beaucoup plus long-temps que le cheval, qui, à raison de sa vitesse, se fatigue promptement, le bœuf fait autant d'ouvrage, et le fait beaucoup mieux.

L'entretien du bœuf est une fois moins dispendieux que celui du cheval; les harnois, la nourriture de celui-ci entraînent des frais élevés, dont les jougs et la mangeaille du premier n'approche pas. Nous avons déjà vu que les bœufs, en ne coupant que la grande herbe, laissent une ample pâture aux autres animaux, tandis que le cheval détruit les pâturages; il lui faut du bon foin, de l'avoine, tandis que l'on ne donne au bœuf que le second ou troisième foin (on nomme ainsi les coupes successives des fourrages), encore le mélange-t-on de racines et de légumes, tels que navets, choux, pommes de terre, qui ne coûtent presque rien au fermier; un peu de fèves concassées, une poignée de maïs ou de sel, raniment sa force et son courage, comme fait un boisseau d'avoine pour le cheval; encore n'est-il nécessaire de lui en donner que lorsque ses travaux sont trop multipliés. Les maladies du bœuf sont moins nombreuses et plus faciles à traiter que celles des chevaux; s'il éprouve quelques blessures, fractures, contusions dangereuses, on a toujours la ressource de le vendre au boucher, tandis qu'en pareil cas la perte est sans compensation chez le cheval : il en faut dire autant pour l'épuisement et l'âge. Enfin, un bouvier expérimenté peut aisément traiter le bétail, au lieu qu'il est indispensable d'appeler un artiste vétérinaire auprès des chevaux.

§ 5. — *Travail de la vache.*

Dans quelques endroits de la France on emploie les vaches au labourage et au charroi comme les bœufs, tantôt seules, tantôt associées avec des bœufs de leur taille. Il résulte de cette pratique que le labour des terres est imparfait, que le lait se tarit et que les races s'abâtardissent; en cela comme en toutes choses la cupidité appauvrit au lieu d'enrichir; c'est bien assez qu'une pauvre vache produise un veau chaque année, et donne du lait pendant six à huit mois : cela ne peut être toléré que de temps en temps, et chez les petits métayers qui n'ont pas le moyen d'entretenir une paire de bœufs; encore renoncent-ils aux meilleurs produits de leurs vaches, et se privent-ils du grain le plus sûr; ces vaches ont toujours l'air misérable, les veaux sont faibles,

maladifs, et le bétail dégénère de jour en jour. Heureusement l'on renonce assez à cet usage; si l'on a beaucoup de vaches, on peut les faire travailler quelquefois sans inconvénient, pourvu qu'elles ne soient pas pleines, qu'elles aient vêlé depuis long-temps, qu'elles ne labourent que des terrains meubles et sablonneux; enfin, on doit leur faire fournir seulement la demi-journée, et les nourrir abondamment.

§ 6. — *Races de bœufs.*

On conçoit qu'un animal aussi utile que le bœuf et multiplié partout depuis si long-temps, doive présenter une multitude de races et de variétés différentes; le développement de l'agronomie, développement honorable et productif, que l'on ne saurait trop encourager, a principalement contribué dans ces derniers temps à l'amélioration et au croisement des races en France. Je m'empresse d'en donner le tableau suivant; il sera utile aux bouviers, cultivateurs, nourrisseurs, marchands de bestiaux et bouchers. L'excellent mémoire de M. Francœur m'a fourni beaucoup de documents, complétés par des observations plus récentes.

Les races de bœufs reçoivent d'abord deux grandes divisions: 1° les bœufs dits *de haut crû*; 2° les bœufs *de nature.* Les premiers sont de haute taille, leur fanon est très-ample, leurs membres sont très-forts, leurs os très-gros, leur cuir est épais, leur chair très-abondante, mais ils fournissent peu de suif. Les seconds se distinguent (si l'on peut s'exprimer ainsi) moins par la force que par l'agrément; la blancheur et l'homogénéité des cornes, le poitel de la tête et de tout le corps, la finesse du mufle et des oreilles, la souplesse et le moelleux du poil, la douceur du regard, l'abondance de la graisse, et la facilité à l'acquérir, sont leurs caractères particuliers. Les bœufs de haut crû sont les limousins, les saintongeois, les angoumois, les marchois, les berrichons, les gascons, les auvergnats ou *bourrets*, les bourbonnais, les charolois, les bœufs de la Bourgogne et du Morvan. Les bœufs de nature sont les cholets, nantais, angevins, ceux de Marais, les bretons, les manceaux, les hollandais ou du pays, le bétail du Cotentin et les comtois.

§ 7. — HAUT CRU.

Bœufs limousins, saintongeois, angoumois.

Ces trois races diffèrent si peu entre elles, que nous les réunissons dans une description commune. Leur couleur est blonde ou d'un rouge couleur de paille, leur conformation est forte, leur taille allongée ; toutes trois ont la tête grosse et de belle proportion ; les cornes longues, grosses et fort pointues, quelquefois relevées d'une manière égale ou ayant la pointe tournée en bas, caractère qui appartient spécialement aux saintongeois ; quelquefois aussi l'une des cornes est relevée et l'autre abaissée, et cette bizarrerie naturelle oblige le bouvier à couper l'une des deux pour pouvoir soumettre l'animal au joug : les qualités suivantes sont encore communes aux trois races. Fanon lâche, queue un peu élevée, épaules épaisses, que le garrot ne dépasse pas ; reins s'abaissant un peu, de telle sorte qu'à prendre de l'épaule à la queue on trouve une légère courbure au dos, observation qui du reste s'applique à tous les bœufs de haut crû. Les races qui nous occupent maintenant font toutes beaucoup de chair et fournissent peu de suif, leur poids en viande morte s'élève depuis trois cents kilo. jusqu'à quatre cent vingt-cinq : à l'âge de trois ans les bœufs limousins, saintongeois, angoumois, travaillent dans leur pays, dans le haut Périgord et le haut Poitou. Tous les ans chaque paire de bœufs change de propriétaire et de canton ; à neuf et dix ans ils reviennent dans le Limousin, ou sont dispersés dans la Normandie, où on les engraisse et les vend.

Bœufs marchois et berrichons.

Ces deux races ont encore beaucoup de ressemblance entre elles ; elles naissent dans la marche et dans la partie du Berry voisine du Limousin : plus les bœufs sont rapprochés de cette dernière province, plus ils sont gros et forts ; malgré cela, et quoique la race limousine soit la meilleure, les laboureurs de la Marche et du Berry préfèrent les bestiaux qui ont plus de rapport avec la race de leur pays. Un très-grand nombre de bœufs du Limousin, naturalisés dans la Marche et le Berri, portent le nom de

ces provinces ; les marchois et les berrichons sont communément d'un blond pâle et comme salé ; leur conformation, leur taille, leurs produits sont presque les mêmes que chez les limousins, les gascons et les saintongeois ; cependant leur taille est un peu plus courte et leurs membres sont plus petits ; leurs cornes sont longues, grosses, verdâtres et relevées constamment en pointe ; leur poil est très-long, très-gros et très-dur sur le front : on trouve sur le poil qui recouvre l'os frontal un peu de blanc, occasionné par une plaque de bois que les bouviers leur appliquent à cet endroit en les attelant ; leur poids ordinaire est de deux cent cinquante à trois cent cinquante kilogrammes : les plus petits de ces bœufs, qui exploitent et nourrissent la Touraine, pèsent cent soixante-quinze à deux cent soixante-quinze.

Les marchois et les berrichons sont peu recherchés des engraisseurs et des bouchers, quoique leur cuir soit très-bon : on les engraisse en partie dans le pays, soit au vert, soit au sec ; mais, selon l'usage du Limousin, le plus grand nombre passe en Normandie au temps de l'engrais. Les excellents pâturages de cette province multiplient les moyens d'engraissement, nous verrons presque toutes les races françaises de bœufs s'y rendre.

Bœufs gascons.

Voici la plus grosse race des bœufs de haut crû ; il n'est pas rare d'y trouver des sujets du poids de un mille kilo. Les bœufs gascons ont la taille plus longue que les saintongeois, et beaucoup plus de ventre ; la tête et les cornes sont de plus grande dimension, le cuir est plus épais et plus fort ; au reste, ces variétés se rapprochent assez. La couleur ordinaire des gascons est d'un blanc sale, quelquefois rembruni d'une teinte de suie, principalement vers la tête. Les plus beaux bœufs de cette espèce alimentent ordinairement Bordeaux, et ceux d'une qualité inférieure servent aux salaisons qui approvisionnent la marine : parmi les premiers, ceux qu'on engraisse dans le Limousin viennent ordinairement à Paris.

Bœufs auvergnats ou bourrets.

Cette race est la plus précieuse et la plus estimée des

bœufs de haut crû ; on la reconnaît sans peine aux caractères suivants : conformation courte et très-large, taille peu élevée, os fort gros, ventre tombant presque à terre, forme massive et très-pesante en toutes les parties, couleur rouge vif, semée de taches blanches plus ou moins grandes, et disposée irrégulièrement, à la tête, sur la croupe et sur le dos; tête courte et large, mufle gros, cornes courtes, blanches, relevées en pointe et un peu torses : ces bœufs sont d'une nature très-recherchée et qui mérite de l'être. La race des g scons exceptée, les bourrets produisent plus de suif que tous les autres bestiaux de haut crû ; leur viande est belle, compacte, bien couverte de graisse et d'une qualité supérieure; leur poids va de deux cent soixante-quinze à quatre cent vingt-cinq kilogrammes; et grosseur égale, les auvergnats pèsent plus que les précédents : cette différence tient à la nature de leur chair. A trois ans ils descendent des montagnes et passent dans les plaines du haut Poitou; ils changent annuellement de maître, et vont enfin s'engraisser dans les pâturages de la Normandie. Le plus petit nombre, qui reste en Poitou, est engraissé au foin dans les cantons de Hérac, Saint-Maixent et de la Motte-Saint-Hérare ; cette partie des bourrets forme une très-belle race nommée *bœufs mottois*, fort estimée des acheteurs, qui le recherchent dans les marchés, au temps de Pâques.

Bœufs bourbonnais.

Il y a, dans le Bourbonnais beaucoup de bœufs venus des départements voisins, et que l'on y engraisse au sec ; les natifs y sont en très-petite quantité, quoique dans les foires tous les bœufs que nourrit cette province reçoivent le nom de bourbonnais. On voit dans le pays une race de petits bœufs qui lui appartiennent; ils sont d'un rouge vif, avec plus ou moins de blanc; la tête et le cou sont menus, les cornes longues et pointues ; ce sont les moins forts et les moins prisés des Bœufs venant du Bourbonnais : leur poids est peu considérable.

Bœufs charolois.

Nous avons ici à décrire une fort belle race. Les bœufs ainsi nommés ont le pelage blanc comme lait avec quel-

quefois des taches rouges. Quoiqu'ils soient bestiaux de haut crû, ils se rapprochent beaucoup des bœufs de nature par leur humeur douce, leurs cornes courtes et fines, leur disposition à prendre la graisse, et surtout par l'absence de la courbure des reins. On les vend communément de quatre à cinq ans ; aussi leur accroissement est-il loin d'être complet : malgré cela, les bœufs charolais sont de très-bonne qualité en chair, suif et cuir. Leur conformation est courte, large et massive, quoiqu'ils soient très-jeunes, ils ont le ventre extrêmement gros ; leur tête est de belle proportion ; leurs cornes sont belles aussi, mais un peu verdâtres. On les engraisse dans les pâturages du pays ; comme le nombre en est insuffisant, le Nivernais en fournit une grande quantité, qui prend également le nom de charolois. Il s'en vend autant à Lyon qu'à Paris. Le poids de ces beaux bœufs est de trois cents à quatre cent vingt-cinq kilogrammes. Il est bien à regretter qu'ils ne soient pas plus nombreux, et n'aient pas trois ans de plus pour se développer.

Bœufs du Nivernais.

Les bœufs de cette province ressemblent assez aux auvergnats ou bourrets ; mais leur nature est plus douce et moins massive : leur chair est aussi moins compacte ; car, à grosseur égale, ils sont d'un poids beaucoup moins fort. On les répand ordinairement hors de leur pays pour le travail et pour l'engrais, ainsi que nous l'avons vu dans l'article précédent. Les plus beaux individus passent dans le Morvan, et fournissent dans les marchés des bœufs de quatre à quatre cent cinquante kilo. Leur chair est de bonne qualité. Pour des bœufs de haut crû, ils produisent beaucoup de suif, et n'ont pas le cuir fort.

Bœufs de la Bourgogne.

Cette race, peu estimée, fournit des bœufs un peu plus blonds que les derniers : leur nature est rude, leur suif peu abondant, et leur cuir épais. On les garde assez vieux avant de les mettre à l'engrais, qu'ils prennent difficilement ; leur chair est d'une qualité inférieure. A la couleur près, ces bœufs ressemblent aux berrichons : ils sont petits, et leur plus gros poids s'élève rarement à trois cents kilogrammes.

§ 8. — NATURE.

Bœufs cholets, nantais, angevins.

Cette réunion indique que ces trois races ont de la ressemblance : elles en ont en effet, bien qu'on distingue entre elles des nuances qui servent à guider l'acheteur. Le plus grand nombre de ces bœufs naît dans les bocages du haut Poitou. Les uns y restent, et sont engraissés à six et sept ans au plus tard avec du foin et des choux ; ce sont les cholets. Ils nourrissent plusieurs provinces depuis les approches de Pâques jusqu'en juillet, et forment la tête de la provision de Paris. Les deux dernières parties vont dans les environs de Nantes, d'où leur vient leur dénomination. Ces bœufs cultivent et engraissent le pays de Retz, une grande partie de la Bretagne, de l'Anjou, et les deux rives de la Loire jusqu'à Angers. Leur extérieur est facile à distinguer de la race primitive : on les garde plus long-temps que les cholets, et on les estime autant. Les deux tiers au moins de ces bœufs passent encore dans les prairies de la Normandie.

On comprend encore sous le nom de nantais une race très-répandue dans la partie orientale de la Bretagne, et qui ressemble en beaucoup de choses aux poitevins, sauf que la tête est plus menue. Les bœufs qui cultivent les cantons voisins de Rennes et de Fougères vont aussi s'engraisser en Normandie.

Restent les angevins, qui se rapprochent encore des bestiaux du Poitou ; mais les exceptions sont nombreuses, car leur nature est plus dure, leur conformation moins parfaite. On s'en sert du côté de Saumur, Loudun et Chinon. Ils travaillent long-temps, et comme ils sont vieux lorsqu'on les met à l'engrais, ils le prennent avec difficulté ; ils finissent aussi par aller en Normandie.

Toutes les races que nous venons de décrire sont celles des Nantais. Leur extérieur est remarquable. Ils sont gris, noirs, marrons ou bruns ; leur tête est courte et large ; leurs longues cornes sont noirâtres c'est-à-dire que, blanches d'abord auprès du front, elles brunissent peu à peu jusqu'à ce que la pointe devienne entièrement noire.

Ces bœufs ont peu de fanon, mais la poitrine très-descendue. Leur corps, et généralement leur conformation, est de belle proportion. Ils ont les épaules, les reins et le cimier sur la même ligne, et diffèrent en cela des bêtes de haut crû, chez qui la queue est toujours enfoncée. Ce genre de bétail est très-prisé des engraisseurs et des bouchers ; la bonne qualité de sa chair, l'abondance de son suif, dédommagent bien de la petite quantité de son cuir. La taille est très-variable : on voit dans les nantais de très-petits bœufs, et d'autres pesant quatre cent cinquante kilogrammes, ce que les nombreuses variétés de cette race expliquent facilement.

Bœufs maraîchins.

Ces bœufs pourraient être considérés comme une nouvelle variété des nantais, car ils sont de la même couleur et de la même sorte de poil : mais ils ont plusieurs différences qui ne permettent pas de les réunir à cette race. Ils sont beaucoup plus grands et plus longs ; leur conformation est moins parfaite, principalement dans la tête, qui est plus longue. Leurs cornes sont plus grandes ; en un mot leur nature est plus rude. Ils sortent peu du pays ; aussi sont-ils si sauvages, qu'ils sont excessivement effrayés lorsqu'on les conduit à la foire. Les marais où ils naissent forment un espace de terrain assez étroit qui s'étend de Machecoul à Rochefort : on voit dans cette distance de petits marais, et d'autres très-étendus, surtout en allant de Luçon à Rochefort. Ces derniers marais produisent une race de bœufs nommés bœufs de Fontenay ou *callots*. Ceux du nord de Luçon sont les plus beaux : on les appelle *bœufs du grand-marais*, quoiqu'à cet endroit-là les marais soient plus circonscrits. C'est la taille de ces animaux qui a fait donner ce titre à ce canton. Cette race de bétail croît et travaille en ces marais. Les fermiers, nommés *cabaniers*, ayant beaucoup de bêtes à cornes et peu de terres labourables, ces animaux ont peu d'ouvrage et s'engraissent en travaillant, soit au pâturage en été, soit à l'étable en hiver. Comme alors la terre est inaccessible, les maraîchins qui demeurent en repos sont déjà gras quand ils reprennent le vert. Ceux que l'on destine

à la vente, quittent le pays à l'époque de la Saint-Jean, jusqu'an mois d'août. Mais, si le cabanier ne trouve pas à s'en défaire aux foires voisines de son endroit, il ne va pas plus loin, et, dons son insouciance, ramène ses bœufs gros à leur genre de vie jusqu'à l'année suivante. Il ne les reconduit pas plus tôt aux marchés, et quelquefois les ramène encore. La graisse des maraichins étant ainsi d'antique date, le suif en est très-abondant; mais cette graisse est jaunâtre, et la chair un peu builease est désagréable.

Les cabaniers gardaient autrefois leurs bestiaux plus vieux qu'à présent, et ce défaut était plus remarquable; la viande se gâtait facilement; et quoique les bouchers trouvassent une énorme quantité de suif aux *bœufs des grands-marais*, ils en achetaient peu, crainte de perdre la chair. Maintenant que les cabaniers moins routiniers, vendent leurs bêtes plus jeunes, elles ont moins de suif, mais une meilleure chair. Il ne convient pas néanmoins de propager cette race, quoiqu'elle soit de forte dimension, et qu'elle fournisse des sujets du poids de trois cent cinquante à cinq cents kilogrammes.

Bœufs bâtards.

Les vaches appelées *flandrines* dans le Poitou, l'Aunis, les marais de la Charente, viennent d'une race de bêtes à cornes amenée dans ces provinces de Flandre et de Hollande. (*Voyez* plus bas *Races étrangères*.) Cette race, croisée avec celle des bœufs du pays, en a produit une troisième nommée *bâtarde*.

Bœufs bretons.

Ces bestiaux, très-petits, naissent, travaillent et s'engraissent dans la Basse-Bretagne; ils passent aussi en petit nombre dans les prés de la Normandie; d'autres, tout engraissés, viennent à Paris, et les salaisons de la marine en consomment la plus grande partie: les bœufs pèsent seulement de cent soixante-quinze à deux cent cinquante kilo. On dit ordinairement que le bas-breton, son chien, son cheval, son cochon, sa vache et ses deux bœufs couchent ensemble: ce dicton railleur indique l'inertie que peuvent

produire l'habitude et la routine. Si les habitants étaient plus éclairés et plus actifs, la Bretagne pourvue de débouchés maritimes, et dont le sol est d'ailleurs favorable au bétail, pourrait faire un commerce considérable ; mais il faudrait pour cela que les prairies fussent mieux entretenues qu'elles ne le sont de temps immémorial. Les bœufs que nourrissent ces prairies sont de petite taille, tantôt blancs et rouges, tantôt blancs et noirs; la tête et les membres sont menus, les cornes très-allongées et noires par le bout; ils donnent peu de suif et pas davantage de cuir; leur chair est succulente, mais cette qualité n'empêche point que les bœufs bretons ne soient très-peu considérés.

Bœufs manceaux.

Cette race de bestiaux est petite, mais précieuse et abondante. L'exiguité de leur taille provient moins de leur conformation que de leur grande jeunesse, car ils vont à la boucherie à six et sept ans. Comme ils demeurent habituellement au pays, qu'ils ne quittent que pour aller en Normandie, et que les travaux n'y sont pas en proportion avec leur grand nombre, les cultivateurs se hâtent de les réformer et ne leur laissent pas acquérir tout leur développement; mais ces bœufs n'en sont pas moins regardés avec raison comme une des bonnes races de France. Ce qui justifie cette opinion, c'est qu'ils sont de toute grosseur, suivant les cantons, la taille élevée des vaches et le goût des nourrisseurs : le Maine pourrait facilement avoir des bœufs d'élite. Ceux qu'il produit sont d'une nature extrêmement douce; ce sont les plus dociles que l'on connaisse. Leur poids très-fort pour leur dimension, le bon goût de leur chair, l'abondance de leur cuir et de leur suif les font également rechercher. Leur poil est rouge ou blond, mais d'une teinte plus douce et plus claire que ne l'ont les bœufs de haut crû. La supériorité des manceaux est dans leur nature plus qu'à l'extérieur, car la tête et le cou sont menus, les formes allongées, le dos présente peu d'épaisseur; le cimier est plat, la queue enfoncée, le fanon manque à presque tous ; c'est le caractère distinctif de la race, et les individus qui en ont beaucoup sont peu

prisés; les cornes sont fines et blanches comme celles des bœufs de nature.

Bœufs hollandais ou du pays.

On réunit sous ce titre un grand nombre de bœufs originaires de la Hollande et nourris dans la Normandie, où ils présentent beaucoup de variétés. La première est d'abord la race bâtarde de Château-Gonthier, produite par les soins de M. Boreau de la Besnaidurc. Il y a cinquante ou soixante ans que cet honorable négociant d'Angers fit acheter en Normandie un taureau et quelques vaches de race hollandaise. Il obtint de ces animaux une race belle et nombreuse; mais par malheur le taureau avait la tête et le cou de très-faible proportion, et tous ses descendants manquent en cette partie : ce défaut est un petit inconvénient dans un seul individu, mais il est grave dans une race entière.

La race proprement dite des bœufs hollandais ou du pays, est due aux soins de M. de la Roque, herbager, qui, chargé il y a environ trente ans d'une mission ministérielle, fit passer dans la vallée d'Auge une race hollandaise. La Normandie est généralement peu propre à faire des élèves; les pâturages y sont trop fertiles, trop gras pour entretenir une race; ils conviennent spécialement à l'engraissement des individus. Il y a cependant quelques vaches pour les besoins de la province; par ce motif, la race de M. de la Roque s'est perpétuée en petit nombre, mais elle n'a pas dégénéré. Les sujets étant bien choisis, l'espèce, sans devenir plus grosse, a pourtant acquis une nature plus parfaite; c'est le plus gros bétail de France, car le poids s'élève jusqu'à six cents kilogrammes. Ces bœufs sont d'un rouge foncé, avec la tête blanche ou variée de rouge et de blanc; on en voit aussi de brun et de noir, mais le blanc y est toujours un peu mêlé. Ils ont la tête courte et large, les cornes grosses et rondes à l'extrémité; leur conformation et leur taille sont de belle proportion. La queue est enfoncée, la chair abondante et délicieuse, quoiqu'elle soit mêlée d'une graisse un peu jaune; le cuir et le suif sont abondants. Toutes ces qualités ne pourraient être complètes qu'à l'âge de sept ou huit ans au moins,

après avoir travaillé pendant quatre ou cinq ans ; mais comme en Normandie on laboure avec des chevaux, et que les bœufs demeurant oisifs pendant huit ans dans les prairies dépenseraient trop, on les vend à trois ans, et par conséquent leur développement est imparfait. On devrait élever ailleurs dans les pays de bons pâturages où l'on fait travailler les bestiaux, cette race précieuse ; elle a très-bien réussi à Château-Gontbier.

Bœufs cotentins.

Le Cotentin, canton de la Normandie, situé à l'extrémité nord-ouest de cette province, est le seul où l'on élève de jeunes bœufs. La race de ce pays a des caractères très-différents des autres ; sa couleur, sa conformation, sa physionomie sont toutes particulières. Elle est bronzée, c'est-à-dire brune, chinée de noir ; la tête est longue et mince ; les cornes sont allongées, menues et fort pointues. Les cotentins ont encore le ventre très-ample, le dos élevé en cime, les fesses aplaties, la queue enfoncée, les membres menus ; ils sont peu massifs ; leur viande est peu courte, et par conséquent la graisse insinuée dans les chairs la rend très-succulente et d'un goût exquis. Comme les précédents, ces bœufs ont la graisse jaunâtre, beaucoup de suif, mais leur cuir fait exception ; il est très-léger. Tels sont les caractères de l'ancienne race des cotentins ; on en voit maintenant une nouvelle.

Depuis quarante-cinq ans les nourrisseurs ont pris l'usage d'acheter dans la vallée d'Auge des taureaux hollandais, et ils sont parvenus à grossir la race d'une manière surprenante sans changer leurs vaches, mais seulement en choisissant les plus beaux sujets. Leurs bœufs sont très-gros et du poids de six cent cinquante à sept cents kilogrammes, plus souvent que l'on ne le voit dans la vallée d'Auge même : cet exemple prouve qu'il suffit d'accoupler des bêtes de choix pour l'amélioration des races. Cette introduction a aussi produit un changement léger sur l'ancienne race du pays ; on y voit fréquemment des bœufs rouges tachés de blanc et ayant de gros os.

Bœufs comtois.

La conformation de ces bœufs, de race moyenne, ra-

semble à celle des cotentins d'ancienne race ; mais leurs cornes sont plus torses. Ils sont blonds ou bruns avec la tête blanche, sorte de pelage que l'on voit fréquemment aux cotentins, quoique le bronze soit la couleur dominante. Ces points de ressemblance ne sont qu'extérieurs, et les comtois ne valant pas les cotentins : aussi sont-ils peu estimés ; leur poids ne passe pas deux cent soixante-dix kilogrammes.

Bœufs de la Camargue.

La race la plus remarquable du bétail de France est sans contredit celle qui peuple ces îles que forme le Rhône à son embouchure, ce qui ne signifie nullement qu'elle soit la plus recommandable. Cette espèce de bœufs tient du buffle par sa couleur noire, par son ventre tombant fort bas, et son air farouche et menaçant. Les cornes très-courtes de ces animaux, dont les pointes se rapprochent, présentent un croissant parfait ; leur cuir épais les garantit des piqûres des insectes, très-multipliés dans les marais de ces îles. Comme les buffles, leur chair est rouge, dure, filondreuse et de mauvaise qualité ; celle du veau est presque aussi mauvaise : même après la cuisson, la peau de la tête reste noire. Le bas prix de cette chétive viande fait que le peuple s'en contente : elle est un peu meilleure en été, parce qu'alors ces bœufs ont du repos, et trouvent une pâture abondante ; ils vont extrêmement vite, et sont fort agiles à la course ; leur allure ordinaire est le grand trot. Des hommes à cheval les gardent en troupeaux, et les amènent au travail, jamais à l'étable, car en quittant la charrue, ces bœufs vont tout de suite aux prés. Ce sont des bêtes fort dangereuses ; dans leur fureur fréquente, ils attaquent les hommes et se font redouter des voyageurs, surtout dans la partie méridionale de la contrée, où ils voient peu de monde. On est forcé alors de monter sur un arbre où de se coucher ventre à terre, les bras étendus, sans remuer : le bœuf flaire et passe outre en voyant l'homme sans mouvement. Ces bœufs étant si terribles, on doit penser ce que sont les taureaux. Les vaches ne sont pas moins méchantes, principalement lorsqu'elles ont des veaux.

Voilà, cette espèce exceptée, les races qui alimentent les marchés de Sceau et de Poissy : il en vient aussi de l'étranger. Comme nous ne parlerons pas des bœufs qui y viennent rarement, et en quelque sorte par hasard, et que nous ne nous occuperons que de ceux qui s'y rendent habituellement et qu'on y attend en saisons réglées, nous ne traiterons que des bœufs suisses, franconiens, flamands, appelés aussi hollandais.

§ 9. — ETRANGERS.

Bœufs suisses.

Ces bœufs ressemblent aux auvergnats ou bourrats, mais dans une plus grande proportion ; ils ont plus de fanon, plus de cuir, et sont d'une nature plus rude. Les bourrets sont tous rouges, les suisses ont autant de rouge que de brun ; presque tous ont la tête blanche. Ils pèsent cinq cents kilogrammes ; du reste ils ne valent pas les bœufs d'Auvergne, car leur viande est peu compacte, de médiocre qualité, et leur suif est peu abondant ; la force de leur cuir convient bien à leur dénomination de bœufs de haut crû. En effet, leur cuir est le plus gros que l'on connaisse, puisqu'il est du poids de soixante-quinze kilogrammes, les suisses sont peu nombreux, et conduits très jeunes à la boucherie.

On sait que les vaches suisses sont très renommées par leur grande taille, l'énorme quantité de lait qu'elles fournissent, et la grosseur de leurs veaux. Ces avantages ont souvent déterminé les nourrisseurs à s'en procurer ; mais ils ont été fréquemment trompés dans leurs espérances. Ces vaches dépérissent assez généralement quand on les importe, parce qu'elles ne trouvent plus des pâturages aussi succulants que ceux de leur pays. Pour en retirer ce que l'on s'en était promis, pour les conserver même, il faut les nourrir proportionnément à leur taille, et tâcher de suppléer par la quantité à la qualité du fourrage.

Bœufs Franconiens.

C'est une des races étrangères les plus estimées, quoiqu'elle soit peu massive, et que sa chair ait peu de saveur,

ce que l'on doit attribuer à la manière d'engraisser ces bœufs. Leurs cuisses sont minces, leurs membres menus, leurs cornes blanches, fines, relevées et pointues; leur flanc descend très-peu; leur chair est abondante et de belle apparence; ils sont d'un rouge vif, avec la tête blanche; leur nature est très-douce. Ces bœufs sont toujours nourris au sec, et travaillent encore lorsqu'on achève leur engrais avec de l'avoine; ils pèsent de deux cent vingt-cinq à trois cent cinquante kilogrammes.

Bœufs flamands, hollandais.

Ce bétail a beaucoup de rapport avec nos bœufs, mais il est d'une moins belle proportion. Sa taille très-grande, très-longue et très-mince, sa tête allongée, ses cornes noires et fort grandes, son peu de ventre, lui donnent un air étrange. On ne fait pas ordinairement travailler ces bœufs; aussi ceux qui viennent à Poissy n'ont guère que quatre à cinq ans. A raison de leur jeunesse, leur viande est lourde, et de médiocre qualité, quoique assez grasse. Leur cuir est très-fort, et leur poids de trois à quatre cents kilogrammes. Leur nature est douce; mais, en général, ils sont moins estimés que les autres races.

Les vaches hollandaises, toujours maigres, fournissent considérablement de lait. On peut les traire toute l'année, excepté quelques jours avant le vêlage. Ces précieuses bêtes font la richesse de la Hollande par la quantité de fromage et de beurre qu'elles lui procurent; mais il leur faut des pâturages excellents. Les observations que je viens de faire sur les vaches suisses s'appliquent rigoureusement à celles-ci. En fait d'agriculture, il ne peut y avoir de procédés universels, la qualité du sol modifiant tout.

Bœufs anglais.

Parmi les races étrangères, l'agronome doit distinguer celles d'Angleterre. Les bœufs des comtés de Devonshire et de Sussex l'emportent de beaucoup sur ceux de la partie méridionale. Le rapport de ces deux dernières races est frappant; cependant, la première est la plus estimée, à raison de la finesse de sa tête et de son cou.

L'Angleterre doit presque toutes ses races à la France, principalement celle de Guernesey. Des taureaux et des vaches de Normandie conduits dans cette île y ont produit, par leur croisement avec le bétail du pays, des bœufs de très-belles formes, vigoureux au travail, moins lourds dans leur marche, moins difficiles à nourrir, plus susceptible d'engraissement; en un mot, de meilleure qualité que la race pure. Une autre race anglaise est celle de Norfolk : bien que sa taille soit petite, les bouchers de Londres la préfèrent. Les bestiaux de Hereford'shire et de Wilt'shire sont très-grands, et ceux du comté de Suffolk ont le même privilége. Il y a dix-huit ans qu'on tua dans cette dernière province un veau âgé de quatre mois et demi, et pesant deux cent vingt-trois kilogrammes 1/2. Quelques années auparavant on avait présenté au roi un bœuf d'une grosseur colossale; les cornes avaient cinq pieds de longueur; le poids entier était de mille neuf cent soixante kilogrammes.

(Voyez sur la race anglaise le chapitre suivant).

Bœufs de Belgique.

On compte en Belgique, si nous en croyons M. Dessive de Liége, neuf cent douze mille sept cent quarante bêtes bovines. Les deux Flandres, le Brabant et la province d'Anvers sont les plus riches. Les plus belles races sont celle de Flandre orientale pour les bœufs, et de Flandre occidentale pour les vaches laitières.

Les bœufs de brabant acquièrent un grand développement, leur chair est d'un goût exquis. Les soins éclairés des cultivateurs brabançons sont grandement récompensés par les succès qu'ils obtiennent.

Arrêtons-nous particulièrement sur Anvers et laissons parler M. Desaive qui, dans son livre des campagnes nous donne des détails intéressants sur la race bovine de cette contrée.

« On peut dire que le système d'alimentation employé dans cette province, a beaucoup contribué aux divers mérites de la race bovine, laquelle est indigène et se distingue à la fois par sa triple aptitude au trait, à la boucherie, au laitage.

» On y donne généralement la nourriture à l'étable, où l'on attache les vaches avec un collier de fer portant un double anneau, où passe une chaîne légère dont la longueur laisse à l'animal la liberté de ses mouvements, sans qu'il puisse gêner ses voisins ou être gêné par eux.

» Pour une exploitation agricole, on fait bouillir des carottes, des navets, des pommes de terre dans une chaudière contenant deux hectolitres d'eau; lorsque ces substances sont bien cuites, on les divise en trois rations, que dans l'hiver on donne à six heures du matin, à midi et à six heures du soir. Entre ces trois repas, les intervalles sont remplis par des tranches de carottes et de navets crus ou par de la spergule.

» L'été on n'en distribue que deux rations chaudes, et on livre à discrétion aux bêtes bovines qui restent à l'étable du sainfoin vert, du trèfle, de l'herbe. A l'égard des animaux que l'on conduit aux pâturages, ils n'y passent que deux heures le matin et deux heures le soir; encore a-t-on soin de les attacher à un piquet surmonté d'un anneau tournant qui leur permet de circuler dans un rayon de trois à quatre mètres. A mesure que la prairie se dégarnit, on avance les piquets, de sorte que la même superficie de pré suffit à nourrir des bestiaux d'un quart plus nombreux que s'ils pâturaient en liberté.

» Les veaux sont l'objet des mêmes précautions : pendant les trois semaines qui suivent la naissance de ceux que l'on veut conserver, on leur donne tout le lait maternel; après ce terme on les sèvre à l'aide de soupes de pommes de terre cuites, ou avec du sarrasin et du lait battu; on les accoutume ensuite aux rations chaudes que consomment leurs mères, mais en y ajoutant du lait battu.

» Pour les veaux destinés à tomber sous le couteau du boucher, ils reçoivent pendant deux mois tout le lait maternel; on y mêle par degrés de la farine de seigle et des œufs; on leur interdit toute crudité, et presque toujours à deux mois on les vend; car leur chair est aussi blanche que délicate et leurs poids est déjà considérable.

» De pareils soins expliquent l'excellente conformation de la race bovine d'Anvers, où plus de quatre mille bœufs

sont utilisés au service du trait, exemple qui devrait avoir de nombreux imitateurs.

On voit aussi, dans le comté de Suffolk, des bœufs sans cornes, originaires d'Ecosse, qui méritent la préférence sur les autres bœufs anglais. Ils sont demi-sauvages, petits, mais bien proportionnés, et leur chair est délicieuse. Les Ecossais les nomment *bœufs humbles*, plus encore à raison de leur taille rapetissée que par leur manque de cornes. La race d'Irlande est également écornée.

§ 10. — *Races du Nord.*

Les bœufs de l'Inde manquent aussi de cornes, quelques-uns naturellement, et le plus grand nombre par les soins de l'homme. Ces derniers portent en place de leur arme naturelle une protubérance ronde et très-dure, stigmate de l'opération qu'ils ont subie. Voici comment elle se pratique : les Indiens font une incision à l'endroit où doivent pousser les cornes au veau, et y applique un fer rouge. Nous avons déjà vu que les bœufs du Paraguay ont des cornes tombantes : ils en sont quelquefois dépourvus.

Les bœufs du Danemarck sont très-grands et très-maigres. Cette maigreur tient aux pâturages de leur contrée ; car, lorsqu'ils sont importés en Hollande, ils y deviennent facilement gras. Les bœufs de l'Ukraine et de la Tartarie sont les plus grands du monde. Ceux de Hongrie sont d'une taille moins élevée, et pourtant très-grands encore. Les sujets de cette race, amenés en France en 1814, avaient les cornes très-longues et bien placées, et le poil d'un gris cendré distribué par mèches.

Les bœufs de Norwège, selon Pontoppidas, sont petits et jaunes comme les chevaux de ce pays. Ils sont un peu plus forts dans les îles voisines, parce qu'ils y vivent en liberté et trouvent une meilleure pâture. Ils y sont accompagnés de quelques béliers, habitués à chercher eux-mêmes leur nourriture en hiver. Quand ces derniers ont trouvé l'herbe en grattant la neige avec leurs pieds, les bœufs les repoussent, s'en saisissent et ne les laissent manger que lorsqu'ils sont rassasiés. Ils deviennent si sauvages que l'on est obligé de leur faire la chasse. Les

vaches donnent très-peu de lait, aussi les babi ants sont-ils forcés d'en avoir beaucoup à la fois.

Les bœufs russes sont forts et beaux; les kirgnis, espèce de gros bétail, ont des taureaux d'une force et d'une beauté extraordinaires. Les bœufs de Crimée sont plus petits que ceux de l'Ukraine, et ressemblent aux hongrois por la taille et par la couleur. Ils ont la marche plus pesante que dans les montagnes où la race, quoique petite, a une allure vive. Parmi ces bœufs montagnards il y en a beaucoup de la taille des gazelles, et d'une forme très-agréable.

§ 11. — *Races étrangères du midi.*

L'Espagne et l'Italie nourrissent de très-beaux bœufs: les derniers, gris, avec la tête blanche, sont de grande dimension. Les bestiaux de la Sicile, très-nombreux, portent des cornes remarquables par leur grandeur et la régularité de leur figure. Elles présentent à peine une légère courbure, et leur longueur ordinaire, mesurée en ligne droite, est de un mètre ou un mètre et demi. Elles sont toutes très-régulièrement contournées, et parfaitement semblables. Les bœufs de l'Etna, qui sont encore plus gras et plus vigoureux que le bétail du reste de l'île, ont encore des cornes plus grandes. Plusieurs cabinets d'histoire naturelle conservent ces cornes comme un objet de curiosité. Cette belle race, transportée dans les îles de Lipari, dégénère extrêmement.

Les bœufs de l'île de Malte ne sont ni beaux, ni multipliés. Dans la Sardaigne, le bétail est rare, petit et maigre. On y comptait cependant, en 1771, suivant Celti, 350,160 têtes de gros bétail, en y comprenant les vaches et les veaux. Le manque de soins et de connaissances a presque détruit cette race autrefois belle et nombreuse. C'est une leçon pour les agriculteurs.

Il nous reste encore plusieurs races étrangères à décrire; mais, comme leur conformation et les usages auxquels on les soumet diffèrent beaucoup de ceux de nos bœufs, je pense que leur description conviendra mieux au chapitre des *Notices historiques* qu'à celui de l'*Economie rurale*.

CHAPITRE IV.

Caractères particuliers des principales races. — Du taureau. — De ses qualités. — De sa liberté. — De sa progéniture. — De la vache à l'état de génisse. — A l'état de mère, etc.

§ 1er. — *Des Bêtes à cornes de l'Angleterre.*

Si l'on s'en rapportait aveuglément aux écrivains anglais, on devrait non seulement avoir la plus haute idée de leurs produits, il faudrait même reconnaître qu'eux seuls ont des produits; à les entendre la France n'aurait qu'un très-petit nombre de bêtes bovines. Il paraît cependant que nous en compterions environ douze millions et quelques centaines de mille, et l'Angleterre n'en compte que dix millions. L'étendue du territoire n'est point à considérer : sans doute la France est plus grande que l'Angleterre, mais a-t-elle plus de prairies? voilà toute la question. Si avec un sol aussi riche que celui de la grande Bretagne, elle n'a pas plus de bœufs que nous, on peut dire qu'elle en a moins, proportion gardée.

Mais il est un point sur lequel le cultivateur anglais l'emporte sur ceux de toute l'Europe. C'est l'art de soigner les animaux. Ces soins entrent dans la sphère d'égoïsme de ce peuple avide de viande succulente, et qui ne peut vivre sans elle. Il soigne admirablement les bestiaux, parcequ'il veut les manger exquis. Sous ce rapport, nous ne pouvons trop applaudir aux efforts des écrivains anglais qui se sont occupés de Zoologie, et nous devons spécialement propager autant qu'il est en nous les excellentes idées de l'auteur d'un ouvrage intitulé le complet Herbager, qui parut à Londres et qui n'a pas encore été traduit en français. Je ne crois pas m'écarter de la vérité en disant, que M. Desaive s'est souvent enrichi de ses observations comme il s'est aidé du cours d'agriculture française.

Il n'est pas rare de voir nos voisins Belge et Breton s'emparer des ouvrages français et s'attribuer, sans le citer,

de ce qu'ils ont de mieux. On commence par là, et quelque temps plus tard on s'imagine avoir tout trouvé, tout inventé, et l'on crie au plagiat quand les ouvrages qu'on a pillés arrivent à de nouvelles éditions. Il ne nous sied pas d'imiter une pareille conduite, et nous nous empressons d'indiquer les sources où nous avons puisé, afin que d'autres puissent le faire plus complétement si leur cadre le rend necessaire. Ce que nous allons dire est très-succinctement extrait du complet Herbager anglais. Nous parlerons d'abord des bêtes à cornes en général, puis nous nous occuperons du taureau, de la vache et de l'amélioration des races.

§ 2. — *Bêtes à cornes de l'Angleterre.*

La grande Bretagne possède des prairies immenses, et c'est à la qualité supérieure des herbes, aux soins que les Anglais donnent aux irrigations, qu'ils doivent ces superbes élèves qui font l'admiration des étrangers.

Nous allons passer sommairement en revue les principales races de bêtes à cornes qui peuplent les prairies des comtés agricoles de l'Angleterre: on verra que les Anglais possèdent les meilleures tant pour la qualité de la chair que pour l'élégance des formes. Presque toutes descendent des taureaux sauvages qui peuplaient les montagnes septentrionales de l'Angleterre et les comtés méridionaux de l'Ecosse.

Bêtes à cornes du Dévonshire, de Sussex et d'Héreford. — Nous avons réuni ces trois espèces de bestiaux sous un même titre, parce que descendant d'une même race, il n'y a entre eux que quelques variétés qui les distinguent.

Leur principal avantage est d'être excellents pour les travaux de l'agriculture.

Bœufs du Dévonshire. — tête mince, plate, effilée, tirant sur le fauve, libre et dégagée dans ses mouvements; col court et charnu; nez, cercle des yeux et extrémités des oreilles, qui sont petites et pointues, d'une couleur orange foncée; cornes effilées, peu longues, d'un blanc tacheté de noir, recourbées à l'extrémité d'une manière

régulière; garrot étroit, épaules robustes et nerveuses; gorge large, poil d'un rouge brun, jambes de devant courtes mais fermes. Il est fort, nerveux, docile et courageux.

On reproche à cet animal d'avoir entre la cuisse et les côtes un espace trop grand, qui n'est soutenu par aucun os, par aucun muscle : ce qui le rend quelquefois tardif, pesant et peu propre à une longue fatigue : il est cependant très-estimé et il est rare que le défaut dont nous venons de parler se fasse sentir avant l'âge de sept à huit ans, époque à laquelle il est bon à engraisser, ne pouvant plus servir aux travaux pénibles.

On l'emploie indifféremment à la charrue, à la voiture, et on voit souvent un attelage de deux bœufs, âgés de cinq à six ans, labourer à doubles sillons, un hectare de terre en un jour; cet âge est celui de leur plus grande force : on peut les mettre à la charrue depuis trois ans jusqu'à neuf, puis on les engraisse pour alimenter les marchés, et leur chair est très-succulente. Le lait des vaches est bon, mais peu abondant; on ne les garde guère que pour avoir des élèves et des engrais : on les fait aussi travailler à la charrue, mais elles sont moins fortes et moins dociles que les mâles.

Ce que nous venons de dire des bœufs du Dévonshire s'applique aux bœufs du comte de Sussex.

Le bœuf d'Héreford descendant des races croisées des taureaux du Dévonshire et de Sussex, est plus robuste et plus gras que ces derniers. Il est ordinairement brun. On le reconnaît à sa tête blanche, à ses oreilles courtes et à ses cornes effilées et recourbées à leurs extrémités. On l'emploie à la charrue et à la voiture, mais il est souvent tardif et pesant. Il acquiert promptement la force nécessaire pour travailler et sa chair est excellente après un an de repos et d'étable.

On emploie des taureaux de cette espèce à la lutte et ils produisent des élèves remarquables tant à cause de la pureté de leur sang qu'à cause de leur force et de leur élégance : ils sont préférés pour la lutte aux taureaux du Dévonshire et de Sussex par tous les bons cultivateurs.

Les vaches de cette espèce produisent un lait maigre, de mauvaise qualité et abondant.

Bœuf à petites cornes. — On pense que ce bel animal descend des taureaux énormes qui furent importés de la Hollande dans le comté d'York : la chair en est fort estimée en Angleterre.

Taille belle, robe blanche, tachetée de nombreuses raies d'un brun foncé, dos uni, gorge large, cou mince, étroit sans être décharné; corps bien proportionné, hanches longues, épaules et croupes oplanies et vides.

Les vaches ne sont pas à beaucoup près aussi belles que les mâles, elles sont cependant d'assez beaux élèves : leur laitage est aussi de médiocre qualité.

Le principal mérite de ces animaux est de s'engraisser facilement et à peu de frais. On en a vu en Angleterre, en 1807, un qui pesait quinze cent quatre-vingt-deux kilogrammes : il a été promené dans tout le royaume et acheté 2,000 guinées.

Bœufs à longues cornes. — Il ressemble beaucoup au précédent : il a les mêmes qualités et les mêmes defauts : il n'en diffère que par la longueur démesurée de ses cornes, dont une est toujours recourbée en revenant sur elle-même. On croit qu'il descend d'une race de taureaux qui se trouvait autrefois dans le district de Craven, comté d'York. Il est peu nombreux, et on lui préfère le bœuf à petites cornes.

Bœufs de Galloway. — Cet animal remarquable descend des taureaux de l'Ecosse méridionale et du comté de Norfolck, où il est maintenant très-répandu. On l'y engraisse pour alimenter les marchés.

Il est en général d'un noir tacheté de blanc et de brun clair; sans cornes, elles sont remplacées par une légère excroissance sur la tête; plus petit que le bœuf du Dévonshire, mais plus large, plus charnu, et plus délicat.

Un véritable taureau de Galloway a le dos droit et large, les épaules et les côtes ramassées, les reins et la

poitrine amples, les jambes courtes et un peu effilées à l'extrémité inférieure, le cou bien fait et vigoureux, la tête bien proportionnée, les oreilles larges et d'un rouge brun, les yeux brillants, mais enfoncés dans la tête, le poil lustré, long et soyeux.

Arrivé à l'âge de six à sept ans, il fournit une chair succulente. On ne l'emploie pas aux travaux agricoles.

Les vaches sont aussi estimées à cause de leur laitage et de leur chair.

Les élèves sont beaux et bien faits : on les tient presque toujours à l'étable dès l'âge de trois ans : avant cet âge, on les laisse paître en liberté avec les vaches et les taureaux.

Les bœufs sont renfermés et nourris de plantes et d'herbages nourrissants, afin de donner à leur chair le goût particulier qui a fait la réputation de ces animaux.

Le bœuf de Galloway est le plus estimé de tous par les Anglais.

L'espèce qui se rapproche le plus de celle de Galloway, sans toutefois soutenir la comparaison, provient des montagnes septentrionales de l'Angleterre. Elle est appelée bœuf des montagnes.

Elle a les cornes larges, longues et effilées, les membres forts et robustes, mais souvent peu proportionnés, un poil bourru, long, noir ou brun, qui la garantit du froid excessif qui règne dans les montagnes qu'il habite.

On en distingue deux variétés : l'une originaire de l'Ecosse septentrionale, robuste, dure à la fatigue et aux travaux des champs, d'une constitution des plus vigoureuses, d'une force prodigieuse, mais d'une chair dure, coriace et sans saveur. L'autre peu propre aux travaux rustiques, s'engraissent facilement d'une chair d'une saveur exquise.

Les vaches des deux espèces ne fournissent que du laitage médiocre et en petite quantité.

Les premiers habitent le centre de l'Ecosse, les seconds le nord de l'Angleterre.

Nous citerons encore les bestiaux du comte de Cunninghain, comme donnant d'excellente viande et de bon laitage : ils descendent des races croisées du Devonshire, du Sussex et d'York ; ils ont les mêmes propriétés, et leur ressemblent beaucoup, sinon qu'ils sont plus ramassés dans leur taille qui est moins proportionnée. On les emploie aussi pour les travaux agricoles.

Ceux d'Aldernay, de Jersey, et de Guernsey, descendant des taureaux normands croisés avec les races différentes d'Angleterre, sont estimés pour leur laitage qui est la meilleur de toute l'Angleterre. La chair est bonne, mais de qualité inférieure à celle des bœufs d'origine anglaise.

§ 5. — *Du taureau anglais.*

Un cultivateur ne saurait porter trop d'attention dans le choix qu'il fait d'un taureau pour avoir des élèves remarquables, nous allons indiquer les principaux caractères auxquels il reconnaîtra qu'un taureau est de bonne race.

Tête longue, c'est un indice de force et de vigueur, mince, la finesse de la tête indique la propension à engraisser : cornes blanches et transparentes, œil large, noir et à fleur de tête ; front large et court, couvert de poils frisés, oreilles longues, effilées et sans poil, muffle mince, narines ouvertes, cou étroit et nerveux, mince à la partie qui touche à la tête, gros à celle qui approche des épaules qui seront creuses, hautes et larges à leur extrémité supérieure : fanon peu charnu, poitrine vaste, gorge ouverte et ratombant autre les cuisses, dos droit et court, côtes peu allongées, celle qui est le plus près des jambes de devant doit être presque droite, les autres doivent s'arrondir de plus en plus jusqu'à la dernière ; cuisses fortes, musculeuses et minces auprès des genoux, ventre spacieux et bien proportionné, croupe creuse, genoux arrondis, sabots longs, bien évidés, peau douce, poil bien lustré, corps long, haut et robuste.

Le taureau atteint l'âge de puberté dans le 2e ou 3e mois de la 2e année, mais les cultivateurs jaloux de faire de bons élèves, attendent pour le faire lutter qu'il ait au

moins quatre ans. Il est alors dans toute sa force et propre à la propagation.

Quelques agronomes distingués d'Angleterre, entr'autres M. Vandergoes, ont prétendu qu'il était plus convenable de faire lutter le taureau dès l'âge de deux ans; c'est une erreur, dont le moindre inconvénient est d'épuiser l'animal de bonne heure et avant l'époque à laquelle il pourrait encore rendre de bons services : le meilleur âge pour la lutte est depuis quatre ans jusqu'à huit, et lorsque l'on a ménagé un taureau, on peut avoir de lui de superbes élèves jusqu'à dix ans : si, au contraire ; on a commencé à le faire lutter trop jeune, dès l'âge de six ans, il est épuisé, et la faiblesse des élèves fait perdre au fermier beaucoup plus qu'il n'a gagné pendant les deux ans de la jeunesse de l'animal : une autre remarque à faire, c'est que les taureaux qui ont servi trop jeunes à la lutte, sont beaucoup plus difficiles à engraisser, et moins propres à la fatigue.

Des faits nombreux prouvent ce que nous venons d'avancer. On a vu, par exemple, deux taureaux de même race, nourris des mêmes herbages, soignés par les mêmes personnes, réunissant tous les caractères voulus pour faire de bons élèves, en donner de bien différens, parce que l'un deux était âgé de deux ans et l'autre de quatre ans et demi. On a d'abord cru que cette différence venait des vaches, mais l'expérience renouvelée à plusieurs reprises a toujours donné les mêmes résultats, c'est-à-dire des veaux faiblement constitués, lorsque le taureau était trop jeune; et vigoureux, bien proportionnés, lorsque le taureau avait acquis la force nécessaire et l'âge marqué par la nature pour la propagation de son espèce.

Le taureau comme le bœuf peut servir jusqu'à l'âge de douze ans pour les travaux agricoles, cependant on fera mieux de lui faire cesser les ouvrages trop pénibles dès l'âge de dix ans et alors de l'engraisser pour le vendre, surtout s'il a servi à la lutte. On en a vu qui ont travaillé jusqu'à trente ans, mais c'est une exception, et les services qu'ils rendent, arrivés à un âge avancé sont trop peu nombreux pour les garder aussi long-temps.

D'un caractère fier et intraitable, surtout lorsqu'il a atteint l'âge de puberté, le taureau ne peut être dompté que par un travail pénible, tel que la charrue, et encore est-il très-dangereux lorsqu'on n'a pas les moyens efficaces pour le forcer à l'obéissance. Une fois habitué au travail, il se laisse conduire assez facilement, il est courageux, intelligent, pleins d'ardeur, et meurt plutôt à la peine que de reculer devant des fatigues souvent très-fortes.

On a adopté en Angleterre, pour le dompter, un appareil dont nous allons donner la description :

Il consiste en un morceau de bois ou de fer droit (le fer est préférable), percé aux deux bouts et fiché solidement à l'extrémité des cornes de l'animal. Au milieu de ce morceau de fer est rivée une barre de même métal mobile, recourbée, un peu plus longue que la première et aux bouts de laquelle pendent deux chaînes de fer qui sont unies entre elles par un fort anneau s'ouvrant et se refermant au moyen d'une vis et traversant le nez de l'animal.

Un taureau muni de cet appareil ne peut inspirer aucune frayeur : car, s'il porte ses coups en avant, la barre de fer recourbée prévient tous les accidents : s'il veut tourner la tête pour porter ses coups à droite ou à gauche, la barre de fer mobile à laquelle sont attachées les chaînes qui retiennent l'anneau qui lui traverse le nez, forme un obstacle insurmontable.

Il faut poser cet appareil dès l'âge de quinze mois et ne l'ôter que lorsque l'on est bien maître de l'animal, et que le travail a ralenti sa première fougue. En général, un animal indomptable dans sa jeunesse devient très-docile, très-doux, après avoir porté cet appareil pendant un an.

§ 4. — *De la vache anglaise.*

Tête mince et longue, œil vif et ardent, cornes blanches, jambes de devant basses et minces, cuisse charnue, tétines larges et couvertes d'un poil clair-semé, reins creux, tels sont les caractères principaux qui distinguent une

vache bonne laitière, facile à engraisser, et propre à faire de bons élèves.

Les vaches atteignent l'âge de puberté à un an et demi; nous ferons à leur égard la même observation que pour les taureaux : on a vu des vaches faire des veaux avant dix-huit mois révolus, mais c'est un mauvais calcul que de les faire saillir d'aussi bonne heure, parce que les résultats ne peuvent répondre à l'attente du cultivateur. Il faut attendre la seconde année révolue, si l'on veut avoir de bons élèves. Dans le nord de l'Angleterre on fait sauter les vaches à l'âge d'un an, aussi éprouvent-elles en vêlant des souffrances si fortes, que souvent elles font périr le veau et la vache : et dans l'hypothèse d'accouchement heureux, il faut remarquer que l'animal n'a pas encore atteint la taille ordinaire à cet âge, et que grandissant toujours il absorbe pour la nourriture de son corps tous les sucs nutritifs, et que le veau n'en a aucun pour se fortifier dans le ventre de la vache; le lait, dans ce cas, est peu nourrissant, et le fermier est obligé d'y suppléer par une nourriture qui n'est ni aussi saine, ni aussi substantielle pour les jeunes veaux. Il y a donc de grands inconvénients à faire emplir les vaches de bonne heure, le moindre est une vieillesse prématurée.

Le temps le plus favorable est depuis le mois de mai jusqu'au mois de juillet; il faut, autant que possible, l'éviter dans les mois de janvier et d'avril; l'expérience a démontré que les élèves provenant de ces mois étaient moins beaux que ceux de tous les autres mois de l'année. Cependant, un fermier qui possède un nombreux troupeau de vaches doit s'arranger de manière à en avoir trois ou quatre pleines à la fois, c'est une source de richesse qu'il ne faut pas négliger. Des soins bien entendus une propreté excessive, une nourriture réglée, des boissons tièdes et rafraîchissantes peuvent faire disparaître dans les élèves les imperfections remarquées lors de leur naissance.

Les vaches conçoivent en général après une première saillie, cependant il est prudent de les mener une seconde fois au mâle quinze jours ou trois semaines après qu'elles l'ont reçu : si elles refusent de le recevoir de nouveau,

c'est un indice certain de gestation : cette certitude acquise, il faut immédiatement les séparer des autres vaches.

Elles portent neuf à dix mois, au bout desquels elles font un veau, rarement deux : et, chose assez remarquable, lorsque ce malheur leur arrive, c'est toujours un mâle et une femelle ; le mâle a toutes les qualités de son sexe, mais la femelle est inféconde. Dans presque tous les cas que l'on a remarqué, le même résultat est venu confirmer ce que nous avançons.

Un agronome distingué, M. Tessier, de la société d'encouragement des arts de Paris a fait les remarques suivantes sur la durée de la gestation des vaches : sur 575 vaches qui avaient reçu le mâle, il en a compté :

21 Qui ont vêlé entre le 240e et le 270e jour de leur saillie :

544 Entre le...... .... 270e et le 299e jour.

10 Entre le................ 299e et le 321e jour.

Ce qui donna pour les premières le terme moyen de 259 jours 1/2 : pour les secondes de 282 jours, pour les troisièmes de 303 jours.

On reconnait l'approche de l'accouchement à la grosseur du ventre, aux mugissements sourds que la vache fait entendre, et au gonflement des parties externes de l'animal.

Les vaches sont sujettes à avorter, lorsque des soins assidus ne leur sont pas prodigués. Les accidents, le mauvais air, la malpropreté, l'humidité des étables, sont les principales causes de ces évènements. Il faut avoir soin de séparer les vaches qui sont à terme des autres bestiaux : elles exhalent à cette époque une odeur néphytique qui peut faire avorter les autres vaches pleines et donner de graves maladies à celles qui ne le sont pas. Il est toujours prudent d'opérer cette séparation trois mois avant leur terme, mais elle est indispensable à cette époque.

La nourriture la plus convenable à donner à une vache pendant sa grossesse et surtout sur le point de vêler, se

composo du foin le plus sec, le mieux rentré, et dans lequel il n'y ait pas d'herbes d'un goût aigre et fort, de navets, de pommes de terre, de carottes et autres racines: le son, l'avoine, la farine donnés du temps en temps produisent un excellent effet. Il faut aussi eviter avec soin de leur donner des herbes trop succulentes qui les pousseroient à la graisse; plus une vache à d'embonpoint pendant sa grossesse, moins elle a de lait, ce qui fait un tort irréparable aux élèves.

Lorsque le terme de la gestation est complet, l'animal doit être conduit dans une étable bien aérée, chaude, saine, éloignée de la vacherie, et assez vaste pour qu'on puisse lui donner tous les soins que réclame sa position. Il faut alors lui faire boire des boissons rafraîchissantes pour eviter la constipation qui tuerait la mère et le veau: et dans le cas de douleurs trop fortes, epuisant trop l'animal, une boisson, composée d'un litre de bière dans lequel on a fait infuser 350 grammes de gruau, 25 grammes de farine de seigle, calme ordinairement les douleurs assez promptement pour que l'animal recouvre les forces qui lui sont nécessaires.

Dans un accouchement difficile, il faut appeler l'homme de l'art, parce que une grande dextérité et beaucoup d'habitude sont nécessaires pour aider à la sortie du veau sans blesser la mère: souvent même, il faut sacrifier l'un ou l'autre.

Les vaches pour vêler, plient les jambes de derrière pour se rapprocher du sol; il faut donc eviter qu'il soit trop bas ou trop en pente, ce qui occasionnerait de grandes douleurs à l'animal: lorsque le terrain est bien disposé la nature l'aide ordinairement assez pour qu'il n'arrive aucun accident.

Lorsque le veau est sorti du corps de la vache, il faut aider celle-ci à se delivrer, pour éviter une inflammation dangereuse à la matrice et une fièvre violente. Le veau ne doit pas quitter sa mère pendant quatre à cinq jours, il est cruel et dangereux de l'en séparer: c'est alors que les soins doivent redoubler pendant huit jours consécutifs pour éviter toutes les maladies qui peuvent tuer le veau

et la vache : des lavements composés d'opium mêlé d'avoine et de gruau, des boissons de petit lait coupé avec de l'eau de son doivent être donnés à la vache tous les jours pour rafraîchir son lait; une nourriture nutritive mais peu abondante, des betteraves, des carottes, de la luzerne bien sèche, compléteront ce régime qui assurera à la vache la force qui lui est nécessaire pour allaiter son veau, et fournira au lait les sucs nutritifs capables de lui donner une santé robuste. Ces premiers soins distribués avec plus ou moins de discernement sont presque toujours la cause de la différence remarquée entre tel ou tel élève de même race.

Lorsqu'une vache vient de vêler, il ne faut la mener au mâle que cinq ou six semaines après; c'est à cette époque seulement que les organes génitaux sont disposés à concevoir de nouveau.

Quelques auteurs ont prétendu qu'il fallait attendre cinq ou six mois, c'est une erreur : leur remarque ne repose sur aucun fait certain et il faut la considérer comme non avenue. Ce retard occasionnerait pour le fermier des pertes assez considérables sans aucune espèce de compensation.

CHAPITRE V.

HYGIÈNE RURALE.

Construction des étables. — Devoirs du bouvier. — Nourriture au vert, nourriture au sec. — Usage du sel. — Boisson. — Opinions diverses sur les avantages de nourrir le bétail à l'étable ou à l'air. — Devoirs de la vachère. — Soins hygiéniques des vaches laitières. — Manière de les traire. — Engraissement des bestiaux.

§ 1er. — *Notions générales d'hygiène.*

Ce n'est pas sans intention que j'intitule *Hygiène* ce chapitre, qui pourrait également porter en titre *Economie rurale*; premier aperçu qui fait voir, au reste, comment

le bien-être des animaux domestiques et l'intérêt de l'agriculteur sont étroitement liés. Mon dessein n'est point de les séparer, mais d'apprendre au cultivateur irréfléchi, qui songe seulement à la santé de son bétail après qu'elle est perdue, que des règles sages et constantes dans la satisfaction de tous les besoins de la vie rendent chaque moment un préservatif des maladies. L'absence de ces règles, au contraire, fait de chaque moment une cause active de dépérissement et de douleur. Je voudrais que le cultivateur se dit habituellement : « *Cette pratique est-elle salutaire ?* » et qu'après en avoir reconnu l'utilité, il passât outre malgré les objections de la routine, de la cupidité et les embarras que, par le manque d'habitude, cela pourrait lui donner d'abord. Je voudrais qu'il songeât toujours que, lorsque faute des soins prescrits, ses bêtes tomberont malades, le temps qu'elles perdront ainsi que lui, l'argent qu'il consumera pour le droguiste et le vétérinaire, la chance de les voir succomber et introduire dans son troupeau une maladie contagieuse; enfin, les souffrances de ces pauvres animaux que lui a confiés la Providence, lui feront amèrement regretter la misérable épargne de quelques francs et de quelques instants.

Pour lui faire apprécier l'indispensable nécessité des précautions hygiéniques dans le gouvernement du bétail, nous indiquerons constamment les différentes maladies que préviennent ces précautions : qu'il les prenne avec exactitude, et nous lui garantissons, avec les meilleurs auteurs, les agronomes les plus éclairés, la réflexion et l'expérience, que son bétail sera sain, vigoureux, fécond, et lui rapportera une fois davantage.

§ 2. — *Construction des étables.*

Les étables à bœufs, que l'on nomme aussi *bouverine*, doivent être extrêmement propres et aérées; il faut qu'elles soient exposées au levant, et placées dans un endroit sec et élevé ; il sera bon qu'on y pratique des égouts pour l'écoulement des urines ; le fumier sera placé immédiatement dessous ces égouts, qui contribueront à lui donner une nouvelle valeur. Les étables seront pavées et toujours bien garnies de litière, afin de prévenir l'humidité ; elles

seront éloignées, autant que possible, du bruit de la basse-cour, car on sait combien le repos est favorable à la rumination ; au lieu de ne recevoir l'air et la lumière que par des ouvertures très-étroites, l'etable à bœufs sera percée de plusieurs fenêtres de moyenne grandeur, et disposées de manière à établir un courant d'air quand le bétail sera absent.

Il y a une disposition meilleure encore que celle que nous venons d'indiquer, c'est celle qui établit le courant d'air par le bas ou du bas en haut, parce qu'alors l'air vicié est entièrement expulsé. Pour cela il suffit d'établir au niveau du sol de petites ouvertures de quinze centimètres sur quarante-cinq de hauteur, qui se ferment à l'aide de planches placées dans une coulisse en pierre ou en bois et qui se retirent quand les bestiaux sont sortis. Le soir on les remet pour la nuit. Quand on veut se contenter du courant du bas en haut, on établit les ouvertures dont nous venons de parler vis-à-vis les fenêtres placées sous le toit, et l'on ouvre tout. On peut presque toute l'année laisser ouvertes les fenêtres supérieures, car il est démontré que l'air qui circule au-dessus des bestiaux ne leur fait jamais de mal.

Des expériences directes, et les observations de M. Huzard, ont prouvé jusqu'à l'évidence que les bestiaux, toujours dans l'ombre, dépérissent promptement, et que les vaches donnent un lait de mauvaise qualité. Le manque d'air est encore plus contraire, car il est la source de presque toutes les fièvres inflammatoires, maladies putrides, les pleurésies et presque toutes les affections de la poitrine, sans parler de ces maux singuliers et contagieux qui bravent les efforts de l'art, ruinent l'agriculture et désolent les Etats. Il ne faut que réfléchir un peu pour reconnaître que l'air vicié par la respiration d'un grand nombre de bœufs et de vaches, par les vapeurs de leur transpiration et de leur fumier, agit continuellement et malignement sur leurs organes, de manière à les altérer ; qu'ensuite le passage subit de l'atmosphère étouffante de ces etables, trop fermées, à l'air froid et humide, expose ces malheureux animaux aux plus grands accidents ; il leur vaudrait cent fois mieux demeurer sans abri que

de séjourner dans ces étables malsaines, où tous les dangers semblent réunis. Par la chaleur, l'humidité pestilentielle, la malpropreté où on les force de vivre, leurs cornes et leurs sabots se ramollissent, leurs jambes se couvrent de tumeurs, les dartres et la gale s'étendent sur tout leur corps; il leur survient aux genoux des nodosités, espèce de goutte qui les empêche de marcher (cette indisposition frappe surtout les vaches des bords de la Creuse, où les étables sont très-humides), le pis des vaches s'engorge et se ronge d'ulcères.

Pour prévenir tant de maux, le cultivateur ne se bornera pas aux sages mesures de construction que nous venons d'indiquer; il méprisera le préjugé où l'on est que le froid nuit au bétail, et qu'on ne saurait trop l'en garantir; il laissera toujours une fenêtre ouverte en hiver, afin que l'air puisse librement se renouveler : dès qu'en entrant dans l'étable il éprouvera de la difficulté à respirer; qu'il sentira une odeur penétrante, ot que la lumière qu'il y apportera pour juger de l'air, s'affaiblit ou s'éteint, il ne perdra point de temps pour purifier son étable en ouvrant toutes les issues et en y faisant brûler du vinaigre; s'il craint que pendant l'ouverture générale des fenêtres ses bêtes aient gagné du froid, il les bouchonnera, et la transpiration ne sera pas arrêtée, et il n'aura à redouter aucun résultat fâcheux.

Il est important aussi que les étables soient assez spacienses pour que chaque bête ait un espace d'un mètre 67 centimètres au moins.

Enfin, la forme du plancher n'est rien moins qu'indifférente. Si, comme on agit communément, ce plancher consiste en quelques planches posées transversalement à distance sur des perches longitudinales, il en résultera que la poussière tombera sur le fourrage, le gâtera et contribuera à fatiguer les organes digestifs du bétail, comme nous le verrons plus tard à l'article de la nourriture; le bouvier aura donc soin de rapprocher les planches, ou plutôt de les faire tenir l'une à l'autre.

On dirait que les pauvres métayers prennent tous les soins possibles pour s'appauvrir encore. Ont-ils une vache

dont le lait leur procure quelque aisance, ils le mettent dans la même étable que leurs poules et leurs cochons. Outre que cette réunion inquiète la vache et l'empêche de ruminer en repos, que l'odeur qu'exhalent les autres animaux lui déplaît et lui nuit, les poules volent dans sa mangeoire pour y picoter quelques grains, elles y déposent leur fiente, y laissent des plumes, la vache avale ces objets avec le fourrage, et peut en éprouver de cruelles indigestions.

§ 3. — *Devoirs du Bouvier.*

Soit que propriétaire d'un grand troupeau de bœufs, vous ayez un bouvier spécialement chargé de leur entretien, soit que fermier de quelques terres vous ne possédiez qu'une paire de bœufs pour les faire valoir, voici comment vous devez vous y prendre pour maintenir vos bêtes en bon état et prévenir leurs maladies.

Le bouvier se lèvera de bonne heure pour panser ses bestiaux ; en entrant à l'étable il leur parlera doucement, les appellera par leur nom afin de les bien disposer ; sitôt qu'ils le verront ils se lèveront d'eux-mêmes : si quelqu'un d'eux reste couché, il le fera lever sans le brusquer. Loin de partager l'opinion erronée qu'il faut laisser la bouse attachée après les bœufs pour les garantir des taons et autres insectes, il les étrillera et les bouchonnera bien chaque matin : il leur lavera les yeux, ensuite il criblera l'avoine et triera le fourrage qu'il doit leur présenter ; il examinera auparavant si la mangeoire et le râtelier ne contiennent pas quelques saletés, comme petits cailloux, herbes désagréables aux bestiaux et laissées par eux, petits amas de poussière, toiles d'araignées et autres choses semblables ; quand ses bœufs auront pris ce premier repas, il les mènera boire avant d'aller aux champs : dans les endroits où on les ferre, il examinera si leurs pieds sont en état de service.

C'est une excellente méthode, et trop peu connue, de couvrir d'une toile, en été, les bœufs, soit qu'ils pâturent ou qu'ils travaillent ; cette pratique les préserve des nuées de taons, stomoxes, asiles, qui, lorsque le soleil luit,

fondent avec tant d'acharnement sur les bœufs, qu'ils les épuisent, et que ces animaux, tourmentés à l'excès, cessent de manger, de ruminer ou semblent ne plus sentir l'aiguillon. Si on attache autour de cette toile de petites franges de ficelle, le bœuf en marchant les agitera, et elles lui serviront en quelque sorte d'éventail. C'est ainsi que l'on se sert de l'*émouchoir*, que l'on attache au front des bœufs dans le Bourbonnais; cet émouchoir est une suite de bouts de ficelle longs d'environ un mètre 70 cent. et noués ensemble par une de leurs extrémités, de la largeur d'une corne à l'autre; on attache cet émouchoir après les cornes ou après le joug, de manière que les bouts de ficelle, tombant sur le mufle du bœuf, lui servent à écarter les mouches lorsque naturellement il secoue la tête pour s'en délivrer. Le bouvier n'omettra pas cette précaution si utile et si simple; puis, dans le même but il lavera bien la queue de ses bestiaux: c'est un instrument que leur donne la nature pour chasser les insectes de l'un et de l'autre côté du corps; aussi, pendant l'été, la queue des bœufs est-elle toujours en mouvement; mais si on en laisse les poils collés ensemble par la bouse; ce secours n'a plus la même efficacité.

Les chaleurs exigent encore d'autres soins; alors le bouvier acidulera la boisson de ses bêtes avec un peu de vinaigre ou d'eau légèrement nitrée, afin de prévenir les maux putrides, inflammatoires, qui leur sont malheureusement si communs; il les fera boire fréquemment, les mènera en travail dès le point du jour, et les ramènera à l'étable quand la chaleur se fera sentir : il en tiendra les fenêtres ouvertes pour le renouvellement de l'air; mais il mettra de la paille devant, afin que l'étable, un peu sombre, soit fraîche et n'attire pas les taons et les mouches : sombre ne veut pas dire *obscure*; l'obscurité nuit aux animaux et surtout en été où elle peut devenir une cause de maux d'yeux en raison du passage subit de l'étable au soleil. On peut très-bien garantir les bestiaux des insectes qui les tourmentent sans les priver de la clarté du jour qui leur est aussi nécessaire qu'aux hommes, il suffit de mettre aux ouvertures des toiles d'emballage qui coûtent fort peu, attachées aux quatre coins, l'air les

agite continuellement et cela suffit pour assurer aux bœufs la tranquillité et un peu d'air frais.

En toute saison, chaque semaine, le bouvier visitera les jougs, les courroies, les paillassons sur lesquels portent les jougs, afin de voir s'ils sont convenablement rembourrés et ne menacent pas de blesser la tête des bœufs; il les réparera s'il y a lieu. Au retour des champs, après le travail du matin, le bouvier *affourragera* ses bêtes, c'est-à-dire leur donnera un repas suffisant et les fera boire; quand elles seront couvertes de poussière et de sueur, il les bouchonnera de nouveau jusqu'à ce que la sueur soit dissipée, et prendra garde de ne les point tenir à un courant d'air frais pendant cette opération. Le bouvier fera bien aussi d'avoir un bouchon de paille pour chaque bœuf, parce que ce bouchon se chargeant, par le frottement, des humeurs qu'exsude la transpiration, ce serait le moyen immanquable de porter à une bête saine les dispositions d'une bête maladive : lors même que tout le bétail paraîtrait se bien porter, il faut constamment observer ce précepte, car *deux sûretés valent mieux qu'une* : il sera bon aussi de changer plusieurs fois les bouchons en quelques jours, puisque ces bouchons sont imprégnés de transpiration, et partant d'humeurs.

Le bouvier examinera l'état du fourrage, et triera soigneusement les chardons, les épines et les herbes vénimeuses dont nous allons bientôt donner l'indication On affourrage ordinairement deux fois par jour, et ce n'est pas assez; le bouvier expérimenté le fera plutôt quatre fois : il distribuera le sel à ses bestiaux suivant la saison; en hiver il le ménagera peu; en été il le donnera en très-petite quantité, de peur de les échauffer. Il leur lavera de temps en temps la bouche, pendant l'été avec du vin ou du vinaigre, dans lequel il aura fait fondre du sel : cela les rafraîchira et préviendra les maladies de la bouche et de la gorge, comme aphthes, excoriation de la langue, étranguillon, dégoût partiel, etc. Il leur lavera les pieds chaque fois qu'ils reviendront des champs, et leur ôtera les cailloux, ordures, épines, morceaux de verre qui pourraient s'y mettre; il leur graissera de temps à autre la corne et le dessous du pâturon avec du saindoux salé ou

du vieux lard : cette pratique préservera les bœufs de l'inflammation des pieds, de la boiterie en certains cas, de la fourbure et beaucoup d'autres, de la seime au fente aux sabots.

Enfin le bouvier examinera si ses bœufs ne sont point tourmentés de vermine, si leurs déjections sont naturelles et régulières, s'ils ont bon appetit, s'ils n'ont reçu aucune contusion, s'ils n'offrent aucun symptôme de maladies. Ils ne les attachera à la mangeoire que lorsqu'ils seront délassés, et les tiendra un peu éloignés les uns des autres dans l'étable, afin qu'ils ne s'entrebattent pas.

§ 4. — *Nourriture.*

La nourriture au vert, ou nourriture verte, s'administre de deux façons au bétail : 1º en la lui laissant prendre lui-même dans les pâturages; 2º en coupant l'herbe et en la lui donnant à l'étable, soit pure, soit mélangée. La première méthode est la plus naturelle, celle qui donne le moins d'embarras, et qui par conséquent semble devoir être préférée, mais d'abord les intempéries des saisons empêchent qu'elle ne soit continuelle, et ensuite d'autres considérations que nous exposerons plus tard, semblent s'y opposer. Nous allons donner maintenant les moyens de la rendre saine, économique et profitable.

Pâturages. — Les bestiaux peuvent pâturer dans beaucoup d'endroits. Les prairies naturelles et artificielles, les bois, les jachères, les champs de blé après la moisson ou guérêts, que les paysans appellent des *étroubles*, les champs semés de raves ou *ravières* dont les bestiaux mangent les feuilles, l'herbe des fossés, celle des marais, des *pâquis*, dénomination vulgaire qui comprend toute la terre que l'on ne cultive point, et où l'herbe croît naturellement, leur servent ordinairement de pâture. On divise les pâtures en deux sortes, les grasses et les vaines. Les premières sont les prés, les bois et tous les pacages où l'herbe est abondante; les secondes sont les chemins publics, les terres à grains, les prés après la récolte, et tous les pacages où l'herbe est rare. Nous allons indiquer l'usage que

l'on doit faire des unes et des autres, selon les propriétés, ses moyens, et les divers états où se trouve le bétail.

Lorsqu'après un long hiver, où l'usage prolongé de la nourriture sèche, vous menez vos bestiaux au vert, il convient de les mettre dans un pâturage peu abondant; ne les laissez même paître que peu de temps et comme en passant, parce qu'ils sont extrêmement friands de cette nourriture fraîche, qu'ils en prendraient outre mesure, et se procureraient des enflures ou des indigestions très-dangereuses.

Si vous avez des bêtes importées de Suisse, de Hollande, ou de tout autre pays où les pâturages sont meilleurs que les vôtres, conduisez-les en grasse pâture. On peut donner hardiment ce conseil, car ce ne sont point les pauvres métayers qui font venir de telles bêtes.

Comme les herbes sont plus nourrissantes dans la force de leur croissance que lorsque le froid arrête leur végétation, vous mettrez le bétail en vaine pâture au printemps et dans l'été, plus tôt que dans l'automne et au commencement de l'hiver.

Ils sont excellents pour les bœufs, quant aux vaches laitières rien ne leur est aussi bon que l'herbe coupée à la serpette; le beurre est sensiblement meilleur avec cette nourriture qu'avec tout autre.

Si vous avez peu de pâturages, et la facilité de cueillir des herbes dans les vignes ou jardins, d'y joindre des têtes de carottes, navets et autres débris de jardinage, pourvu qu'ils soient bien propres; que vous puissiez mélanger cette nourriture avec des feuilles d'arbres, principalement des feuilles d'orme, vous ferez bien de ne laisser pacager vos bêtes que pour leur faire prendre l'air, et de les nourrir ensuite à l'étable avec ces divers objets.

Si le voisinage des bois ne met que cette sorte de pâturage à votre disposition, et que ces bois soient presque tous plantés en chêne, laissez-y à peine au printemps passer votre bétail, car les premières feuilles de cet arbre l'échauffent, et lui donnent une maladie appelée *mal de*

brou. Au surplus, comme les bestiaux causent beaucoup de dommages dans les taillis, et que les ordonnances les proscrivent, on trouve rarement l'occasion de les y faire pâturer, si ce n'est dans les bois en coupe. C'est alors qu'il faut veiller à ce qu'ils ne mangent pas trop avidemment les jeunes rejetons qui poussent autour des vieux troncs d'arbre. On les ramènera promptement à l'étable, et on leur donnera des racines en morceaux, mêlées d'herbe sèche.

L'herbe des champs rend amoureux, dit un ancien proverbe de Normandie; en effet, les animaux mis au vert sont vifs, gais, et entrent plus vite en chaleur que ceux qui restent à l'étable. Vous voyez par là combien il sera avantageux de conduire de bonne heure les taureaux étalons et les vaches laitières aux prés.

Les très-jeunes bestiaux, comme veaux-élèves, taurillons, genisses, ne se trouvent pas si bien du prompt usage du vert, parce qu'il affaiblit leurs organes digestifs qui n'ont pas encore acquis toute la force nécessaire. Ne les conduisez donc pas au pâturage dès le premier printemps; attendez que l'herbage ait acquis un certain degré de maturité qui le rende de plus facile digestion.

La nourriture verte affaiblit les bœufs : n'exigez donc pas autant de travail lorsque vous les nourrissez à l'herbe que quand vous les teniez au sec. Si vous voulez leur faire faire autant d'ouvrage, donnez-leur, au retour des prés, des racines mêlées de grains, tels qu'orge, avoine, féverolles.

Le foin coupé, la paille hachée mêlés de racines sont aussi un très-bon aliment pour tous les animaux. Lorsqu'on ne donne à la fois qu'une seule espèce de racine; il faut qu'elle soit coupée très-menue et jamais en roulettes plates difficiles à saisir par les grosses lèvres de la race bovine, il est nécessaire aussi de faire cuire les pommes de terre.

Le pâturage de marais doit être extrêmement court, à raison du mauvais air et de la mauvaise qualité des plantes qui y croissent. Le pacage des étroubles, surtout quand les bestiaux y sont déjà allés plusieurs fois, celui

des prés fauchés plusieurs fois, et ne présentent plus qu'une herbe trop courte pour qu'ils puissent la brouter, la pâture des chemins publics, sont plutôt un moyen de promener les bêtes que de les nourrir. Les vaches laitières, les bœufs travailleurs ne doivent jamais être mis à cette chétive nourriture; elle convient au plus pour les génisses et les taurillons qui n'ont pas besoin d'être aussi abondamment substantés. Les pauvres paysans qui n'ont aucun endroit pour faire paître leurs bêtes, feront bien néanmoins de les envoyer dans ces endroits, pourvu que ce ne soit pas toute la journée, et qu'ils leur donnent au retour des débris de légumes, comme cosses de pois, feuilles de choux, de salade, etc., mêlés avec de l'herbe et des feuillages.

Quand les agriculteurs auront dans le voisinage des huileries et diverses fabriques qui leur fourniront, à bas prix, des pains ou tourteaux de colza, chenevis, graine de lin, faîne, betteraves, noix, navettes, etc., ils pourront les mélanger avec l'herbe, et en nourrir avantageusement leurs bestiaux, principalement les vaches, auxquelles ces substances donnent beaucoup de lait.

Je me suis étendu avec intention sur toutes les modifications que les circonstances et les localités peuvent apporter dans les aliments du bétail, afin d'être utile aux petits cultivateurs, et d'offrir de nouvelles sources de gain aux riches propriétaires. L'agriculture est la science de mettre tout à profit. Je suivrai constamment cette méthode, en recommandant pourtant toujours de sacrifier ce qui est économique à ce qui est salutaire, ou plutôt de ne voir l'économie que dans ce qui est sain.

Voici maintenant des soins qui conviennent généralement et sans exception.

Ne conduisez les bestiaux au vert que quand la rosée est entièrement dissipée, crainte des enflures et des indigestions. On ne les y mènera point pendant la pluie, ni par un brouillard épais; on attendra quelque temps après les averses ou pluies d'orage. A l'époque des grandes chaleurs, amenez les bêtes à l'étable entre dix heures et midi; ou si vous avez dans le voisinage des pâturages,

des arbres rapprochés et bien épais, conduisez-les dessous, même lorsqu'il n'y aurait rien à paître, car elles ne demandent alors qu'à se coucher et ruminer à la fraîcheur. Il serait bon, dans le cas où l'ombre des arbres manquerait, de s'en procurer au moyen d'un appentis, qui abriterait le bétail ; cela éviterait de lui faire faire souvent un long trajet de la prairie à l'étable, et reposerait en même temps le pâtre ou le bouvier.

Une observation des plus importantes, c'est d'éviter une transition trop brusque du vert au sec, et du sec au vert, parce que les dévoiements débilitants et toutes les maladies des organes digestifs en seraient la suite. Il est indispensable de mélanger ces deux espèces de nourriture de telle sorte, qu'en augmentant graduellement le vert on finisse par le faire manger seul sans inconvénient. On doit agir de même quand, au retour de l'hiver, on remet les bestiaux au sec.

Il y a des cantons où l'on a l'habitude de saigner les bestiaux avant de les mettre au vert : cette précaution est tout au moins inutile. En général, il ne faut les médicamenter que le moins possible ; les bons soins, la propreté leur valent mille fois mieux.

§ 5. — *Nourriture à l'étable.*

Nous avons anticipé sur cet article en donnant dans l'article précédent les moyens de suppléer à l'insuffisance des pâturages, ou d'en corriger quelquefois les propriétés nuisibles. Nous aurons donc peu de choses à dire, mais elles seront essentielles : la première et l'une des plus importantes, est de ne présenter au bétail l'herbe que douze heures après qu'elle aura été coupée ; la seconde, c'est d'étaler cette herbe sur une claie, afin de la faire sécher et d'en pouvoir trier aisément les plantes pernicieuses, les chardons, les épines et autres objets qui indisposeraient plus ou moins gravement les bestiaux ; il convient pour cela d'étaler cette herbe au jour et dans un endroit sec, mais non pas au soleil, qui la flétrirait trop, surtout dans la chaleur.

La troisième chose à observer est de donner peu

d'herbe à la fois au bétail, parce qu'il en mangerait trop, ruminerait moins, par conséquent digérerait mal, et serait incommodé. Si trop d'abondance ne rendait pas les bestiaux malades, tout au moins elle entraînerait du gaspillage, car après en avoir pris suffisamment, ils flétriraient l'herbe de leur haleine, la repousseraient avec le mufle, la fouleraient aux pieds; au lieu qu'en leur en mesurant une petite ration, il n'y aura pas un brin d'herbe de perdu. Cette précaution qu'il faut prendre au reste constamment et pour toute espèce de nourriture, est encore plus indispensable pour l'herbe coupée, qui se dessèche et se flétrit de manière à dégoûter les bestiaux.

Il faudra toujours attendre que les herbes soient un peu avancées en maturité, c'est-à-dire qu'elles commencent à fleurir, afin qu'elles soient plus nutritives et plus faciles à digérer; plus tard les tiges sont trop dures. Lorsqu'on arrachera des herbes dans les vignes ou planches de legumes, il faudra en casser la racine à mesure, afin que la terre ne les souille point. C'est une manière très-économique de suppléer au pâturage et fourrage verts : on débarrasse les terres où l'on arrache ces herbes, et l'on peut employer des enfants à cette occupation.

Nourriture au sec. — Tous les fourrages que l'on donne verts peuvent également être donnés secs. Il faut également les trier, en faire de petites et fréquentes rations; il faut surtout les laisser sécher après les avoir récoltés, et ne les ranger que lorsqu'ils seront dégagés de toute humidité, ce qui échaufferait le fourrage, le rendrait malsain, et occasionnerait une foule de maladies. L'échauffement de la nourriture est une des causes du terrible mal appelé charbon.

§ 6. — *Vices des fourrages.*

Lorsque des pluies abondantes, après une longue sécheresse, ont rouillé les fourrages; quand les eaux pluviales, ou celles des rivières, les ont submergés longtemps et converts de vase; quand ils sont chargés de

chenilles et d'autres insectes; ou semés de plantes âcres et aquatiques, ainsi que de toutes celles qui sont contraires aux bestiaux, il faut prendre les plus grandes précautions; car toutes ces causes sont les germes des maux les plus dangereux. Le charbon essentiel et symptomatique, le charbon blanc, la fièvre charbonneuse, les maladies putrides, les bubons et autres tumeurs malignes, et généralement la plupart des épizooties désastreuses qui ont si souvent désolé l'agriculture, sont dus à la mauvaise qualité des fourrages.

Voici comment on pourra y remédier :

Si le fourrage est rouillé, ce que l'on connaît par une teinte jaunâtre qui provient de ce que le soleil a frappé fortement les herbes après la pluie et en a brûlé la surface, on se contentera d'en enlever la superficie dont on se servira pour faire de la litière, ou bien l'on mélangera une petite quantité de ce fourrage rouillé dans deux ou trois fois autant de fourrage sain. Comme c'est l'un des moindres inconvénients de la nourriture sèche, surtout quand on n'en donne pas continuellement de cette espèce, on pourra s'en servir de temps en temps sans rien risquer.

Les fourrages vasés demandent plus de soins, mais cent fois moins que les maladies qu'ils feraient naître. Etalez sur des claies votre fourrage en couches plus ou moins épaisses, suivant sa malpropreté; inclinez un peu ces claies, et versez rapidement, et d'un peu haut, de l'eau propre dessus, avec un arrosoir de jardinage; répandez-la, non perpendiculairement, mais de côté, et seulement sur l'extrémité la plus élevée de la claie, de telle sorte que l'eau coulant tout le long de la pente que forme la claie inclinée, emporte toutes les saletés. Une ou deux fois de cette aspersion auront nettoyé l'herbe : était-elle très-chargée de vase, vous la retourneriez et recommenceriez l'opération, puis vous feriez bien sécher ou laissant le fourrage sur les mêmes claies qui cesseraient alors d'être inclinées. Le fourrage séché, vous pourriez hardiment le faner, le lier en bottes, et le donner pur au bétail, car il serait très-bon. La manœuvre que je viens de conseiller peut être exécutée sans le concours du bouvier, et l'on devine comment. A l'approche d'une grosse pluie d'orage,

inclinez les claies fortement, couvrez-les du fourrage vasé; l'eau le battra, la dégagera de ses impuretés; le soleil venu, vous redresserez vos claies et les mettrez sécher; de cette manière le fourrage sera purifié.

Quant aux fourrages chargés d'insectes, ils sont moins faciles à nettoyer : car la petitesse des insectes et leur tenacité après les brins d'herbe s'opposent à ce que l'on puisse facilement les déloger. Il ne reste donc qu'à neutraliser leurs mauvais effets. Pour cela, étalez encore le fourrage, soit sur des claies, soit dans la prairie, et arrosez-le de vinaigre ou d'eau salée; cette aspersion fera mourir les insectes et les dessèchera; en fanant le fourrage, on en fera tomber beaucoup, et ce qui restera ne sera plus nuisible, surtout si l'on a soin de mélanger encore cette nourriture avec du fourrage sain.

§ 7. — *Plantes pernicieuses aux bestiaux.*

Ces plantes sont nombreuses; on les divise en trois et même quatre classes. La première comprend les plantes âcres et inflammatoires, telles que les renoncules ou boutons d'or qui les échauffent beaucoup, les anémones, surtout celle des bois, qui leur occasionnent la dyssenterie, ou flux sanglant; les colchiques ou mort aux chiens à fleurs purpurines, les tithymales, les ellébores, les clématites, les laiches, les glayeuls, les iris, le juncago, les queues de cheval; enfin, tous les joncs et roseaux dont les feuilles sont tranchantes, et qui irritent, déchirent leurs organes digestifs. Les indigestions par irritation de la panse, les évacuations sanguinolentes suivent l'usage de ces feuilles semées d'aspérités.

Dans la seconde classe sont rangées les âcres, échauffantes et putrides, telles que beaucoup de *crucifères*.

A la troisième classe appartiennent les plantes narcotiques ou convulsives, comme les jusquiames, les solanum ou belladone, l'herbe aux tanneurs. Les coquelicots, qui sont du genre des papaveracées ou pavots, sont dangereux, donnés seuls et en grande quantité, à raison de leur propriété échauffante et soporifique. La plupart des

champignons, connus sous le nom vulgaire de *bouse de vache*, et qui paraissent dans les mois de juin, juillet, août et septembre, sont constamment dangereux. Mais la plus funeste de ces plantes est l'ivraie, ou aizane à longs épis, qui croît parmi les froments, les seigles et les mauvaises avoines. C'est lorsqu'elle commence à pousser que ses effets sont surtout pernicieux. Ces effets sont le vertige ou mal de tête, des faiblesses fréquentes, des mouvements convulsifs et même des maladies épizootiques, si les bestiaux en mangent souvent.

Enfin, on peut réunir à toutes ces plantes dangereuses, la gratiole, qui cause le dévoiement au bétail, et toutes les ombellifères suspectes, comme la grande ciguë, l'œnanthe, etc.

Le bouvier doit connaître toutes ces plantes, afin d'en débarrasser le fourrage, non seulement à la fauchaison, en fanant, en affourant ses bêtes, mais encore afin de les extruire des prairies, en enlevant la place de terre qu'elles affectionnent, en la bêchant et en la resemant de bonnes herbes, surtout de celles qui poussent le plus facilement, comme sainfoin, luzerne, pour qu'elles prennent l'avance sur les semences des mauvaises plantes qui auront survécu. Le bouvier aura peu de mal d'abord à trier son fourrage, en le faisant successivement comme je viens de l'indiquer; puis, au bout de quelques recoltes, il n'aura presque plus rien à faire.

Il y a une sorte de fourrage économique, bon spécialement pour entretenir les bêtes à cornes sans les engraisser; c'est la paille de froment, d'orge ou d'avoine, mêlée ou non mêlée avec du foin. Lorsqu'on donne ces pailles pures, il faut les choisir bien menues et y ajouter des racines coupées en morceaux, ou des criblures, des graines de lin, des feuilles d'arbres séchées et fanées, du gland des tourteaux, enfin, tout ce que les localités fourniront à peu de frais. Lorsqu'on manque de ces diverses choses, ou qu'elles sont insuffisantes, on mêle la paille avec le foin de la manière suivante. Le bouvier prend une partie d'une botte de paille, et la coupe en deux avec une faucille en *un volant*; il prend également du foin, le coupe de même, et mêle bien le tout; il continue ainsi

jusqu'à ce qu'il ait assez pour affourrager ses bêtes. Les paysans nomment cette préparation *panture*, par corruption du mot pâture. Si l'on veut que cette pâture soit plus succulente, plus promptement accommodée, et avec moins de peine, en bottelant le foin et la paille, on les mêle ensemble couche par couche. On a l'attention, dans ce cas, de ne pas laisser le foin se dessécher autant que si on le serrait pur : il n'est pas sujet à s'échauffer, son humidité étant absorbée par la paille, à qui il donne plus de saveur. Quand il s'agit d'affourrager le bétail, le bouvier se contente de délier la botte et d'en couper les brins à brassées avec le volant. Les bestiaux mangent cette pâture avec goût, et ne laissent pas la paille, comme il leur arrive souvent.

Cette méthode peut se pratiquer même dans les grandes exploitations. Je dirai même qu'elle leur est plus propre qu'aux petites, surtout depuis que l'usage des meules s'est établi et que le foin se coupe à la hache au lieu de se botteler, on met pour cela une meule de paille près d'une de foin; le hache-paille entre les deux. Quand on a coupé la ration de foin on coupe celle de paille; on mêle le tout dans des sacs ou des paniers et on porte aux animaux. De cette façon le foin et la paille conservent toute leur saveur, et quoique les animaux mangent avec empressement, on n'a pas à craindre d'indigestions.

Quand on nourrit les bêtes au sec, il faut leur donner plus fréquemment à boire.

Les foins de seconde et de troisième coupe peuvent être mélangés avec la paille, tout aussi bien que le premier foin. L'agriculteur pourra garder celui-ci pour la vente; pour les chevaux, pour les bestiaux qu'il doit engraisser, encore, s'il a beaucoup de grains, de racines, de légumes à bon marché, il pourra ne donner à ceux-ci même que très-peu de foin. Lorsqu'on gouverne sagement le bétail, et avec soin, son entretien est fort économique.

Divers fourrages. — Le fermier fera très-bien de faire cueillir de jeunes pousses d'arbre, telles que celles des chênes, des ormes, des hêtres, des frênes, des peupliers, des érables, des saules, des charmilles, de conserver les

cosses de pois, de fèves, que les paysans du Bourbonnais nomment *pegeas* ; toutes ces substances, que les bestiaux aiment beaucoup en vert, leur plaisent encore plus sèches, et les premières, dégagées alors de l'abondance de sève qui les rend quelquefois nuisibles lorsqu'elles sont vertes, leur seront aussi salutaires qu'agréables. Lorsqu'on veut conserver ces jeunes pousses pour l'hiver, on fait élaguer les haies trop touffues, et séparer les rejetons du gros bois, depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre. Ce fourrage étendu, retourné, fané au soleil comme le foin, se met en bottes avec de la menue paille d'avoine. Cette opération ne nuit en aucune façon aux arbres, puisqu'au contraire elle les renforce en les élaguant. Quant aux cosses, on les fait sécher au soleil et on les mélange avec le regain, ou avec la paille.

Nous avons déjà dit combien la pomme de terre offrait de ressource pour la nourriture verte du bétail : elle convient également pour la nourriture sèche. Nous en traiterons principalement quand nous parlerons des soins à donner aux vaches laitières et aux bestiaux mis à l'engrais.

Nous répétons pour le fourrage sec, le conseil que nous avons donné à l'égard de l'herbe verte donnée à l'étable, qui est de présenter souvent et peu à la fois à manger au bétail.

Il y a une nourriture mixte qui est fort économique et plaît beaucoup aux bestiaux, auxquels, pendant les commencements de l'hiver, elle redonne en partie l'agréable nourriture de l'été; c'est de faucher du persil (1), des feuilles de navets, de pommes de terre, et de les mêler avec du regain, des cosses sèches, ou de la *panture* ou *pâture*. On sait que la soustraction des feuilles des navets et pommes de terre tourne au profit de la racine, qui grossit davantage et devient plus savoureuse.

(1) En Angleterre, on a l'habitude de semer du persil avec les racines et les prairies artificielles, pour en rendre les fourrages plus sains.

§ 8. — *Usage du sel.*

Les membres de plusieurs sociétés d'Agriculture ont souvent invité les cultivateurs à asperger avec de l'eau légèrement salée les différentes sortes de nourriture de leurs bestiaux : ces animaux mangeraient alors avec plus d'appetit, éprouveraient moins de dégoûts, d'enflures, digéreraient facilement et sans interruption. L'expérience a prouvé depuis long-temps, que le sel excite l'appétit par la saveur qu'il donne aux aliments, qu'il aide à la digestion, lâche le ventre, et provoque l'écoulement des urines. C'est un des meilleurs moyens d'hygiène rurale, et cela est si prouvé, que les vétérinaires donnent le sel dans la plupart des maladies, comme préservatif contre la pourriture et autres développements morbifiques des humeurs : en santé, il faut le donner comme préservatif des maladies. Dans les pays abondants en bestiaux, les laboureurs ont la louable habitude de présenter le sel tous les quinze jours à leurs troupeaux; en hiver, on pourrait en distribuer toutes les semaines. Dans la moitié à peu près de la France, où le sel est à bas prix, les fermiers n'ont aucune objection fondée à présenter contre un usage si salutaire; et dans les provinces où il est un peu plus cher, on aurait tort de craindre une dépense qui en épargne de cent fois plus considérables, souvent en pure perte, suivies de mille ennuis, et même de dangers personnels, car on a vu plusieurs personnes victimes de épizooties désastreuses, que l'usage du sel préviendrait en partie. Nous avons déjà dit comment le sel peut purifier les fourrages viciés; il peut de même rendre les boissons salutaires, en l'employant même à petites doses; il sert encore à parfumer et désinfecter les étables d'après le procédé de M. de Morveau, qu'indique M. Paulet. Ce procédé consiste à faire fondre du sel de cuisine ordinaire dans l'eau chaude, et de verser dessus de l'huile de vitriol; par l'union de ces sels, qui se combinent avec les alcalis qui se trouvent dans l'atmosphère, cette atmosphère se dégage et devient pure et saine.

Le sel est encore excellent pour accoutumer les bestiaux aux divers genres de nourriture auxquels ils ne sont point habitués. Sous ce rapport il est très-utile aux bêtes

que l'on fait venir de loin, à celles que l'on fait passer d'un pays de montagnes à un pays de plaines, et dans les temps de disette, où l'on est obligé de remplacer le fourrage par des racines, des légumes, que les bestiaux ne mangent que mélangés avec du foin, herbe ou regain. Il sert encore à entretenir l'appétit des vaches dont on ne peut varier la nourriture, ce qui leur est fort nécessaire; le sel est aussi très-bon pour prévenir les maladies auxquelles les veaux sont sujets.

Il ne faut pas cependant donner trop de sel ou bétail, parce que l'abondance de cette matière les échauffe, et contribue à leur faire tomber le poil.

§ 9. — *Boisson.*

La pureté, la régularité, la qualité de la boisson, les diverses additions qui la modifient sont très-importantes pour la santé, l'engraissement du bétail, ainsi que pour la qualité et la quantité du lait. Nous allons diviser la boisson, en *boisson simple* et *boisson composée*. Nous entendrons par la première, l'eau naturelle convenablement choisie; et par la seconde, l'eau modifiée par quelque substance usuelle, comme les eaux blanches acidulées, etc. Les breuvages appartiennent à la partie vétérinaire.

Boisson simple. — Choisissez l'eau la plus pure et la plus claire qu'il soit possible de trouver pour abreuver les bestiaux; donnez la préférence à celle qui court ou à l'eau de source. La meilleure de toutes est celle qui coule en-dessous des moulins, parce que le battement qu'elle a éprouvé en passant sous les roues l'a rendue plus douce et plus légère; l'eau des grandes rivières est préférable à celle des fontaines, les eaux des étangs aux eaux de mares, et celle-ci souvent à l'eau de puits. Mais généralement il n'y a que l'eau des grands et clairs ruisseaux, des rivières et des fontaines qui soit saine, et propre à être donnée sans précaution aucune au bétail. Les eaux des mares, des fossés, des citernes, toujours plus ou moins fangeuses et croupissantes, sont toujours dangereuses, et causent souvent des maladies mortelles. Celle de puits est trop

duro; et même, quand elle n'aurait pas la propriété d'empêcher la cuisson des légumes et la dissolution du savon, il faut la battre en la laissant tomber d'un vase dans l'autre, ce qui est bien plus économique et plus facile, la filtrer à travers le sable. Pour cet effet, le fermier aura sous l'appentis dont son puits est recouvert, un tonneau défoncé par un bout, et appuyé sur l'autre bout, foncé, sur un trépied de bois analogue à ceux sur lesquels reposent les cuviers de lessive. On percera le fond d'une quantité de petits trous; puis on l'enveloppera extérieurement d'une toile qui laissera passer l'eau, ou on la clouera intérieurement. On mettra ensuite dans le tonneau une couche de sable de 12 à 15 centimètres d'épaisseur. On versera l'eau sur ce sable en la tirant du puits; elle se filtrera à travers le sable et le toile, et sera reçue dans un grand baquet peu profond qui servira d'abreuvoir et sera placé dessous et en avant du tonneau. Si l'on a beaucoup de bêtes à abreuver, on remplacera le tonneau par un cuvier de moyenne grandeur.

Il est si important d'abreuver le bétail avec des eaux bien pures, que le savant M. Paulet, et les meilleurs vétérinaires avec lui, affirment que sur vingt exemples de maladies épizootiques pestilentielles, qui naissent tout à coup dans un pays, et sur un grand nombre d'animaux isolés les uns des autres, il y en a au moins quinze qui proviennent de l'usage des eaux croupissantes et corrompues. Ces eaux, qui sont pour l'ordinaire le réceptacle d'une infinité d'insectes, de débris de plantes, quelquefois de rats, de chats, de chiens putréfiés, échauffent le sang au lieu de le rafraîchir, et le chargent de germes inflammatoires, putrides, gangréneux, qui produisent des maladies analogues. Si quelque substance métallique pernicieuse s'y trouve, comme des morceaux de plomb, de cuivre, que l'on jette souvent imprudemment dans ces mares, la maladie est plus terrible. Si les bestiaux se désaltèrent dans ces eaux funestes, après de longues courses, un travail fatigant, et par la grande chaleur, toutes les causes de mort se trouvent alors réunies.

L'eau trop vive et trop fraîche a d'autres dangers. Lors

que, dans les grandes chaleurs, le bétail boit avidement de l'eau trop fraiche, il contracte la péripneumonie, les coliques dites tranchées d'eau froide, la jaunisse, etc., parce que la soudaine impression du froid fatigue la poitrine, les intestins, et resserre les conduits du foie. Afin de prévenir ces graves maladies, ainsi que d'autres indispositions, le bouvier aura soin de faire toujours boire ses bestiaux à la température de l'air, et jamais ni froid, ni chaud, ni tiède. L'eau doit être seulement *dégourdie*, comme l'on dit vulgairement, ce qui signifie légèrement attiédie. Lorsqu'en été on mène boire les bêtes à cornes à la rivière, aux ruisseaux, aux fontaines courantes, l'eau se trouve tempérée convenablement; mais lorsqu'on tire de l'eau de source ou de puits pour la leur présenter, comme elle serait trop fraiche, on l'expose une heure au soleil, ou seulement à l'air. Le conseil que l'on donne de tremper les bras dedans pour en corriger le froid peut être bon pour les bestiaux; mais il serait certainement très-nuisible aux personnes qui l'exécuteraient. Au reste, quand l'eau de puits s'est attiédie en filtrant, et en demeurant quelque temps dans le baquet servant d'abreuvoir, elle ne saurait plus être dangereuse. Pendant l'hiver, on peut répandre une très-petite quantité d'eau chaude, dans le seau ou baquet qui sert à faire boire les bestiaux.

Nous avons dit que la boisson doit être donnée régulièrement : elle doit l'être aussi fréquemment, si l'on veut prévenir les inflammations que le bétail éprouve si souvent. Il faut abreuver les bœufs et les vaches deux fois par jour, surtout lorsqu'on les nourrit au sec. Pendant l'été, outre le matin et le soir, il convient de les abreuver à midi, afin de ranimer leur appétit et les empêcher d'être accablés par la chaleur. La boisson des vaches a beaucoup d'influence sur leur lait.

§ 10. — *Boisson composée.*

Une légère addition de substances alimentaires propres au bétail, un peu d'acide ou d'émollient, dans l'eau, forment les boissons composées. Ces boissons sont : 1° l'eau

de son ; 2° l'eau blanche ; 3° l'eau acidulée ou vinaigrée ; 4° l'eau miellée, etc.

Eau de son. — Prenez un litre environ de son de froment fraîchement moulu : pétrissez-le à froid dans vos mains dans un seau d'eau, jusqu'à ce que la partie farineuse du son en soit sortie, et donne une teinte blanche à l'eau. Cette boisson convient aux animaux malades ou harassés que l'on veut rafraîchir : elle est utile dans la toux et les maladies inflammatoires ; elle augmente beaucoup de lait.

Eau blanche. — Prenez un demi-litre de farine d'orge ou de seigle, délayez-la peu à peu avec de l'eau dans le fond d'un seau, que vous remplirez d'eau légèrement tiède. Cette boisson procure beaucoup de lait aux vaches, engraisse les bestiaux, et convient toutes les fois qu'ils sont échauffés, fatigués, ou atteints de maladies inflammatoires.

Eau acidulée ou vinaigrée. — Ayez un seau d'eau un peu attiédie, et versez dedans une suffisante quantité de vinaigre pour rendre l'eau aigrelette, ce qui va à environ un demi-litre : on peut se contenter aussi d'en mettre un verre. Nous avons dit qu'il faut présenter cette boisson pendant les chaleurs ; il le faut également dans le commencement des maladies putrides : on doit la rejeter quand le bétail a de la toux.

On peut remplacer le vinaigre par un peu de sel, un peu d'esprit de nitre, et l'eau simple par l'eau blanche.

Eau miellée. — Mettez 250 grammes de miel commun dans un seau d'eau simple, blanche, ou eau de son ; cette boisson est très-bonne contre la toux.

L'eau mélangée d'un peu de cidre, bière, piquette, l'eau de vaisselle blanchie par un peu de son ou de farine d'orge, conviennent aussi très-bien aux bestiaux, principalement aux vaches, auxquelles la dernière procure beaucoup de lait : les premières sont de légers et agréables fortifiants.

Au lieu de jeter le petit-lait, le lait de beurre, comme

on le fait souvent dans les laiteries, il sera très-bon de l'ajouter à l'eau simple ou blanche; on peut aussi vinaigrer légèrement du petit-lait et le donner pur; cette boisson prévient les fièvres malignes. Je crois avoir déjà dit qu'il faut se garder de presenter à boire au bétail lorsqu'il est en sueur, de peur d'arrêter subitement la transpiration; mais comme on ne saurait trop le recommander, je repète encore que lorsqu'un bœuf boit avant d'être bouchonné, essuyé, débarrassé, de quelque manière que ce soit, de la surabondance de la transpiration, il est exposé aux morfondures, pleurésies et péripneumonies.

§ 11. — *Opinions diverses sur les avantages de nourrir le bétail à l'étable ou à l'air.*

Voici succinctement les raisons des agronomes qui veulent tenir les bestiaux renfermés; nous donnerons ensuite, aussi brièvement, les motifs de leurs adversaires; le cultivateur décidera : il sera rarement embarrassé du choix; les localités lui fournissant presque toujours des arguments sans réplique. En effet, celui qui a un grand nombre de jachères, de champs récoltés, de bois coupés et autres terres en friches; qui, outre cela, a une nombreuse famille, qui, jeune encore, ne peut être employée qu'à la garde du bétail, celui-là fera bien de nourrir ses bêtes dehors; tandis que le fermier dont les prairies sont artificielles, qui peut enlever une quantité d'herbe dans ses vignes et ses vergers, qui n'a point la ressource des vaines pâtures, et qui, sans enfants ou bien n'en ayant que d'un certain âge, serait obligé de payer des pâtres, doit tenir ses bestiaux à l'étable. Mais, outre ces motifs particuliers, voyons les raisons générales que l'on fait valoir pour et contre :

1° La tenue des bestiaux à l'étable fait acquérir du terrain pour l'agriculture, car il faut beaucoup moins occuper de terres pour faire croître le fourrage que l'on coupe, et que l'on donne à l'étable, que pour le parcours du bétail;

2° Les bestiaux sont dans un état de santé plus constant. Il est prouvé que leur bon état dépend de la quantité,

de la qualité de la nourriture, et de la régularité avec laquelle on la leur distribue : or, il est extrêmement facile de se procurer ces avantages quand le bétail est à l'étable, au lieu que cela est fort difficile, pour ne pas dire impossible, lorsqu'il vit aux champs. Abandonnés à eux-mêmes au pâturage, les animaux se gorgent d'aliment lorsqu'il est abondant, et souffrent le besoin quand il est frappé de sécheresse. On objecte ordinairement que le bétail souffre du manque d'exercice; mais il est facile de lui en procurer en le mettant souvent dans des cours abritées par des arbres ou des hangars. Comme ces animaux se promènent lentement au pâturage, et se couchent presque toujours pour ruminer, dès qu'ils sont rassasiés, il y a peu de différence entre l'exercice qu'ils prennent dans leur enclos et celui qu'ils font au pâturage; de plus, ils ne sont pas exposés aux intempéries soudaines de l'air, ils sont à l'abri des attaques des chiens, des insectes, ils ne courent point de risque de se battre entre eux, de manger de mauvaises plantes, de boire de mauvaise eau, toutes choses fort importantes pour leur santé;

3° L'économie dans la nourriture du bétail est aussi assurée que l'avantage précédent : effectivement, dans le pâturage les animaux perdent de la nourriture de six manières, en la laissant tomber lorsqu'ils mangent, en marchant dessus, en s'y couchant et en y déposant leur transpiration, en la souillant de leurs excréments et de leurs urines : ces inconvénients, auxquels il est alors impossible de remédier, sont, avec un peu de soin, complétement prévenus en nourrissant à l'étable : la facilité que l'on trouve à n'affourrager que peu à la fois, fait que les bestiaux ne gâtent et ne perdent rien;

5° Le fermier aura, par la méthode de la tenue à l'étable, une plus grande quantité du lait; le bon état des vaches ainsi entretenues, le choix, la gradation facile de leur nourriture, prouve assez cette assertion;

6° L'abondance du fumier est encore plus évidente; et c'est un des grands avantages de la nourriture à l'étable. Au pâturage, le fumier d'été est presque entièrement perdu, les sucs sont évaporés par le soleil, par le hâle, entraînés par la pluie, détruits par les insectes; une

bonse dure et infertile, non seulement ne peut engraisser la terre, mais encore brûle et dessèche la végétation dans la place qu'elle occupe : il en est de même de l'urine qui, excellente pour nourrir le fumier, échauffe et fait périr les plantes sur lesquelles elle tombe seule et très-abondamment. Cependant, de la faculté d'augmenter la quantité des engrais, naît la fertilité du sol; aussi beaucoup d'écrivains agronomes ont-ils fortement engagé les cultivateurs à se procurer, par la tenue des bestiaux à l'étable, le moyen d'avoir toujours de vastes réservoirs pleins de fumier bien macéré. (Voyez le *Manuel des habitants de la campagne*, faisant partie de l'*Encyclopédie-Roret*.

Cette méthode ne prive pas les bestiaux de la nourriture verte, car, de mai ou juin à novembre inclusivement, on peut leur donner du fourrage vert à l'étable.

Passons maintenant à l'opinion contraire. Les raisons en sont fort plausibles, et sous plusieurs rapports méritent la préférence.

1° La méthode de faire paître le bétail est plus naturelle, et tout ce que seconde la nature se fait avec avantage et facilité ; l'excellent état des bestiaux des États-Unis, de la Hollande, de la Suisse, qui sont continuellement aux champs, confirme cette vérité ;

2° Les bestiaux tenus long-temps à l'ombre dépérissent ; et l'exercice est si nécessaire au bétail, qu'à moins qu'il ne fasse très-froid ou très-humide, il faut chaque jour le faire sortir et promener : l'exercice d'un enclos attenant à l'étable serait insuffisant ; si cet enclos est petit, l'air n'y sera qu'imparfaitement renouvelé; s'il est vaste, il prendra trop de terrain, et la tenue des bestiaux à l'étable ne pourra convenir qu'aux grands propriétaires : dans tous les cas, il sera toujours voisin de la basse-cour, et les cris des cochons, des volailles importuneront et troubleront le bétail ;

3° On peut, à la rigueur, accorder que le lait sera aussi abondant par l'usage de la première méthode que par celui de la seconde, quoique beaucoup d'observations prouvent le contraire ; mais ce qui est hors de la discussion,

ce sont la qualité supérieure du lait et ses propriétés bienfaisantes, qui appartiennent exclusivement à la nourriture de pâturage. Les partisants de la tenue à l'étable n'en font pas même mention; la chose a pourtant assez d'importance : c'est à l'habitude de nourrir les vaches à l'étable, dans les environs de Paris, que l'on doit attribuer le peu de crème, de saveur, la teinte bleuâtre du lait qu'on débite dans la capitale; comme c'est la nourriture en plein air qui rend le laitage de la Suisse onctueux, sucré, délicieux. Plusieurs auteurs, qui ont goûté l'un et l'autre lorsqu'on venait de le traire, s'accordent à constater la différence;

4º L'économie du fumier paraît sans réplique dans la méthode précédente; on pourrait cependant le mettre en peu à profit en faisant paître le bétail. Pourquoi le pâtre, ordinairement désoccupé, n'enlèverait-il pas, en menant ses bêtes au pâturage les bouses qu'elles auraient déposées la veille? Il pourrait les rassembler dans un large fossé, abrité par quelques arbres, qui garantiraient à la fois cette sorte de réservoir des trop forts rayons du soleil et des eaux pluviales; le pâtre pourrait y réunir les herbes dangereuses, qu'il doit arracher en veillant son troupeau; et, avec le temps, ces bouses et ces herbes, auxquelles se joindraient la feuillage mort de l'automne, formeraient un excellent engrais;

5º Quant à l'objection que la nourriture à l'air exige plus de terrain qu'à l'étable, elle est vraie; mais, je le répète encore, cela dépend des localités : de plus, toute méthode absolue pèche en quelque chose, et la sagesse consiste à réunir les avantages divers. Ainsi, on fera sagement de conduire pendant quelque temps du jour le bétail au pâturage, puis de lui donner à l'étable les herbes potagères, celles qu'on cueille dans les jardins, haies, vergers, chemins, etc., ainsi que les feuillages de divers arbres; de cette manière on aura peu de terres en friches, on tirera parti des moindres choses, et l'on entretiendra ses bêtes en bonne santé;

6º Quant à la distribution de la nourriture, afin de la donner toujours en égale et petite quantité, il n'est point du tout impossible d'y parvenir en tenant le bétail au

pâturage ; on agit pour cela comme dans les pays de petite culture, où les vaches pâturent *au piquet*, *à l'entrave*. La pâture *au parc* appartient à une culture plus étendue. Nous allons décrire et examiner ces trois méthodes.

Le piquet. — Quand la pâture est abondante, comme dans les prairies artificielles de luzerne, trèfle, sainfoin, pimprenelle, pavots ou coquelicots, et qu'il serait à craindre que les vaches ne prissent trop de nourriture et ne gâtassent ensuite le reste, on les attache à une corde fixée à un piquet planté dans le champ, et on ne leur abandonne que la quantité qu'on veut leur faire dépouiller. Lorsqu'elles ont rasé toute l'herbe, on les laisse environ trois quarts d'heure pour leur donner le temps de ruminer; après quoi on retire le piquet, qu'on replace un peu plus loin. On répète la même manœuvre au moins quatre à cinq fois par jour. Il faut bien se garder, pour diminuer le nombre de ces changements, d'abandonner à chaque fois une quantité considérable de pâture aux vaches, car ce serait vouloir leur donner des indigestions très-dangereuses et leur faire gaspiller le fourrage.

Quand on met les vaches au *piquet*, on dit également les mettre *à la longe* ou au *tourillon*. En voici le motif : d'abord, la corde qui les attache au piquet se nommant *longe*, cette première dénomination s'explique d'elle-même; la seconde demande une courte explication. Pour empêcher les vaches mises au piquet de se prendre dans leur longe et de la raccourcir en la tournant, on se sert d'une corde divisée dans son milieu par un morceau de bois percé par les deux bouts, qu'on appelle *tourillon*: la corde est fixée aux anneaux du tourillon, de manière qu'elle puisse y tourner aisément : il faut que la corde qui tient à la tête soit plus longue que le corps de la vache, afin que le tourillon ne puisse la blesser.

Le parc. — Entourez de grillages ou de palissades une grossières une partie de pâturage, proportionnée à l'abondance de l'herbe et au nombre de bestiaux que vous y voudrez renfermer. Cette partie ainsi enclose se nomme parc; l'on peut y mettre le bétail sans gardien, et profiter de l'engrais que l'on enlève, lorsque le lendemain on

change le parc de place ; mais cette méthode a le grave inconvénient de nécessiter de continuels frais de grillage.

Il faut avoir bien du temps à perdre pour utiliser cette méthode lorsqu'on ne possède que quelques vaches ; elle est impossible au propriétaire d'un troupeau nombreux de bêtes bovines, mais il en est autrement pour les moutons. Le parc alors présente d'immenses avantages, mais c'est moins par rapport à la nourriture que pour l'engrais.

Si vous voulez parquer vos bêtes à laine, il ne faut pas vous borner à faire un parc en palissades, il faut qu'il soit en claies légères de deux mètres environ de longueur sur un mètre et demi de haut ; elles se fixent à l'aide de piquets fourchus fichés en terre ; on les place en carré ou autrement, selon la disposition du terrain ; on en laisse deux mobiles pour faire entrer et sortir le troupeau ; une cabane sur roulettes semblables à des rouelles de charrue est à côté, c'est là que couche et s'abrite le berger ; c'est de là qu'il veille le troupeau ou plutôt les animaux carnassiers qui pourraient l'attaquer.

Quand le troupeau a mangé la portion de verdure qu'on lui a attribuée et qu'il a fumé le sol par son séjour de vingt-quatre heures plus ou moins, le berger le fait sortir, le parc est changé de place sans difficulté, et la terre est ainsi fumée de proche en proche, de manière à recevoir la charrue aussitôt que le veut le cultivateur : nous reviendrons sur ce point lorsque nous nous occuperons des moutons.

L'entrave. — Pour que l'animal mis au pâturage ne s'éloigne pas trop de l'endroit où vous voulez le faire pâturer, vous lui passez une corde au cou, et l'attachez de cette corde à l'un des pieds de devant, ou plutôt on met la corde aux cornes : d'autres fois on attache le pied droit de devant avec le pied gauche de derrière, on le pied de derrière et de devant du même côté. Ces diverses sortes d'entraves, qui ne sont connues que dans les cantons de très-petites culture, sont toutes également mauvaises : elles fatiguent l'animal, l'empêchent de manger en repos, de ruminer ; les vaches traitées ainsi sont maigres, méchantes, et donnent peu de lait. L'usage du piquet est

de beaucoup préférable, et les vaches que l'on y habitue aisément s'en trouvent très-bien. On fait aussi tenir les vaches à la longe par de jeunes enfants.

§ 12. — *Devoirs de la vachère.*

Dans les pays de grande culture et dans les grosses fermes très-éloignées des villes, les vaches ne sont regardées que comme utiles à la reproduction de l'espèce, à l'amélioration des races, et les soins spéciaux qu'on leur donne consistent à les faire saillir, à les préserver d'accidents durant la gestation, avant, pendant le vêlage, et les premiers jours qui le suivent : mais autour des villes, chez les nourrisseurs de vaches, chez les petits métayers qui vivent du produit du lait, les vaches demandent des soins constants, et occupent alors seules leurs maîtres. Aussi, après avoir indiqué dans notre second chapitre comment il faut traiter les vaches en chaleur, pleines, vêlées et nourrices, nous allons particulièrement conseiller dans celui-ci les mesures à prendre pour augmenter le lait des vaches *laitières*, *beurrières*, et le rendre plus agréable, plus sain et plus nourrissant. Nous nous adresserons maintenant à la *vachère*, les soins des vaches concernant principalement aux femmes.

Soit qu'ayant un nombreux troupeau de vaches laitières, un riche nourrisseur gage une vachère, soit que la femme ou fille du métayer soigne les quatre ou cinq vaches de la métairie, soit enfin que la pauvre veuve du journalier se nourrisse avec le produit d'une vache unique, la vachère doit être, autant que possible, jeune, forte, active, d'une extrême douceur, et d'une minutieuse propreté. Ainsi que le bouvier, elle se lèvera de grand matin pour bouchonner ses vaches, les débarrasser des bouses, leur laver la queue, les yeux, et surtout le pis avec de l'eau tiède; elle leur donnera leur ration du matin, leur boisson ordinaire, et les traira tandis qu'elles seront occupées à manger ou à boire ; elle examinera l'état des mamelles avant de les presser, et pour peu que l'animal témoigne de sensibilité, elle trempera le bout de ses doigts dans l'espèce d'écume que laisse le lait lorsqu'il est coulé ;

elle graissera même légèrement le bout des tétines, et ne brusquera jamais l'animal, quelque caprice ou quelque obstination qu'il puisse montrer. Nous dirons plus tard comment on s'y prend pour traire les vaches.

Quand la traite sera terminée, la vachère fera sortir ses vaches, et les mènera paître. Si elle en a de trop méchantes ou qui courent trop, elle leur mettra un *taleau*. Cette précaution sera bonne, surtout si la vachère les conduit le long des ruts. Une fois arrivée dans le pâturage, soit gras, soit de veine pâture, la vachère ne restera pas, comme il arrive trop souvent, assise dans un endroit fort éloigné de ses hôtes; elle se promènera entre elles, tout en filant, pour veiller à ce qu'elles ne s'entrebattent pas et ne s'écartent pas. S'il fait trop chaud, elle aura un rameau à la main, et l'agitera légèrement sur ses vaches pour les délivrer des insectes. Si la pâture a lieu le long des chemins, la vachère avertira les passants de ne point manifester de frayeur à la vue des vaches, de ne point courir ni les menacer, de peur de les exciter à donner des coups de corne. Elle leur recommandera de ne pas secouer ostensiblement les objets qu'ils pourront porter, comme cannes, sacs, parapluies, etc., ni d'approcher trop près des veaux. Du reste, si ces vaches ne sont point d'un naturel méchant, et qu'elles soient accoutumées à pâturer dans les chemins, ces précautions seront inutiles. La vachère ne se réunira pas avec les porchers, de peur que le voisinage des cochons inquiète ses bêtes.

Le bétail a plus d'instinct qu'on ne le croit communément. Si quelque bête a éprouvé un accident qui laisse des traces, si le cadavre des bœufs ou vaches morts de maladie n'a pas été enterré assez profondément, si un boucher passe auprès d'un troupeau de bêtes à cornes, on peut être sûr qu'elles s'apercevront de toutes ces circonstances. J'ai l'expérience de la dernière. Des vaches paissant tranquillement dans une vaste prairie située sur le bord d'un chemin, et sans clôture, sentirent, à quelque distance, la présence d'un boucher; aussitôt elles mugirent avec fureur, et, la tête haute, coururent du fond de la prairie sur le boucher qui traversait le chemin : il eut toutes les peines du monde à leur échapper en

franchissant une haie fort élevée. Plusieurs auteurs rapportent qu'un bœuf ayant succombé à une hémorrhagie dans un champ, les jours suivants ses compagnons refusaient, en mugissant, de labourer la terre teinte de son sang, qu'ils flairaient avec tristesse. Enfin M. Thiébault de Berneaud assure que plusieurs bêtes à cornes étant mortes d'épizootie, furent enterrées à peu de profondeur dans un endroit voisin d'un pâturage. Les bestiaux que l'on conduisit dans cette prairie, l'œil inquiet, les naseaux ouverts, laissèrent leur pâture, et se dirigèrent vers la tombe de leurs compagnons, là ils grattèrent la terre en poussant des mugissements effroyables, qui attirèrent tout le bétail des environs. Tous ensemble pénétrèrent si près des cadavres, qu'il s'exhala de la terre des vapeurs pestilentielles dont ils furent tous plus ou moins malades. Cette circonstance donna la plus funeste extension à l'épizootie qui reprit une nouvelle fureur.

La vachère observera si quelques-unes de ses vaches sont en chaleur, et si elles le sont trop fréquemment. On sait à quels signes se reconnaît cet état : si ses vaches se contentent de mugir fortement et souvent, et qu'elle n'en voit aucune cause apparente, elle les examinera avec soin, et avertira le bouvier ou le maître pour qu'il les examine à son tour, afin de voir si ces cris inaccoutumes ne seraient pas un indice d'indisposition. Quand les vaches ont un veau à l'étable, leurs mugissements sont assez expliqués ; ensuite, pour l'ordinaire, elles mugissent en quittant l'étable lorsqu'il fait beau, et qu'elles se portent bien, parce que l'air et la verdure les mettent en gaîté.

Pendant que les vaches sont dehors, le bouvier tiendra leur étable aérée, et en renouvellera la litière. En été, la vachère les ramènera de dix heures à midi ou une heure, et leur donnera à boire; elles les laissera reposer et manger une petite ration d'herbe bien propre, qui, comme nous l'avons dejà dit, aura été cueillie depuis deuze heures. De trois à cinq heures, elles les ramènera au pâturage, et les reconduira environ à sept heures à l'étable. La vachère alors leur présentera une bonne eau blanche, et les traira comme nous l'avons dit pour le matin; elle leur donnera ensuite une ration pour la nuit.

§ 13. *Soins hygiéniques des vaches laitières.*

L'abondance continue du lait que fournissent ces animaux exige une nourriture copieuse et choisie; c'est même le seul moyen de prévenir leur épuisement et d'entretenir cette abondance. Il est aussi bien important de veiller à la santé des vaches, parce que non seulement, dès qu'elles sont souffrantes, leur lait diminue, mais il acquiert des qualités nuisibles. Au reste, rien n'est moins coûteux que de les bien nourrir, car elles rendront au centuple ce qu'on leur donnera. Rien aussi plus facile que de les maintenir en bon état : il suffit pour cela d'avoir de l'ordre, et de suivre habituellement les précautions hygiéniques que nous allons indiquer.

Nourriture des vaches laitières. — Quoique les vaches laitières se nourrissent absolument comme les autres bestiaux; il importe de leur choisir des aliments à la fois nutritifs, rafraîchissants, et légèrement mucilagineux; de les varier pour exciter leur appétit, de les mélanger pour en réunir les qualités bienfaisantes, et en prévenir les inconvénients; enfin d'offrir toujours à ces animaux, soit en boisson, soit en nourriture, tout ce qui peut tourner au profit du lait.

Il faut observer aussi que la qualité du lait dépend également de la nourriture comme la quantité. On sait que le safran, la garance, le casse, le vin, etc., communiquent leur teinte au lait; que le thym, la serriette, l'ail, le céleri, l'absinthe, et généralement toutes les herbes aromatiques, lui donnent un goût analogue. Ainsi l'on pourrait, en soumettant les vaches à un régime particulier, obtenir un lait spécial pour diverses espèces de maladies.

Nous ne répéterons point ce que nous avons longuement détaillé sur les précautions à prendre pour que le fourrage soit propre, sain, donné peu et souvent; mais nous reviendrons sur les mesures d'économie, parce qu'il est beaucoup de gens qui ne nourrissent qu'une ou deux vaches, et que ces petits détails leur seront extrêmement

utiles. Nous nous attacherons aussi à considérer principalement la nourriture dans ses propriétés relatives à la quantité et à la qualité du lait, sans toutefois oublier son influence hygiénique, ce qu'il ne faut jamais perdre de vue.

Les vaches aiment toutes les légumineuses et les graminées, en sorte que les objets habituels de nos cultures leur conviennent, et que l'on peut aisément satisfaire leurs goûts particuliers; il ne faut jamais forcer le goût de ces animaux, parce que leur lait diminuerait, ce qui du reste arrive dès que les vaches souffrent en quelque chose : aussi les nourrisseurs doivent-ils s'attacher à les rendre parfaitement heureuses. Leurs aliments se divisent en quatre parties, fourrages, racines, graines et feuillages, soit en vert, soit en sec; il est bon de semer du persil avec les objets qu'on leur destine.

Fourrages. — Dans la première espèce de nourriture (les fourrages), il faut observer que la luzerne est très-échauffante; qu'elle fournit plus de lait que le trèfle, moins que l'herbe naturelle, et que ce lait est d'assez médiocre qualité. Selon MM. Chabert et Huzard, la luzerne, mangée avec excès, occasionne aux vaches de très-dangereuses indigestions et une irruption avec suintement aux pieds de derrière; on nomme cette indisposition *jet de luzerne*, *poussée d'herbe*, *feu d'herbe*, et on l'adoucit avec des lotions de fleur de sureau. On ne doit pas non plus donner habituellement du trèfle aux vaches, quoiqu'il donne de bon lait, à moins qu'on ne le mélange avec des herbes moins succulentes. Une des meilleures herbes à donner aux vaches est le laiteron, dont les lapins sont si friands; cette plante, à tiges creuses et lactées, à fleurs jaunes étoilées, croît abondamment dans les vignes, les champs de racines, les jardins potagers, et fournit beaucoup de lait : comme son suc lacté et ses tiges renflées sont ses qualités principales, elle n'est bonne à manger qu'en vert. La pimprenelle, plante vivace des prés secs, ou des prairies artificielles, communique au beurre une saveur agréable. La spergule augmente considérablement le lait, et lui donne un goût particulier si délicat, que

l'on dit, pour vanter du lait, *bon comme du laitage de spergule*; les vaches sont très-avides de cette plante. (1)

Les choux communs, mis encore parmi les fourrages, donnent quelquefois une saveur désagréable au lait, surtout si les vaches les mangent seuls et habituellement; on peut mélanger les choux en petite quantité parmi des graines ou racines; mais ce que l'on ne saurait trop recommander, c'est le chou-navet de Laponie, naturalisé en France par l'estimable Sonnini. Ce savant agronome assure que cette espèce de chou n'a pas l'inconvénient que nous venons de signaler, et qu'elle rend le lait fort abondant, fort crêmeux et d'une excellente qualité. (Voyez *Manuel des habitants de la campagne*, faisant partie de l'*Encyclopédie-Roret*.

§ 14. — *Racines.*

La seconde sorte d'aliments sont les racines : presque toutes rendent les vaches laitières ; mais plusieurs d'entre elles ont éminemment la propriété d'augmenter et d'améliorer le lait. De ce nombre est le panais, qui non seulement augmente le lait des vaches, mais même encore celui des chèvres, brebis et ânesses ; le turlibe, espèce de grosse betterave qui accroît le lait chez les bonnes vaches beurrières, et en donne aussi davantage à celles qui en ont naturellement peu. Le turneps, gros navet plat, qui en outre enlève au laitage ce goût de foin dont on se plaint ordinairement pendant l'hiver, et double ses parties butyreuses. Les navets augmentent beaucoup la quantité du lait, mais aux dépens de la qualité ; aussi ne faut-il pas nourrir habituellement les vaches avec cette racine. L'augmentation des parties séreuses du lait n'est pas le seul inconvénient de cette plante ; comme elle est remplie d'air, elle expose les vaches à des suffocations dangereuses :

---

(1) On la nomme aussi sparjele ou espargoule. On a utilisé dans le Brabant les terres sablonneuses dont il abonde, en les semant de cette plante si précieuse pour les vaches : lorsqu'elle est parvenue à une certaine hauteur, on y mène ses animaux pâturer. Les Flamands agissent de même, et c'est une des raisons qui contribuent à faire estimer leurs vaches et leur laitage. La spergule se sème en mai, ou sur le chaume du froment après la récolte.

cette propriété est commune au potiron, aux carottes, à la chicorée et autres plantes de même nature. La pomme de terre, quoique un peu humide, n'a point cet inconvénient, c'est une excellente nourriture pour les vaches laitières, et que l'on doit ajouter à tous les autres aliments; le lait que donne l'usage de cette racine est épais et doux. Quand les vaches, comme les bœufs, cessent de pâturer, la pomme de terre est précieuse pour faciliter la transition du vert au sec. Cette transition si souvent dangereuse, grâce à elle, est inaperçue; en roulant les tranches de pommes de terre dans du son, en les saupoudrant d'un peu de sel, en les mêlant avec des turneps et autres plantes humides, vous faciliterez la digestion des fourrages secs, et bientôt le lait sera presque aussi abondant qu'au temps de la nourriture verte : on sait que le vert donne au lait plus clair et en plus grande quantité que le sec.

Les racines doivent toujours être lavées, bien séchées, coupées en morceaux plus ou moins gros, selon la grosseur de la racine; ainsi les turlihs, les grosses betteraves, les très-grosses raves ou navets, seront coupés en rondelle, et les pommes de terre, carottes, panais, topinambours, etc., en trois ou quatre morceaux; si l'on a beaucoup de vaches à nourrir, il sera bon de faire usage de la machine à diviser les racines. (Voyez *Nouveau Cours complet d'agriculture*, publié par les membres de la section d'agriculture de l'Institut, tome x, page 312, qui se trouve à la *Librairie-Encyclopédique de Roret*, rue Hautefeuille, 10 *bis*.) Présentez toujours les racines crues aux vaches, bien que plusieurs agronomes conseillent de les donner à demi-cuites ou cuites entièrement; l'expérience a prouvé que cette pratique débilite les vaches et les fait maigrir : il est à présumer qu'elle nuit à la rumination. Les marcs de racines conviennent très-bien aux vaches; mais alors il faut les mêler avec d'autres aliments, comme graines et bon fourrage, parce que ces marcs, dépouillés par la pression de leur qualité humide ou mucilagineuse, ne fourniraient pas assez de lait; au reste, après avoir parlé en détail de divers aliments, nous parlerons de leur mélange.

§ 15. — *Grains.*

Les *grains* sont la troisième et la meilleure nourriture des vaches laitières; c'est aussi celle qu'elles affectionnent le plus : presque toutes les graines leur conviennent. La vesce non battue est peut-être la nourriture qui fournit le plus de bon lait; la gesse en procure une grande abondance : le *pois gris*, semé avec la vesce, a la même propriété (ces plantes fauchées en vert donnent un bon fourrage). Le maïs se donne de trois façons aux vaches : 1° les rejetons qui poussent au-dessus du nœud de l'épi se mangent verts ou secs; 2° la graine leur donne une bonne chair et beaucoup de lait; 3° ces graines, concassées, moulues, délayées dans de l'eau, leur fournissent une excellente boisson; les graines de lin augmentent aussi la quantité du lait, mais ne l'améliorent pas : celles de chenevis sont meilleures. Enfin, les féveroles, les fèves de marais, les pois de tout genre, surtout les lupins, l'avoine, l'orge, les criblures de seigle et de froment, les lentilles, etc., entretiennent bien l'abondance du lait chez les vaches laitières.

§ 16. — *Feuillages.*

Restent les feuillages. Cette quatrième et dernière nourriture a des avantages et des inconvénients. Nous avons déjà dit que les feuilles et rejetons des chênes, en vert, produisent le *mal de brou*; que ceux d'orme, de frêne, d'érable, de saule, de peuplier, d'arbres fruitiers cultivés ou sauvages, causent des dyssenteries, des enflures de ventre, le pissement de sang, etc. ; mais cette nourriture n'est ainsi dangereuse que lorsque les vaches en font excès, et lorsqu'elles n'en ont que de cette espèce ; par conséquent on en usera avec réserve, et on mélangera ces feuillages avec des graines et racines : il serait moins bon de les mêler avec le fourrage, qui souvent participe un peu de leurs propriétés échauffantes ; les pailles d'avoine et de froment pourront très-bien s'allier avec ces feuilles, soit vertes, soit séchées.

Les vaches aiment beaucoup les jeunes pousses de l'ajonc, qui leur sont fort salutaires et remplissent bien leurs pis; les nouveaux rejetons du rohinier leur seraient encore plus favorahles. Une des plantes les meilleures pour les vaches à lait, c'est l'*arroche* ou *pourpier de mer*, ainsi nommé parce que ses feuilles ressemblent au pourpier des jardins; ses racines ont un goût salé très-agreable pour les vaches, leur fournissent une grande quantité de lait.

Voici à peu près comment on doit varier ces diverses nourritures. En été il est important de *rafourrer* les vaches au moins six fois par jour, lorsqu'on ne les mène pas paître; les deux premières fois on peut donner de la luzerne verte mêlée de feuilles de laitue, poirée et autres débris de plantes potagères de la saison; les deux rations suivantes seront de la trainasse, des feuilles de carottes, du persil, un peu de chou, des têtes de turlibs; enfin, les deux dernières rations seront composées de pousses d'arbres, de cosses fraîches de pois, de *dragée* (fourrage vert que forment la vesce et le pois gris semés et coupés ensemble) d'herbe naturelle, etc.; quand on mènera les vaches paître, on observera de donner la ration du matin, de midi et du soir, d'herbes opposées à celles que fournit le pâturage.

En hiver il faut donner six fois par jour, des racines aux vaches, toujours aux mêmes heures, et de cette manière: le matin, pendant la première traite, des turneps que l'on met dans l'auge, et de la luzerne dans le ratelier; à dix heures, du chou de Laponie et de la paille d'avoine, en disposant ces fourrages comme les aliments précédents; à une heure, des navets et des cossats de pois; de trois à quatre heures, des turlihs et du fourrage de lentilles; enfin, entre six et sept heures, des pommes de terre et ce qui pourra rester de verdure, comme feuilles de salade, de choux, de carottes: à défaut de ces feuilles on pourra donner un peu de feuilles d'arbres sechées et fanées.

Je viens maintenant aux petits détails d'économie qui conviennent aux personnes peu aisées, et qui n'ont qu'une ou deux vaches à nourrir. Lorsqu'elles éplucheront des

racines, légumes ou salades pour leur usage, elles commenceront par les bien laver et faire sécher pour que les débris en soient propres et susceptibles d'être gardés pour la vache; elles lui ramasseront les croûtons de pain ordinairement perdus, les gratins de pots et plats, les restes d'assiettes, l'eau de vaisselle dans laquelle elles mettront un peu de son ou les raclures du farinier; habituée à venir chercher toutes ces friandises, la vache du pauvre est familière et donne beaucoup de lait, si l'on a le soin de lui fournir en même temps d'autre nourriture.

§ 17. — *Boisson des vaches laitières.*

La boisson influe pour le moins autant que la nourriture sur la quantité et la qualité du lait; les eaux blanches, les eaux de son gras doivent être habituellement et fréquemment données aux vaches laitières. Il en est encore de l'abondance de la boisson comme de celle des aliments, qu'il n'est pas facile de déterminer; cela dépend de l'âge, de la saison, de la race, de l'individu, de l'état actuel: il faut encore répéter la maxime, *peu et souvent*. En général, plus on donne à boire aux vaches, plus elles ont de lait; mais comme les boissons composées leur plaisent beaucoup, on doit leur en présenter peu à la fois, parce qu'elles s'egorgeraient et se donneraient des indigestions d'eau.

On peut aussi, comme il est d'usage en Flandre, leur préparer des boissons en délayant dans de l'eau demi-tiède du marc de bière, appelé *drac*, ou tout autre chose analogue, comme marc de betteraves, colza, navette, tourteaux de noix, chenevis, roisins, graines de lin, etc. Cette pratique, très-peu coûteuse, augmente beaucoup le lait.

On ne saurait tenir trop proprement les vaches laitières, afin d'empêcher que leur pis ne s'échauffe et ne s'ulcère, ce qui arriverait immanquablement si elles se couchaient sur leur fumier, aussi faut-il ôter chaque jour les bouses, et au moins deux fois par semaine leur renouveler la litière.

§ 18. — *Manière de traire les vaches.*

Nous avons dit que l'on donne à boire ou à manger aux vaches pendant qu'on les trait; cela les occupe et les empêche de se mutiner; mais il en est d'un naturel si farouche, ou rendues telles par les mauvais traitements, qui exigent d'autres précautions : tantôt, pour les empêcher de frapper de la corne, on les attache par cette partie, après le ratelier; tantôt, pour prévenir les coups de pied, on leur fait plier le genou droit ou gauche de devant, et on entoure ce genou ainsi plié d'un large anneau de forts rameaux de chêne tordus; ce qui s'appelle *cordeille*, ou *genouillère*. Il est singulier de voir des vaches méchantes contracter tellement l'habitude de cette pratique gênante, qu'elles plient le genou d'elles-mêmes : cela prouve évidemment combien les moyens de douceur auraient de succès au bout de quelque temps, et lors même que la vachère serait obligée d'employer les premiers, elle ne doit jamais négliger ceux-ci. Voici comment elle s'y prendra pour traire ses bêtes.

Elle commencera par caresser sa vache et la gratter sur le cou et sur le flanc; elle lui présentera un peu de grain ou de sel, s'il y a des difficultés à prévoir; elle posera à quelque distance le grand pot au lait ou seau, de crainte d'accident, et en prendra un plus petit pour traire, afin de n'être point embarrassée par le poids. Ce pot devra avoir une ouverture un peu étroite, pour que le lait ne tombe pas, dans le cas où la vache, en s'agitant, lui ferait éprouver un contre-coup; par la même raison, la vachère ne le remplira pas jusqu'au bord. Après qu'elle aura lavé le pis de la vache, elle lui prendra les tétines sans les serrer, et les passera entre ses doigts comme pour les caresser; ensuite elle s'agenouillera, tiendra le petit pot au lait de la main gauche, et saisira de la main droite une des tetines qu'elle pressera ainsi; elle fermera la main, de telle sorte que le bord des ongles de tous les doigts, excepté le pouce, se trouvera appuyé au milieu transversal de la paume de la main; la tétine placée entre ces quatre doigts repliés se trouvera pressée dans toute sa longueur, et le lait sortira en filet un peu au-

dessous du petit doigt. La vachère lâche un peu et resserre alternativement les doigts, sans quitter la tétine, et en relevant à chaque fois un peu la main; il n'en faut pas plus pour traire. Je ferai remarquer que l'on ne tient point la tétine perpendiculairement au-dessous du pot, et dans sa direction naturelle, mais un peu en diagonale, et que le filet de lait est toujours dans cette direction. Quand une des tétines est épuisée, on passe successivement aux autres. Il faut bien faire attention à traire entièrement les vaches à chaque traite, parce qu'à mesure qu'on laisse du lait dans la mamelle, il s'en forme moins de nouveau; cela est si vrai, que lorsqu'on veut tarir leur lait, on en laisse à chaque fois un peu plus dans le pis. Nous avons vu que plus le veau tette, plus la mère a de lait.

Dans les environs de Paris, une très-bonne vache donne de douze à quinze litres de lait par jour; les vaches *laitières*, *beurrières* et *fourragères*, de la Suisse et de la Hollande, fournissent souvent plus du double. Malgré le préjugé qui veut qu'une vache à poil noir soit plus abondante en lait qu'une autre, la couleur n'y fait absolument rien.

§ 19. — *Qualités du lait.*

Le bon lait ne doit être ni trop épais, ni trop clair; sa consistance doit être telle que lorsqu'on en prend une goutte dans une cuillère, elle conserve sa rondeur sans couler. Il faut qu'il soit inodore et d'un beau blanc sans aucune teinte étrangère; le lait jaune ou bleuâtre est de mauvaise qualité : sa saveur doit être douce, avec un léger goût de noisette, et à peine sucré. Pour avoir du lait semblable, il faut que la vache ait de quatre à six ans; qu'elle soit bien nourrie, en parfaite santé, qu'elle ait vêlé depuis au moins trois mois; qu'elle ne soit pas en chaleur, ni pleine, ou du moins peu avancée dans la gestation. La saison importe beaucoup; car le lait est moins bon depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre, que pendant l'hiver.

Quand le lait est pur, son inspection peut faire connaître

l'état de la vache qui l'a fourni. Le lait d'une jeune génisse est trop clair; celui d'une vieille vache est trop sec, et souvent trop épais. Le lait d'une vache près de tomber malade est peu abondant, moins blanc qu'à l'ordinaire, un peu salé, légèrement âcre ou amer; dès qu'il est mis sur le feu, il ne lève pas comme le lait sain, mais se décompose et se grumelle. Son usage est alors très-dangereux.

§ 20. — *Manière d'engraisser les bestiaux.*

Nous avons vu que lorsque les dents des bœufs commencent à s'user, que les taureaux sont épuisés, que les vaches ne fournissent plus qu'un lait sec et des petits débiles, on les engraisse pour les vendre au boucher : cela, pour les bœufs, arriverait à quinze ans; pour les vaches et taureaux, à dix environ; mais on ne laisse pas ordinairement les uns et les autres vivre aussi long-temps. Les localités, l'habitude, les diverses convenances du cultivateur, les font presque tous engraisser avant cet âge. Il est même un grand nombre de bœufs que l'on engraisse à quatre ou cinq ans, comme les bestiaux de Normandie et de plusieurs autres provinces, que l'on destine spécialement à l'engrais. Au reste, lorsqu'une bête à corne est d'une humeur trop intraitable, qu'elle contracte quelque mauvaise habitude dont on ne peut la corriger; si elle a quelque vice de conformation (comme vache taurinière), qu'elle se blesse de manière à ne pouvoir plus marcher, ou toute autre cause semblable, il faut se hâter de l'engraisser.

Dans le cas où le lecteur serait propriétaire d'un troupeau de jeunes bœufs dont il voudrait principalement faire des bœufs gras, voici le choix qu'il aurait à faire. Avant tout, ses bestiaux devraient être assez âgés pour que leur taille ait acquis un certain développement, et leur chair une certaine saveur. Le bœuf que l'on veut engraisser doit être vif, gai, avoir bon appétit, digérer facilement; il faut qu'il ait les os petits, le ventre ample, les déjections régulières, la bouche et les naseaux d'un rose pâle, et qu'il exhale une odeur assez forte, quoique

douce. Son poil doit être épais et luisant; enfin, il doit non seulement être exempt de maux actuels; mais ne présenter aucune disposition maladive : au surplus, cette condition est d'une haute importance. Quand des bœufs sont mis à l'engrais, par cause de vieillesse ou d'accidents, il faut toujours commencer par les purger, les guérir, enfin, faire en sorte de leur procurer un parfait état de santé.

Quoique l'automne soit généralement la saison de la graisse, on préfère engraisser les bœufs en été, parce qu'il est beaucoup moins coûteux de les nourrir que dans l'hiver. Ordinairement, en commençant l'engrais au mois de mai, on le voit achevé à la fin d'octobre. Cependant, les bœufs d'hiver ont la chair plus ferme, et le suif plus abondant; au reste, cela dépend en grande partie des races.

Engrais d'été. Si l'on engraisse les bœufs en été, le bouvier leur fera de grand matin boire de l'eau blanche, ou de l'eau mêlée d'un peu de marc de noix, betteraves, ou tout autre, puis il les mènera dans un bon pâturage jusqu'au moment où la chaleur commencera à se faire sentir. Alors, il les ramènera lentement à l'étable, leur donnera encore à boire, et les laissera dormir et ruminer dans un repos absolu pendant deux heures; il leur distribuera ensuite une légère ration de luzerne mise dans le râtelier, avec des pois gris concassés ou des fèves de marais dans l'auge; plus tard, on mêle de l'avoine, du son, des criblures : cette légère ration mangée, les bœufs ruminent et se reposent encore jusqu'à ce que la grande chaleur soit passée, et retournent ensuite au pâturage jusqu'à la nuit. En revenant des champs, ils boivent un seau d'eau demi-tiède bien blanchie avec de la farine d'orge non blutée, puis rentrent à l'étable, où ils trouvent une bonne litière fraîche et de l'herbe nouvellement coupée. Il sera bon de laisser la porte de l'étable constamment ouverte pour y entretenir le bon air; il faut aussi s'arranger de manière que rien ne trouble les bœufs engraissés, ni volaille, ni porcs, ni vaches en chaleur ou vêlant : ils ne doivent être distraits par rien du soin de manger, ruminer et dormir. Huit jours après le com-

mencement de l'engrais, on ne fait plus boire les bœufs qu'une fois par jour ; huit autres jours après encore, on ne les fait plus boire que de jour en autre, et ainsi de suite toujours en diminuant jusqu'à ce qu'ils ne boivent plus du tout.

Engrais d'hiver. — Si l'engrais a lieu pendant l'hiver, il commence à la Saint-Martin, dans les premiers jours de novembre, et finit ordinairement au mois de mai. Pendant tout ce temps, les bœufs sont captifs, car on ne les fait sortir que de temps en temps pour se promener en allant boire à la rivière ; encore vaudrait-il mieux leur faire seulement prendre un peu d'exercice et leur donner de l'eau blanche en rentrant. On les affourrage très-souvent, et toujours avec du bon foin, ou du regain sans ménagement ; cependant, dans les premiers temps de l'engrais, on peut mêler au foin un tiers de paille d'orge ou de froment fraîchement battue ; en même temps on met dans l'auge des pommes de terre, des navets, ou des carottes (la première racine est la meilleure) crues, coupées en tranches et roulées dans du son. Si les bœufs les refusaient, on pourrait d'abord les assaisonner d'un peu de sel que l'on diminuerait insensiblement. Quinze jours après, on roule des morceaux de pommes de terre dans de la farine d'avoine, puis dans de la farine de seigle non passée, puis dans de la farine d'orge ; enfin l'on termine par donner de temps en temps des pelottes faites avec de la farine d'orge et d'avoine, et pétries avec de l'eau tiède et du sel.

Une autre manière d'engraisser les bœufs, c'est de leur donner avec l'herbe fraîche, si c'est en été, et du regain, si c'est en hiver, des petits fragments de tourteaux de navette, colza, noix, mêlés avec de petites fèves, ou bien avec de l'orge, de l'avoine ou du son. Lorsqu'on est dans le voisinage des bois, on peut mettre soir et matin dans l'auge, des glands, de la faîne, des marrons d'Inde : ces fruits fournissent une bonne chair, et beaucoup de graisse.

Les bœufs d'Auvergne, du Limousin, et ceux de Normandie, ne sont engraissés qu'avec du foin pur dont on garnit toujours le râtelier, et du marc d'huile de noix

mêlé avec de gros navets et de la farine de seigle dont on remplit l'auge ; quand l'engraia avance, on supprime les navets : ces bœufs, ainsi engraissés, ont nne chair excellente, et sont tués pour le roi.

Si l'appêtit des bœufs languit pendant l'engrais, on leur lave la bouche et la langue avec nn mélange de sel et d'ail écrasés dans du bon vinaigre, puis on les laisse un jour à la diète, ou bien on leur présente de l'eau et un peu de son pour toute nourriture.

Comme le bétail est très-friand de salade fortement salée et vinaigrée, on excite l'appétit languissant des bœufs à l'engrais en leur en présentant une de poireaux, ciboules et céleri ; mais la diète et un peu d'exercice sont préférables : les bœufs sont beaucoup moins dégoûtés l'été que l'hiver. Afin de soutenir l'action de l'estomac pendant la chaleur ou l'humidité, il sera très-bon de mêler à la nourriture des bœufs engraissés quelques aliments acides légèrement astringents, tels que les feuilles d'oseille, les pommes sauvages, celles de jardins qui ne sont pas mûres, et autres substances végétales semblables; les boissons doivent être un peu acidulées : au reste, cette précaution doit être prise aussi lorsqu'on se borne à nourrir le bétail sans l'engraisser ; elle est indispensable, lorsque, dans un cas de maladie, les humeurs tendent à la putridité.

On prend les mêmes soins pour l'engraissement des taureaux et des vaches, mais avec bien moins de succès; la chair des premiers est plus rouge, plus dure, plus difficile à digérer que celle du bœuf : la viande des seconds est sèche, blanche et fade ; il est pourtant certaines vaches de Normandie dont la chair est aussi succulente que celle du bœuf.

Manière de connaître les divers degrés de graisse du bœuf. — Les bouchers ont un langage particulier pour exprimer les divers degrés de graisse du bœuf. Ils nomment *maniements* les cordons de graisse qu'ils reconnaissent aux diverses parties de l'animal en le maniant, les *maniements* sont *mous* et *soufflés*, la graisse est incomplète; s'ils sont amples, fermes, arrondis, la graisse

est parfaite. Les maniements sont quelquefois mous dans une partie, fermes dans une autre; aussi les bouchers disent-ils que le bœuf est bon de tel ou tel côté; si les maniements sont renflés généralement, *l'animal est bon à démarer*. (Voyez *Manuel du Charcutier*, faisant partie de l'Encyclopédie-Roret.

CHAPITRE VI.

VÉTÉRINAIRE.

Symptômes généraux des maladies du bétail. — Remèdes généraux ou préservatifs. — Division des maladies. Remèdes particuliers. — Manière de les administrer.

§ 1er. — *Symptômes des maladies.*

La maxime si sage : « *Il vaut mieux prévenir que guérir* », va nous guider encore au commencement de ce chapitre. Quand l'animal est indisposé, il n'est pas encore malade, et avec des soins faciles et prompts on peut empêcher le mal de se développer, comme avec les précautions hygiéniques on a long-temps empêché cette indisposition de paraître : au reste, la rareté des indispositions n'est pas le seul avantage que vous retirez de l'hygiène; leur nature est bénigne; la continuité de vos soins à observer l'état de vos bestiaux, à les préserver de tels et tels dangers, vous met aussitôt sur la voie de ce qui peut les faire souffrir : vous employez tout de suite les remèdes convenables, et l'animal est d'autant plus vite guéri, que sans trouble et sans inquiétude vous lui épargnez cette multitude d'élixirs, d'opiats, de poudres cordiales, avec lesquels les bouviers ignorants aggravent le mal qu'a fait naître leur négligence.

Symptômes généraux des maladies du bétail.

Chaque matin en pansant ses bêtes, le bouvier aura soin de les examiner attentivement. Voici à quels signes

il reconnaîtra qu'elles ne sont point dans leur état ordinaire. La tristesse, l'abattement, le dégoût, la cessation ou la grande diminution de la rumination, plus ou moins de difficulté à se coucher et à se relever, les yeux sombres, éteints ou étincelants, le froid des cornes, des oreilles, et quelquefois l'extrême chaleur de ces parties, la sécheresse et l'ardeur de la bouche, de la langue, du mufle, leur mauvaise odeur, la couleur jaunâtre des lèvres, de la langue, des yeux, de l'intérieur des oreilles et de toute la peau, les battements ou l'agitation des flancs, les fréquents mouvements de la tête que font ces animaux pour les regarder, les mugissements répétés et plaintifs, les efforts continuels pour uriner, l'ardeur, la crudité, les diverses colorations des urines, la dureté ou la trop grande fluidité de la bouse, sa couleur jaune ou noire, le sang dont elle est mêlée quelquefois, la suppression de l'humeur muqueuse qui découle par les naseaux ou sa trop grande abondance, leur sécheresse, leur chaleur, celle de l'air qui en sort, la poil rude, terne, sombre, piqué, peu adhérent à la peau, la sécheresse et l'aridité de celle-ci, son adhérence ou union aux os, les tumeurs ou enflures qui y paraissent quelquefois tout d'un coup, la suppression ou la diminution du lait chez les vaches, avec les caractères que nous avons remarqués dans le lait des vaches malades, enfin les mouvements continuels de la queue.

§ 2. — *Remèdes généraux ou préservatifs.*

La diète est le premier et le plus important des remèdes généraux : si l'animal n'est que légèrement indisposé, elle suffira pour le rétablir ; s'il est sérieusement malade, elle préparera le bon effet des autres remèdes.

Sitôt que vous apercevrez que le bœuf ou la vache refuse les aliments qu'il mangeait ordinairement avec plaisir, vous les lui supprimerez et ne lui donnerez que de l'eau blanche avec de la farine d'orge ou du son : vous ferez à l'animal une litière plus abondante que de coutume ; vous le laisserez bien se reposer, et s'il va mieux le lendemain, vous lui présenterez un peu de son et du sel, ainsi que sa boisson d'eau blanche. Lors

même que l'animal prendrait encore des aliments, s'il est triste, abattu, et qu'il ne rumine plus ou très-peu, vous le soumettrez à ce régime.

Si le surlendemain le bœuf ou la vache se trouve mieux, et témoigne qu'il a de l'appétit, ce que l'on verra aisément s'il cherche dans l'auge, le râtelier, ou se tourne avec empressement vers la nourriture que vous porterez aux autres bestiaux, vous lui donnerez deux ou trois poignées de bon regain, mêlé avec autant de même paille d'avoine, puis son eau blanche. Quelque temps après, vous pourrez lui présenter un peu d'orge ou d'avoine mêlée avec du son. C'est surtout en cette occasion qu'il faut se rappeler la maxime *peu et souvent*.

Le bouvier examinera en même temps dans quelle situation l'animal s'est trouvé récemment, et les circonstances diverses qui peuvent occasionner le dégoût; si, à raison d'un grand travail, il croit pouvoir l'attribuer à la fatigue, il se contentera du régime prescrit ci-dessus; s'il pense que l'animal soit dégoûté pour avoir trop mangé de vert, il lui donnera en place d'eau blanche de l'eau tiède dans laquelle il aura fait infuser des camomilles, de la sauge, ou autres herbes aromatiques : dans le cas où les symptômes particuliers de l'indigestion s'uniraient au simple dégoût, il procédera promptement à faire les remèdes propres à cette maladie. Le bouvier devra être sûr de la bonne qualité des aliments, de la propreté des boissons qu'a pris l'animal; cependant s'il présume que quelque chose de malsain ou de malpropre a pu se glisser dans le boire et le manger (ce qui est facile au pâturage), et dégoûter le bœuf, le bouvier lui donnera la salade que nous avons conseillée pour réveiller l'appétit des bestiaux à l'engrais, et en lui mettant préalablement, pendant une heure, le masticatoire anti-putride dont nous parlerons plus bas. Enfin, si le bouvier a lieu de soupçonner que des plantes âcres et brûlantes ont occasionné le danger, il remédiera à l'inflammation qu'elles ont causée, en donnant seulement pour boisson du petit lait mélangé d'un peu de vinaigre, et un breuvage adoucissant composé de racines de guimauve, de fleurs de mauve, et édulcoré d'un peu de

miel. Il pourra remplacer les fleurs de mauve par une once de graine de lin ; le tout doit être bouilli dans l'eau, passé et pressé dans un linge; le miel s'ajoute après.

Un 1/2 kilo d'huile d'olive peut, ainsi que ce breuvage émollient, adoucir l'âcreté du gosier et des estomacs; mais ce n'est que lorsque le dégoût commence, parce que, plus tard, si l'inflammation produisait la fièvre, l'huile rancie par la chaleur fébrile augmenterait la roideur et la douleur de ces parties.

Si toutes ces causes semblent improbables au bouvier, il s'assurera si le dégoût ne vient pas des *aphthes* ou *petits ulcères* dans la bouche. Une simple inspection lui suffira pour cela, et alors il emploiera les moyens indiqués contre cette indisposition (Voyez *Maladies de la bouche.*)

Le simple dégoût passe communément au bout de deux ou trois jours; mais si, au lieu de cela, il se complique de quelques-uns des symptômes que nous avons décrits précédemment, alors il est moins une maladie passagère qu'un signe de maladie plus grave, qu'il faut étudier attentivement, et dont il faut joindre le traitement à la diète. Toutefois, comme il est de la plus haute importance de ne pas médicamenter l'animal que l'on ne soit bien sûr de la cause de la maladie et de son espèce, il vaut mieux dans les commencements, se borner à la diète et aux breuvages et lavements émollients ou rafraîchissants que de courir le risque d'aggraver le mal par des remèdes plus actifs et plus directs : les breuvages et lavements de nature adoucissante et rafraîchissante débarrassent les voies, calment les inflammations, s'opposant un peu à la putridité, ne peuvent jamais faire de mal, et méritent d'être placés parmi les remèdes généraux. Le petit-lait acidule, tant en breuvages qu'en lavements, est aussi d'un usage général, surtout pendant les grandes chaleurs.

Beaucoup de bouviers ignorants prescrivent d'abord la saignée et les remèdes échauffants, tels que les cordiaux préparés avec le vin, la thériaque ou la muscade;

mais la saignée ne doit être faite que dans la pléthore (quand l'animal chargé d'embonpoint est incommodé du sang), ou dans les maladies inflammatoires. Or, dans ces deux cas, l'usage des cordiaux que l'on ordonne en même temps serait très-nuisible et même quelquefois mortel.

§ 3. — *Division des maladies.*

Les maladies du bétail se partagent d'abord en deux premières divisions : les maladies externes et les maladies internes. Dans la première se trouvent plusieurs classes: 1° les tumeurs ou enflures ; 2° les contusions; 3° les plaies ; 4° les ulcères; 5° maladies de la tête; 6° maladies des yeux ; 7° maladies du nez; 8° maladies de la bouche; 9° maladies des pieds et des jambes ; 10° maladies d'accidents ; 11° maladies des os; 12° maladies de la peau. Dans la seconde division se comptent, 1° la fièvre; 2° l'inflammation interne; 3° les maladies convulsives; 4° maladies de la gorge ; 5° maladies de la poitrine ; 6° maladies du cœur ; 7° maladies du ventre ; 8° maladies du bas-ventre. Nous donnerons ensuite une instruction fort abrégée sur les maladies épizootiques, soit inflammatoires, putrides, ou gangréneuses, parce qu'ordinairement, dans ces cas désastreux, on s'empresse d'appeler les vétérinaires les plus habiles. J'ai cru devoir traiter à part les maladies particulières aux vaches.

Remèdes particuliers. — Avant de détailler chacun des maux qui affligent le bétail, je vais dresser la nomenclature des remèdes spéciaux que l'on peut y opposer; j'y joindrai en même temps la manière de les administrer, de tâter le pouls des bêtes à cornes, etc.; enfin, je ne négligerai rien pour mettre le bouvier dans le cas de traiter convenablement ses bestiaux malades.

BREUVAGES.

§ 4. — *Manière de les faire avaler aux bestiaux.*

Les *breuvages* diffèrent des boissons en ce qu'ils sont bouillis, composés de plusieurs substances de diverses natures, suivant le genre du breuvage et les indications

des maladies. Il y a des *breuvages adoucissants, béchiques, incisifs* ou *contre la toux, hydrophobiques* ou *contre la rage, anti-putrides* ou *contre la gangrène*, et ainsi de suite, contre toutes les maladies; nous les indiquerons à mesure.

On fait communément les breuvages de trois litres pour deux doses; il est important de n'en pas donner trop à la fois : ces boissons médicales doivent toujours être à la température de l'air, ainsi que les boissons ordinaires; on les laisse tiédir légèrement. On commence d'abord par présenter le breuvage à l'animal dans une terrine; s'il refuse de le prendre, ce qui arrive presque toujours, on en remplit une corne ou une bouteille, puis on soulève un peu la tête du bœuf, et on lui verse doucement le breuvage dans le gosier. Il faut bien prendre garde de ne pas lui tenir la tête trop haute, de ne pas verser trop vite, et de ne point lui passer la main sur le gosier, comme font plusieurs bouviers, dans l'idée de le faire avaler plus aisément : cette pratique n'a d'autre effet que de lui causer une toux pénible. Il faut plus encore se garder de donner le breuvage par les naseaux, c'est une manœuvre routinière et très-dangereuse.

LAVEMENTS.

§ 5. — *Manière de les donner.*

La vétérinaire fait autant d'usage des *lavements* ou *clystères* que la médecine; c'est à la fois un remède général et un remède particulier : il n'est aucune maladie où ils puissent avoir des inconvénients, et l'en sait qu'il y a une multitude où ils ont le plus grand succès.

Les seringues dont on fait usage pour le bétail doivent être grandes, car la dose des lavements est de deux litres chaque fois; ils seront toujours tièdes; on les réitérera de deux heures en deux heures, ou de quatre en quatre heures, suivant les cas : le bouvier doit placer la seringue de manière à ne pas blesser l'animal, la tenir bien droite, et avoir soin de ne point pousser le piston trop fort.

Il y a quelquefois une opération préliminaire avant

le lavement. Dans les cas de très-grand échauffement, la bouse se trouve durcie et roulée comme des marrons dans l'intestin rectum, de manière à boucher ce boyau. Les lavements de lait sont ordonnés dans ce cas, et avant eux les lavements d'eau tiède pour désobstruer l'intestin; mais les lavements sont insuffisants : alors il faut bien couper ses ongles, tremper la main et le bras dans l'eau tiède, les enduire d'un peu d'huile et les introduire avec précaution dans le rectum; là on allonge doucement les doigts, et l'on retire les pelotes séchées de la bouse. Lorsqu'on néglige ces ménagements et que l'on entre brusquement la main dans le fondement des bêtes à cornes, on irrite tellement les parois de cet intestin, que la main se trouve ensanglantée; l'on sent combien cela ajouterait à l'inflammation que l'on veut guérir : on sort très-doucement la main, et l'on donne ensuite des lavements.

Quand les bestiaux sont attaqués de charbon ou de maladies contagieuses, il faut se garder de suivre le conseil que je viens de donner pour dégager le rectum; plusieurs personnes ont péri pour avoir donné ce secours à des bœufs atteints d'épizootie.

Injections.

Les injections sont en quelque sorte une espèce de petit lavement que l'on introduit dans les cavités naturelles ou contre nature du corps; le fondement, les narines, la bouche pour les premières, les plaies, les abcès, les sinus ou fistules pour les secondes : la seringue des injections ne tient au plus qu'un demi-litre de liqueur médicinale préparée suivant les indications; les injections sont toujours tièdes; il est essentiel de pousser doucement le piston de la seringue, crainte d'irriter les parties délicates que l'on injecte ordinairement. Quand l'injection est pour les narines, on bouche l'une d'une main, et l'on injecte la liqueur dans la narine opposée.

§ 6. — *Fumigations.*

Les fumigations consistent à faire recevoir aux naseaux de l'animal, ou à d'autres parties souffrantes, la fumée d'herbes ou substances choisies, selon les indications de

la maladie. Voici comment vous les administrerez.

Vous prendrez une petite brassée de plantes convenues, et les ferez bouillir un quart-d'heure dans une suffisante quantité d'eau; vous préparerez un petit sac de toile grossière auquel vous attacherez deux morceaux de ficelle un peu longs, ou un seul grand morceau attaché par ses deux extrémités à chaque moitié de l'ouverture du sac; vous mettrez vos herbages tout chauds dans ce sac à fumigation; vous entrerez le mufle du bœuf dedans en nouant les deux bouts de la ficelle après les cornes, ou en passant au-dessus d'elles le morceau attaché comme une anse de panier; vous laisserez ainsi respirer à l'animal la vapeur chaude de ces herbes, jusqu'à ce qu'elles ne donnent plus de fumée : ce remède se réitère de trois heures en trois heures.

On peut rapporter aux fumigations le remède suivant, que plusieurs vétérinaires appellent *parfum*.

Prenez et mêlez un quart de vinaigre avec trois quarts d'eau simple; faites bouillir le tout dans une marmite ou chaudron évasé; retirez le vase du feu, et portez-le tout de suite sous la corps de l'animal qui doit être alors couvert et tenu chaudement.

§ 7. — *Masticatoires.*

On pourrait désigner les masticatoires sous le nom de mors médical, puisque voilà comme on les prépare : on prend les médicaments convenables et on les met dans un linge propre et à demi-usé; on a ensuite un billot de bois arrondi, gros comme le petit doigt et long d'environ huit centimètres; c'est le *mastigadour* que l'on enveloppe du linge porteur des médicaments; on attache deux morceaux de ficelle aux deux bouts du mastigadour, et on le passe dans la bouche du bœuf, où on le fixe en nouant les deux morceaux de ficelle aux racines des cornes; on suspend quelquefois au billot un nouet contenant des drogues spéciales.

La prudence veut que l'on ne mette point à une bête le linge et le mastigadour qui ont servi à une autre; cette précaution est de la dernière importance dans les

maladies épizootiques et contagieuses : on met les masticatoires deux fois par jour le matin et le soir ; le temps qu'ils demeurent dans la bouche de l'animal dépend de la nature des substances qu'ils renferment : ainsi, ce masticatoire pectoral doit rester une heure au moins, et le masticatoire stimulant une demi-heure au plus.

§ 8. — *Sternutatoires.*

Ce remède est fort simple : il consiste à prendre une poudre excitante, comme tabac, marrons d'Inde, feuilles de cabaret, racines d'iris de Florence, que l'on souffle en quantité suffisante dans les narines de l'animal, pour le faire éternuer et lui procurer un écoulement de mucosités. On peut activer les sternutatoires en y ajoutant la valeur d'une prise d'euphorbe en poudre.

§ 9 — *Frictions.*

Les frictions se divisent en frictions sèches et humides, la simplicité en égale l'efficacité. La friction sèche consiste simplement à bouchonner long-temps l'animal, pour ouvrir les pores et augmenter la chaleur : elle est excellente quand la transpiration a été arrêtée subitement, quand le bœuf frissonne et que les cornes, les oreilles et les extrémités sont froides.

Pour les frictions humides, il suffit de tremper la brosse rude ou le bouchon dont on se sert dans une forte décoction très-chaude de plantes émollientes, aromatiques ou autres : l'eau tiède simple est bonne aussi en certains cas.

§ 10 — *Fomentations, Lotions, Bains.*

Tous ces remèdes simples sont préférables, pour le traitement des tumeurs, à toutes les huiles, graisses, onguents ou pommades de réputation, que les charlatans débitent dans les campagnes. Les fomentations sont des liqueurs médicales plus ou moins composées, dont on se sert pour étuver ou laver les tumeurs, dartres, entorses, plaies, etc. : elles sont végétales ou minérales. Les lotions qui appartiennent à l'hygiène sont aussi d'un grand secours dans les maladies de la peau : on nomme lotion, l'action de laver et bien imprégner les diverses parties avec une éponge trempée d'eau tiède simple ou préparée. Les bains de rivière sont utiles en plusieurs maladies, comme l'enflure du ventre, la rétention et suppression d'urine, etc.

§ 11. — *Cataplasmes.*

Le cataplasme est, pour ainsi dire, une fomentation solide que l'on applique sur les tumeurs pour les résoudre, ou les faire fondre, comme l'on dit ordinairement, ou sur les parties souffrantes, pour en calmer la douleur.

On prépare les cataplasmes selon les indications, et nous les indiquerons à mesure que nous traiterons des diverses maladies; mais dès-lors nous allons donner quelques avis sur l'application des cataplasmes :

1° Ils ne doivent pas être trop épais, parce qu'ils produiraient moins d'effet, ni trop humides, parce qu'ils couleraient et sécheraient trop vite ; 2° ce genre de remèdes sera toujours appliqué un peu plus que tiède et renouvelé au moins quatre fois par jour, non pas en faisant réchauffer le même cataplasme, mais en en mettant un nouveau ; 3° chaque fois qu'on le changera, il faudra avoir soin de laver la partie avec de l'eau tiède, afin d'emporter la substance que le cataplasme a déposée, comme une espèce de crasse, sur le partie qu'il recouvroit : ce qui bouche les pores, et, par conséquent, empêche la transpiration. Faute de cette précaution, le nouveau cataplasme, loin de produire un bon effet, ne ferait qu'augmenter la souffrance et retarder la guérison.

§ 12. — *Vésicatoires.*

Prenez térébenthine et poix blanche, de chaque, 22 grammes; cire jaune, coupée en petits morceaux, 7 grammes; faites fondre le tout ensemble : retirez du feu et remuez ce mélange avec une spatule ou petite cuillère de bois, en tournant toujours du même côté, jusqu'à ce qu'il commence à se figer. Ajoutez-y alors mouches cantharides pulvérisées, quinze grammes; euphorbe en poudre deux grammes; formez du tout un mélange exact pour un emplâtre que vous mettrez sur un gros linge, ou sur de la peau. Les vésicatoires du bétail s'appliquent comme ceux des hommes; on coupe les poils de la partie, on la frotte avec une compresse trempée de vinaigre ; on y fixe l'em-

plâtre avec une bande ; vingt-quatre heures après on lève l'emplâtre, on en ouvre avec des ciseaux la vessie qu'elle a formée, on enlève la peau et on entretient l'écoulement des eaux ou sérosité avec des feuilles de poirée, légèrement enduites de beurre frais ou autres graisses. Quand on veut arrêter les vésicatoires on y met simplement des étoupes sèches ou de la vieille corde réduite en poudre. Il faut bien éviter que cet emplâtre n'agisse sur les tendons, les nerfs et les vaisseaux un peu considérables.

§ 13. — *Scarifications.*

Les scarifications ou incisions sont une opération chirurgicale par laquelle on fend la peau jusqu'aux chairs pour la dégorger d'une lymphe ou humeur épanchée, telle qu'une eau rousse, ou pour donner issue à du sang extravasé. Cette opération se fait avec un bistouri, un canif, un rasoir, un couteau bien tranchant, à de distance en distance, suivant la longueur de la tumeur ou enflure Quand le sang ou la sérosité est évacué, on bassine les incisions avec un linge trempé dans du vinaigre, de l'essence de térébenthine, ou tout autre liqueur convenable. Il est inutile de dire que les scarifications exigent les plus grandes précautions en suivant le trajet des fibres musculaires.

§ 14. — *Séton.*

Le séton est un ulcère artificiel, que l'on forme au fanon ou au cou, aux cuisses, aux muscles de la poitrine des bestiaux, pour procurer l'issue des humeurs nuisibles dans les maladies de poitrine, de la peau, des yeux, etc. Voici comment on l'établit.

On prend une aiguille dite à séton, longue de 16 à 21 centimètres, et dont le tranchant figure une feuille de sauge; on enfile dans cette aiguille une petite bande de toile, à demi-usée, de la largeur d'un ou de deux doigts, et le plus long possible : on peut remplacer cette bande par une large mèche de coton plat. Quoi qu'il en soit, on la graisse de beurre frais ou de saindoux. On fait à la partie où l'on veut mettre le séton un gros pli

longitudinal ou oblique, en secouant et serrant bien la peau, afin de la detacher des chairs; puis on la perce d'outre en outre avec l'aiguille, entre cuir et chair. On tire un peu le bout de la toile ou du coton, par l'ouverture opposée à son entrée; on désenfile l'aiguille; on attache avec du gros fil l'extrémité de la toile qu'elle vient de quitter: on replie sur elle-même l'autre extrémité et on l'attache aussi avec du fil, et en faisant grande attention, parce que si la toile repliée se detachait, l'animal la foulerait et l'arracherait du séton. Au bout de vingt-quatre heures ou même plus, on graisse la toile du côté replié et on la tire un peu de bas en haut, pour la changer de place et couper le morceau qui a séjourné dans la peau, quand la suppuration est bien établie, la bande de toile est toute remplie d'humeurs; alors on la tire jusqu'à ce qu'elle soit bien propre: on renouvelle ce pansement tous les jours ou tous les deux jours, toujours en graissant, tirant la toile et coupant le morceau que l'on vient de tirer du séton: quand la toile est toute tirée, on ajoute une autre bande au moyen d'un nœud le plus serré possible, pour éviter de faire souffrir l'animal en passant ce nœud dans la plaie: par ce motif on coupe la bande très-longue pour la renouveler rarement.

Quand on ne peut avoir d'aiguille à séton, on prend un canif, on introduit le doigt dans l'ouverture qu'il a faite à la peau, et l'on y passe un bout de vieille corde graissée: pour rendre le séton plus actif, on graisse la toile ou la corde avec de l'onguent formé d'essence de térébenthine, d'euphorbe et de mouches cantharides. Même après l'entière guérison de l'animal, il convient de prolonger le séton environ trois semaines, afin de bien évacuer l'humeur putride.

§ 15. — *Feu ou cautère actuel.*

L'instrument de ce remède violent est un fer ou couteau presque tranchant, dont la couleur, lorsqu'on le tire du feu, est rouge comme une cerise claire. L'opérateur tient son fer droit et perpendiculairement entre le pouce et les deux premiers doigts de la main droite;

il l'applique sur la tumeur qu'il veut brûler, depuis le haut jusqu'au bas, en le promenant doucement et légèrement. Il n'applique pas le fer à plat, mais en raies longitudinales et rapprochées, afin que les escarres ou croutes tombent toutes en même temps. Le feu étant appliqué, on graisse la partie avec de l'huile de laurier, ou avec de l'onguent nervin, composé de saindoux, 152 grammes, huile de laurier, 91 grammes, huile de pétrole noire, 7 grammes, essence térébenthine, 3 grammes : le tout mêlé et incorporé ensemble. Je dirai dans quels genres de maladies convient le cautère actuel. Cette opération doit être toujours confiée à l'artiste vétérinaire.

§ 16. — *Ponction par le trois-quarts.*

Quand on a laissé une bête à cornes se gorger d'aliments humides, verts, et d'une nature échauffante, il arrive souvent que l'indigestion produit une enflure si considérable, une si grande difficulté de respirer, que l'animal court risque de suffoquer. Dans un cas aussi urgent, il ne faut point perdre le temps à faire avaler des breuvages qui ne pourraient passer, ni essayer de faire marcher la bête qui peut à peine se soutenir; il faut faire promptement une ponction, ou ouverture à la panse, par le moyen d'un *trois-quarts*, instrument dont se servent les artistes-vétérinaires. Il y a de grands trois-quarts pour le bœuf et de plus petits pour le mouton; il y a des inconvénients à se servir des premiers sur celui-ci; mais pour donner une idée de la rapidité avec laquelle on doit agir, lorsqu'un mouton éprouve une indigestion violente, au lieu de chercher à se procurer un trois quarts convenable, il faut se hâter d'employer un trois-quarts de bœuf si l'on n'en a que de cette sorte. Voici comme on agit.

On prend le trois-quarts, on l'applique sur le côté de l'animal couché, on en tourne la vis, et l'on fait par ce moyen une ouverture assez grande pour pouvoir retirer avec les doigts les masses d'aliments entassés dans la panse. Il faut procéder avec ménagement, mais avec célérité. Je ne donne pas plus de détails, parce qu'il est indispensable d'appeler un artiste vétérinaire, au

moins les deux premières fois que l'on a des bestiaux aussi gravement indisposés, et que lorsqu'on l'a vu agir on peut l'imiter. Tandis que l'artiste débarrasse la panse, le bouvier prépare des infusions de plantes aromatiques, comme sauge, hysope, absinthe, auxquelles il ajoute du vin, de l'eau de mélisse, à des doses relatives à la force des animaux. Ces liqueurs se versent ou s'injectent par l'ouverture que le trois-quarts a faite à la panse; en même temps, le bouvier prépare des étoupes trempées dans du vin chaud dont il se sert pour panser l'ouverture.

SAIGNÉE.

§ 17. — *Manière de l'administrer.*

Avant d'indiquer la manière de saigner, je dois faire plusieurs observations importantes : 1° de placer toujours les saignées les trois premiers jours de la maladie; 2° de les borner au nombre de trois ou quatre au plus, de crainte d'épuiser l'animal ou de l'exposer à la gangrène, ou même, en certains cas, de nuire à la suppuration; 3° de n'employer jamais la saignée comme remède général que dans la pléthore (abondance de sang) et les maladies inflammatoires; 4° de s'en abstenir quand le pouls est bien développé; 5° de ne point réitérer la saignée, lorsque dans les fièvres aiguës, inflammatoires et malignes, le sang demeure délié et fluide après la saignée; 6° enfin, de la regarder comme très-nuisible dans les maladies éruptives, c'est-à-dire, où tout le corps est couvert de petits boutons, et surtout dans les fièvres putrides, quand les forces sont très-abattues.

La quantité de sang que l'on peut tirer au bétail n'est pas aisée à fixer; cependant, on peut la porter depuis 1 kilo 1/2 jusqu'à deux, ce qui fait deux litres de Paris. On saigne à trois endroits, à la veine du cou ou jugulaire, à celle de l'œil et aux huit petits galets ou ealignons. La saignée de la queue, des oreilles, du lampas, de la langue, est inutile, et n'est pratiquée que par les ignorants. Le bouvier se sert de lancettes nommées *flammes*; il tâte bien la partie afin de reconnaître la veine; il la presse long-temps pour que cette

veine soit plus sensible, il produit une forte compression au moyen d'une ligature, et enfonce sa flamme au peu de biais; il manie ensuite les chairs autour de l'incision pour accélérer la sortie du sang. Il n'est quelquefois pas besoin de ligatures pour arrêter le sang. S'il sortait trop abondamment, on l'arrêterait avec de l'amadou, de la poudre de lycoperdon, des compresses vinaigrées. Les flammes doivent être extrêmement propres. Au reste, la saignée se fait chez les bœufs comme chez les chevaux.

§ 18. — *Manière de tâter le pouls des bêtes à cornes.*

Le pouls se tâte, dans les bêtes à cornes, en plaçant la main sur la région des côtes qui répondent au cœur, et sur l'artère maxillaire, c'est-à-dire, sur la partie voisine de l'éminence de l'os de la mâchoire inférieure et postérieure. Cette artère, qui passe sous le muscle massetter ou de la joue, est l'endroit le plus favorable pour tâter le pouls.

Quand le pouls est plein et développé, ou régulier, égal, quand l'artère est souple et flexible, on peut concevoir de grandes espérances de guérison. Au contraire, si le pouls est petit et serré, irrégulier, inégal, que l'artère soit tendue, on a tout à craindre. Le pouls faible et le concentré sont aussi à redouter. Le pouls intermittent, qui, dans un ordre réglé de pulsations, cesse de battre par intervalles, est encor très-mauvais dans les maladies.

CHAPITRE VII.

VÉTÉRINAIRE.

MALADIES EXTERNES DU BÉTAIL.

§ 1er. — *Tumeurs inflammatoires et traitement. Phlegmon, vulgairement enflures.*

Lorsqu'on voit sur quelque partie d'un bœuf une enflure ou élévation plus ou moins grosse, chaude, dure, tendue et douloureuse, c'est le phlegmon, que produit

l'amas du sang dans l'extrémité des vaisseaux sanguins: le phlegmon est plus dangereux sur les parties tendineuses, comme les jambes, que sur les parties charnues; celui des articulations est encore bien plus à craindre. Il faut se hâter de traiter convenablement cette tumeur inflammatoire, afin de la guérir en ramenant le sang dans les voies de la circulation, ou par suppuration, quand le sang arrêté se change en pus; ces deux moyens de guérison sont les plus favorables: si on les néglige, on doit redouter qu'il reste une tumeur insensible après l'inflammation, ou qu'elle dégénère en gangrène.

Dès que l'on s'apercevra de l'inflammation, on étuvera avec une décoction tiède de mauve, appelée vulgairement *fromageon*, ou de mercuriale, qu'on nomme *foireuse*; ou de pariétaire ou de guimauve, ou de bouillon blanc, ou enfin de senneçon. On mettra une poignée de ces herbes dans un litre d'eau; on fera bouillir et l'on passera; on appliquera ensuite sur la tumeur un cataplasme de mauves lavées, hachées, bouillies; ces herbes, à la quantité d'une brassée, formeront le cataplasme.

Au défaut de mauves, on peut prendre les herbes indiquées ci-dessus; et si la gelée empêche de se procurer les unes ou les autres, on fera un cataplasme avec un kilogramme de mie de pain blanc fraîche et 3 litres de lait de vache. L'on fera une panade ou bouillie du tout en le mettant bouillir et en la remuant continuellement avec une cuiller. Après avoir retiré cette préparation du feu, on y ajoutera un jaune d'œuf, et l'on renouvellera ce cataplasme chaque deux heures, parce que la chaleur de la partie aigrissant le lait, il deviendrait plus irritant qu'adoucissant. Ces remèdes pourront résoudre la tumeur et remettre en circulation le sang qui la formait.

Mais si la tumeur est trop avancée, ce que l'on connaît par la chaleur, la tension et la dureté croissantes, il faut faire une ou deux saignées pour dégorger les vaisseaux, continuer les fomentations et les cataplasmes émollients, et en même temps fomenter la tumeur pendant quatre jours avant la préparation suivante.

Fomentation aromatique et résolutive.

Prenez cinq ou six poignées de feuilles de sauge, ou de lavande, ou de romarin, ou de thym; jetez-les dans trois litres d'eau bouillante, retirez-les du feu, couvrez bien le vase, laissez infuser jusqu'au refroidissement de la liqueur; passez : si ce remède n'agit pas assez vite, et que vous craigniez qu'il ne reste après le phlegmon une grosseur, sans chaleur ni douleur, appliquez le cataplasme résolutif ou fondant, dont voici la recette.

Cataplasme résolutif.

Ayez trois cuillerées de farine de seigle, deux poignées de grande ciguë fraîche et pilée, une pincée de sel de table; faites bouillir le tout dans un litre de vinaigre jusqu'à consistance du cataplasme.

Ou bien encore, faites un cataplasme résolutif en pétrissant un gazon de terre, ou en mêlant de la suie de cheminée avec du vinaigre.

L'abcès.

Quand les tumeurs inflammatoires restent dans le même état jusqu'au cinquième jour, et qu'après le huitième ou neuvième, la chaleur, la tension et la douleur subsistent, ou croissent, ces tumeurs se changent en suppuration et prennent le nom d'*abcès*. Alors, la tumeur s'élève en pointe, le poil de cet endroit tombe et la peau blanchit. La dureté, la chaleur et la douleur cessent, l'abcès devient souple et mou. On dit vulgairement que la tumeur est *mûre*.

Pour accélérer cette maturité, il faut, après les neuf jours graisser la tumeur avec du beurre frais et du saindoux; et s'il est possible d'y faire tenir un cataplasme, on fera usage de ceux-ci.

Faites cuire cinq ognons de lis blanc, sous la cendre; pilez-les avec moitié de leur poids en beurre frais ou saindoux; appliquez chaudement.

Ou bien prenez cinq à six poignées d'oseille, que vous enveloppez dans une feuille de chou; faites-les amortir

sous la cendre, bachez et mêlez comme ci-dessus.

L'abcès étant mûr, prenez un bistouri ou canif, de telle sorte que la lame soit entre le pouce et le second doigt; n'enfoncez l'instrument dans l'abcès que ce qu'il faut pour percer la peau; faites l'incision du centre à la circonférence et dans la partie la plus basse pour faciliter l'écoulement du pus. Introduisez ensuite légèrement le doigt dans la plaie pour en examiner le fond; puis, prenez un morceau replié de vieille corde, effilez-le, et chargez ce *plumasseau* (cela se nomme ainsi) d'onguent basilicum. Quand la suppuration est bien établie, si elle est blanche et épaisse, l'abcès prend le nom d'*ulcère benin* et se traite toujours de même.

L'abcès des parties charnues, comme le cou, l'épaule, la cuisse, ne sera percé qu'au dernier degré de maturité; au contraire, celui des parties tendineuses, comme les genoux, les jarrets, sera incisé le plus tôt possible, de peur que le pus ne s'insinue dans les tendrons.

§ 2. — *Le bubon.*

Le bubon est une tumeur phlegmoneuse, ou inflammatoire, qui attaque les parties glanduleuses, et spécialement les glandes des cuisses, ou glandes inguinales. Elle est ronde ou ovale, circonscrite et résistante, avec chaleur et douleur. On distingue deux espèces de bubon: l'un, *simple*; l'autre, *pestilentiel*. Une transpiration rentrée, un long séjour dans les étables malpropres, et une disposition naturelle, sont les causes du premier. Le second vient ordinairement à la suite des fièvres malignes et pestilentielles. Il faut se garder de confondre le bubon simple qui s'attache seulement aux glandes inguinales, avec le gonflement de ces mêmes parties que produit le farcin. La difficulté que le bœuf a de marcher est un des symptômes du bubon simple, on le traite absolument comme le phlegmon. Si, après l'incision, la suppuration abonde trop, et que les chairs soient lâches, on animera la plaie avec un peu d'eau-de-vie, ou de teinture d'aloès.

Le bubon pestilentiel est également une tumeur lente et douloureuse; mais il se montre à plusieurs parties

du corps, et suppure avec plus de difficulté. Souvent, quand on l'a guérie, elle reparoît plus loin; l'animal est triste, il boite et digère mal, toutes ses fonctions sont troublées; il faut le tenir à la diète en ne lui donnant que de l'eau blanche nitrée, et appliquer sur le bubon des cataplasmes curatifs d'ognons de lis, fiente de pigeon, gomme ammoniaque, euphorbe, le tout mêlé avec du savon noir, ou les remplacer par un onguent d'huile de laurier et de cantharides. Avant d'appliquer ces remèdes on fait des scarifications au bubon en l'ouvrant avec un bistouri; mais s'il est vers les glandes inguinales, cette opération est fort difficile, à raison de la grandeur et du nombre des vaisseaux qui s'y ramifient; on l'extirpe plus aisément ailleurs. La tumeur scarifiée, on achève de la panser avec de l'eau-de-vie camphrée on de l'essence de térébenthine: si la force de l'animal est abattue, on lui fait prendre une boisson de thériaque et de vin.

§ 3. *Le squirre.*

Les coups, le défaut de transpiration, un trop grand empressement à ouvrir le phlegmon et le bubon avant qu'ils soient parfaitement mûrs, occasionnent les squirres; cette espèce de tumeur, dure dans son centre, opiniâtre, sans chaleur, s'attache à toutes les parties du corps, principalement aux glanduleuses.

Scarifiez le squirre en l'ouvrant avec le bistouri dans toute sa longueur, puis enlevez-en les morceaux à droite et à gauche; lavez ensuite la plaie avec de l'eau froide, dans laquelle vous aurez fait dissoudre 60 grammes de vitriol bleu: réitérez cette lotion de deux en deux heures, pendant deux jours, en recouvrant toujours la plaie d'un plumasseau d'étoupes imbibé de cette dissolution; pansez-le, le troisième jour, avec de l'onguent basilicum, ou de l'essence de térébenthine, mêlée d'un jaune d'œuf cru: vous continuerez de panser la plaie jusqu'à guérison en lavant journellement avec de l'eau tiède salée, et mettant de la charpie ou un plumasseau de vieille corde.

§ 4. — *Le kyste.*

Cette humeur, apparente sur la peau, est insensible

et mollasse dans la totalité, mais plus au milieu que sur les bords; on la traite absolument comme le squirre, excepté qu'on l'incise comme l'abcès. La loupe, tumeur de même espèce, veut le traitement du squirre: quand on ne peut inciser sans danger, on a recours au cautère actuel.

§ 5. *L'œdème, vulgairement enflure, bouffissure ou venin dormant.*

L'œdème est une tumeur ou enflure formée par un épanchement de sérosité dans le tissu cellulaire, ou vulgairement, entre cuir et chair; cette enflure est tantôt partielle et n'attaque que les paupières, les mamelles, les testicules, d'autres fois elle s'étend sous le ventre, depuis les cuisses jusqu'au fanon. Pour s'assurer que l'enflure du bœuf est œdemateuse, il faut la sentir égale, molle, peu ou point sensible, et la voir conserver l'empreinte du doigt sans se relever, comme si on le posait sur de la pâte non levée.

La sérosité surabondante du sang étant la cause de cette enflure ou bouffissure, que les paysans nomment aussi *mal de cerf*, il faut en débarrasser l'animal par la voie des urines; pour cela on lui fera prendre un breuvage diurétique (qui fait uriner), ainsi composé: prenez quatre poignées de pariétaire, 15 grammes de sel de nitre, faites bouillir le tout dans deux litres d'eau, passez dans un linge; donnez tous les matins à jeûn pendant cinq jours, une dose de cette decoction refroidie.

Si vous le préferez, ayez des racines fraîches de frais'er et de guimauve, de chaque, 30 grammes, autant de sel de nitre: faites bouillir le tout dans 2 litres 1/2 d'eau pendant une demi-heure; passez et donnez froid. En même temps vous bouchonnerez ou frictionnerez bien l'animal pour exciter la transpiration; vous laverez les parties enflées avec du vin, dans lequel vous aurez fait infuser de la sauge ou du romarin; si ce vin aromatique était sans effet, on emploierait l'eau de goulard, qui se prépare ainsi:

Extrait de saturne, 30 grammes, eau-de-vie 125 grammes,

eau distillée ou eau de pluie très-pure, un litre : agitez le tout dans une bouteille.

Si les tumeurs œdémateuses augmentent, deviennent froides et opiniâtres, il faut se résoudre à les inciser ; comme ce genre d'enflure ne se termine jamais en suppuration, il ne faut y appliquer ni huile, ni graisse, ni onguents, à moins qu'après les incisions la serosité soit toute écoulée.

§ 6. *L'emphysème, vulgairement boursouflure, pienne, venin hâté.*

Les bouviers la nomment *boursouflure*, parce que c'est une tumeur remplie d'air et de vent ; tantôt elle occupe le cou, les épaules, la poitrine, les testicules, tantôt elle est générale : l'animal semble alors gonflé comme un ballon. Cette sorte d'enflure est blanchâtre, molle, insensible, élastique, faite d'air répandu entre cuir et chair, mais ne retenant point l'impression du doigt, ce qui la fait différer de l'œdème.

Si cette boursouflure se trouve aux environs d'une plaie on en expulse l'air en la comprimant avec le doigt ; si elle est plus ou moins étendue, on bouchonne fortement l'animal, et on lui donne le breuvage cordial suivant pour le fortifier.

Prenez canelle ou muscade pulvérisée, 15 grammes ; faites légèrement bouillir dans un verre d'eau pendant trois minutes ; retirez du feu ; ajoutez un litre de vin rouge et donnez pour une dose, en observant de couvrir l'animal pour le tenir chaudement.

Le lendemain ou surlendemain on lui procurera une transpiration abondante en lui faisant avaler un de ces deux breuvages sudorifiques.

Breuvages sudorifiques ou qui font suer.

Joignez à une poignée de buglose ou bourrache 30 grammes de cristal de suie, de cheminée, 45 grammes de racines de squine, et autant de salsepareille; faites bouillir le tout dans deux litres d'eau jusqu'à réduction de moitié ; passez et donnez froid.

On bien, prenez bois de gayac en poudre, 62 grammes, faites bouillir dans deux litres d'eau et réduire à moitié, retirez du feu : ajoutez-y une forte poignée de fleurs de sureau ; sel ammoniac et fleur de soufre, 31 grammes de chacun ; laissez refroidir, passez, donnez pour une dose, et couvrez l'animal chaudement.

Un exercice modéré secondera l'effet de ces remèdes, qui suffisent pour l'emphysème ordinaire ; mais quand ces gonflements emphysémateux viennent dans les maladies épizootiques, inflammatoires, gangréneuses, il faut avoir recours aux incisions et remplir ces scarifications d'étoupes chargées du digestif animé contre la gangrène, dont voici la recette : on appliquera sur ces étoupes des linges trempés do vin chaud ou d'eau-de-vie, qu'on maintiendra toujours humides.

Le digestif animé se compose avec 92 grammes de térébenthine, deux jaunes d'œufs crus, 7 grammes de quinquina en poudre, 31 grammes de styrax liquide, 4 grammes d'esprit de térébenthine ; le tout se mêle et s'incorpore exactement.

§ 7. — *Gangrène.*

Quand une tumeur inflammatoire, comme le bubon, le phlegmon, l'œdème, au lieu de se résoudre ou de suppurer, devient froide, mollasse, insensible, que le poil tombe alentour, et qu'il découle à cet endroit une espèce d'eau ou sérosité roussâtre, alors on doit craindre un commencement de corruption ou la gangrène.

Scarifiez fortement toute la partie gangrénée, pressez les côtés des incisions pour faire sortir le sang noir, épais, et la sérosité, lavez ensuite avec du vinaigre saturé de sel commun, faites un premier pansement, avec de l'essence de térébenthine; pour le second pansement, chargez les plumasseaux de l'onguent anti-gangréneux, ainsi composé.

Onguent anti-gangréneux.

Styrax liquide, 62 grammes; essence de térébenthine et de quinquina en poudre, de chacun, 10 grammes ; mêlez et incorporez ensemble.

Quand la gangrène est parfaite (ce qu'on nomme sphacèle), vous prenez un bistouri ou canif entre les doigts comme une plume à écrire; vous fendez la peau en croix; vous séparez les quatre lambeaux, et coupez jusqu'au vif toute la partie gangrénée, en observant d'épargner les parties essentielles, comme tendons, nerfs, gros vaisseaux, etc. Cela fait, vous etuvez la plaie avec du vin rouge ou du vinaigre, et quand le sang est arrêté, vous la recouvrez d'un plumasseau chargé de cet onguent vésicatoire.

Onguent vésicatoire.

Prenez mouches cantharides, euphorbe, sublimé corrosif, le tout en poudre, de chacun, 7 grammes; essence de térébenthine, 16 grammes; onguent basilicum, 125 grammes; mélangez bien le tout exactement. On rabat les quatre lambeaux de chair sur ce plumasseau, et l'on recouvre d'un autre large plumasseau chargé du même onguent; un bandage commun tient le tout. Continuez ce pansement jusqu'au sixième jour, qui amène ordinairement la suppuration, et alors subsituez à l'onguent vésicatoire le digestif onimé que j'ai indiqué pour l'emphysème des maladies gangreneuses.

Après les scarifications, donnez de six heures en six heures le breuvage anti-gangréneux que vous preparerez ainsi : gousses d'ail hachées, 16 grammes; camphre dissous dans 8 grammes d'eau de rabel, 8 grammes; quinquina en poudre, 8 grammes; miel, 62 grammes. Delayez le tout dans un demi-litre d'une décoction de baies de genièvre, et donnez froid à l'animal, en une seule dose.

Joignez à ce breuvage le lavement anti-putride que voici :

Lavement anti-putride.

Prenez feuilles d'oseille, ou de chicorée sauvage, de chacune, une poignée (ou, à leur défaut, un bon verre de vinaigre); faites bouillir légèrement dans deux litres d'eau. Si vous employez les feuilles, vous coulerez avec expression et ajouterez un demi-verre de vinaigre.

§ 8. — *Le charbon.*

Cette humeur, qui doit sa dénomination à sa couleur noirâtre, est une des plus terribles maladies des bêtes à cornes : elle paraît tout-à-coup avec tension, chaleur et douleur. Sa plus grande lenteur est douze à dix-huit heures au plus tard. Dans les deux cas, dès que ses progrès sont à leur dernière période, le charbon présente à peu près la forme d'un chapeau ; l'inflammation et la douleur s'évanouissent, et tout aussitôt des vessies, le froid et l'insensibilité de la tumeur, annoncent que la gangrène, portée à son dernier point, commence. Quand la tumeur est multipliée, chaque tumeur est moins volumineuse et moins chaude.

D'autres fois, le charbon est une sérosité roussâtre qui se répand entre cuir et chair, à la manière de l'œdème, et qui dénature subitement les parties qu'elle touche. La peau est détachée, soufflée, et dès qu'on la comprime, elle rend le bruit d'un parchemin sec qui serait froissé entre les doigts. Ce bruit, nommé *crépitation*, est un signe certain de gangrène parfaite, ou sphacèle. Le caractère de ces cruelles tumeurs est de ne jamais suppurer; l'humeur qu'elles contiennent est un dépôt de matière empoisonnées, et sa rentrée est toujours mortelle.

Tant que la tumeur se forme, l'animal éprouve tous les symptômes de la plus vive irritation ; les yeux sont ardents, très-enflammés et hagards; le pouls est soulevé et bat quatre fois plus vite que dans l'état naturel. Dès que la gangrène s'empare du charbon, les forces s'anéantissent, les yeux s'éteignent, le pouls s'efface et devient lent et intermittent. Lorsqu'il n'y a que ces symptômes, le charbon est dit *essentiel*; lorsqu'il est précédé d'un mouvement de fièvre, le charbon est dit *symptômatique*. Le premier se montre au fanon, aux épaules et sur les côtes, et se propage avec une promptitude extrême sur toutes les parties environnantes. On le traite comme la gangrène parfaite, excepté que si le fond de la tumeur charbonneuse était de nature à échapper au bistouri, on le brûlerait avec un bouton de fer, c'est-à-dire un fer chauffé jusqu'au point de blanchir. On le panserait ensuite avec

l'onguent vésicatoire précédemment indiqué contre la gangrène parfaite.

Si la tumeur est trop volumineuse et qu'elle ait produit la fièvre, l'opération précédente pourrait devenir funeste. Préférez les scarifications, que vous ferez en plusieurs endroits du charbon, et que vous panserez avec l'essence de térébenthine, et l'onguent indiqué pour la gangrène simple. Saignez à la jugulaire, si l'animal est sanguin et robuste : il est important qu'il soit à jeûn.

Soit que vous ayez extirpé ou incisé le charbon, après que le traitement de la gangrène simple ou parfaite aura rendu les chairs rouges et grenues, vous les couvrirez de plumasseaux imbibés d'eau-de-vie, dans laquelle, à la dose d'un litre, vous aurez fait dissoudre aloès et camphre, de chacun, 31 grammes. Vous terminerez en lavant la plaie avec de l'eau tiède fortement salée, et en la saupoudrant de charpie. Alors l'animal est presque guéri ; mais il sera prudent de le purger une ou deux fois avec l'un des purgatifs suivants.

Breuvage.

Prenez séné, 62 grammes; jetez dans un demi-litre d'eau bouillante ; retirez du feu ; couvrez le vase ; laissez infuser trois heures ; coulez avec expression. Ajoutez à la colature, aloès succotrin pulvérisé, 31 grammes ; remettez le vase auprès du feu jusqu'à ce que l'aloès soit dissous; laissez refroidir, et donnez le matin au bœuf, étant à jeûn, et n'ayant pas eu à souper la veille. Ne lui donnez à manger que six heures après l'administration de ce purgatif.

Purgatif anti-putride.

Prenez des pruneaux, ou cerises, deux bonnes poignées, crême de tartre pulvérisée, 45 grammes ; faites bouillir dans deux litres d'eau, jusqu'à réduction de moitié ; ajoutez-y ensuite feuilles ou follicules de séné, 64 grammes ; retirez le vase du feu, et laissez infuser jusqu'à ce que la liqueur soit presque refroidie ; passez, exprimez dans un linge, et ajoutez à la colature un litre de miel ordinaire ; donnez pour une dose.

Souvent, après la guérison du charbon essentiel, il paraît de petits œdèmes ; c'est un signe favorable. Percez-les de petites pointes de fer en divers endroits de leur étendue, et couvrez-les d'un mélange de saindoux, d'essence de térébenthine et d'huile de laurier; employez aussi l'onguent nervin indiqué contre les enflures œdémateuses, et faites boire la purgatif suivant.

Purgatif contre l'œdème.

Prenez jalap et diagrède en poudre, de chacun, 31 grammes délayez peu à peu dans un demi-litre d'eau froide, et donnez.

§ 9. — *Charbon qui forme des taches.*

C'est l'espèce de charbon qui, comme nous l'avons dit, épanche une eau roussâtre entre cuir et chair ; il présente des taches blanches, ou livides, ou noires; la peau est soulevée, détachée et crépitante, c'est-à-dire qu'elle rend du bruit quand on la comprime : l'humeur âcre, ronge en dessous, dissout plus ou moins les chairs.

Donnez à chaque petite tache un coup de flamme, et bouchonnez avec l'essence de térébenthine ; scarifiez jusqu'au vif les parties desséchées de la peau ; pressez tout autour des incisions pour faire sortir l'air délétère dont la peau est infiltrée ; imbibez les plaies et les parties voisines avec l'essence de térébenthine tiède, saupoudrez l'intérieur avec du quinquina, et arrosez de nouveau avec de la térébenthine. Gardez-vous de saigner, et faites prendre le breuvage suivant, ainsi que des lavements de petit-lait, ou d'eau vinaigrée.

Breuvage alexitère.

Prenez feuilles de rue, sabine, sauge et fleurs de sureau, de chacun, une poignée; ajoutez oximel simple, 62 grammes quinquina en poudre, 6 grammes; faites dissoudre 9 grammes de camphre dans 15 grammes d'esprit-de-vin, et mêlez-le avec le tout; donnez ce breuvage soir et matin.

§ 10. — *Charbon blanc, vulgairement vanin amassé.*

Les bouviers nomment ce charbon *blanc*, parce qu'il forme des épanchements d'humeur sous la peau : les tu-

meurs en sont souvent invisibles et il faut une main bien exercée pour les reconnaître au toucher : des duretés plus ou moins enfoncées, une espèce d'enfoncement que forment les chairs gangrénées l'indiquent à l'artiste vétérinaire qu'il est urgent d'appeler pour ce charbon comme pour tous les autres. Le froid des cornes, des oreilles et de tout le corps, la cessation de la rumination, un frisson graduel, une bave épaisse qui remplit la bouche, la langue comme paralysée et sans mouvement, l'extrême abattement de l'animal, qui ne se lèche plus, n'avale plus sa salive, refuse toute espèce d'aliments, une haleine infectée et un dévoiement liquide sont les symptômes de ce mal affreux.

Quand on a pu reconnaître les tumeurs, on les ouvre, incise ou brûle comme le charbon ; mais le remède le plus essentiel est le breuvage alexitère précédent, dans lequel on force la dose de quinquina avec deux gros de safran de mars et d'autant de rhubarbe en poudre. On s'abstiendra de saigner, l'on bouchonnera et l'on fera prendre quatre fois par jour le breuvage qui suit.

Breuvage anti-putride et sudorifique.

Prenez rue, sabine, sauge, fleur de sureau, de chacun, une poignée ; faites infuser comme du thé dans deux litres d'eau bouillante : l'infusion étant refroidie, passez-la dans un linge et ajoutez à la colature ce qui suit. Faites fondre gomme ammoniaque et d'assa-fœtida, de chacun 16 grammes dans un verre de vinaigre, sur un feu doux. Mêlez ces substances dissoutes avec l'infusion.

Il faut bien prendre garde que d'autres bêtes ne lèchent pas la bave que rend l'animal attaqué du charbon blanc : il faut également laver l'étable avec de l'eau bouillante et la parfumer de vinaigre brûlé sur une pelle rouge : donnez les lavements indiqués pour la maladie précédente, bouchonnez fréquemment, et dès que vous le pourrez, faites promener l'animal.

§ 11. — *Charbon dans la bouche, vulgairement sur-langue ou chancre-volant.*

C'est là peut-être la plus meurtrière de cas dangereuses

tumeurs : la langue se couvre de vessies blanchâtres, livides ou noires : la plupart s'ouvrent dès qu'elles sont formées : les autres, plus épaisses et contenant plus d'humeurs, résistent plus long-temps; mais elles s'ouvrent plus tard : l'humeur qu'elles contiennent se répand dans la bouche, se mêle à la salive : l'animal l'avale et meurt, car cette humeur est si corrosive, qu'à peine descendue dans les estomacs, elle fait l'effet d'un poison : on sent combien il est important d'inspecter la bouche des bœufs malades et d'apporter un prompt secours. Si l'animal n'est pas empoisonné, la gangrène passe du gosier à toute la tête, et amène bientôt la mort, ou bien la langue tombe en lambeaux.

Dès que vous voyez un bœuf triste, ne ruminant plus, dégoûté de tout, visitez la langue, surtout si d'autres bestiaux ont été attaqués du charbon. Si cet organe présente des ulcères, saisissez-le avec la main gauche, tirez-le hors de la bouche le plus possible : coupez tous les endroits ulcérés, pressez bien pour faire sortir le sang et l'humeur : maintenez bien la bouche ouverte, la langue tirée, la tête en contre-bas, afin que l'animal n'avale rien de l'ulcère ni des injections que je vais conseiller.

Injection détersive ou qui nettoie la langue charbonneuse.

Prenez orge entière, feuilles de noyer et d'aigremoine ou de ronces, de chacune, une poignée; faites bouillir dans trois litres d'eau, jusqu'à ce que l'orge crève, passez, ajoutez un demi-litre de vinaigre et autant d'eau-de-vie camphrée : mettez aussi une bonne cuillerée de miel.

Si l'extrémité de la langue est enflée, ulcérée et souffrante, lavez-la avec l'acide vitriolique : traitez intérieurement comme pour l'œdème, et mettez en usage un de ces deux masticatoires.

Masticatoire contre le charbon.

Prenez camphre en poudre, 16 grammes, racine d'angélique, ou, à son défaut, d'assa-fœtida, 12 grammes; oximel simple, 62 grammes, mêlez le tout ensemble,

renfermez ce mélange dans un linge et l'enveloppez autour du billot.

Ou bien, mêlez, haies de genièvre concassées, une poignée, racine d'angélique en poudre, 16 grammes; miel, une cuillerée à bouche : renfermez ce mélange dans un linge, attachez-le autour du billot et arrosez-le de fort vinaigre.

§ 12. — *Charbon symptomatique (vulgairement eau rousse.)*

Nous avons déjà vu que ce charbon se montre à la suite d'une agitation fébrile : les symptômes sont les suivants: dégoût, tristesse, cessation de la rumination; froid des cornes, des oreilles et des extrémités; douleur de l'épine du dos et des lombes, dureté de la panse, urines rares ou supprimées, déjections arrêtées : le frisson fébrile suit ou même précède ces symptômes; dès qu'il est passé, une extrême chaleur remplace le froid du corps et des extrémités; les tumeurs paraissent alors : il faut se hâter d'agir, parce que, immédiatement après, la gangrène gagne et le bœuf succombe, en se plaignant, s'agitant et grinçant les dents.

Dès le commencement du frisson, on tâchera de faciliter l'éruption des tumeurs, en bouchonnant fortement, en donnant des breuvages sudorifiques, indiqués pour le charbon blanc; en rendant la circulation libre, en portant sur l'animal bien couvert un grand chaudron plein d'eau bouillante; enfin, en multipliant les lavements purgatifs suivants.

Lavements purgatifs contre le charbon.

Ayez feuilles de mercuriale, deux poignées, bouillies légèrement dans deux litres d'eau; coulez sur 62 grammes de feuilles de séné; faites infuser deux heures; ajoutez oximel simple et sel d'epsum, 125 grammes. Ou bien, faites bouillir la mercuriale seulement et ajoutez-y un demi-litre de sel d'epsum.

Ou bien encore, un litre d'huile de lin, dans laquelle on met 45 grammes de sel de table.

Quand l'éruption est précédée de ces remèdes, la crise est favorable : après l'éruption, suivez le traitement indi-

qué pour le charbon blanc, excepte que vous remplacerez les gommes par l'alcali volatil fluor : scarifiez, cautérisez les tumeurs et pansez-les comme tous les autres charbons.

§ 13. — *Charbon musaraigne.*

J'expliquerai plus loin d'où vient ce nom bizarre. Ce charbon est un dépôt critique à la partie supérieure et intérieure de la cuisse; il survient subitement, après quelque fièvre inflammatoire; l'animal boite, est sans force, et les accidents de toute espèce se succèdent avec tant de rapidité, que souvent l'animal meurt en moins d'un jour ou d'une demi-journée. Le traitement de cette dangereuse maladie est à peu près celui du bubon pestilentiel. Scarifiez la tumeur, lavez-la avec l'essence de térébenthine, quatre fois en cinq heures; fomentez avec l'eau d'alibour, ou bien de la teinture d'aloès; recouvrez la plaie avec l'onguent vésicatoire.

Administrez les lavements rafraîchissants ou émollients et donnez l'eau acidulée pour seule nourriture; frottez la jambe avec des frictions de mauve, de guimauve ou de seneçon; si le premier jour la respiration est gênée, il sera bon de saigner l'animal.

§ 14. — *Contusions.*

Les contusions qui semblent devoir appartenir, par leur nature, à l'article des *maladies d'accident*, font partie, par leurs suites, des tumeurs inflammatoires. Un coup de corne, de pierre, de bâton, une chûte, etc. produisent des contusions plus ou moins dangereuses, selon les endroits qu'ils ont offensés. Il faut s'empresser de mettre empêchement à ce que les contusions ne suppurent.

Quand l'inflammation est produite par le relâchement des fibres, comme après les entorses, les chûtes ou violentes contusions, il faut les raffermir en appliquant sur-le-champ, l'eau d'alibour ou de goulard, indiquées pour les tumeurs phlegmoneuses, ou à leur défaut, l'eau commune froide fortement saturée de sel.

On peut encore prendre un morceau de pain tendre, le tremper dans de l'eau fraîche de puits et l'appliquer sur la partie malade en le maintenant humide tout le jour.

Si la contusion occasionne une forte inflammation, il faut la traiter comme le phlegmon : si la suppuration s'établit, on doit employer les remèdes prescrits pour l'abcès.

§ 15. — *Plaies.*

Les plaies sont simples et composées : les premières, uniques et sans perte de substance, se guérissent aisément : on rapproche les bords de la peau, on les arrose avec quelques gouttes de baume du commandeur, qu'on recouvre avec un plumasseau trempé de même liqueur: si l'on ne peut se procurer le beaume du commandeur, on asperge le plumasseau d'eau-de-vie ou d'eau vulnéraire, ou de suc de mille-feuilles, ou de scordium. On maintient cet appareil avec une bande de toile, et quand on le lève, au bout de deux jours, la plaie est ordinairement guérie.

Les plaies composées, c'est-à-dire jointes à d'autres plaies, comme une division à l'os en même temps qu'aux chairs doivent être garnies d'un plumasseau d'étoupes, légèrement couvert d'onguent basilicum : après avoir mis deux ou trois appareils de ce genre, on finit par le laver d'abord avec l'essence de térébenthine, puis avec de l'eau tiède saturée de sel de table : de la charpie en poudre est disposée sur la plaie après l'ablution.

Il ne faut pas trop souvent panser les plaies, non seulement pour ne les point exposer au froid, mais encore pour ne point interrompre l'opération de la nature. Les pansements doivent être faits toutes les vingt-quatre heures, en été, et en hiver toutes les trente-six ou quarante-huit heures; s'il y avait des vers dans les plaies, on les détruirait avec l'essence de térébenthine.

Quand le bouvier pansera les plaies de ses bestiaux, il fera bien d'avoir à portée du vinaigre et quelques *lycoperdons* ou *vesses de loup*, espèce de petit champignon

blanc, qui, lorsque sa première pellicule est tombée, en porte une seconde d'un brun foncé, dans laquelle est une poudre de même couleur. Ce vinaigre servirait à étuver la plaie, si elle donnait beaucoup de sang, et la poudre de lycoperdon, contenue avec un tampon d'étoupes et un bandage, arrêterait le sang, si le vinaigre ne suffisait pas.

§ 16. — *Ulcères.*

Les ulcères sont ou bénins ou malins : dans le premier cas, la suppuration est blanche; dans le second cas, elle forme une eau roussâtre, et les chairs sont quelquefois baveuses. L'ulcère bénin se traite comme les plaies; l'ulcère malin, qui tend à la gangrène, doit être coupé avec un rasoir, jusqu'au sang. Alors il forme une plaie ordinaire, que l'on panse d'abord avec le digestif animé contre la gangrène: on termine ensuite de la même manière que pour l'ulcère bénin.

Toute plaie noirâtre, sèche, d'une couleur plombée, doit être traitée comme l'ulcère malin; toute petite plaie qui produit une grande suppuration, annonce un fond; alors on ouvrira ce fond avec un bistouri et la sonde: on finit comme pour l'ulcère malin. Appelez toujours en ce cas un vétérinaire expérimenté. Les ulcères calleux et fongueux, c'est-à-dire avec excroissance de chair, se rasent et se traitent aussi comme l'ulcère malin.

MALADIES DES YEUX.

§ 17. — *Chassie des paupières.*

L'habitude de laver les yeux des bœufs, le matin, avec de l'eau fraîche, dissipe les rougeurs passagères qui viennent de la poussière, et prévient la chassie, ainsi que les autres maux des yeux. La chassie est une fausse ophtalmie qui fait suinter des paupières une humeur gluante qui les colle. Cette incommodité ne doit pas être négligée : lorsqu'elle est récente, on la guérit, en lavant souvent la partie avec l'eau de guimauve; lorsqu'elle est ancienne, on l'étuve avec une infusion de fleurs de roses rouges dans du vin.

§ 18. — *Enflure des paupières.*

La piqûre des insectes, des déchirures d'épines, des coups, la suite de diverses tumeurs ou plusieurs autres causes, enflent souvent les paupières du bétail; considérez de quelle espèce est l'enflure ou tumeur, soit inflammatoire, œdémateuse, emphysématique, etc. Selon vos observations, mettez en usage les remèdes indiqués pour ces différentes sortes de tumeurs.

§ 19. — *Ophtalmie ou inflammation des yeux.*

C'est la maladie la plus commune des yeux; le blanc de l'œil est fort rouge: l'animal ferme les yeux et ne peut supporter la lumière. Saignez d'abord et fréquemment à la veine du cou, nommée jugulaire, jusqu'à ce que l'inflammation soit diminuée; bassinez souvent les yeux avec une infusion de guimauve, et appliquez-y des compresses trempées de cette liqueur; faites boire habituellement à l'animal du petit-lait mêlé d'un sixième de vinaigre; donnez-lui souvent pour breuvage une décoction de mauve et graine de lin, édulcorée de miel, ainsi que l'un des breuvages suivants.

Breuvages rafraîchissants et anti-septiques

Prenez racines fraîches d'oseille et de fraisier, ou, à leur défaut, de patience sauvage, ou de chicorée, ou de nénuphar, ou de chiendent, ou de grande consoude, de chacun, une poignée: si l'on n'a que des racines sèches, on n'en met qu'une demi-poignée; ayez aussi feuilles d'oseille et de laitue, ou d'alleluia, ou de bourrache, ou d'endive, de chacun encore, une poignée; faites bouillir le tout dans deux litres 1/2 d'eau, et réduire à deux litres; passez, ajoutez à la colature cristal minéral ou sel de nitre purifié et pulvérisé, 7 grammes; laissez refroidir et donnez pour une dose.

Ou bien ratissez et découpez 91 grammes de racine de guimauve, feuilles d'oseille, deux poignées; faites bouillir légèrement dans deux litres d'eau, passez la décoction, ajoutez-y 31 grammes de vinaigre, et donnez pour une dose.

Administrez des lavements d'eau tiède, et passez un séton au cou; si au bout de trois jours, la rougeur de l'œil persiste, purgez l'animal avec le remède suivant.

Purgatif propre au déclin des fièvres inflammatoires.

Séné mondé, 62 grammes; crème de tartre, 31 grammes ou autant de sel d'epsum à son défaut, le tout bouilli trois ou quatre minutes dans une decoction de racine de guimauve, doit être retiré du feu, infusé, passé avec expression et donné à froid pour une dose.

Deux autres jours après, si l'ophtalmie n'est point guérie, on bassinera les yeux avec de l'eau tiède animée de quelques gouttes d'eau-de-vie; et l'on fera prendre des bains de rivière à l'animal jusque sous le ventre, une heure le matin et autant le soir.

Les lotions de fleurs de sureau et de camomille, infusées à la dose d'une demi-poignée chacune, dans un litre d'eau; un verre de vin rouge animé par quelques gouttes du baume du commandeur, me paraissent d'excellents remèdes, principalement ce dernier collyre. Voici comment vous l'emploierez : vous y tremperez le bout pointu d'un très petit linge ou un brin de paille, et le laisserez egoutter dans le grand angle de l'œil; cinq à six gouttes suffiront, en ayant soin de répéter l'opération huit fois par jour.

§ 20. — *Rougeur de l'œil.*

Une rougeur sans inflammation ni douleur tache fortement l'œil du bœuf; cette incommodité est ordinairement produite par une légère contusion : versez avec une paille quelques gouttes de sang de pigeon, ou d'eau vulnéraire, d'eau de rose, d'eau-de-vie camphrée; si ces remèdes résolutifs ne dissipent pas la rougeur en très-peu de jours, il faudra saigner l'animal.

§ 21. — *Larmoiement*

La chassie, l'ophtalmie et autres maux de la vue produisent quelquefois un écoulement continuel de larmes, dont la matière est si âcre, qu'elle excorie la peau des joues où elle se répand; lavez tout de suite les yeux avec

de l'eau un peu dégourdie, et bientôt avec le collyre suivant.

Collyre fortifiant contre le larmoiement.

Mêlez 125 grammes d'eau de fenouil, et 46 grammes d'esprit-de-vin camphré.

§ 22. — *Fistule lacrymale.*

C'est une tumeur inflammatoire qui se montre au grand angle de l'œil; elle perce bientôt, forme un abcès et donne lieu à la fistule. Le larmoiement ancien est une des causes de ce mal, que l'on traite comme le phlegmon et l'abcès.

§ 23. — *Taies sur l'œil.*

Les taies ou taches blanchâtres qui obscurcissent la cornée, proviennent des fluxions ou ophtalmies et des ulcères de cette partie. Quand la taie est récente on la fait disparaître en la saupoudrant avec du sucre candi pulvérisé; quand elle est superficielle, ce que l'on connaît à sa grande blancheur, on la dissipe en la touchant avec du fiel de brochet ou de carpe, ou de perdrix, et en y instillant souvent de l'eau froide, dans laquelle on aura mis quelques gouttes d'eau-de-vie; mais un blanc d'œuf du jour, dans lequel on a tourné un morceau d'alun, surpasse tous ces remèdes; l'espèce de pommade qu'il fournit doit remplir l'œil à demeure jusqu'à la guérison; on l'assujettit au moyen d'un bandage: les taies anciennes, reputées incurables, le dragon même, lorsqu'il commence à se former, cèdent à cet excellent collyre.

§ 24. — *Goutte sereine et cataracte.*

On sait que cette maladie éteint graduellement la vue, sans vice apparent dans les yeux; l'aveuglement arrive quelquefois tout d'un coup. Dans le commencement, les saignées, les sétons, les purgatifs de séné et d'aloès succotrin, la vapeur de l'esprit-de-vin, du café, qu'on approche tout près des yeux de l'animal, sont les remèdes le plus en usage; mais lorsque des bœufs ou des vaches sont atteints de cette infirmité incurable, il faut les engraisser et les envoyer à la boucherie.

MALADIES DES NASEAUX.

§ 25. — *Écoulement des naseaux.*

La principale maladie des naseaux est un écoulement d'humeur, tantôt liquide, tantôt épaisse, semblable au pus ou à une écume jaunâtre-verdâtre; mais réellement cet écoulement est moins une maladie particulière que le symptôme ou la suite de la morfondure ou de la péripneumonie (voyez plus bas aux *Maladies de la poitrine*). Il convient donc de combattre la cause, et l'effet cessera aussitôt. Les seuls remèdes particuliers que l'on doive administrer pour l'écoulement, sont des injections d'eau de mauve, ou guimauve, ou mercuriale, ou pariétaire, qui adouciront l'âcreté de l'humeur, et des fumigations des mêmes plantes. Dans le cours et sur la fin de la maladie, on emploiera l'injection d'orge, aigremoine et noyer, déjà indiquée pour nettoyer la langue charbonneuse; ou nettoiera au si les naseaux avec une fumigation composée d'un petit picotin d'orge bouillie et crevée dans suffisante quantité d'eau.

Si les naseaux, infectés par l'écoulement, se remplissent de chancres, on coupera ces tumeurs et on les touchera avec l'esprit de vitriol, comme il a été dit pour *le charbon dans la bouche*; on multipliera les injections et fumigations détersives ou qui nettoient, dont nous venons de parler en dernier lieu.

§ 26. — *Saignement des naseaux.*

Des exercices violents, l'abus des remèdes échauffants, des sternutatoires, la rupture de quelque vaisseau, comme après un coup, une chute, etc., peuvent occasionner l'hémorragie des naseaux chez le bœuf: introduisez promptement dans les naseaux des tampons d'étoupes imbibées dans du vinaigre; au défaut de vinaigre bien fort, on les trempe dans de l'encre à écrire, et on applique tout autour de la tête et du cou de l'animal des linges plongés dans l'eau froide et nitrée, ou dans la vinaigre.

Si le saignement résiste, jetez quelques seaux d'eau froide sur la tête et sur le corps; en même temps sai-

gnez l'animal au cou ou à la veine crurale, ou au plat de la cuisse, ou coupez-lui quelques nœuds de l'extrémité inférieure de la queue; donnez-lui ensuite le breuvage *rafraîchissant et anti-septique* indiqué pour l'ophtalmie, et une decoction semblable en lavements, ou bien des lavements de petit-lait, et d'eau acidulée legèrement par le vinaigre.

Il est bien important de ne pas laisser les tampons plus d'un quart-d'heure dans les naseaux, de crainte que le sang n'aille inonder la panse et le poumon en s'écoulant par l'arrière-bouche. J. Robinet dit l'avoir vu arriver à un bœuf qui mourut aux champs quelques heures après qu'on lui eut administré ces tampons.

MALADIES DE LA BOUCHE.

§ 27. *Aphtes.*

En traitant du charbon, nous avons fait connaître le plus dangereux mal de la bouche : les autres maux sont infiniment moins graves, mais il ne faut point les negliger : ils sont entièrement du ressort du bouvier. Nous allons d'abord nous occuper des aphtes.

Ce sont de petits ulcères superficiels et de peu d'étendue, situés sur la langue, les lèvres, les gencives et le palais : renfermée dans la bouche, c'est une maladie légère ; mais il arrive quelquefois qu'elle s'étend le long de l'œsophage, des estomacs et des intestins, et qu'elle excite la fièvre, le dévoiement et la dyssenterie : on voit combien il importe de traiter les aphtes à temps. On peut dire, pour ces legers ulcères, ce que l'on a fait observer pour l'écoulement des naseaux; il faut combattre la cause, qui est souvent une disposition à la putridité, et toujours à l'inflammation. Quand les aphtes ont lieu pendant une maladie, il sera bon de ne songer à leur guérison qu'après celle de la maladie principale, parce qu'ils peuvent être une crise salutaire : ces petits ulcères cèdent facilement à l'esprit de vitriol ou de soufre, qu'on adoucit avec un peu de miel rosat. On se sert à leur défaut d'eau de rabel; mais il est préférables de laver la bouche avec la préparation suivante, et de l'employer en mastigadour.

Masticatoire anti-putride contre les aphtes.

Prenez gousses d'ail pilées, quatre; sel de table, une cuillerée à bouche; poivre concassé, 31 grammes; faites bouillir le tout un instant dans un verre de vinaigre; trempez dans ce mélange un linge dont vous entourerez un billot; vous administrerez ce masticatoire pendant une heure, matin et soir.

§ 28. — *Excoriation ou écorchement de la langue.*

Une espèce de maladie inflammatoire et putride, produite par des herbages et feuilles d'arbrisseaux infectés de chenilles, rend la langue excoriée, comme si on la mettait dans de l'eau bouillante; pour enlever la peau rude dont elle est recouverte, il faut combattre ce mal en faisant boire à l'animal de l'eau vinaigrée, en lui donnant chaque jour le breuvage anti-putride indiqué contre la gangrène, ou le suivant.

Breuvage tempérant et anti-gangréneux.

Prenez feuilles de chicorée sauvage, quatre poignées; sel de nitre, 16 grammes; faites bouillir le tout dans un litre 1/2 d'eau, environ un quart-d'heure: ajoutez-y feuilles de sauge et d'absinthe, de chacune une poignée; retirez le vase du feu, couvrez, laissez infuser une heure, passez à travers un linge et mettez dans la colature, quinquina en poudre, 16 grammes; eau de rabel, 4 grammes dans laquelle vous aurez fait dissoudre 7 grammes de camphre.

Donnez en boisson et en lavements le breuvage anti-septique de feuilles d'oseille et de sel de nitre; employez aussi en lavements le petit-lait aciduté; lavez de temps en temps la langue pelée avec du vin miellé, dont la proportion sera de 125 grammes de miel, qu'on fera fondre dans un demi-litre de vin rouge, ensuite on mettra dans la bouche de l'animal un billot enveloppé d'un linge enduit de miel, pendant une demi-heure; on reitérera ce masticatoire quatre fois le jour.

Barbillons.

Voyez, pour cette prétendue maladie, le chapitre où nous indiquons les erreurs des bouviers.

§ 29. — *Luette relâchée.*

Cette maladie légère est extrêmement incommode, car l'animal ne peut rien avaler. Quand vous voyez un bœuf en bon état, faire d'inutiles efforts pour prendre sa nourriture, ouvrez-lui la bouche, regardez au fond et vous apercevrez le relâchement. On y remédie souvent en introduisant sur la luette un morceau de bois plot, flexible et saupoudré de poivre en poudre; mais il vaut mieux employer le gargarisme suivant.

Prenez feuilles de plantin, quatre poignées; faites-les bouillir un instant dans un litre d'eau; passez cette décoction, ajoutez-y deux verres de vinaigre et 16 grammes de poivre en poudre. Ce mélange refroidi, vous élèverez la tête du bœuf: et lui ouvrant la bouche, vous lui jetterez deux verres de cette liqueur sur la luette, et vous continuerez jusqu'à ce qu'elle soit dans son état naturel. Ne donnez à manger à l'animal que de l'herbe ou du regain arrosé d'eau salée, pendant trois jours.

§ 30. — *Étranguillons.*

L'étranguillon ou étranguillons est l'inflammation des glandes de l'arrière-bouche; elle est ainsi nommée parce que le bœuf qui en est atteint ne peut presque pas manger et boire : l'enflure de la tête, de la langue et des yeux sert aussi à caractériser cette maladie.

Il faut alors faire promptement, une, deux ou trois saignées, suivant le degré de l'inflammation; on donnera ensuite le breuvage adoucissant composé de guimauve, graine de lin et miel; on emploiera les lavements de petit-lait ou decoction de feuilles d'oseille nitrée; enfin, on étuvera souvent la tête et le gosier avec une décoction de plantes émollientes, comme mauves, bouillon blanc, pas-d'âne, pariétaire, mercuriale, etc.

§ 31. — *Roideur.*

Le cou, la tête, les reins et les articulations sont quelquef is si roides que l'animal ne peut remuer ni le cou ni la tête. Pour diminuer la tension des fibres, qui cause la roideur, on les fomentera avec la décoction tiède des plantes indiquées ci-dessus, et on y appliquera le cataplasme émollient de feuilles de mauve, ou celui de mie de pain bouillie dans du lait. La roideur passera au bout de quelques jours; si elle persiste, elle sera alors causée par l'engorgement des vaisseaux, par quelque coup, etc., et il faudrait saigner l'animal, le mettre à la diète et autres remèdes généraux.

§ 32. — *Avant-cœur ou ancœur.*

Les bêtes à cornes éprouvent quelquefois au fanon une enflure que l'on nomme *avant-cœur*, *ancœur* ou *mal de fanon*: sans vous arrêter aux prescriptions particulières pour cette maladie, examinez de quelle nature est la tumeur et traitez-la en conséquence; seulement si elle était phlegmoneuse, et que l'inflammation s'accrût rapidement depuis la partie intérieure du fanon jusque sous la gorge, ouvrez la tumeur avant sa maturité; l'incision faite, introduisez dans la plaie un plumasseau chargé de l'onguent vésicatoire, puis recousez par-dessus les bords ou lèvres de la peau avec du gros fil ciré et une aiguille. Au bout de deux jours, décousez, levez l'appareil et bassinez souvent avec la fomentation des plantes émollientes; terminez par les pansements indiqués pour l'ulcère bénin.

MALADIES DES ARTICULATIONS.

§ 33. — *Effort d'articulation.*

Les bœufs sont moins sujets que les chevaux aux luxations incomplètes, ou membres démis; mais il en est encore beaucoup chez qui la luxation incomplète du bras avec l'épaule, du canon avec les os du paturon, les rend boiteux toute leur vie Par l'effort d'articulation, les ligaments qui contiennent les os articulaires, étant distendus ou tiraillés, il faut les raffermir sur-le-champ,

soit en les fomentant avec de l'eau froide saturée de sel, un morceau de pain tendre, trempé dans l'eau du puits, et maintenu humide, soit avec la fomentation des herbes aromatiques (comme sauge, thym, lavande, romarin, absinthe), soit avec l'eau d'alibour. Si l'engorgement est formé, que la chaleur et une tention douloureuse annoncent une tumeur, on suivra le traitement du phlegmon.

§ 34. — *Effort des reins.*

L'effort des reins que font les bêtes à cornes en tombant ou en se relevant, a encore été mis sur le compte de la musaraigne. (Voyez *Erreurs des Bouviers.*) Le symptôme particulier de cet accident est un mouvement alternatif qui se remarque sur les côtés, comme le *tour de bateau* du cheval.

On traite ce mal comme le phlegmon, en commençant par les cataplasmes adoucissants; ensuite on frotte les reins avec parties égales d'esprit de terebenthine et d'eau-de-vie, et surtout on empêche l'animal de se coucher, crainte qu'en se relevant il ne renouvelle l'effort.

§ 35. — *Crampe au jarret.*

On sait que cette indisposition est une roideur du jarret, qui met obstacle à la flexion de la jambe: quand la crampe dure et continue au-delà d'un quart-d'heure, surtout si elle est fréquente, frottez fortement le jarret et la jambe de bas en haut avec un bouchon de paille, mouillé d'esprit de térébenthine.

§ 36. — *Varice articulaire.*

La varice est un boursoufflement qui survient au-dedans du jarret, sur son articulation. Cette tumeur vient souvent à la suite d'un ancien effort de jarret. Le remède à ce mal est de frotter la partie avec de l'extrait de saturne pendant, au plus, huit jours. Ce temps écoulé, si la varice n'est point guérie, on y appliquera des pointes de feu.

§ 37. — *Entorse* (*vulgairement mémarchure, tressaut, mal de nerfs.*)

Lorsque le pied du bœuf a été comprimé, ou serré

dans une ornière, entre deux pavés, que l'animal a fait un faux pas, etc., et que par suite il ait fait un effort de boulet et boite, le bouvier considérera si l'articulation de la jambe boiteuse est plus chaude que celle de la jambe opposée. Si cela est, et que l'animal feigne lorsqu'on la lui touche, c'est l'annonce d'une entorse. Alors, sur le champ, saignez l'animal pour prévenir l'engorgement, et employez les remèdes prescrits ci-dessus pour l'*effort d'articulation*. Autrement, suivez le traitement du phlegmon; mais communément les fomentations et cataplasmes suffisent.

MALADIE DES PIEDS.

§ 38. — *Boiterie.*

Lorsque le bœuf boite, il faut examiner si le mal est apparent ou non, s'il n'y a ui plaie ni tumeur, il faut tâter la jambe depuis la pointe de l'épaule jusque sur le sabot, par-devant. Si l'animal boite de derrière, on passera doucement la main, depuis le bout du plat de la cuisse jusqu'en bas, pour voir s'il feint plus dans un endroit que dans l'autre.

Quand vous vous serez assuré qu'il n'y a ni enflure ni sensibilité douloureuse, vous prendrez le pied, le nettoierez de toute ordure, pierres, chicots, etc., et pincerez doucement et également la sole de corne dans son pourtour pour la sonder; si l'animal feint, en retirant son pied, vous ferez une légère ouverture à cet endroit pour découvrir la cause de sa boiterie, si au contraire il ne feint pas, et que vous ne voyiez aucune cause, vous ferez prendre quelques bains à l'animal, le laisserez quelque temps en repos, et le verrez bientôt guéri.

§ 39. — *Enclouure.*

Quand vous examinez le pied du bœuf qui boite, et que vous trouvez dans l'entre-deux du sabot, la fourchette et les talons, un clou on un caillou, une épine, un morceau de verre, un chicot de bois ou autres choses semblables, vous le retirerez le plus délicatement possible. Quoique le sang sorte souvent en abondance, il n'y a

pas ordinairement de danger, il suffira d'y mettre un plumasseau imbibé d'essence de térébenthine : c'est un mal léger qui se guérit de lui-même.

Mais si le séjour du clou, chicot, épine, etc., a formé de la suppuration, il faut faire une ouverture pour lui donner issue et empêcher qu'elle ne remonte à la couronne et aux environs; on pansera ensuite la plaie avec la térébenthine mêlée de son essence.

Nous ne conseillons pas les résolutifs, tels que le vitriol, le blanc d'œuf délayant de la suie de cheminée, le vinaigre avec la terre, etc., que l'on prescrit communément pour ronger les chairs baveuses et les filandres. En donnant ces nuisibles prescriptions, la routine ne songe pas que le pus, ne trouvant point d'écoulement, séjourne dans le pied, creuse, fuse et produit un ravage extrême en attaquant les tendons et les ligaments : l'enclouure alors devient bien souvent incurable.

§ 40. — *Inflammation des pieds.*

Il se forme fréquemment dans la fourchette ou dans l'entre-deux des sabots, ou sur la sole, un amas de sable ou de terre qui, par un séjour prolongé, fait une espèce de mastic et contraint l'animal à boiter. Pour remédier à cet accident, qu'un peu de soin prévient toujours, il faut laver le pied avec de l'eau tiède, et appliquer sur la sole les cataplasmes adoucissants de feuilles de guimauve, mauve, ou de panade de mie de pain et de lait frais. L'inflammation est-elle considérable, y a-t-il chaleur, douleur, rougeur, engorgement? saignez le bœuf à la pince, comme je l'ai indiqué à la manière de saigner, et enveloppez le dessus et le dessous du pied avec les cataplasmes ci-dessus; vous pouvez aussi mettre tout simplement un morceau de mie de pain imbibé d'eau tiède. Si l'inflammation dégénère en vessies, plaie, ulcère, gangrène, vous recourrez au traitement indiqué pour chacune de ces maladies; les vessies s'ouvrent avec des ciseaux pour épancher leur serosité, et se pansent avec des plumasseaux imbibés de teinture d'aloès. Il en est de même pour la maladie dite *crapaud du bœuf.*

§ 41. — *Fourbure.*

La fourbure, qui paraît attaquer le jeu des muscles et des articulations, se montre presque toujours aux pieds. La couronne, qui est la partie supérieure du dessus du sabot, est sensible; les jambes sont enflées, quelquefois il n'y a que celles de devant; l'animal ne peut ni marcher ni remuer les pieds, et les extrémités semblent être d'une seule pièce. Un travail, une marche forcée, le passage subit du chaud au froid, sont les causes ordinaires de la fourbure : si l'on a lieu de penser qu'elle tient à la première, on saignera une ou deux fois à la jugulaire, puis on fera dissoudre 31 grammes d'assa-fœtida dans un quart de litre de vinaigre bouillant; on y ajoutera autant de thériaque, et dès qu'elle sera fondue on mêlera le tout dans un litre de vin rouge froid, et on le fera avaler à jeûn à l'animal, après l'avoir bien couvert; on lui bouchonnera doucement les jambes depuis le bas jusqu'en haut, et on le promènera un peu de temps à autre, afin de rétablir la circulation et le jeu des muscles.

Si la seconde cause produit la fourbure, vous saignez également le bœuf et lui donnez plusieurs lavements de plantes émollientes, telles que feuilles de mauve, pariétaire, pas-d'âne, violette, etc.; ensuite vous mêlez parties égales d'eau-de-vie et d'essence de térébenthine, et vous en frottez les reins et les jambes malades, jusqu'aux couronnes, pour ranimer la circulation et raffermir les fibres. Vous réitérerez ces lotions de trois heures en trois heures, et vous promènerez l'animal sept à huit fois dans la journée, un quart-d'heure ou une demi-heure, selon qu'il sera en état. Le lendemain vous lui préparerez et ferez prendre le breuvage suivant : dans un litre 1/2 d'eau mettez un demi-litre de sel de table, ajoutez le jus de huit ognons pilés, puis recommencez à frotter entre le boulet et la couronne, avec l'essence de térébenthine pure; si le bœuf n'était pas guéri, vous continueriez ces remèdes le jour suivant.

Lorsqu'on néglige ou traite mal la fourbure et l'enclouure, les sabots tombent et le mal est incurable.

§ 42. — *Seime ou fente aux sabots.*

La seime est une fente qu'on remarque depuis le haut du sabot jusqu'en bas; dès qu'on l'a reconnue il faut en rafraîchir les bords en poussant légèrement le bistouri jusqu'au vif. Cela fait, on y applique un plumasseau chargé de térébenthine, que l'on serre fortement de peur que la chair ne surmonte la corne.

Nous avons dit que l'on prévient la seime en empêchant le dessèchement du pied; comme ce dessèchement la cause seul, il faut humecter la corne, en appliquant autour du sabot une emmiellure de miel et de saindoux mêlés par égales parties. Lors même que la seime ne se montrerait pas quand le pied ou la sole de corne sont desséchés, on doit les entretenir souples en les graissant avec du saindoux ou les fèces d'une huile quelconque.

Si au contraire la fourchette, trop humide, se trouve échauffée ou pourrie, app'iquez-y un mélange de blanc de céruse et de vert-de-gris, delayé dans une suffisante quantité de vinaigre; ce topique absorbant dessèche convenablement.

MALADIES EXTÉRIEURES DU VENTRE.

§ 43. — *Enflure du ventre par intempérance.*

En traitant de la nourriture, nous avons vu que lorsque les bêtes à cornes mangent avec trop d'avidité des herbes et pâtures trop succulentes, comme la luzerne, les jeunes pousses d'arbres, les coquelicots, le ventre enfle considérablement, se durcit, la rumination cesse, et l'animal peut à peine respirer. Ce n'est pas tout, la fermentation de ces aliments verts, entassés dans la panse, est quelquefois si prompte, les estomacs sont tellement tendus et d'un volume si prodigieux, que les bestiaux tombent comme frappés de la foudre: cette dangereuse enflure est seulement occasionnée par la masse et la fermentation des aliments, de l'herbe pleine de rosée, et par la dilatation excessive d'un air qui sort impétueusement dès qu'on lui procure une issue.

Il faut donc lui ouvrir un passage: à cet effet, dès qu'il s'aperçoit du gonflement excessif des flancs, et que

la peau semble rebondie comme une vessie, le bouvier introduit dans le flanc gauche, entre les côtes et les hanches une canule pointue percée de plusieurs trous, dans sa longueur; l'air s'échappe par ces trous, et l'animal désenfle souvent. Plusieurs pâtres ont pour habitude d'enfoncer un canif dans le flanc, à 10 centimètres des reins et des dernières côtes, puis ils introduisent dans cette ouverture une canule de sureau pour que l'air s'échappe; mais lorsque l'enflure est considérable, le danger est si imminent, qu'il ne faut point perdre de temps à ces essais.

Donnez promptement des breuvages alcalins, comme l'eau de chaux à la dose d'un litre; si cela n'opère pas assez vite, donnez bientôt après 31 grammes d'alcali fluor ou ammoniac dans un litre d'infusion d'herbes aromatiques. Multipliez les lavements émollients de pariétaire: jetez plusieurs seaux d'eau fraîche sur le dos, réchauffez le dessous du ventre avec une bassinoire pleine de feu: si l'enflure diminue, faites courir la bête, mais très-peu, parce que souvent le fourbure se joint à l'enflure; on peut aussi faire nager l'animal dans une rivière ou un étang. Après avoir réitéré le breuvage d'alcali fluor, l'enflure cessée, on tiendra un jour ou deux l'animal à la diète. Quand l'enflure est menaçante on doit sur-le-champ avoir recours à la ponction par le trois-quarts, que nous avons décrite dans le chapitre des remèdes.

§ 44. — *Enflure du ventre par irritation.*

L'enflure du ventre est due à la trop grande quantité de bons aliments; celle-ci provient des aliments viciés et caustiques, quelque peu qu'en ait mangé le bétail. Nous avons donné la liste des plantes dangereuses, telles que les colchiques, renoncules ou clairs bassins, tithymales ou réveille-matin, les grains bruinés, les pousses des plantes altérées par ce qu'on appelle *brouissure* du printemps après les gelées, etc. On distingue cette enflure de la précédente en ce que l'animal éprouve une rétention d'urine ou pisse le sang, et rend une bouse liquide mêlée de matières sanguinolentes. En examinant soigneusement ces symptômes, le bouvier observera aussi les plan-

tes des endroits où le bœuf a pâturé : il y trouvera immanquablement quelques herbes pernicieuses, et donnera en assurance les remèdes suivants.

Breuvages de lait tiède à la dose d'un litre, de décoction de graines de lin et de racines de guimauve, d'huile d'olives ou de lin un demi-litre, légèrement tiède, et autres boissons mucilagineuses reitérées d'heure en heure et même plus souvent ; lavements émollients de substances semblables. On donne ensuite le purgatif anti-putride que nous avons indiqué pour l'ophtalmie : trois ou quatre jours après la purgation on donne de temps en temps à l'animal du pain trempé dans du lait, et on le remet ensuite à l'ordinaire.

§ 45. — *Enflure du ventre occasionnée par les vents, ou tympanite.*

Cette indisposition, qui affecte aussi le bas-ventre, est produite par une quantité de vents renfermés dans cette partie et dans les boyaux ; la peau du ventre est tellement tendue, qu'elle rend un son sourd quand on le frappe : c'est le dernier degré des tranchées venteuses. Outre cette tension du ventre, la constipation et les vains efforts de l'animal pour rendre les vents, font reconnaître la tympanite.

Mettez de suite en usage les frictions sèches ou bouchonnements, saignez sitôt que vous serez assuré que la digestion des aliments est faite : donnez le breuvage suivant.

Breuvage stomachique, carminatif ou anti-venteux.

Prenez feuilles de sauge, de menthe, d'absinthe, de chacune, une poignée, baies de genièvre et semences d'anis, de chacune une demi-poignée ; faites légèrement bouillir le tout pendant cinq minutes, dans un litre d'eau; retirez du feu et faites infuser en couvrant le vase ; la liqueur froide, passez; ajoutez-y un litre de vin rouge, et donnez-en deux doses à six heures de distance.

Donnez en même temps les lavements que voici :

Lavements carminatifs ou anti-venteux.

Prenez feuilles de mercuriale, dite *foireuse*, et fleurs

de camomille (petite marguerite à odeur forte), de chanvre, une poignée; semences d'anis ou de coriandre, une demi-poignée; faites bouillir légèrement dans deux litres d'eau, retirez du feu, laissez infuser une heure, et passez.

Promenez de temps à autre un peu l'animal, tenez-le à la diète; le lendemain réitérez les remèdes prescrits : s'il est encore constipé, faites lui boire trois litres de petit-lait à chaque fois, et donnez-lui ces lavements.

Lavements purgatifs.

Prenez feuilles de mercuriale, deux poignées; faites bouillir légèrement dans deux litre, d'eau; coulez sur 62 grammes feuilles de séné, et ajoutez-y 190 grammes de sel d'epsum.

MALADIES D'ACCIDENT.

§ 46. — *Hernie du ventre ou coup de corne.*

Il n'est pas rare que les bestiaux se battent avec furie, et que leurs coups de corne produisent une petite bosse, annonce du déplacement d'un boyau, sans toutefois que la peau soit endommagée. Dans ce cas, la hernie n'est pas complètement formée, et on peut traiter la tumeur qui a suivi le coup de corne, comme il est dit à l'article *Contusion*; mais si les chairs du bas-ventre se séparent, que la bosse devienne considérable, et que les boyaux tombent sur la peau, il faut, pour tâcher de les remettre en place, bassiner la partie avec de l'eau-de-vie, et les soutenir par le moyen d'un suspensoir de toile.

§ 47. — *Brûlure.*

Le feu pris subitement à une étable, le contact de l'eau bouillante, la mauvaise application des cautères actuels, peuvent occasionner des brûlures aux bestiaux. Pilez rapidement des pommes de terre, appliquez-en la pulpe sur la partie brûlée, et renouvelez quatre fois le jour ce remède simple et efficace, ou bien faites promptement un mélange de vinaigre et de farine de froment, couvrez-en la brûlure, et laissez tomber d'elle-même la pâte séchée qui en résultera.

Si la brûlure était fort étendue, et qu'il n'y eût que la surpeau de levée, en forme de vessie, saignez l'animal pour prévenir l'inflammation, fomentez le mal avec de l'eau de racine de guimauve, et couvrez-le d'un cataplasme de farine de lin, délayée avec l'eau précédente.

§ 48. — *Corne cassée ou renfoncée.*

Quand le bœuf s'est cassé une corne, et qu'elle n'est pas tombée entièrement, on la coupe à l'endroit de la rupture avec un fer tranchant rougi au feu; on peut encore la scier jusqu'à l'os qui forme la seconde corne: on tiendra bien fermé la tête de l'animal.

On emploie aussi ces moyens lorsque les cornes se recourbent de manière à blesser l'animal. Si la première opération produit beaucoup de sang, pilez une poignée d'orties et de sel, appliquez sur la partie et garnissez-la d'étoupes. Employez aussi l'amadou, et la poudre de lycoperdon.

§ 49. — *Suffocation.*

Quand une étable est incendiée, et que les bestiaux se trouvent suffoqués par la fumée, il faut les traîner rapidement à la porte ou dans une cour; après les avoir exposés à l'air libre, faites-leur respirer sur-le-champ de l'alcali volatil fluor, ou à son défaut, de bon vinaigre, et mettez-leur deux plumasseaux imbibés de cette liqueur aux deux commissures des lèvres: prenez en même temps un soufflet, et soufflez-leur par la bouche et les narines; quand vous soufflerez par les narines, vous leur serrerez les lèvres; si au contraire, vous soufflez par la bouche, ce sont les narines que vous boucherez. Faute de cette précaution, l'air s'échapperait d'un côté ou de l'autre, et il n'entrerait rien dans les poumons. Dès que vous sentirez un petit battement de cœur, vous saignerez à la jugulaire.

§ 50. — *Morsures.*

Quand un chien ou un loup a fait de profondes morsures au bétail, il faut inciser la peau pour dégorger le sang extravasé; si les chairs sont meurtries, ou les

coupera jusqu'au vif afin d'établir une bonne suppuration; à cet effet on lave la plaie avec du vin chaud, et on y applique des plumasseaux imbibés d'essence de térébenthine : on finit le traitement comme celui de l'ulcère bénin.

§ 51. — *Rage.*

Incisez fortement la plaie produite par la morsure d'un animal enragé, ou plutôt appliquez-y un fer chauffé jusqu'au point de blanchir; donnez des lavemcents émollients; et si l'animal était en meilleur, bouchonnez-le fortement en le tenant bien couvert pour faciliter la transpiration; administrez en même temps le breuvage hydrophobique suivant.

Prenez tiges, feuilles et fleurs sèches de mouron rouge (*anagallis*), deux poignées; faites infuser dans un litre d'eau, et passez; ajoutez-y ensuite alkali volatil concret; donnez trois fois ce breuvage dans la journée, et deux fois dans la nuit; continuez à l'administrer ensuite matin et soir pendant six jours.

§ 52. — *Piqûres des insectes, ou vers du bouvier.*

Il est bon de faire passer dans une rivière ou un étang les bestiaux piqués par les insectes, et même de leur laver de temps en temps la peau avec une grosse éponge humide en manière de bouchon; cela suffit pour guérir les piqûres ordinaires; mais lorsqu'elles produisent des tumeurs, il faut les étuver avec du suc de persil ou de l'urine tiède. Si ces tumeurs sont inflammatoires, on les fomentera avec la décoction de plantes émollientes; si on soupçonne que la mouche-asile ait déposé ses œufs sous la peau, à l'endroit de ces tumeurs, il convient de les inciser, pour en tirer les œufs ou les vers et y appliquer les remèdes prescrits pour les contusions, ou un morceau de mie de pain trempé dans de l'eau de puits, ou seulement frotter de saindoux salé.

MALADIES DES OS.

§ 53. — *Luxations ou déplacement, et déboîtement des os.*

Lorsque, par des coups, des chûtes, des efforts ex-

traordinaires, un os est dérangé de sa place naturelle, le bouvier fera tirer doucement la jambe suivant les cas et repoussera l'os avec les mains pour le faire rentrer. L'opération achevée, il étuvera la partie avec de l'eau-de-vie camphrée, ou, à son défaut, avec de l'eau saturée de sel.

§ 54. — *Fracture des os.*

Que la fracture soit simple ou composée, c'est-à-dire, qu'il n'y ait qu'un os de cassé dans la partie blessée, ou qu'il y en ait deux, on la traite de même manière. Après avoir réuni l'os, on le retient en situation, par le moyen d'une compresse imbibée d'eau-de-vie camphrée, par-dessus laquelle on met un gros plumasseau d'étoupes, que l'on contient avec des éclisses, ou morceaux de bois très-minces, soutenue avec une bande de toile. Cela fait, on arrose l'appareil quatre fois le jour avec cette eau-de-vie, et on abandonne le reste à la nature.

Quant aux côtes cassées, comme on ne peut y mettre d'appareil, on se contente de les bassiner fréquemment avec de l'eau-de-vie camphrée. Le boitement, le cliquetis, la douleur, l'inflammation de la partie, avertissent assez de la fracture des os. Comme elle est très-difficile à guérir, si peu qu'elle soit considérable, il vaut mieux envoyer l'animal à la boucherie que d'essayer de la combattre.

§ 55. — *Carie, ou gangrène des os.*

Cette dissolution des os provient de coups violents, de chutes par l'impression de l'air ou par l'âcreté du pus d'une plaie voisine. On distingue la carie en raboteuse et vermoulue. Dans la première, on sent des aspérités sur la surface de l'os; dans la seconde, l'os est réduit en une espèce de poudre. Dans les deux cas, il s'écoule une matière noirâtre, il s'exhale une odeur infecte, et l'ulcère ne peut se cicatriser.

Panser fréquemment les plaies des os, les défendre des impressions de l'air en les couvrant d'un plumasseau imbibé de teinture d'aloès; les saupoudrer de myrrhe pulvérisée; enfin, emporter la carie vermoulue en râtis-

sant l'os avec une rugine jusqu'à ce qu'on ait enlevé toute la partie gâtée, ce qui se connaît quand on voit sortir quelques gouttes de sang, sont les seuls remèdes de cette cruelle et rare maladie.

§ 56. — *Ankylose.*

L'ankylose est une maladie des articulations, par laquelle les os réunis ou soudés ne forment plus qu'une seule pièce incapable de plier. L'ankylose la moins dangereuse est celle où seulement les ligaments ne sont plus flexibles. Les contusions, les luxations ou os démis, les fractures, le gonflement des os et des ligaments, les dépôts purulents, la carie, sont les causes les plus ordinaires de l'ankylose, à laquelle le cliquetis des os annonce une disposition prochaine; aussi, quand le bouvier entendra ce bruit fâcheux, doit-il penser à vendre ou engraisser l'animal qu'il menace; car, dès que les os sont soudés, le mal est incurable. On peut remédier à la sécheresse des ligaments en bassinant souvent la partie douloureuse avec la décoction épaisse et tiède de plantes émollientes, et en y appliquant des cataplasmes de mie de pain trempée dans du lait, et de farine de lin delayée avec l'eau de guimauve.

§ 57. — *Exostose, ou tumeurs des os.*

On connaît cette maladie à une élévation dure, insensible, qui se trouve située sur un os. Dès qu'on s'en aperçoit, on doit chercher à la résoudre en la bassinant avec l'extrait de saturne, ou avec le feu. Si celui-ci ne dissipe pas la tumeur, le mal est sans ressource.

MALADIES DE LA PEAU.

§ 58. — *La Gale.*

M. Chabert distingue la *gale sèche* et la *gale humide.* La première a des pustules remplies d'une matière visqueuse qui, bientôt desséchée sur la peau par le contact de l'air, se montre sous la forme d'écailles. Ces pustules sont très-petites, très-nombreuses et très-rapprochées; la démangeaison qu'elles produisent est extrême. La seconde

des boutons plus larges, remplis d'une humeur blanchâtre, et sont de véritables ulcères; aussi, la gale humide est-elle suivie de moins de démangeaison, mais de plus de douleurs que la gale sèche.

Presque toutes les causes des maladies condamnent le défaut de propreté et de soin, mais celle de la gale la font plus encore; car les aliments échauffés, les grains corrompus, les eaux croupies, la malpropreté des étables, le défaut d'exercice, les pluies froides qui resserrent les pores, le passage subit d'un air froid à un air chaud, le manque de bouchonnements, donnent lieu à cette dégoûtante et contagieuse maladie.

Le traitement de ce mal exige plusieurs soins: 1º il faut séparer exactement les animaux sains des malades; 2º ceux qui pourront aller aux champs seront conduits dans un enclos particulier, sur les terrains secs et élevés; 3º on les tiendra couverts, à l'abri de l'air, et on mettra des muserolles à ceux qui voudraient se lécher; 4º on lavera, nettoiera et renouvellera souvent leurs couvertures, leurs cordages, leurs compresses et muserolles; on leur donnera fréquemment de la litière fraîche; 5º on bouchonnera et étrillera à fond les endroits galeux, puis on les lavera avec une décoction de mauve et de pariétaire, ou toute autre plante émolliente. Ce bouchonnement et ces fomentations doivent avoir lieu matin et soir, jusqu'à ce que les parties des peaux soient désenflées; mais si l'animal est trop dévoré de démangeaisons, il faut les réitérer plus souvent. Si l'on écorche en bouchonnant et étrillant, on maintient sur les endroits écorchés des compresses imbibées de fortes décoctions de racines fraîches de guimauve et de graines de lin. Ces compresses, souvent renouvelées, doivent toujours être humides et tièdes.

6º Après trois jours de régime, saignez les bestiaux aux veines des mamelles, ou mammaires, parce qu'en saignant à la jugulaire, la démangeaison se montre aussitôt dans l'ouverture qu'aurait faite la flamme, et l'animal se frottant, il en résulterait des élévations et pustules à cette partie.

7º Faites prendre, le matin, à midi, et le soir, ce

breuvage tempérant : Prenez feuilles de mauve et de chicorée sauvage, de chacune, une bonne poignée, sel de nitre, 31 grammes ; tartre de vin pulvérisé, 62 grammes; faites bouillir dans un litre et demi d'eau jusqu'à ce que ce dernier sel soit fondu ; passez et donnez tiède.

8° Donnez, par jour, trois lavements émollients de mercuriale, mauve ou senneçon, et bouillon blanc; continuez ainsi pendant cinq jours.

9° Les cinq autres jours suivants, mettez le bétail galeux, à l'usage de ce dépuratif :

Bol dépuratif contre les maladies de la peau.*

Prenez fleur de soufre, 31 grammes ; mercure doux, 7 grammes; antimoine diophorétique non lavé, 16 gr. miel commun, quantité suffisante pour incorporer ces substances et en faire un bol, que vous donnerez à jeun. Comme il vaut mieux l'administrer en opiat, vous mettrez assez de miel pour qu'il soit un peu liquide, vous en chargerez une spatule et l'enfoncerez en travers de la bouche de l'animal. Donnez tout de suite après le breuvage qui suit.

Breuvage contre la gale.

Prenez de patience et d'aunée (*anula campana*), coupées par tranches, de chacune, 31 grammes; fumeterre, deux poignées; faites bouillir dans deux litres d'eau, jusqu'à réduction d'un quart; retirez du feu; ajoutez sel ammoniac, purifié et pulvérisé, 31 grammes; laissez refroidir, passez, et donnez-en une seule dose, après avoir fait avaler le bol précédent.

10° Revenez ensuite pendant quatre jours à l'usage des remèdes temperants, alors, les peaux deviendront souples, et la démangeaison disparaîtra peu à peu. Pour en

* Les bols ou pilules sont, comme l'on sait, un composé de substances médicales, incorporées ensemble au moyen de plus ou moins de miel. Les pilules pour le gros bétail peuvent avoir la grosseur d'une noix. Aujourd'hui on est dans l'usage de les administrer en forme d'opiat, qu'on donne sur la langue en se servant d'une spatule. On doit préférer les breuvages aux bols.

délivrer entièrement les bestiaux, vous leur administrerez, matin et soir, la lotion suivante, jusqu'à ce qu'ils cessent de se frotter.

Lotion contre la gale.

Prenez, urine humaine, trois litres ; lait de vache, un litre ; tabac en feuilles, 125 grammes ; faites bouillir à petit feu dans un pot de terre, pendant un quart-d'heure ; retirez du feu, laissez infuser, et conservez pour l'usage.

Cette liqueur se conserve huit jours en hiver et quatre en été. Le tabac sert d'éponge pour laver les parties galeuses. On l'emploie chaude. Si elle était insuffisante, on bassinerait la gale avec l'eau de tabac (*ou huile de tabac*), de Strasbourg.

Terminez par poser un séton, si vous craignez un reste d'humeur, et bassinez les jambes avec l'eau de Goulard. Il faut traiter la gale promptement, de peur qu'elle ne devienne organique.

§ 59. — *Dartres.*

Les dartres produites ordinairement par les mêmes causes que la gale, demandent presque aussi le même traitement : je me bornerai donc à recommander l'emploi des remèdes mucilagineux et gommeux, préférablement à celui des remèdes actifs : ainsi les topiques émollients de lait de vache, les décoctions de mauve, de racine de guimauve, de graine de lin, doivent être spécialement ordonnés pour assouplir les peaux et éteindre la demangeaison, ou prurit.

Les cataplasmes appliqués sur les dartres seront composés de farine de lin bouillie dans du lait : on les frottera sur la fin avec parties égales d'huile de laurier et d'onguent mercuriel.

Quand les dartres sont très-anciennes, il faut se contenter de les laver plusieurs fois le jour avec du lait coupé d'eau, et les frotter le soir avec l'ongnent populeum : on l'enlève le matin pour lotionner de nouveau. On met plusieurs sétons au fanon, et quand la suppuration est

bien établie, on fait des onctions de mercure et d'huile de laurier sur la tête, siége ordinaire des dartres : si elles résistent à ces applications, on les lave et recouvre d'extrait de saturne.

§ 60. — *Ebullition.*

Les grandes fatigues, les sueurs, en accumulant la transpiration dans les pores, donnent lieu à l'ébullition: cette indisposition couvre tout le corps de petits boutons superficiels; n'employez ni saignées, ni rafraîchissants, comme le font à tort beaucoup de bouviers : donnez le breuvage sudorifique suivant:

Prenez feuilles de sauge, de rue, de sabine, fleurs de sureau, de chacune, une poignée ; faites-les bouillir dans un litre et demi d'eau ; passez; ajoutez alcali fluor ou concret, 2 grammes, couvrez l'animal chaudement.

§ 61. — *Erysipèle.*

On reconnaît l'érysipèle par la chaleur, la rougeur, la démangeaison de la peau : cette maladie étant une inflammation, il faut saigner tout de suite, plus ou moins souvent, selon le degré de l'érysipèle: on fera boire du petit-lait mêlé de vinaigre ; on appliquera d'abord sur la partie affectée un cataplasme de mie de pain et de lait, puis, quand l'inflammation est apaisée, un cataplasme de fleurs de sureau et de feuilles de sauge, bouillies et réduites en farce : ce cataplasme se renouvelle quatre fois le jour jusqu'à guérison ; quand il n'y a plus de démangeaison, ni de chaleur, on étuve de temps en temps l'érysipèle avec de l'eau-de-vie camphrée.

§ 62. — *Transpiration arrêtée.*

On ne peut traiter d'aucune maladie, sans accuser la malpropreté et la négligence. Celle-ci nous rappelle particulièrement cette vérité de tous moments. Quand les bestiaux demeurent en des étables malpropres, qu'ils ne sont ni lavés ni bouchonnés, qu'on les fait passer brusquement du chaud au froid, la transpiration s'arrête et menace des maux les plus dangereux.

La transpiration étant arrêtée, faites sur-le-champ une espèce de thé avec deux poignées de fleurs de sureau infusées dans deux litres d'eau bouillante, et donnez-les à l'animal, couvrez-le chaudement: au bout de deux heures, répétez ce breuvage, ou 62 grammes de thériaque délayés dans un litre de vin rouge froid; mais, pour l'administration de cette potion cordiale, il importe qu'il n'y ait nulle inflammation.

§ 65. — *Les Poux, ou maladie pédiculaire (vulgairement appelée Pouillotement).*

Frottez la partie où les poux pullulent avec de l'onguent gris ou une forte décoction d'aloès: employez encore du mercure dissous dans de l'esprit de nitre, étendu dans trois parties d'eau.

CHAPITRE VIII.

Maladies-causes, Maladies internes du bétail. — Maladies particulières aux vaches et aux veaux.

MALADIES. LEURS CAUSES.

§ 1er. — *La Fièvre.*

La fièvre étant bien moins une maladie particulière que le produit d'une autre maladie, nous ne nous arrêterons pas à la manière de la guérir, nous nous attacherons seulement à la faire reconnaître et à conseiller quelques remèdes généraux, jusqu'à ce que l'on se soit assuré de sa source et de sa nature.

Manière de reconnaître la fièvre du bétail.

Les signes de la fièvre varient suivant la maladie; toutefois, ordinairement il y a dégoût, diminution ou absence de rumination, abattement, tristesse; l'animal a la tête pesante, les paupières enflées, les yeux quelquefois larmoyans; des humeurs glaireuses lui sortent de la bouche et quelquefois des naseaux; son haleine brûle et sent mauvais; les oreilles, les cornes et souvent

tout le corps sont très-chauds ; il bat des flancs, il chancelle, il tremble plus ou moins fortement ; le pouls et les artères battent avec une vitesse analogue à l'ardeur de la fièvre. La diète, l'eau acidulée, des lavements émollients, de très-légers purgatifs conviennent seuls dans le commencement des fièvres, avant que l'on en ait reconnu la cause.

§ 2. — *La pléthore, ou surabondance de sang.*

Une trop grande quantité de sang, causée par le repos, et une nourriture trop substantielle, occasionnent la pléthore, qui est encore moins une maladie qu'une cause, puisqu'elle produit des vertiges, des convulsions, des maux de tête et d'yeux, la fièvre, des engorgements inflammatoires, etc. On la reconnaît par la plénitude du pouls, le gonflement des veines ; par la chaleur de tout le corps, l'assoupissement, les yeux pleins d'eau (signe de la douleur de la tête), par les lassitudes et l'engourdissement des membres, etc.

La diète, la travail, l'exercice, les boissons délayantes et les saignées sont les remèdes graduels de la pléthore.

§ 3. — *Inflammation interne.*

Voici les causes ordinaires de l'inflammation interne : des travaux excessifs, les coups, les chutes, les aliments viciés, les boissons malsaines, les purgatifs, les cordiaux donnés à tort, les plantes âcres dont j'ai parlé en commençant. Voici maintenant les symptômes : ceux de la fièvre, la fièvre elle-même, la respiration gênée, la fiente durcie et comme en marrons, la rougeur des urines, celle des yeux, la toux, etc.

L'inflammation interne, comme toutes les maladies, a trois degrés, le commencement, l'état et la fin. Dans le commencement, la diète, les saignées plus ou moins nombreuses, les remèdes généraux, tels que l'eau nitrée, les lavements émollients, doivent être mis en usage, ainsi que le breuvage suivant.

Prenez racines de scorsonère, une poignée, ratiaaxeles et faites-les bouillir pendant une demi-heure, dans

trois litres d'eau; ajoutez-y feuilles de cerfeuil et de bourrache, de chacune, deux poignées; lavez-les et mettez-les bouillir aussi une demi-heure; passez cette décoction dans un linge, et donnez-la froide pour une dose.

Dans l'état, c'est-à-dire si l'inflammation résiste à ces prescriptions; placez un vésicatoire ou un seton frotté d'onguent vésicatoire le plus près possible de la partie souffrante; employez des fumigations émollientes et des fomentations d'infusion de mercuriale ou de pariétaire.

J'ai rangé la fièvre, la plâtore, l'inflammation, sous le nom inusité de *maladies-causes*, qui me semble très-bien exprimer le genre de ces affections. Si je n'eusse craint de grossir inutilement cet ouvrage, j'aurais disposé une série de *maladies-symptômes*, comme le tremblement, l'hémorrhagie, le dégoût, etc.

MALADIES INTERNES. — MALADIES DE LA TÊTE.

§ 1er — *Vertige*, ou *Vertigo*.

Le vertige est à la fois un mal particulier et une *maladie-symptôme*, puisque souvent il est isolé, et souvent aussi il annonce et précède une autre maladie. Dans tous les cas, on le reconnaît en ce que l'animal a la vue obscure, qu'il chancelle et se laisse quelquefois tomber, qu'il a les oreilles et les cornes fort chaudes, qu'il tient la tête baissée et refuse tout aliment. Les bestiaux sujets aux palpitations et aux flatuosités, ceux qui ont le ventre paresseux, les pléthoriques, ceux qui ont des vers, qui ont éprouvé des chutes, des contusions, ou qui ont mangé de l'ivraie, sont le plus exposés aux vertiges.

La saignée à la jugulaire, ou à la veine du plat de la cuisse, doit commencer le traitement de cette maladie, surtout si l'animal est jeune et pléthorique. Quel que soit son tempérament, la boisson de petit-lait acidulé ou les eaux minérales froides ou tièdes de Seltz, de Plombières, sont d'un très-grand secours quand on peut se les procurer. Un masticatoire de 62 grammes d'assa-fœtida concassée, fera couler abondamment la salive et provoquera ainsi une secrétion salutaire; des sternutatoires

réitérés conviennent également. Trois jours après, on purge le malade avec 62 grammes d'aloès, dissous dans un demi-litre d'eau bouillante, et édulcoré avec 125 grammes de miel ordinaire.

Il faut faire précéder et suivre ces remèdes par de forts bouchonnements et des bains de rivière ou d'étang, si la saison le permet. On dissipe subitement l'accès ou le redoublement du vertige par l'odeur de l'alcali fluor et celle de fort vinaigre. Si cette maladie est causée par quelques sérosités au cerveau, il faut employer, après les remèdes généraux, les vésicatoires à la nuque, et les sétons de chaque côté du cou; mais comme ces remèdes violents sont souvent infructueux, il faut se débarrasser de l'animal.

§ 2. — *Apoplexie.*

La pesanteur de la tête, les vertiges, l'envie fréquente de vomir, l'engourdissement, l'écoulement des larmes, le froid des oreilles, des cornes et des extrémités, sont les avant-coureurs de l'apoplexie; mais souvent son attaque est imprévue. L'apoplexie est l'inondation du cerveau par le sang ou la sérosité; la pléthore, des coups, des chutes, des abcès ou autre tumeur qui ont comprimé accidentellement cet organe, sont les causes communes de l'apoplexie.

L'apoplexie sanguine, ou par le sang, se traite au moyen de trois saignées, la purgatif indiqué précédemment pour le vertige, et quelques lavements stimulants.

L'apoplexie séreuse, ou par sérosité, ne veut point de saignées; il lui faut des lavements faits avec des feuilles de tabac, 62 grammes pour trois litres d'eau, auxquelles on ajoute 31 grammes de sel de table : ou donne ensuite à l'animal le purgatif suivant.

Breuvage purgatif.

Prenez aloès succotrin, 45 grammes; vinaigre tartarisé, 125 grammes; miel, 92 grammes; jetez dans un demi-litre d'eau bouillante; laissez infuser trois heures; donnez froid à l'animal, étant à jeun, et n'ayant pas eu à souper la veille.

Administrez ensuite un breuvage cordial composé de 16 grammes de canelle ou poudre bouillie pendant trois minutes dans un verre d'eau, lequel sera mêlé à un litre de vin rouge froid. Les sternutatoires ordinaires, et l'odeur du soufre enflammé, produisent de bons effets; la respiration plus libre et le pouls beaucoup plus faible dans l'apoplexie séreuse que dans la sanguine, font reconnaître son caractère.

§ 3. — *Assoupissement et léthargie.*

Si ces maladies sont occasionnées par la pléthore, ou suivra le traitement indiqué contre cette indisposition : sont-elles causées par des coups, on pansera la tumeur suivant son genre. Des plantes âcres et brûlantes, comme l'ivraie, y ont-elles donné lieu, on mettra en usage les adoucissants et rafraîchissants indiqués en pareil cas.

§ 4. — *Paralysie.*

La paralysie, cette privation générale ou partielle du mouvement et du sentiment, est encore moins une maladie qu'une suite de maladie. Ainsi, elle succède communément à la pléthore, à l'apoplexie, aux convulsions, à la colique, à la dysseuterie, etc.

Il faut avoir égard à la cause pour le traitement. La saignée ne convient qu'à la paralysie qui suit l'apoplexie sanguine et la pléthore; les remèdes de l'apoplexie conviennent du reste; ainsi, donnez le breuvage purgatif, les lavements stimulants, et de plus un breuvage fortifiant, fait avec une infusion de feuilles de sauge ou de mélisse, ou de baies de genièvre concassé, à la dose d'une poignée pour un litre d'eau. Les eaux minérales chaudes de Plombières, de Bourbonne, etc., tant intérieurement qu'en bain ou en douche, sont ce qu'il y a de meilleur; comme ces remèdes ne peuvent se prescrire que pour le bétail de ces villes, ou fera usage, à défaut des eaux, d'une fomentation aromatique de romarin, infusé à la dose de six poignées dans un litre et demi d'eau. On enveloppe aussi les parties paralysées avec des feuilles d'yèble, passées au four jusqu'à ce qu'elles soient amorties.

§ 5. — *Morfondure.*

La morfondure est une maladie assez fréquente chez le bœuf, à raison de la négligence des bouviers. Quand l'animal a chaud, ou qu'il est en sueur et qu'on l'expose au froid, au vent ou à la pluie, la transpiration qui a lieu à la tête s'arrête subitement, et l'humeur qu'elle produisait reflue dans le nez. Aussi, le bœuf morfondu jette-t-il par les naseaux une humeur glaireuse et fluide, semblable à du blanc d'œuf; la tristesse, la toux et le manque d'appétit, suivent cet écoulement.

Traitez cette maladie comme la *transpiration arrêtée.* Si le bœuf éprouve des battements de flanc, et que sa respiration soit gênée, saignez-le au cou; employez la fumigation des plantes émollientes, soit mercuriele, mauve ou senneçon, et tenez l'animal à la diète et aux remèdes généraux.

MALADIES DU GOSIER.

§ 6. — *Angine, ou Esquinancie inflammatoire, appelés vulgairement mal de gosier, bouchure, etc.*

Cette maladie aigue, dont les symptômes sont le frisson, la fièvre violente, l'empêchement d'avaler, la pesanteur de la tête, le gonflement inflammatoire du gosier, la difficulté de respirer, l'extrême chaleur des oreilles, des cornes et des extrémités, ainsi que l'agitation des flancs tient à la succession rapide du chaud et du froid et aux plantes âcres et brûlantes.

Saignez promptement et fréquemment, tant au cou qu'au plat de la cuisse; scarifiez dans la bouche ou sur la langue pour dégorger les parties, et lavez immédiatement après, avec une décoction de racines de guimauve fraîches à la dose de 31 grammes pour un litre d'eau, mêlée d'un demi-litre de bon vinaigre. Employez les fomentations de plantes émollientes, de mauve, ou de bouillon blanc, et les cataplasmes de guimauve et de graine de lin, soit pour calmer la douleur, soit pour faire percer la tumeur en dehors. Les vésicatoires à la nuque peuvent produire un bon effet. Dès que vous apercevrez l'abcès, n'attendez pas qu'il perce de lui-même, faites-

en l'ouverture, et lavez-le ensuite avec une décoction d'orge, de sommités de ronces et de feuilles d'aigremoine ou de noyer, à laquelle vous ajouterez une cuillerée à bouche de miel pour chaque demi-litre d'eau. Quant à l'intérieur, mettez l'animal à la diète, en lui donnant seulement un breuvage adoucissant de mauve, racines de guimauve, graines de lin, à la dose de 31 grammes, édulcoré d'une cuillerée de miel; employez les lavements purgatifs indiqués, afin de tenir le ventre libre. Si l'esquinancie résiste à ces remèdes, et ne veut ni se résoudre, ni suppurer, craignez l'angine gangrénause, et traitez en conséquence. *Voyez* ci-après.

§ 7. — *Esquinancie catarrhale, fausse angine, ou mal de gorge.*

Cette esquinancie, beaucoup moins dangereuse que la précédente, est presque toujours sans fièvre; seulement, on voit au fond de la bouche du bœuf une légère inflammation qui produit de petits abcès.

Purgez avec deux bonnes poignées de pruneaux, 45 grammes de crême de tartre, 62 grammes de feuilles de séné, le tout bouilli dans un litre d'eau et édulcoré d'autant de miel commun. Lavez la bouche très-fréquemment avec une injection detersive d'orge, feuilles de noyer, de chacune une poignée pour trois litres d'eau, édulcorés d'une cuillerée de miel; ou employez le masticatoire composé de quatre gousses d'ail pilées, d'une cuillerée do sel de table, de 31 grammes de poivre concassé, le tout bouilli un instant dans un verre de vinaigre. Si l'animal avale difficilement, et que le gosier soit dur et très-chaud, appliquez-y un cataplasme de feuilles de jusquiame cuites sous la cendre; ce cataplasme est excellent; enveloppez le cou avec une peau de mouton, la laine en dessous: cela fait tenir le cataplasme. Au défaut de jusquiame, employez les mauves, la farine de lin, ou la mie de pain trempée dans du lait.

§ 8. — *Esquinancie gangréneuse.*

La fièvre est d'abord légère, mais elle s'accroît le troisième jour. Alors on voit un gonflement et des taches

jaunes ou brunes dans l'intérieur de la bouche et même jusqu'aux lèvres; ces taches deviennent des aphthes. Quand le mal est plus profond et plus caché, la difficulté d'avaler, le râle, la sortie de quelques lambeaux membraneux le montrent assez; les aphthes ou ulcères se répandent dans les naseaux, l'œsophage ou gosier, dans les estomacs et les intestins, ce qu'il est de la dernière importance de prévenir; car rien ne pourrait sauver l'animal. Les symptômes mortels de cette dernière maladie, ordinairement contagieuse, sont l'enflure de la langue, l'infection de l'haleine, la respiration laborieuse, le pouls petit et irrégulier : en ce cas l'animal meurt du cinquième au neuvième jour.

Purgez d'abord comme pour la fausse angine : après l'évacuation, faites prendre tous les matins, à jeun, les breuvages indiqués contre la gangrène (voyez article *Gangrène*); présentez à l'animal des pommes crues et non mûres coupées en tranches, des feuilles d'oseille, de chicorée amère; donnez-lui le petit-lait acidulé ou l'eau vinaigrée. Touchez les aphthes avec 31 grammes de miel, mêlés de quarante gouttes d'esprit de sel ou de vitriol. Employez ce remède plusieurs fois le jour et de la même manière que pour le charbon dans la bouche.

§ 9. — *Esquinancie convulsive.*

La seule difficulté d'avaler caractérise cette maladie, il ne paraît ni rougeur, ni engorgement, ni tumeur, et l'animal suffoque rapidement : il n'y a rien à faire, parce que cette esquinancie est ordinairement la suite de la pourriture du poumon, du foie, etc., et le terme de ses accidents.

MALADIES INTERNES DE LA POITRINE.

§ 10. — *Toux.*

Nous ne prétendons pas ici soigner la toux causée par la morfondure, la péripneumonie, la pleurésie, l'hydropisie et autres maladies de la poitrine. Pour guérir cette toux, il faut traiter la maladie qui l'a produite. La toux dont nous voulons parler est la toux simple, causée par l'inflammation de l'ouverture du fond de l'arrière-bouche du bœuf.

Cette inflammation étant ordinairement légère, il n'est pas nécessaire de saigner. Tenez l'animal à la diète, au son mouillé, à l'eau blanche miellée, aux breuvages de mauve et autres plantes émollientes. Au bout de cinq jours, si la toux ne se calme pas, tenez le bœuf à une chaleur modérée, présentez-lui, pour nourriture, en très-petite quantité, des navets et des choux rouges, hachés et mêlés avec du son de froment; donnez-lui soir et matin, jusqu'à la fin de la toux, le breuvage suivant.

Breuvage adoucissant, béchique et incisif contre la toux.

Prenez trois litres d'une décoction de racines de guimauve, sèches, 16 grammes, fraîches, 31 grammes, et de fleurs de mauve ou violettes, une poignée; ajoutez-y blanc de baleine dissous dans une quantité suffisante d'huile d'amandes douces, 16 grammes; gomme pulvérisée, 12 grammes; donnez-en deux doses, à une heure de distance.

§ 11. — *Péripneumonie.*

C'est l'inflammation du poumon, que décèlent la fièvre, l'oppression, la toux, la puanteur de l'haleine, le flux par les naseaux, quelquefois la sécheresse de l'orifice de ces parties et de la langue; l'animal cesse de ruminer, tient la tête basse et il a les yeux chargés. Quand il s'y joint l'abattement, la faiblesse, le râlement, la rougeur des yeux, le bœuf est en grand danger. Si l'animal est jeune et vigoureux et qu'il ait fait de violents exercices, il saigne du nez et son sang est rouge et très-chaud.

L'état du pouls et le degré de chaleur des cornes, des oreilles et des extrémités, influent beaucoup sur les symptômes. Tout ce qui arrête subitement la transpiration peut causer la péripneumonie.

Faites trois ou quatre saignées dans les premiers jours de la maladie; mettez le bœuf à la diète avec l'eau blanche; passez-lui un séton sous la partie la plus basse du fanon; faites-lui avaler le breuvage adoucissant et béchique précédent, et respirer la vapeur de la fumigation composée

d'herbes émollientes bouillies. Un quart-d'heure après, ôtez-lui le sac fumigatoire et mettez-lui dans labouche un masticatoire composé de 155 grammes de miel et de six figues grasses pilées, le tout bien mêlé et trituré; tenez le ventre libre, au moyen de lavements de plantes émollientes, ou de feuilles d'oseille, ou de substances purgatives indiquées pour l'angine. Continuez ces remèdes jusqu'à ce que les symptômes soient dissipés.

Sur la fin de la maladie, donnez le breuvage suivant, afin de diviser les humeurs amassées dans la poitrine.

Prenez 31 grammes de racines d'aunée, fraîches, coupées par tranches, 15 grammes 1/2, sèches; feuilles d'hysope et de lierre terrestre, de chacune une poignée; faites bouillir dans un litre 1/2 d'eau, l'espace d'un quart-d'heure; passez, ajoutez miel, 125 grammes, et donnez froid. Terminez la cure par le purgatif indiqué pour l'ophthalmie et autres affections.

Si la péripneumonie résiste ou augmente, il est à craindre qu'elle ne devienne maligne; alors on donne à l'animal des breuvages anti-putrides, comme celui-ci :

Breuvage contre la pourriture des humeurs.

Ayez crême de tartre pulvérisée, 31 grammes; écorce de quinquina, 9 grammes; faites bouillir le tout une demi-heure, dans un litre d'eau; ajoutez feuilles de bonrrache, une poignée; passez; ajoutez 7 grammes de camphre dissous dans un peu d'eau-de-vie et une cuillerée de miel. Donnez froid pour une dose.

Deux heures après, faites boire à l'animal une décoction de racines fraîches d'aunée ou de baies de genièvre. S'il jette par les naseaux, employez l'injection détersive d'orge et de feuilles de noyer, indiquée pour l'esquinancie, et une fumigation d'orge bouillie; le lendemain, donnez un breuvage vulnéraire, composé d'un demi-litre de vin rouge et de 31 grammes de baume du Commandeur mêlés ensemble.

§ 12. — *Pleurésie.*

Cette maladie est l'inflammation de la membrane qui tapisse intérieurement la poitrine et que l'on nomme la *plèvre*. Le dégoût, la tristesse, l'abattement, les sueurs, quelquefois la toux, les battements de flanc, la sensibilité des côtes, la dureté du pouls, la sécheresse de la langue et de la bouche, la chaleur considérable de tout le corps en sont les symptômes. Quand aux causes, la pléthore, les exercices violents, les coups sur la poitrine, les boissons échauffantes, les plantes âcres et surtout le passage subit du chaud au froid, et tout ce qui peut enflammer le sang, occasionnent la pleurésie.

Cette maladie, comme la précédente, peut, avec un bon traitement, se résoudre en trois ou quatre jours. Pour cela, on saigne d'abord de deux heures en deux heures, suivant la force de l'animal et la violence de la maladie; pour tout le reste, on suit la prescription de la péripneumonie.

Si, au bout de cinq jours, le bœuf va mieux, on lui fait avaler un litre d'eau de son, dans laquelle on a fait bouillir, un quart-d'heure, deux poignées de baies de genièvre. Si, au contraire, il va plus mal, on doit craindre la suppuration, la gangrène intérieure, et la mort.

§ 13. — *Vomique.*

On nomme ainsi un amas de pus, enveloppé d'une membrane dans la substance du poumon. Cette maladie très-dangereuse, pour ne pas dire incurable, vient à la suite des deux maladies précédentes, et ne se reconnaît que par un écoulement abondant de pus, qui se fait subitement par les narines, quand le bœuf tousse. Quand cet écoulement dure plus de six semaines et que les humeurs en sont puantes, on doit appréhender la pourriture du poumon. Voici le traitement que l'on peut essayer.

Pour faciliter l'ouverture de l'abcès, et l'évacuation de l'humeur, on fait respirer à l'animal la vapeur de l'eau chaude, on le met à la diète et à l'eau blanche miellée; on lui fait prendre le breuvage d'herbes émollientes,

édulcoré de miel, pendant huit jours; on lui donne en même temps des lavements purgatifs et le breuvage qui suit :

Breuvage vulnéraire et résolutif.

Prenez sommités, nn feuilles et fleurs de mille-pertuis, de pied de lion, de sanicle, de mille-feuilles, de bourse à berger, de scordium ou germandrée d'eau, de verge dorée, plus ou moins de l'un ou de l'autre, deux poignées; faites bouillir légèrement dans un demi-litre d'eau; la décoction refroidie, passez-la, ajoutez-y, un demi-litre de vin et 3 grammes de baume de soufre de térébenthine;* donnez pour une dose.

§ 14. — *Empyème.*

L'empyème est une inondation purulente de la poitrine: il dépend souvent de la péripneumonie et de la vomique, on le reconnaît lorsque, après le vingtième jour de la maladie, la fièvre, la toux sèche, l'oppression subsistent, et que l'animal éprouve des agitations, des frissons, des enflures œdémateuses. Nous ne nous étendrons pas davantage sur cette maladie, attendu qu'elle est incurable.

§ 15. — *Hydropisie de poitrine.*

Nous ne donnerons encore que l'indication des symptômes de l'hydropisie pulmonaire, parce qu'elle est incurable comme la précédente, et qu'il suffit de la faire reconnaître, pour que le bouvier ne la confonde pas avec une autre affection. Un amas d'eau dans la poitrine cause cette maladie; cet amas va quelquefois jusqu'à deux seaux. La respiration difficile et fréquente, beaucoup plus laborieuse quand l'animal a un peu marché; le battement des flancs et surtout l'élévation des côtes, quand il respire. La toux sèche, quelquefois un écoulement de mucosité par les naseaux; le pissement de sang, ou des urines épaisses et briquetées; la fièvre lente, le pouls petit, inégal, intermittent, tels sont les signes de l'hydropisie de poitrine, aussi difficile à guérir que toutes les autres.

* Ce baume s'emploie dans les cas d'ulcères aux poumons; c'est un très-bon vulnéraire.

§ 16. — *Palpitation de cœur.*

Quand le mouvement extraordinaire du cœur est léger, qu'il provient d'une cause connue et passagère, comme la fièvre, la pléthore, le dessèchement des maladies de la peau, l'exercice violent, etc., saignez et mettez en usage les remèdes généraux ; s'il vient d'un vice local qui rend la palpitation fréquente ou continuelle, le mal est incurable : les vertiges et les flatuosités accompagnent ordinairement les palpitations.

§ 17. — *Faiblesse de cœur.*

Si vous ne sentez aucun battement de cœur, et que le bœuf soit froid par tout le corps, ne le saignez pas, bouchonnez-le fortement ; faites-lui avaler un breuvage de 62 grammes de thériaque délayés dans un litre de vin rouge, et couvrez-le bien chaudement ; mais si des sueurs excessives, succédant à une maladie inflammatoire, se refroidissent tout-à-coup sur le corps et les extrémités, c'est un avant-coureur de la mort.

MALADIES DU BAS-VENTRE.

§ 18. — *Indigestion.*

Les détails que j'ai donnés sur les diverses enflures du ventre, me dispensent de m'étendre beaucoup sur l'indigestion. Les causes en sont la trop grande quantité de nourriture succulente, ou l'âcreté des plantes et leur mauvaise qualité ; d'où il suit que l'on doit distinguer, 1° l'indigestion par intempérance ; 2° l'indigestion par irritation de la panse (voyez *Enflure par intempérance*, *irritation*, etc.) Les coliques, le cours de ventre, des vents empestés, sont, outre l'enflure du ventre, les symptômes de l'indigestion ; l'animal est dégoûté, tient la tête basse et cesse de ruminer. Faites-lui avaler sur-le-champ cinquante à soixante gouttes d'éther vitriolique dans un demi-litre d'eau tiède ; donnez breuvages et lavements de mercuriale ; et si ce traitement est insuffisant, employez ceux que j'ai prescrits pour l'enflure de ventre.

§ 19. — *Flux de ventre, diarrhée, dévoiement simple.*

Dès le commencement de cette maladie, cessez de conduire le bœuf malade au pâturage; donnez-lui pour nourriture ordinaire de la paille, du son sec de froment, et pour boisson de l'eau tiède ou du petit-lait blanchi avec de la farine d'orge: administrez des lavements de mauve et de pas-d'âne, et mêlez des fèves rissolées dans le son.

Le lendemain, faites avaler à jeun 31 grammes de diascordium ou thériaque, qu'on delaiera dans un litre de décoction de baies de genièvre; reitérez ce breuvage pendant trois jours, s'il le faut. Si l'animal est trop affaibli par le dévoiement, préparez-lui une sorte de thé avec rhubarbe et séné, de chacun, 16 grammes; réglisse et grains d'anis, de chacun, 31 grammes, infusés dans un litre d'eau, à laquelle, après l'avoir passée, on ajoute un litre de vin.

Si ces remèdes sont infructueux, ce qui est fort rare, on lui donne des breuvages et des lavements de grande consoude, feuilles d'ortie, aigremoine, mille-pertuis, de chacune, une poignée dans un litre d'eau, à laquelle on ajoute un litre de vin rouge et 7 grammes d'eau de rabel pour les breuvages. Ces remèdes sont dits astringents ou ressarrants.

§ 20. — *Flux sanglant ou dyssenterie.*

. La dyssenterie s'annonce par un frisson qui est suivi de chaleur; l'animal eprouve des coliques, d'inutiles envies de fienter: après de violents efforts, il rend un peu de matières glaireuses et sanguinolentes; il survient de la fièvre, souvent très ardente. Les plantes âcres et échauffantes, les boissons de mauvaise qualite, les purgatifs violents, les humeurs bilieuses et corrosives, et le pus des abcès, sont autant de causes de dyssenterie.

Saignez d'abord l'animal en proportion de ses forces et de la violence de la maladie, donnez des lavements de son et de graine de lin; administrez-lui un breuvage d'eau de riz, à laquelle on ajoute 31 grammes de gomme

arabique par litre: la dose du riz est de 62 grammes, qu'on fait bouillir jusqu'à ce qu'il soit crevé, dans une suffisante quantité d'eau, et réduire à deux litres. Tenez toujours l'animal à la diète pendant tout le temps du traitement : c'est alors le cas d'administrer les lavements détersifs (ou qui nettoient), d'orge et de miel, qui suivent les lavements émollients. Quand les accidents seront diminués, purgez le bœuf avec 62 grammes de séné mondé, 250 grammes de tamarin et 31 grammes de sel d'epsum, le tout bouilli dans une décoction de racines de guimauve.

Cette dyssenterie est dite bénigne; l'autre, qui est maligne, opiniâtre et contagieuse, rend la langue sèche, baveuse et gercée : l'animal rend le sang pur; il éprouve des tranchées, un grand accablement, sa bouche est remplie d'aphtes. Le bouvier, après avoir administré les remèdes ci-dessus, auxquels il peut ajouter les eaux minérales froides en boisson avec avantage, s'il est à portée de le faire, doit appeler un vétérinaire éclairé, car cette dyssenterie est fort dangereuse. *

§ 21. — *Tenesme ou épreintes.*

Le tenesme est une envie fréquente et pour ainsi dire continuelle, mais inutile, de fienter; l'animal ne rend tout au plus qu'un peu de matière mucilagineuse sanguinolente, et quelquefois comme du pus. Le tenesme est le symptôme principal de la diarrhée et de la dyssenterie; mais il appartient encore à d'autres maladies vers lesquelles on dirige le traitement. Nous le considérerons isolément ici; en conséquence, nous conseillons les lavements gras et calmants, composés d'une jointée de son de froment, d'une poignée de graine de lin, bouillies dans trois litres d'eau, jusqu'à ce que le liu

* Si les déjections sont purulentes, il faut que le bouvier prépare le lavement que voici : Prenez quatre poignées de millepertuis, et faites-les bouillir dans deux litres d'eau; faites dissoudre 31 grammes de térébenthine dans deux jaunes d'œuf, que vous mêlerez avec la décoction vulnéraire.

ait rendu son mucilage; refroidi et passé, ce lavement se mêle avec 62 grammes d'huile d'olive : si cela n'agit pas assez promptement, on ajoutera deux têtes de pavots avec leurs graines, pour chaque litre de décoction.

§ 22. — *Constipation ou échauffement.*

C'est un état totalement opposé au cours de ventre; l'animal cesse de fienter, soit par la chaleur et la sécheresse de son tempérament, soit par la fatigue que lui occasionnent la chaleur du temps, des exercices violents, etc.

Donnez des lavements d'eau tiède, de bouillon blanc ou pariétaire; si les lavements ne peuvent d'abord débarrasser les intestins, il faudra fouiller le rectum, comme nous l'avons dit; si la chaleur du tempérament est considérable, mettez en usage la saignée, la diète, les breuvages de petit-lait, et le son mouillé pour toute nourriture. Deux jours après, si le bœuf n'a pu fienter, purgez-le avec 250 grammes d'huile de lin tiède et nouvellement faite; donnez-lui la même huile en lavement à la dose d'un litre, à laquelle vous ajouterez 45 grammes de sel de cuisine dissous dans un verre de vinaigre; enfin, si tout cela est infructueux, donnez des lavements d'herbes vulnéraires, indiquées pour breuvage dans la péripneumonie maligne, soit pied de lion, mille-feuilles, verge d'or, etc.

COLIQUES OU TRANCHÉES.

§ 23. — *Colique ou tranchée bilieuse.*

Cette colique est ainsi nommée parce qu'elle est excitée par une bile âcre, qui irrite les intestins; elle se manifeste par la perte de l'appétit, la soif, la chaleur des cornes, des oreilles, par la qualité des matières qui sont mêlées dans la bouse; l'animal se tourmente, se couche et se relève aussitôt. Quoique la saignée ne convienne pas aux maladies bilieuses, il faut cependant la pratiquer dans celle-ci pour prévenir l'inflammation qui menace le bœuf; cela fait, on le met à la diète et à l'eau nitrée, on lui donne le petit-lait tant en boisson qu'en lavements;

les pommes aigrelettes et les feuilles d'oseille, mêlées ensemble, forment une très-bonne nourriture dans cette maladie, en n'en donnant qu'une très-petite quantité.

§ 24. — *Colique venteuse.*

Les signes de cette colique sont faciles à reconnaître, ce sont : le gonflement du ventre, sa tension, sa dureté, les grouillements qui résonnent dans les gros boyaux, les vents qui sortent par le fondement, et souvent la difficulté de respirer : On la traite ainsi :

Mettez à la diète, au petit-lait pour boisson ordinaire; donnez le breuvage composé de mauve, de graine de lin et de miel; le lendemain, remplacez ce breuvage par le suivant.

Breuvage calmant.

Prenez chicorée sauvage, vipérine et mercuriale, de chacune, une poignée; faites bouillir environ huit minutes dans un litre d'eau, laissez infuser, coulez; ajoutez 31 grammes de sel de nitre, 16 grammes de camphre dissous dans 2 grammes d'éther vitriolique, ou dans 7 grammes d'eau de rabel : donnez aussi les lavements ainsi préparés :

Lavements carminatifs ou contre les vents.

Prenez feuilles de mercuriale, fleurs de camomille, de chacune, une poignée; semences d'anis ou de coriandre, une demi-poignée; faites bouillir légèrement dans deux litres d'eau, laissez infuser une heure, passez et donnez tiède.

Si, au bout de sept à huit heures, les douleurs ne se calment point, saignez le bœuf, et faites-lui avaler cinquante à soixante gouttes d'éther vitriolique dans un demi-litre d'eau.

§ 25. — *Tranchée d'indigestion.*

Nous renverrons naturellement le lecteur aux articles *Indigestion* et *Enflure de ventre par intempérance*; mais

pour ne rien omettre, nous dirons d'abord que l'on peut combattre cette tranchée par une infusion de camomille et de sauge, dans laquelle on mettra trente gouttes d'éther ou 5 grammes d'eau de miel : cinq à six tasses de café noir ont été employées avec beaucoup de succès par M. Huzard ; ce remède est un peu cher, mais il est des indigestions alarmantes où l'on ne doit pas hésiter à en faire usage.

§ 26. *Tranchée d'eau froide, vulgairement mauvaise eau.*

Quand un bœuf éprouve les symptômes des tranchées après avoir bu une grande quantité d'eau froide, surtout s'il était en sueur, couvrez-le chaudement avec une couverture de laine repliée, et donnez-lui le breuvage prescrit pour la transpiration arrêtée : si, deux heures après, il semble souffrir encore, vous le saignerez.

§ 27. — *Tranchées vermineuses ou tranchées de vers.*

La présence des vers dans la bouse, le défaut d'appétit, l'agitation de l'animal et la maigreur, annoncent que les coliques vermineuses sont fréquentes : employez les remedes suivants :

Breuvages vermifuges ou contre les vers.

Prenez coraline ou mousse de mer roussâtre et suie de cheminée, de chacune, 125 grammes ; faites bouillir dans un litre d'eau et réduire à moitié, passez, exprimez, donnez pour une dose : réitérez ce breuvage le matin à jeun pendant trois jours. En même temps et pendant six jours, faites bouillir une jointée de suie dans deux litres d'eau ou un litre de lait ; passez, et donnez tiède en lavement. M. Lefosse conseille un breuvage de 92 grammes de suie dans un quart de litre de lait. M. Chabert indique comme le meilleur vermifuge l'huile noire empyreumatique, mélangée à la dose d'un 1/2 kilogramme dans un litre et demi d'essence de térébenthine. On prend 92 grammes de ce mélange, on l'étend dans une cornée d'infusion de sarriette pour les bœufs de la forte espèce ; les bœufs moyens et les vaches n'en prennent que 62 grammes, les veaux 5 gram. Mettez l'animal à la diète trois jours avant l'administration de

ce remède : trois heures après qu'il l'a avalé, donnez-lui un lavement d'eau fortement miellée ; réitérez une ou deux fois ce lavement s'il n'agit pas d'abord : ne donnez à manger que deux heures après ; continuez ce traitement pendant six jours.

§ 28. — *Tranchées vives ou inflammatoires.*

Quand le bœuf se couche et se relève souvent, qu'il s'agite, regarde son ventre, et que l'on ne peut attribuer sa colique à aucune des causes précédentes, sa maladie vient de l'*inflammation interne*, et il faut employer les remèdes prescrits à l'article de ce nom ; mais tout de suite calmez les douleurs en versant cinquante gouttes d'éther vitriolique, ou en faisant dissoudre 31 grammes de crème de tartre pulvérisée dans une infusion de camomille, à la dose d'un litre.

§ 29. — *Jaunisse.*

La couleur jaune du blanc des yeux, de la commissure des lèvres, de la partie intérieure de l'entrée du fondement, le manque d'appétit, la bouse noirâtre, les jambes engorgées, les poils piqués, la chaleur de tout le corps, sont les signes non équivoques de la jaunisse ; la lenteur excessive des mouvements de l'animal et le refus qu'il fait de boire caractérisent encore cette maladie ; qui est un épanchement de bile : tout ce qui peut vicier les humeurs, ou resserrer, ou relâcher les couloirs du foie, occasionne la jaunisse.

La diète, les breuvages de racines de fraisier, de feuilles d'oseille et de vinaigre, les lavements de pariétaire et de bouillon blanc, le petit-lait pour boisson ordinaire, pendant trois jours, sont les remèdes les plus appropriés dans le commencement : après eux, donnez tous les matins à jeun, jusqu'à la fin de la jaunisse, le breuvage que voici :

Breuvage contre la jaunisse.

Prenez feuilles de grande chélidoine, vulgairement nommée *éclair*, de rue et de pariétaire, de chacune,

une poignée ; faites bouillir le tout pendant un quart-d'heure dans un litre d'eau, laissez refroidir, passez, ajoutez un litre de vin blanc et donnez pour une dose.

§ 30. — *Incontinence d'urine.*

Cet écoulement involontaire, souvent insensible et sans douleur, doit être combattu avec le breuvage astringent que l'on donne pour la diarrhée ; ce breuvage s'administre pendant quinze jours : dans cet intervalle on fait prendre chaque jour au bœuf un bain froid d'une heure.

§ 31. — *Rétention d'urine.*

On reconnaît cette maladie en ce que le bœuf se campe souvent pour pisser, sans pouvoir y parvenir, ou ne rendant que quelques gouttes.

Le bouvier conduira l'animal dans une bergerie, il tirera et retournera le fumier des moutons sens dessus dessous, et le laissera là pendant une heure. Cette opération simple reussit ordinairement quand la rétention est légère ; si ce moyen est insuffisant et que la maladie soit causée par l'arrêt de l'urine dans la vessie, tâchez de dégager cet organe en le comprimant petit à petit et très-doucement : pour cela passez la main par le rectum.

Si la rétention provient de l'inflammation, donnez à l'animal le breuvage diurétique (qui fait uriner) indiqué pour le traitement interne de l'œdème, et administrez-lui pour lavements une decoction de racines de fraisier, à la dose de deux litres, dans laquelle vous aurez fait dissoudre 31 grammes de sel de nitre : tenez à la diète avec le petit-lait nitré pour boisson ordinaire ; si c'est en été, faites prendre des bains de rivière ou d'étang.

§ 32. — *Suppression d'urine.*

Cette maladie diffère de la précédente, en ce qu'elle est causée par un vice de l'organe, ou par quelques corps étrangers, qui empêchent l'urine de couler librement.

Si le mal vient de quelques corps étrangers qui obstruent les reins, comme une pierre, des calculs, etc., il est

incurable; et ce qu'on a de mieux à faire est de tuer promptement l'animal qui souffre extrêmement: il se tourmente, plie les reins, les regarde souvent et éprouve beaucoup de fièvre.

Ces douleurs subsistent quand la suppression est seulement causée par l'inflammation des reins; mais, en ce cas, on peut la guérir. A cet effet, on met le bœuf à la diète, à l'eau blanche nitrée, aux breuvages et aux lavements diurétiques prescrits pour la rétention.

§ 33. — *Pissement de sang.*

Le pissement de sang est une maladie très-fréquente et non moins dangereuse. Les causes en sont multipliées: quand les bêtes à cornes sont conduites dans les bois et les pâturages où il y a des plantes âcres, comme les renoncules, les tithymales, les anémones, et tant d'autres de même espèce; quand on les condamne à une marche excessive, à un travail forcé; quand on leur donne à contre-temps, ou à trop forte dose, les drogues échauffantes et des purgatifs violents, comme l'aloès, le baume de soufre térébenthiné, etc.; lorsqu'elles reçoivent des coups, éprouvent des chutes, font de grands efforts, ou enfin qu'elles sont sujettes au calcul, surtout celui de la vessie, on doit redouter le pissement de sang.

Mettez premièrement l'animal à la diète et aux remèdes généraux; donnez-lui des breuvages et lavements mucilagineux d'herbes émollientes, racine de guimauve et graine de lin, cela pendant les trois premiers jours; le quatrième, administrez les lavements astringents indiqués plus haut contre la diarrhée, et le breuvage suivant.

Breuvage contre le pissement de sang.

Ayez de la seconde écorce de chêne, pulvérisée, 62 grammes; feuilles de plantin, de bourse à pasteur, et queue de cheval (vulgairement queue de chat), de chacune, une poignée; faites bouillir un quart-d'heure dans deux litres d'eau; retirez du feu, et ajoutez sommités de mille-pertuis fleuries, une demi-poignée; passez et donnez à froid.

Les pâtres de certains endroits emploient contre le pissement de sang, un litre de petit-lait, mêlé d'huile de pétrole noire et de thériaque, de chacune, 31 grammes; ce remède réussit quelquefois. On met aussi un drap mouillé et plié en quatre sur le dos du bœuf. *

MALADIES PARTICULIÈRES AUX VACHES.

§ 34. — *Chaleur des vaches taurinières ou taurelières.*

Ces vaches, conformées comme le taureau, qui le recherchent continuellement sans concevoir, doivent être saignées à la jugulaire, suivant leurs forces; ensuite, on leur coupe un petit bouton vermeil qui se trouve dans le vulve, et on touche la plaie qne forme l'incision avec un bouton de feu. Cela achevé, on leur donne seulement du son mouillé et de l'eau blanche pour toute nourriture pendant trois jours.

Le lendemain, la vache étant à jeun, donnez-lui un breuvage composé de feuilles de rue, une poignée; foie d'antimoine, 16 grammes; le tout bouilli dans un litre et demi d'eau pendant un quart-d'heure, et présenté froid pour une dose. Continuez la diète encore six jours, mais ajoutez un peu de paille.

§ 35. — *Avortement.*

Vous connaîtrez l'avortement aux signes ordinaires du part; alors vous ferez avaler à la vache un litre de vin, dans lequel vous aurez fait dissoudre 45 grammes de thériaque, et la tiendrez chaudement; vous prendrez une couverture, la passerez sous le ventre de l'animal et en ferez tenir les deux côtés, à droite et à gauche, par deux personnes qui soulèveront insensiblement cette couverture pour retenir le fœtus; deux heures après,

* Pour les maladies épizootiques, voyez les ouvrages de MM. Chabert, Paulet, Joseph Robinet, Lafosse, de Sauvages, et ne négligez pas d'appeler en même temps un artiste vétérinaire, les caractères de ces maladies étant toujours graves et particuliers.

vous présenterez à la vache un seau d'eau blanche avec une bonne jointée de farine d'orge, et ensuite du son mêlé d'avoine et de sel. Si la vache n'est que légèrement blessée, ces remèdes peuvent empêcher l'avortement; saignez-la au cou, nourrissez-la bien et ménagez-la autant que possible.

Si au contraire, l'avortement a lieu d'abord, et que la vache paraisse abattue, qu'elle ait des battements de flanc et respire avec effort, abstenez-vous de donner le vin de thériaque indiqué ci-dessus; administrez seulement quelques lavements d'eau tiède, et mettez la vache au son mouillé et à l'eau blanche, jusqu'à ce que les accidents soient calmés; donnez-lui ensuite peu à peu une bonne nourriture.

§ 56. — *Part laborieux, ou contre nature, double part.*

Nous avons vu que, lorsqu'une vache est trop grasse, ou couverte par un taureau trop gros, son fruit trouve un passage trop resserré au moment de la mise bas. Tâchez alors de distendre le col de la matrice, en injectant de l'eau tiède et mucilagineuse, soit un litre de décoction de mauve, guimauve ou graine de lin. Tirez le veau de force. Si l'on ne peut y parvenir, et que l'on veuille conserver la vache, il faut que l'artiste-vétérinaire se frotte les bras d'huile, s'arme d'un bistouri, et, pénétrant jusqu'an jeune sujet avec les plus grands ménagements, le coupe en deux, d'un coup assuré, sans être trop fort; en même temps, on donnera du vin chaud à la vache pour la fortifier et faciliter l'extraction des parties du veau.

On sait que le veau doit se présenter les deux pattes de devant allongées et rapprochées, avec la tête en dessus. Quand les deux pattes se présentent seules, gardez-vous de tirer le veau, car la tête est peut être renversée sur les épaules, ce qui occasionnerait un trop violent effort; repoussez plutôt rapidement le jeune sujet dans le corps de la mère, afin que la tête reprenne sa position naturelle. Pour toute autre position contre nature, huilez la main et remettez le veau en situation. On tira

le veau en lui passant un nœnd coulant de corde à la mâchoire inférieure ; mais il ne faut user de ce moyen que lorsqu'on ne peut faire autrement et que la mère est très-faible ; des breuvages toniques, comme vin, cidre, bière, dans lesquels on aura délayé 31 grammes d'extrait de genièvre et 16 grammes d'extrait de gentiane, et même quelque peu d'eau-de-vie, en cas de grandes difficultés, animent la vache, lui font faire des efforts et sont de beaucoup préférables. En même temps on donne deux lavements tièdes d'une infusion de feuilles de sauge.

La trop forte constriction de la matrice ne cause guère moins d'obstacle à la sortie du veau que sa faiblesse : pour la relâcher, saignez la vache au cou, à la quantité d'un litre ; si cette saignée est infructueuse, réitérez-la six heures après ; dans l'intervalle, administrez souvent des lavements de mauve, ou simplement d'eau tiède.

Dans tous les cas de rétention du veau, mettez sur les reins de la vache un drap plié en quatre doubles et imbibé dans l'eau tiède que l'on ne laissera pas refroidir ; donnez-lui pour nourriture du son légèrement mouillé et de l'eau tiède, jusqu'à ce qu'elle ait mis bas.

Quand une vache porte deux veaux, la mise bas du second tarde plus ou moins ; on reconnaît sa présence en ce que la mère ne fait aucune attention au premier né, s'agite, regarde continuellement son flanc et continue de faire des efforts et de pousser des mugissements ; si cet état fatigant se prolonge, aidez la vache en lui faisant prendre une bouteille de vin chaud ou un litre et demi de bière, ou deux litres de cidre, et en l'excitant à éternuer en irritant les naseaux avec un peu de tabac, ou de la racine d'iris de Florence en poudre.

§ 37. — *Renversement de la matrice.*

Cette incommodité est ordinairement la suite d'un part laborieux ou double ; quelquefois aussi la matrice, que plusieurs bouviers nomment le *ros*, est déplacée par de violents efforts, par la toux, les tranchées, par irritation, surtout si la vache a récemment vêlé. Cette partie

se montre quelquefois continuellement à certaines vaches, tellement que l'on est obligé de les boucher, c'est-à-dire de coudre à demeure le vagin; alors, si au bout d'un certain temps, le vagin étant rouvert, la matrice se renverse encore, il faut le refermer, engraisser la vache, et la tuer : mais cela arrive rarement.

La matrice renversée descend souvent jusqu'au-dessous des genoux; lorsqu'elle est exposée à l'air froid, elle devient rouge et saignante; dès qu'on la voit, on prend une serviette bien blanche, fine, et légèrement humectée d'eau tiède; on la passe dessous cette partie, qu'on soulève ainsi doucement, et on la repousse de même dans le vagin, appelé vulgairement *la nature de la vache*. On fait ensuite une decoction de fleurs de sureau, à la dose d'une poignée qui doit bouillir légèrement dans un quart de litre de vin rouge; on passe cette liqueur, et dès qu'elle est refroidie, on y trempe un tampon d'étoupes qu'on pousse dans le vagin. Cette opération terminée, on ferme les lèvres du vagin avec quelques points de suture qu'on fait avec une aiguille enfilée de fil ciré. Le lendemain on peut découdre le vagin et imbiber de nouveau les étoupes dans la liqueur ci-dessus, afin d'empêcher le relâchement de la matrice. Ayez soin d'élever la litière sous les jambes de derrière, afin de tenir cette partie plus haute que le devant; donnez à la vache une nourriture rafraîchissante.

§ 38. — *Crevasses aux mamelons, têtes ou trayons.*

Lorsqu'on aperçoit des crevasses aux trayons des mamelles, il faut les bassiner de temps en temps avec de l'urine humaine. Au bout de quatre jours, si elles ne sont pas guéries, on fera fondre de la cire jaune dans un peu d'huile d'olive, et l'on se servira de ce cérat pour graisser les têtes après avoir tiré la vache. On peut encore employer la lotion que nous avons indiquée contre la gale; il sera bon d'en retrancher le tabac en feuilles; frottez-les spécialement avec l'herbe aux mamelles, ou préparez une épaisse décoction de cette herbe pour laver les trayons.

§ 39. — *Obstruction du lait, vulgairement airs de terre.*

Les vaches-nourrices sont exposées à l'engorgement du pis ; hâtez-vous de le traiter comme le phlegmon ; en cas d'augmentation, employez les fomentations résolutives.

§ 40. — *Pommelière.*

C'est la phtisie pulmonaire qui attaque les vaches lorsqu'elles restent trop long-temps sans vêler. (Voyez *Maladies de la poitrine.*)

§ 41. — *Maladies des veaux.*

Les maladies des veaux sont : 1° le dévoiement, qu'on guérit en donnant aux veaux plusieurs fois le jour, jusqu'à guérison, des jaunes d'œuf délayés dans du vin rouge, et en leur administrant quelques lavements faits avec la racine fraîche de grande consoude, ou, à son défaut, avec de la graine de lin ou du son.

2° La gale et les poux : frottez le veau avec de l'onguent gris ou mercuriel, qui se fait avec 1/2 kilogr. de saindoux et 62 grammes de vif argent que l'on broie ensemble dans un mortier jusqu'à ce que le mercure soit totalement éteint.

CHAPITRE IX.

Erreurs des bouviers. — Emplois divers des produits des bêtes à cornes. — Notice historique sur le bœuf.

Ce travail serait incomplet et peut-être infructueux, si nous omettions de parler des erreurs qui pullulent dans les traditions des pâtres et dans la plupart des livres-manuels d'agriculture. Si nous ne les signalions pas, je ne fais aucun doute que l'habitude et la routine ne les fissent préférer aux prescriptions des plus habiles vétérinaires, tant celles que j'ai rassemblées ici avec soin, que celles qu'ils pourraient donner verbalement.

§ 1er. — *Erreurs des bouviers.*

Le charbon musaraigne, qui porte le nom de cette petite souris, est encore attribué à sa morsure. D'autres bouviers prétendent que l'*effort d'articulation*, qu'ils nomment éreigne ou éreintement, provient de ce que cette souris passe sur le dos du bœuf. Pour l'une et pour l'autre de ces maladies, ils conseillent de tuer la souris, quand on peut la prendre, et d'en faire, avec diverses drogues, un bouillon que l'on donne au bœuf. On voit combien ce remède commun est ridicule pour des maux si différents, surtout si l'on se rappelle que des scarifications, des saignées, le traitement de la gangrène, sont indispensables à la première maladie.

Barbillons. — Les barbillons, qui sont les deux filets de la langue que la nature a placés chez tous les quadrupèdes, sont considérés comme une maladie par les bouviers ignorants. Dès qu'un bœuf est dégoûté, n'importe pour quelle cause, ils disent qu'il a des *barbillons*, et retranchent ces filets comme la cause du dégoût. Si l'ail, le sel pilé, délayés dans du vinaigre, avec lesquels ils frottent ces filets, après les avoir coupés, raniment l'appétit de l'animal, ils ne manquent pas de l'attribuer à l'incision qui cause un mal réel au bœuf, pour le guérir d'un mal imaginaire.

Fièvre. — Sans s'attacher à reconnaître la cause qui produit la fièvre, les bouviers donnent un breuvage composé de rue et savigny bouillies dans un demi-litre de cidre avec de la poudre à tirer. On conçoit quel bon effet produit un pareil breuvage contre l'inflammation.

Plaies, Crevasses, Ecorchures. — On a peine à croire qu'une personne, dans son bon sens, conseille de dessécher des plaies avec du blanc de céruse, du vert-de-gris, du poivre, de la mine de plomb et de la litharge d'or : ces substances minérales et vénéneuses causeraient les plus grands ravages, et le poivre ajouterait, s'il est possible, à l'inflammation horrible qu'on aurait causée.

Plusieurs maréchaux disent qu'il faut râcler la charbon, avec une pièce de cuivre ou d'argent.

Pour remède à la dyssenterie, ils conseillent de donner les plantes âcres qui, souvent l'ont produite, la morelle, la queue de cheval, etc.

Pour la constipation, qu'ils appellent *mal de bœufs vieux échauffés*, il faut, selon leur avis, donner du vin, de la thériaque, c'est-à-dire des échauffants, tandis que les émollients sont indispensablement nécessaires. D'autres disent que l'herbe chargée de rosée engraisse les vaches.

On dissout indifféremment les drogues dans du vin, du lait ou de l'urine humaine; le premier est cordial, le second, adoucissant, le troisième, topique. Pour l'indigestion d'eau, on conseille sérieusement de serrer la queue de l'animal, avec un cordon, tout près des fesses, et de le faire courir quatre cents pas. Pour guérir la morsure de l'araignée, qui ne mord pas, on recommande de donner au bœuf un breuvage de lait caillé et de fiente de cochon, qui lui est extrêmement nuisible.

La Tamoucha ou Cru jaune, dénomination de certains pâtres, pour le flux des naseaux, se guérit, disent-ils, en enfonçant dans les naseaux une branche d'osier ou de saule, nouée par le bout. On tourne et retourne cette branche jusqu'à ce que le bœuf jette beaucoup d'humeur, c'est-à-dire jusqu'à ce que l'intérieur des naseaux soit écorché.

Que l'on se rappelle les remèdes indiqués pour la toux et qu'on les rapproche de celui-ci; prenez une poignée de suie de cheminée, autant de fiente de poule desséchée et réduite en poudre, une poignée de sommités d'orties pilées, le tout délayé dans de l'urine d'homme; ou bien un demi-litre de vin, dans lequel on aurait fait tremper trente heures la première écorce de houx.

Le *venin dormant* (emphysème) se guérit, suivant ces docteurs, par le remède suivant: couvrez la bête d'orties par tout le corps, à l'exception de la tête; enterrez-la ensuite dans du fumier, en ne lui laissant que la tête de libre: laissez-la trois heures dans cette position.

Le jus de feuilles de lierre, pimprenelle et mouron rouge, ronge les taies et dragons qui se forment sur l'œil.

Quant au charbon dans la bouche, qu'on nomme *sur-langue*, on le guérit en frottant la langue avec un morceau de drap rouge ou d'écarlate; car sans cela *la langue tomberait en vingt-quatre heures.*

On fait une grande différence entre l'enflure du ventre de la vache et celle du bœuf, comme si les organes digestifs n'étaient pas les mêmes chez les deux sexes: pour la vache, on applique sur le ventre du lard fricassé avec de la bouse de vaches nourries d'herbes.

Pour hâter la mise bas, on ne serait pas douté que la pelure d'ognon fût un excellent spécifique.

Une certaine douleur de côté, qui ne répond à je ne sais quelle maladie, exige un breuvage composé d'eau tiède et de papier blanc coupé en petits morceaux. Enfin, je ne cesserais pas, si je voulais rapporter en détail les prescriptions absurdes et dangereuses dont fourmillent la plupart des ouvrages consacrés à l'agriculture, tels que *le Parfait Bouvier*, etc., ainsi que les recettes orales dont les campagnes sont inondées. Puisse cet ouvrage détromper les cultivateurs et les engager à réfléchir sur le mal qu'ils font à leurs bestiaux en les faisant traiter par des ignorants! Il vaudrait mille fois mieux qu'ils les abandonnassent à la nature.

§ 2. — *Emplois divers des produits des bêtes à cornes.*

Nourrir l'homme pendant sa vie en travaillant pour faire croître les grains, en lui prodiguant le laitage, le nourrir après sa mort en lui offrant l'excellent aliment de sa chair, l'éclairer de son suif, le chausser de son cuir; traîner ses fardeaux, engraisser ses terres, ce n'est pas encore tout ce que fait le bœuf et les avantages qu'il procure: je vais en donner la série, et l'on verra qu'ils sont innombrables.

La viande que fournit le bœuf est excellente, fraîche, salée et fumée; elle est à la fois un aliment général et fournit les meilleurs assaisonnements soit que ses sucs soient étendus dans le bouillon, resserrés dans les jus, coulis, gélatines, etc.

Sa graisse est encore excellente comme assaisonnement, elle est inappréciable comme suif pour nous donner de la lumière.

Le lait est le meilleur rafraîchissant et le meilleure nourriture; il remplace le lait maternel pour les enfants et les accoutume à une nourriture plus robuste. Il est un des plus agréables assaisonnements de nos mets; il neutralise les mauvais effets de l'extrême chaleur, des travaux continuels, des veilles, des soucis; il répare les corps maigres et épuisés, en boisson simple ou mélangé d'eaux émollientes; il convient dans toutes les maladies de poitrine et dans toutes les inflammations internes: il sert en cataplasmes, fomentations, tant pour les hommes que pour les animaux; la goutte, les hémorrhagies, les douleurs causées par les humeurs âcres et irritantes, les empoisonnements, réclament son secours. Le lait bouilli remédie même à la diarrhée et à la dyssenterie: l'usage des caillés de lait est regardé en Amérique comme le meilleur préservatif contre la fièvre; le petit-lait est à la fois rafraîchissant, tempérant et légèrement purgatif; il excite même les urines: aussi la médecine humaine et la vétérinaire l'emploient-elles dans les inflammations, les rétentions d'urine, les maladies de la peau; le petit-lait sert encore à blanchir les étoffes. Le lait est le meilleur cosmétique dont on puisse se servir pour la peau. La crème ou la portion butireuse du lait est la substance la plus exquise. Elle guérit les gerçures et crevasses des parties delicates du corps; son emploi principal est la confection du beurre.

Le beurre frais sert en cuisine et en pâtisserie, qui ne seraient rien sans son aide. Fondu, salé, il est l'une des plus puissantes ressources de l'économie domestique. (Voyez *Manuel des Habitants de la campagne*, *de la Maîtresse de Maison*, faisant partie de l'*Encyclopédie-Roret*.) En médecine, on l'emploie frais intérieurement, pour émousser les particules des poisons corrosifs. A l'extérieur, on en fait usage pour mûrir les tumeurs, panser les vésicatoires, pour composer divers cataplasmes et onguents.

Le fromage, tant frais que sec, est un assaisonnement, un mets dont l'usage est général et dont les modifications sont variées à l'infini.

C'est aux boutons particuliers que produisent les mamelles des vaches, que l'on doit l'inestimable découverte de la vaccine.

Les exhalaisons des étables à vaches, quand ces animaux sont tenus convenablement, sont très-salutaires pour les personnes attaquées de la poitrine.

On se sert de la bouse desséchée comme de combustible dans les pays où le bois est très-cher. En France, on en compose *l'onguent de Saint-Fiacre*; c'est-à-dire qu'on la mélange encore humide avec partie égale de terre franche, pour recrépir les murs, enduire les ruches, faire l'aire des granges, bâtir des poulaillers et autres petites étables. Quand on délaie seulement la bouse demi-sèche avec de l'eau, comme un mortier, on est sûr de conserver intactes les racines des arbres ou autres plantes que l'on envoie au loin. Il est bon de mettre de ce mortier autour du pied des arbres et arbustes que l'on veut préserver de la gelée. On sait de quel usage est la bouse mêlée avec la paille, pour engraisser les terres. Outre ce fumier, qu'on peut mélanger avec celui de tout autre animal, si l'on mêle très-peu de chaux vive avec la bouse on aura un engrais excellent. La bouse mêlée avec de l'argile fait un très-bon mortier pour enduire les ruches.* On voit, par l'écriture sainte et d'après les recherches de plusieurs savants, que, dans les contrées sablonneuses de la Judée et de l'Arabie, la bouse offre quelquefois, dans les disettes, un aliment aux hommes. Le fabricant d'indiennes fait usage de cette substance pour la préparation des couleurs. La bouse humectée sert encore au maréchal-ferrant pour attendrir le sabot du cheval.

---

* Une multitude d'insectes vivent dans les bouses, les décomposent et les rendent plus propres à l'engrais; mais c'est un motif pour enlever tout de suite les bouses en cas d'épizootie, afin que ces insectes volants pour la plupart n'aillent pas ensuite se poser sur les bêtes saines.

Le poil des bêtes à cornes sert de bourre pour les harnais, les banquettes, les coussins et autres meubles. Les debris de sa peau, qui ne se préparent pas comme cuir, se font bouillir avec la corne de ses pieds, les debris de ses cornes, et le tout ensemble donne de la *colle forte*, dont on fait le plus grand usage dans tous les arts où l'on travaille le bois. Les cornes sont employées par les tabletiers à faire des peignes, des boîtes et autres ustensiles; les couteliers s'en servent pour le manche des couteaux, canifs, etc.

Le sang de bœuf forme un excellent mastic, d'où on tire une couleur bleue très-précieuse, connue sous le nom de *Bleu de Prusse*. Il est encore utile dans les raffineries de sucre et dans les fabriques d'huile de poisson, pour clarifier et dépurer les liquides. Le fiel est aussi d'une utilité spéciale; il prévient l'affaiblissement des couleurs sur les étoffes de fil et de coton, décrasse les étoffes de laine et de soie, et enlève les taches graisseuses en ménageant les couleurs.* Le quatrième estomac du veau, ou la *caillette* fournit la *présure* avec laquelle on caille le lait pour en faire des fromages. Cette substance est le lait qui n'est pas encore passé dans les intestins: on la prépare en l'épluchant bien pour la dégager des poils et des grumeaux qui s'y trouvent; on la lave dans plusieurs eaux et on la laisse égoutter. Cela fait, on la broie avec deux cuillerées de crême et on l'assaisonne de sel et poivre. Ce mélange se renferme dans la *caillette* du veau, ou dans une vessie sèche de porc, et se suspend dans un endroit sec, pour servir au besoin. Beaucoup de personnes mettent quelque peu d'ancienne presure dans la nouvelle qu'elles préparent, et je pense que l'on doit les imiter. Dix à douze grains de présure font *prendre* ou cailler un demi-litre de lait. Au reste, on en met le moins possible, afin d'empêcher qu'elle ne donne mauvais goût.

---

* Voyez *Manuel du Teinturier*, *Manuel d'Économie domestique*, *Manuel des Demoiselles de l'Encyclopédie Roret.*

Les boyaux du bœuf ont aussi leur utilité : frais et bien nettoyés, ils servent aux charcutiers pour entonner des cervelas et entourer des langues fourrées ; sous le nom de *baudruche* ils servent à battre l'or en feuilles très-minces. On les emploie encore à recouvrir les aérostats. En Espagne on en fait des outres pour transporter le beurre, le saindoux et autres comestibles semblables, en sorte que dans ce pays les denrées se vendent à l'anne.

§ 3. — *Notice historique sur le bœuf.*

Les Grecs et les Romains sacrifiaient les bœufs, les taureaux et les génisses aux dieux du premier ordre. Le taureau surtout était la victime par excellence et l'objet d'une cérémonie particulière, appelée *taurobole*. On choisissait toujours les plus beaux animaux ; on leur dorait les cornes, on les couvrait de bandelettes et de fleurs, on les offrait à telle ou telle divinité, selon la couleur de leur poil : ainsi les bœufs noirs étaient sacrifiés aux dieux des enfers, et les blancs à des divinités plus riantes. Les anciens Juifs sacrifiaient aussi les plus beaux individus de leurs troupeaux : on sait que les Egyptiens adoraient le bœuf Apis.

Les bêtes à cornes servaient aux besoins de la vie comme à ceux du culte.

On les mangeait rôtis par moitié, et souvent tout entiers.

Dans le moyen âge, le bétail a encore été victime de la superstition, quoique différente. M. Thiébault de Bernaud rapporte que vers la fin du quatorzième siècle, dans un village près de Beauvais, on pendit, d'après sentence juridique, un taureau qui avait tué un jeune garçon. Il dit aussi que dans une province voisine, d'après les conseils d'un charlatan, on brûla vif un taureau sain pour guérir le bétail malade d'une très-dangereuse épizootie.

Maintenant la seule cérémonie où figure le bœuf, est celle du dimanche *gras*. A Paris, on choisit un bœuf énorme, nommé à juste titre le *bœuf gras* ; on lui dora

les cornes, on lui met sur le dos un groupe de figures de carton, peintes de couleurs agréables, et décorées de guirlandes de fleurs : un cortége nombreux de masques l'environne, et le conduit, au son de la musique, chez le roi, les princes, les ministres et les principales autorités ; on le promène ainsi pendant les trois jours gras.

Tout le monde connaît comment les Espagnols ont mis à profit l'humeur belliqueuse du taureau, qu'ils excitent par les vives attaques de dogues furieux, et d'hommes habiles dans cet art dangereux. Ces hommes nommés *taureadors*, courent autour du taureau et le blessent légèrement pour accroître sa fureur. Ils sont fréquemment victimes de leur audace, et on les emporte souvent de l'arène le ventre ouvert par les cornes de l'animal. Mais qu'importe ! un autre *taureador* succède, et les flots d'un peuple innombrable, les femmes les plus élégantes et la cour même, applaudissent avec transport un spectacle aussi odieux.

SECONDE PARTIE.

BÊTES A LAINE.

CHAPITRE 1er

§ 1er — LE MOUTON, LES BREBIS.

Manière de connaître l'âge des bêtes à laine. — Etats divers. — Choix du bélier. — Choix de la brebis. — Nourriture, engraissement. — Tonte des moutons. — Races de brebis. — Castration des moutons et moutonnes.

Peu faite pour captiver l'attention du naturaliste, à raison de son naturel craintif et stupide, la brebis doit exciter tout l'intérêt de l'agronome et du cultivateur; sa fécondité, les ressources qu'offrent sa laine, sa chair, sa peau (ressources dont nous détaillerons les immenses avantages en traitant spécialement des produits de cet animal), et même sa stupidité qui contribue à la rendre docile, tout, après le bœuf, en fait le plus précieux trésor de l'agriculture. Par malheur la brebis est peu robuste et sujette à de nombreuses maladies; de plus, les animaux carnassiers la poursuivent de préférence, et elle n'a aucun moyen pour se défendre ou pour fuir, mais un berger attentif à prévenir, à soigner les maladies de son troupeau, et qui veille avec vigilance à sa garde, ne craint que très-peu ces inconvéniens. Voyons comment il faut agir pour parvenir à cette sécurité, et pour tirer tout le profit possible des bêtes à laine.

Manière de connaître l'âge des bêtes à laine. — La première connaissance que doit avoir le berger, est celle de l'âge de son troupeau, afin de régler convenablement la castration, la monte, l'engraissement; cette connaissance s'acquiert par l'inspection des dents. En qualité d'animal ruminant, la brebis n'a de dents qu'à la mâchoire infé-

rieure; ces dents, étroites et pointues, sont au nombre de huit : l'animal les a toutes dès la première année de sa vie, alors que, mâle ou femelle on le nomme *agneau*. Dans la seconde année les deux dents du milieu tombent et sont renouvelées par deux dents plus larges et non pointues. Dans la troisième année, de chaque côté des dents dont nous venons de parler, une dent de lait tombe et se remplace par une dent semblable aux premières remplaçantes. La quatrième année, l'animal a six dents nouvelles et larges; la cinquième, il ne lui en reste plus de pointues. Ainsi l'on connaît l'âge de la brebis jusqu'à cinq ans; plus tard on l'apprécie par l'état des dents mâchelières : plus elles sont usées, noirâtres, rares, plus l'animal est vieux; mais il n'est pas ordinaire de le laisser vivre si long-temps. La chute des secondes dents n'est point déterminée, elle dépend de la dureté des herbes que les troupeaux ont à brouter : les pâturages de bruyères les leur usent beaucoup plus vite que tout autre; dès qu'une brebis a perdu assez de dents pour qu'elle mange, et, par suite, digère avec effort, il faut se hâter de l'engraisser et de la tuer. On connaît encore l'âge du bélier par ses cornes, qui forment un nouvel anneau chaque année.

États divers des individus. — Le mâle se nomme *bélier*, la femelle *brebis*, le petit, qu'on appelle *agneau*, garde ce nom pendant un an; les béliers châtrés, et c'est le plus grand nombre, prennent le nom de *moutons*; les femelles, dans le même cas, sont dites *moutonnes*, mais ordinairement on ne fait guère cette distinction, et tous les individus inhabiles à se reproduire sont appelés moutons.

§ 2. — *Choix du bélier.*

Pour avoir un bon bélier, choisissez celui qui a la tête grosse, le nez camus, les naseaux courts et étroits, le front large, élevé et arrondi, les yeux noirs, grands et vifs, les oreilles grandes et couvertes de laine, les cornes fortes et bien recourbées, l'encolure large, le ventre grand, les testicules gros, la queue longue et forte à sa racine : il importe surtout que sa laine soit bien tassée et garnisse bien l'animal jusqu'aux pattes et sous la poitrine. Toutes ces précautions sont indispensables, car le bélier communique sa constitution aux petits : le bélier vit deuze à quinze ans; il préfère les vieilles brebis aux jeunes.

§ 3. — *Choix de la brebis.*

Par la même raison qui doit rendre sévère sur le choix du bélier destiné à la propagation du troupeau, il faut l'être également pour les brebis. Une bonne brebis doit avoir le corps grand, les épaules larges, les yeux gros, clairs et vifs, le cou gros et droit, le dos large, le ventre grand, les tetines longues, les jambes menues et courtes, et la queue épaisse. Comme il n'y a que la laine blanche qui reçoive des couleurs vives par la teinture, il faut avoir soin que le bélier et les brebis soient blanches, ou tout au moins que celles-ci n'aient que quelques taches brunes par-devant ; il est encore essentiel que le bélier et les brebis soient en parfaite santé.

§ 4. — *Accouplement.*

Le bélier et les brebis peuvent s'accoupler à dix-huit mois et même avant ; mais pour prévenir l'affaiblissement des parents et la mauvaise constitution des agneaux, on fera mieux d'attendre qu'ils aient deux ans revolus : à sept ou huit, l'un et l'autre commencent à s'affaiblir, par conséquent ce sont les agneaux des bêtes de cet âge qu'il faut vendre préférablement. Les brebis entrent en chaleur, pour l'ordinaire, depuis le mois de novembre jusqu'à la fin d'avril ; elles y sont en tout temps lorsqu'on les nourrit de pain de chenevis, et qu'on leur donne beaucoup d'eau salée : mais il vaut mieux les faire couvrir à l'époque où elles sont en chaleur naturellement. Un des signes de cet état est de monter les unes sur les autres ; une agitation peu ordinaire à ces paisibles animaux, de longs et fréquents bêlements achèvent de la caractériser : la surabondance de graisse rend les brebis infécondes.

Plusieurs auteurs éclairés prétendent qu'un bélier suffit à cent brebis, d'autres ne lui en veulent donner que la moitié, et beaucoup d'agronomes conseillent de ne lui en faire servir que vingt-cinq à trente. Sans nul doute un bélier peut suffire au moins au nombre moyen ; mais pour l'empêcher de s'épuiser et avoir des agneaux plus vigoureux, ne lui en faites servir que trente à quarante. Les brebis retiennent ordinairement de la première visite du bélier ; celui-ci se bat à coups de cornes et de tête dans le temps qu'il est en amour ; il redevient ensuite paisible comme le reste du troupeau.

Mise bas. — La gestation de la brebis est de cinq mois; pendant ce temps le berger veillera avec un soin particulier à ce que rien ne l'effraie et ne la porte à se jeter contre les arbres, les murs, les portes, ou à se presser fortement contre les autres brebis, ce qui la ferait avorter: les brebis pleines ne doivent pas non plus être menées trop vite, ni exposées à sauter des fossés, des arbres abattus, de grosses pierres, etc.; on les nourrira mieux qu'à l'ordinaire, et on évitera qu'elles mangent des herbes de la classe des emménagogues.

CHAPITRE II.

L'AGNEAU.

§ 1er — *Naissance.*

La brebis ne produit ordinairement qu'un seul agneau, quelquefois deux, et très rarement trois, même cela n'est pas à souhaiter, attendu la faiblesse des petits et la difficulté de les nourrir. A moins que la brebis qui a deux agneaux ne soit très-forte et que ses mamelles ne soient bien remplies, qu'en même temps la saison ne soit déjà bonne pour les pâturages, il ne faut pas lui laisser ses deux petits, à plus forte raison faut-il en tout temps lui ôter le troisième.

On reconnaît l'approche de la mise bas par de fréquents bêlements, la gonflement des tetines qui se remplissent de lait, et par un écoulement de sérosités qui s'échappent des parties génitales, et que les bergers appellent les *mouillures*. Le berger observera la brebis en travail; si elle souffre trop long-temps, il s'assurera si cela vient de ce qu'elle est trop échauffée, trop agitée. Les oreilles plus chaudes qu'à l'ordinaire, le pouls plus prompt que dans les autres brebis, la langue et les lèvres sèches, le battement des flancs, sont les symptômes de la force de sa constitution, qui nuit à l'extraction de l'agneau: saignez alors la brebis, ainsi que nous l'avons conseillé pour la vache en pareil cas. Si on s'aperçoit au contraire que ce retard est l'effet de sa faiblesse, on lui fera boire deux

verres de vin légèrement trempé d'eau, ou de piquette, eu de boisson, eu de bière, ou de cidre, ou de poiré : si l'on veut donner du vin pur et fort, un verre suffira.

L'agneau se présente-t-il bien et sort-il sans difficulté, on laissera la nature opérer; s'il a peine à sortir, le berger huilera ses doigts et le tirera peu à peu et doucement, au même moment où la brebis fait elle-même des efforts pour le pousser au dehors. Pour se bien présenter il faut qu'il montre le bout du museau à l'ouverture de la matrice, qu'on nomme aussi portière, et qu'il ait les deux pieds de devant rapprochés au-dessous du museau, et un peu en avant; les deux jambes de derrière doivent être repliées sous le ventre et s'étendre en arrière à mesure qu'il sort du ventre de la brebis. Si l'agneau n'est point dans cette situation, le berger huilera de nouveau ses mains, et tâchera de le retourner; si la matrice s'irritait trop, on y injecterait un verre de décoction tiède de racines de guimauve. Le forceps s'emploie avec avantage quand l'agnelement est trop laborieux. Quelques heures après que la brebis aura *agnelé*, vous lui donnerez environ un demi-litre d'eau blanche tiède, du son, de l'orge ou de l'avoine, et la meilleure nourriture que pourra vous offrir la saison : ces deux derniers grains, mêlés avec du son, des navets, des carottes, des panais, des salsifis, des pois cuits ou mis légèrement en ébullition après avoir trempé vingt-quatre heures, des fèves cuites, des choux, du lierre, augmentent le lait de la brebis. Quand l'allaitement de la brebis est trop prolongé, elle maigrit, dépérit, et sa laine perd beaucoup de sa qualité.

§ 2. — *Soins.*

Lorsqu'une brebis est morte en agnelant, ou qu'elle n'a pas assez de lait pour nourrir, il faut donner son agneau à une autre mère qui aura perdu son petit, ou a une chèvre. Si sa mère adoptive refuse de le recevoir, on le couvrira de la peau de l'agneau mort, si cette peau est encore fraîche, ou plus simplement encore, on frottera l'agneau mort contre celui que l'on veut lui substituer : ce moyen réussit ordinairement pour tromper toutes les femelles (voyez dans le cours de cet ouvrage, et *Manuel*

du Charcutier de l'*Encyclopédie-Roret*.) Le berger veillera à ce que l'agneau tète bien, à ce que d'autres agneaux ne lui dérobent pas son lait, à ce que sa mère soit en bonne santé. Il prendra garde qu'il ne souffre pas du froid; en ce cas, il enveloppera le jeune animal d'un linge chaud, on le couchera près d'un feu doux, de manière à ce que la tête revienne vers le ventre. Si la brebis a beaucoup de lait, on peut la traire plus ou moins, selon la quantité de lait qu'elle peut avoir; on met quelques grains de présure dans ce lait, et on le mange lorsqu'il est pris : cela s'appelle de *la caillette*, et fait de bons goûters pour l'été; on en fait aussi des fromages.

Si l'on n'a ni brebis ni chèvre pour allaiter l'agneau privé de sa mère, on le nourrit au biberon, comme il a été dit pour les veaux, soit au moyen d'une éponge ou d'un linge allongé en forme de pis, et que l'on trempe dans du lait tiède de brebis, de chèvre ou de vache; on lui présente le biberon aussi souvent qu'il aurait teté sa mère, et on le tient bien chaud dans un panier rempli de plumes, afin de remplacer la chaleur qu'il aurait trouvée en se couchant contre elle; si l'on veut ménager le lait, on peut de temps en temps donner à l'agneau de l'eau tiède chargée de farine d'orge.

Au bout de dix-huit à vingt jours, si l'agneau commence à brouter l'herbe, on peut lui donner la nourriture suivante, dans des auges peu profondes : de la farine d'avoine seule ou mêlée avec du son et des pois crevés dans l'eau bouillante (les blens sont plus tendres et plus nourrissants que les gris, on les nomme pois de brebis); on peut écraser ces pois dans du lait pur ou coupé d'eau; on peut aussi se servir de la farine d'orge, mais elle dégoûte les agneaux, parce qu'elle reste dans leurs dents; de l'avoine ou de l'orge en grain, le foin le plus fin, la paille d'avoine battue deux fois pour la rendre plus douce, du trèfle sec, des gerbées d'avoine, du sainfoin, des herbes des prés bas; au reste, on donnez que très-peu long-temps, et très-rarement, du grain aux agneaux, parce que cette nourriture leur cause des indispositions.

On mange les agneaux à l'âge de trois semaines au plus tôt, à un mois et demi à deux mois au plus tard; aux

environs des villes on vend une grande quantité d'agneaux; mais à moins qu'ils ne soient faibles, mal constitués, que les brebis n'en aient plus d'un, on aurait bien plus de bénéfice à les élever : nous parlerons plus tard des maladies et des produits des agneaux. A l'âge de six mois on sépare les agneaux non châtrés des agnelettes, de crainte qu'ils ne s'énervent avec elles.

§ 3. — *Castration.*

Ainsi que la plupart des malades des animaux domestiques, les jeunes béliers sont châtrés pour rendre leur chair plus délicate, et plus disposée à l'engraissement ; cette opération est aussi favorable à la laine qu'elle rend plus épaisse et plus douce ; elle change encore le naturel de l'animal, qui devient plus lent, plus craintif et plus doux; il perd ses cornes ainsi que sa vivacité : on le nomme alors *mouton*.

On châtre les bêtes à laine de plusieurs façons : 1° par incision du bas des bourses quand l'animal n'a que huit, dix jours et même moins ; on fait sortir à la fois les testicules, et on en coupe les cordons : c'est ce que l'on nomme *châtrer en agneau*; 2° quand l'agneau est plus âgé, c'est-à-dire de six semaines à deux mois, on fait séparément l'incision des testicules : cela s'appelle *châtrer en veau*, parce que, comme je l'ai dit, la castration des veaux s'opère ainsi; 3° quand un bélier a servi long-temps et qu'on veut l'engraisser pour le manger un peu plus tard, on emploie le *bistournage* ou le *billonnage*, (*voyez* castration du taureau); 4° on châtre les femelles en leur enlevant les ovaires, et elles sont dites *moutonnes*; ce genre de castration n'ayant pas encore été traité dans ce manuel, je vais en donner les détails.

Le berger prend un agneau femelle d'environ six semaines, et le couche sur le bord d'une table, de manière que la tête soit pendante hors la table. Un aide placé à sa gauche étend la jambe gauche de derrière, et l'empoigne à l'endroit du canon, c'est-à-dire au-dessus des ergots, pour la tenir en place; un autre aide place à droite de l'opérateur rassemble les deux jambes de devant de l'agneau avec la jambe droite de derrière, et les empoigne

toutes les roix à l'endroit des canons. L'agneau étant ainsi retenu et couché sur le dos, l'opérateur soulève la peau du flanc gauche avec les deux premiers doigts de la main gauche et forme un pli à égale distance de la partie la plus haute de l'os de la hanche et du nombril. L'aide du côté gauche allonge ce pli avec les doigts jusqu'à l'endroit des fausses côtes; alors le berger ou l'opérateur coupe ce pli avec un couteau bien tranchant, de façon que l'incision n'ait que 4 centimètres de longueur, et suive une ligne depuis la partie supérieure de la hanche jusqu'au nombril. L'ouverture faite, il coupe peu à peu l'épaisseur de la chair jusqu'aux boyaux, sans les toucher, introduit l'index dans le ventre, cherche l'ovaire gauche et le fait sortir; l'autre ovaire et la matrice suivent; il coupe le second ovaire et rentre la matrice. Cela achevé il coud l'ouverture avec du fil ciré, en observant de piquer seulement l'aiguille dans la peau; il laisse sortir les deux bouts de fil au dehors, et met un peu de graisse sur la plaie. Dix à douze jours après, quand la peau est cicatrisée, le berger coupe le fil au point de couture du milieu, et tire ensuite les deux bouts pour le faire sortir entièrement, afin d'empêcher qu'il ne produise une suppuration.

Les agnelettes ne se sentent de cette opération qu'un ou deux jours, quand elle est bien faite et que le temps est sec et beau; elles ont les jambes un peu roides si on les tettent pas; le troisième jour elles sont comme à l'ordinaire.

CHAPITRE III.

§ 1er — PATURAGES.

Nourriture des moutons. — Importante pour tous les animaux, les soins hygiéniques de la nourriture le sont principalement pour les moutons, puisque la plupart des remèdes de leurs maladies se réduisent à un régime sain. Le pâturage des terreins humides expose ces animaux à la *pourriture*; celui des endroits qui, trop mouillés pendant l'hiver, se dessèchent l'été, n'est pas moins dangereux, puisqu'il peut faire périr tout un troupeau en quelques jours. Les terres en pente, de nature sablonneuse, cra-

yeuse, qui se couvrent de chiendent, de genêts, de bruyères; les pâtures d'ajonc, de fougère, de *cognola* ou *setuque ovine*, de pimprenelle, sont ce qu'il y a de meilleur pour les troupeaux.

Il faut, autant que possible, les faire paître tous les jours après la rosée ou la pluie, quand l'herbe en est dégagée, et leur donner 16 grammes de sel seul ou dans une demi-poignée de son. Malgré le préjugé de certains cantons, on doit les abreuver journellement dans l'eau la plus légère et la plus claire; l'eau courante est préférable : dans les temps humides on ajoute à leur boisson un peu de sel marin.

En hiver, quand l'herbe des pâturages manque, il faut avoir recours à celles qui résistent à la gelée, comme la pimprenelle et le pastel; aux feuilles de légumes et de racines que l'on peut se procurer malgré la mauvaise saison, comme les choux de bouture, les choux cavaliers et franges, les têtes de navets et de carottes, les racines, les pommes de terre, les topinambours, les graines du bourg de foin, de genêt, de navette, de colza, les lentilles, l'avoine, les pois de brebis, les gerbées de dragée, celles de vesces et haricots recueillis avant la maturité, les fines pailles d'avoine, les feuilles de cytise, d'aulne, de charme, de frêne, de peuplier; les jeunes fougères séchées doivent être mêlées ensemble afin de prévenir le fâcheux effet de la nourriture au sec, qui fait dépérir les moutons : il est superflu de dire qu'il ne faut point les faire passer brusquement du vert au sec.

Ce que nous avons dit relativement aux dangers que présente l'abondance des herbes trop succulentes pour les bêtes à cornes est la même chose pour les bêtes à laine. De plus, toutes les herbes aqueuses, qui viennent spécialement dans les vallons humides ou à l'ombre des bois, sont très-pernicieuses pour les moutons. Linnée compte cent dix-huit espèces de plantes dangereuses pour ces animaux, et ce sont presque entièrement des plantes de marais.

§ 2. — *Engraissement des moutons.*

Nous avons vu que la première condition de l'engrais des bêtes à laine est la castration, non que les individus

qui conservent leur sexe ne puissent prendre plus tard la graisse, mais leur chair est toujours coriace, et, en outre, conserve une odeur, un goût désagréable, désignés vulgairement sous le nom de *belin*; l'âge entraîne aussi ce désagrément, aussi engraisse-t-on communément les moutons à quatre ans. Il y a deux espèces d'engrais, 1° l'engrais d'herbes; 2° l'engrais de pouture : le premier s'obtient en faisant, pendant trois mois, pâturer les moutons abondamment, et en leur donnant, à leur retour du pâturage, du son ou de l'avoine et de l'herbe mêlés de sel; le second a lieu par l'usage du *maton*, c'est-à-dire des tourteaux de colza, navette, chenevis, mêlés avec de la farine d'orge ou d'avoine, ou de maïs, ou de sarrazin; ou fait boire abondamment les moutons, et ils ne tardent pas à éprouver, dans les deux cas, la cachexie graisseuse. Les signes de cet état sont, que l'on ne sent plus les vertèbres de la queue de l'animal; qu'il se forme des tampons de graisse à la poitrine et aux épaules, et que l'on sent des vessies graisseuses sur le dos : une fois parvenus à ce point, les moutons doivent être immédiatement tués, car ils mourraient de la pourriture avant moins de trois mois.

§ 3. — *Tonte des moutons.*

Les agneaux exceptés, toutes les bêtes à laine doivent être tondues à l'époque où, comme les autres animaux, elles éprouvent une sorte de mue; en écartant les mèches de la vieille laine, on voit la nouvelle se montrer pardessous, ce qui arrive à la fin de mai (*); c'est l'instant de la tonte, que l'on exécute ainsi, d'après le procédé de M. Daubenton. Le berger couche l'animal sur une table percée de trous, par lesquels passent des courroies qui l'assujettissent à volonté; on se sert de grands ciseaux nommés *forces*, on coupe rapidement et très-court la laine, en prenant bien garde d'entamer la peau du mouton : cette méthode est bien préférable à l'ancienne habitude de lier les pieds de l'animal et de le coucher par terre.

Comme la laine du dos, de la croupe, des épaules,

(*) Les vieilles bêtes muent avant les jeunes.

dite la *mère laine* (*) est de meilleure qualité que celle du ventre, beaucoup de personnes trient leurs laines; mais quand les moutons sont bien tenus, qu'ils ont souvent de la litière fraîche, cette precaution est inutile : le *suint*, cette matière graisseuse, sorte de transpiration qui s'exsude de tout le corps du mouton pour lubrifier la laine, est désagréable aux tondeurs; aussi beaucoup de fermiers font-ils laver la laine à *dos*, c'est-à-dire quand le troupeau porte encore sa toison : ils sont dans la persuasion que cette operation rend la laine plus blanche, mais cela n'a d'autre effet que d'incommoder l'animal; car le blanchiment emporte ensuite toutes les impuretés de la laine. Au reste, nous le répétons, quand un troupeau est soigné avec propreté, tenu convenablement, la laine est une fois plus touffue, plus belle et plus blanche après la tonte; il est bon de faire baigner les moutons un peu à l'eau courante pour rafraîchir leur peau : on leur donne aussi plus de sel que de coutume, afin de faire monter le suint, et on evite de les conduire au grand soleil, qui brûlerait leur corps dépouillé.

CHAPITRE IV.

Amélioration des races.

Daubenton eut le premier l'idée d'améliorer les races de brebis en France, c'est à lui qu'on doit l'introduction des bêtes à laine Espagnoles, en 1766.

Louis XVI fit venir en 1786, à Rambouillet, un troupeau de mérinos acheté par ses soins; c'est de là que sont sortis presque tous les béliers qui nous ont donné d'abord des métis remarquables par leur taille, et ensuite de véritables mérinos français, qui valent aujourd'hui ceux de l'Espagne.

Le mouton de Berri qui donne toujours une belle et bonne laine, a encore de nombreux partisans, celui de Pre-Salé si renommé pour la délicatesse de sa chair, sera long-temps encore l'objet de la prédilection du Gourmand

(*) Voyez *Manuel des Habitans de la campagne* de l'*Encyclopédie-Roret*.

de Paris : le mouton de Beauce continuera par sa taille, à s'allier à la race espagnole, et de nous donner de belles brebis, propres à la boucherie et à la confection des draps ordinaires ; il en sera de même des belles bêtes du Roussillon ; mais cela ne suffit pas, il faut s'enrichir de nouvelles races, et améliorer les anciennes. Nous allons résumer en peu de mots les connaissances que nous voudrions trouver dans chaque cultivateur français.

Les races de moutons se sont multipliées dans toutes les parties du monde, et partout on cherche à les améliorer encore, par des croisements opérés avec intelligence.

Une belle brebis en général doit avoir la poitrine large, des os peu apparens, une petite tête, des muscles prononcés, une toison bien fournie, soit en laine frisée, soit en laine longue. Les qualités du bélier sont les mêmes, sauf qu'il est beaucoup plus fort que la brebis ; on doit tenir encore plus à la finesse de sa laine qu'à celle des brebis, car c'est lui qui transmet la qualité à sa géniture. Un premier croisement donne déjà une amélioration remarquable : le second l'emporte encore ; ce n'est cependant qu'à la troisième génération que l'agneau ressemble tout-à-fait à son père.

L'âge du mouton se connaît à la dent. Les incisives tombent à 15 ou 16 mois, vers 2 ans tombent les premières mitoyennes, à 3 ans et demi tombent les deuxièmes mitoyennes, vers 4 ans tombent les coins de lait, à 4 ans et demi les dents d'adulte se rangent, à 5 ans elles décrivent un cercle, à 6 ans les pinces sont rasées, à 7 ans les premières mitoyennes, à 8 ans les secondes, à 9 ans les coins.

Une personne qui veut fonder un troupeau, doit d'abord prendre en considération la nature du sol, ses produits, la température et la situation des bâtiments destinés à recevoir les différentes classes de bêtes dont se compose le troupeau. Il y a des cantons où l'on ne peut en avoir d'aucunes espèces, il y en a qui sont propres à toutes ; le plus grand nombre des contrées exigent un choix de moutons appropriés au sol, par sa ressemblance avec celui dont le troupeau est originaire, c'est une observa-

tion que nous avons déjà eu occasion de faire. Ces premières conditions bien examinées, il faut voir combien de terre produit de prairies artificielles, et combien ces produits pourront affourer de bêtes; cela est d'autant plus important, qu'il est reconnu en agriculture, qu'un beau troupeau transporté dans un pays médiocre, y devient médiocre, et dégénère à tel point, qu'au bout de quelques années ce troupeau de choix est au-dessous des plus vulgaires.

Le choix du propriétaire ne doit pas se borner aux races françaises, il peut selon l'importance de son exploitation, importer soit la race Anglaise, soit les races d'Allemagne et d'Espagne. Si au lieu d'être un riche capitaliste, disposé à faire de grands sacrifices, il est seulement un propriétaire ou fermier aisé, il se bornera à l'acquisition ou même à la location de bons béliers, et il formera lui-même un troupeau de choix, sans mettre dehors des capitaux importants, qui le gêneraient pour les autres parties de son exploitation. Ce serait déjà beaucoup que de persuader à tous nos fermiers qu'ils ont, comme les propriétaires, un très-grand intérêt à améliorer les races.

Leur principale objection consiste à dire que les brebis mérinos, par exemple, consomment beaucoup plus que la race de Berri ou de Sologne, qu'elles exigent plus de soin, et qu'elles ne produisent pas en raison de ce qu'elles coûtent, depuis que leur laine plus fine est descendue à 2 et 3 francs le kilogramme; cela est sérieux, mais on peut y repondra.

Tout fermier raisonnable reconnaîtra d'abord que les frais des bâtiments, de parc, de berger, pour un bon troupeau berrichon, de 500 bêtes, sont les mêmes que pour un troupeau mérinos ou métis de 400 bêtes; il reconnaîtra aussi que le premier consomme autant de fourrage que le second, et que le second rend au moins autant de fumier que le premier, car le mérinos étant de plus grande taille, rend un engrais en proportion de ce qu'il consomme.

La différence de dépense se manifeste particulièrement dans la nourriture qui doit être plus substantielle. Pour le mérinos il faut en effet battre un peu moins le froment

et l'avoine; il faut même donner de l'avoine battue dans beaucoup de circonstances, afin de maintenir les bêtes en bon état, et conséquemment la laine en bonne qualité : et bien, si la différence de poids des toisons et la différence de finesse amènent dans la recette, une augmentation égale à l'augmentation de dépense, le fermier est parfaitement indemnisé; quant aux sacrifices journaliers, il lui reste même un bénéfice constant sur les laines, car la toison mérinos pèse le double de la toison bérichonne, et celui qui l'obtient par le croisement, gagne sous ce rapport, non seulement sur le poids, mais encore sur le prix qui est toujours environ du quart en sus. Mais il a d'autres bénéfices, qui ne sont pas moins constants, lorsqu'il fait des élèves de bonne race, sur la vente des agneaux et des mères réformées, qui valent toujours le double des races ordinaires; sous tous les rapports, donc il y a avantage réel dans l'amélioration. Je n'oserais pas en dire autant de l'acquisition des troupeaux de grands propriétaires, qui, en procédant par acquisition, se sont trompés, parce qu'ils n'avaient pas suffisamment étudié le sol, parce que des bergers incapables ou négligents leur ont occasionné des pertes par maladies, parce que enfin les capitaux placés dans l'agriculture, ne produisent pas un intérêt immédiat, et que les spéculateurs les plus enthousiastes, sont ceux qui se dégoûtent le plus tôt; la plupart se sont défaits de leurs mérinos au moment où ils allaient en tirer le plus de profit.

Examinons maintenant quelles sont les races les plus avantageuses. Jusqu'à présent ce sont celles provenant d'Espagne qui ont obtenu une préférence marquée, et qui l'ont parfaitement méritée; des croisements de bêtes françaises de différentes provinces avaient déjà produit un bon effet, l'amélioration a été complète, lorsque celles-ci ont été croisées avec les mérinos, et il y a maintenant en France plus de deux millions de brebis qui se propagent sans cesse, et qui finiront par régénérer la race ovine sur tous les points du territoire, où elles pourront s'acclimater. L'expérience est faite, le succès est certain, mais cela ne suffit pas, car l'Allemagne, ayant comme nous des mérinos, ayant comme l'Angleterre des

moutons à longue laine, nous ne pouvons voir ce progrès d'un œil indifférent, il faut faire en France ce qu'on fait en Angleterre, en Allemagne, il faut acclimater de nouvelles races, et cela est d'autant plus important que le sol de la France offrant des qualités très-différentes, on pourra toujours en trouver qui conviendront aux races nouvelles.

Il ne faut pas perdre de vue en effet que beaucoup de contrées sont privées de moutons parce qu'elles sont trop humides, et que les races communes n'y ont pas prospéré. Ce sont ces contrées qu'il faut enrichir de cette précieuse ressource pour l'agriculture, d'autant plus précieuse pour ces contrées, que le mouton donnant l'engrais le plus chaud, il est précisément celui qui convient le mieux aux terres humides.

La race de Momney-Marsh est très-rustique, elle se plaît dans les terrains marécageux; elle vit avec les fourrages les plus aqueux, et est de forte taille, elle donne deux kilogrammes de laine longue, d'un blanc mat; elle engraisse aisément. Que faut-il de plus pour déterminer nos propriétaires à propager cette race qui manque à la France?

Celle de New-Licester est encore plus belle et meilleure, et vit également dans les pâturages bas et surabondants, elle a de plus l'avantage de donner deux tontes par an, d'une laine très-longue, belle et brillante.

Celle de Lincoln veut tantôt les pâturages gras, tantôt ceux des terrains secs et légers, elle est de haute taille, sa laine à longues mèches est abondante et très-estimée, elle s'engraisse aisement, et ses béliers vigoureux remettent en peu de temps une race affaiblie.

Ainsi voilà des ressources nouvelles, pour l'agriculture et pour la spéculation.

CHAPITRE V.

DU BERGER.

Devoirs du berger. — Parc des moutons. — Tenue des bergeries. — Désinfection des bergeries. — Instruction du berger. — Manière de connaître la bonne laine. — Moyens d'écarter les loups. — Manière de connaître l'état de santé des moutons. — Maladies externes et internes — Produits des bêtes à laine.

§ 1er — *Devoirs du Berger.*

Quoique nous ayons déjà vu quels soins le berger doit prendre de la nourriture des troupeaux en général, de celles des brebis pleines et nourrices, des agneaux, il y a encore beaucoup de conseils importans à lui donner. Le premier est de visiter journellement ses bêtes lorsqu'il s'aperçoit qu'elles ne mangent que peu, qu'elles marchent avec peine, qu'elles se frottent, qu'elles bêlent plus fréquemment. Le matin, en entrant dans la bergerie, où il tiendra toujours la litière extrêmement propre, il ôtera à la main les ordures qui pourraient se trouver après la laine; il aura la précaution de couper la laine autour du pénis, pour prévenir l'inflammation qui s'y détermine souvent, à raison des urines et des impuretés dont la laine voisine de cette partie se charge fréquemment; il tondra également celle qui entoure les mamelles de la brebis, afin d'éviter que les agneaux ne l'avalent peu à peu en tetant, ce qui produit dans leurs estomacs de petites boules feutrées, analogues aux *égagropiles*, et que l'on appelle *gobbes*; le berger aura encore l'attention d'empêcher que les agneaux ne se tettent mutuellement.

§ 2. — *Manière de couper les cornes du bélier.*

Les cornes des béliers ont plusieurs inconvénients : d'abord, elles attirent en pure perte une substance qui serait mieux employée à renforcer la toison, à féconder

les brebis, à nourrir le choir; de plus, en se battant entre eux, les béliers peuvent se blesser; en passant dans la porte de la bergerie, ils peuvent encore causer des contusions aux moutons et faire avorter les brebis pleines; leurs cornes les gênent pour manger, parce qu'en s'engageant dans les fuseaux des râteliers, elles empêchent l'animal d'éplucher la paille ou autre fourrage : il convient donc de les couper, ce que le berger fera oisément, soit avec la scie, soit avec le couteau.

La première méthode, que l'on nomme aussi à main *friande* ou *anglaise*, est la plus simple et la plus facile; voici comment il faut l'exécuter. Un homme prend le bélier entre ses jambes et lui tient fortement la tête, un autre lui scie les cornes avec une scie anglaise ou à main, la chose est faite en un moment. La seconde méthode est empruntée aux Espagnols : on creuse deux fosses de seize centimètres de profondeur, qui, relativement l'une à l'autre, forment une croix; on pose un madrier dans celle que l'on a faite un peu moins large, on renverse le bélier dans l'autre; on appuie fortement sa tête sur le madrier, un aide appuie sur la corne un couteau ou ciseau tranchant, de 2 à 2 kilogrammes 1/2, sur lequel un troisième berger frappe un ou deux coups avec un maillet de bois, la corne est aussitôt coupée : c'est à l'âge d'un an que l'on fait l'amputation des cornes du bélier.

§ 3. — *Amputation de la queue.*

Les Espagnols et les Anglais coupent la queue des agneaux d'un ou deux mois, dans le but de reporter ou corps la substance qui se développe inutilement dans cette partie : je pense que le berger français doit les imiter. Il prendra les agneaux, les uns après les autres, entre ses jambes, et fera la section avec son couteau, à 8 ou 12 centimètres de la naissance de la queue, pas plus près, car il y aurait du danger : on ne met rien sur la plaie, qui se sèche d'elle-même en peu de jours.

Le berger fera encore sagement, s'il a un grand troupeau, de le partager en trois divisions : celle des brebis pleines, qu'il fera paître séparément, lorsqu'elles approcheront du part, celle des brebis non couvertes, et enfin

celle des moutons. Lorsqu'en rentrant dans les cours, ou en approchant des parcs, ces animaux viennent à se mêler (ce qu'il faut éviter, seulement pour les brebis pleines), il est facile de les séparer : le berger de chaque division crie *tria, trie*, et les moutons s'empressent de courir chacun vers leur guide; on les habitue aisément à cette manœuvre, ou plutôt il suffit d'y dresser le bélier ou quelques individus, tous les autres suivent : c'est de cette manière que l'on s'y prend quand deux troupeaux se sont mêlés dans une prairie; on peut aussi les marquer avec une lettre rouge ou bleue, par le moyen du ciment ou de l'indigo.

Une des plus importantes mesures que doit prendre le berger, c'est de ne pas exposer son troupeau à l'ardeur du grand soleil, et de le mettre à l'ombre aux heures de la forte chaleur; c'est pourquoi, aux mois de juillet et d'août, il faut qu'il rapproche ses moutons des vallées ombragées, mais jamais humides. Au reste, il aura soin de les faire avancer, reculer ou tourner, suivant que les différentes heures du jour répandront l'ombre sur les coteaux.

§ 4. — *Parc des moutons.*

La source de presque toutes les maladies des bêtes à laine, est leur séjour dans des bergeries étouffées, surtout en été : aussi, dans cette saison, il faut qu'elles passent la nuit en plein air, dans des parcs; dans les provinces méridionales de la France, les moutons doivent être parqués de même pendant l'hiver, puisque la nature a pourvu à ce qu'ils ne souffrissent pas du froid. On pourrait même, à la rigueur, les traiter ainsi partout. Nous avons dit un mot des parcs, et notamment de la manière de les former, page 107, nous avons aujourd'hui à en faire connaître les avantages agronomiques.

Les parcs de moutons, lorsque le temps n'est pas trop humide, conviennent beaucoup mieux à la santé des animaux, que les bergeries étouffantes dans lesquelles on enferme ces pauvres animaux. Tel troupeau que menaçait le tournis, le claveau, a été sauvé par le parc. C'est déjà un point fort important pour le cultivateur, mais ce n'est pas le seul. Les étables ne sont vidées ordinairement que

de mois en mois; le fumier est mis en plein soleil, sur celui de la cour, et bientôt il perd une partie de sa chaleur par suite des pluies qui le lavent, et entraînent des sels dans une eau noire, qui empoisonne la mare ou l'abreuvoir de la ferme, ce qui est encore une cause de maladie.

Il est une autre raison de recourir à l'usage du parquer les moutons, c'est que l'on évite par là la peine et la dépense du chargement et du charriage du fumier, ce qui est une notable économie. On laboure la pièce parquée aussitôt que les moutons en sont sortis, et toutes les vertus de l'engrais sont renfermées dans les sillons. Ainsi, le parc est un véritable produit pour le cultivateur, et en même temps un moyen de conservation du troupeau; il ne faut donc pas s'étonner de le voir adopter dans tous les pays de grande culture.

Tenue des bergeries. — Une bergerie doit être située sur un endroit sec et élevé, mais il faut qu'elle ne forme aucune pente; le sol doit en être pavé, et toujours recouvert de litière fraîche. Les portes et les fenêtres en seront constamment ouvertes afin que l'air se renouvelle, et que les bêtes à laine puissent sortir dans la cour attenante, quand leur instinct les y portera; cette cour doit être bien close, et couverte d'un toit en planches; c'est un véritable parc, dans lequel, même au plus fort de l'hiver, vous trouverez souvent des moutons, tant ils craignent peu le froid. (Voyez à ce sujet *les ouvrages de Deaubenton*, de *M. Teissier, et le manuel des habitans de la campagne, de l'Encyclopédie Roret.*) La bergerie ne doit faire éprouver ni chaud, ni froid, ni difficulté de respirer lorsqu'on y entre; une température modérée, un air dégagé de toute odeur maphitique, sont indispensables à la santé des moutons; pour y parvenir on leur mettra de la litière fraîche tous les jours; c'est un peu d'ennui, mais le bon état du troupeau, la qualité supérieure de la laine, la délicatesse et l'abondance de la chair, la quantité et l'excellence du fumier qui, n'étant point piétiné, est une fois meilleure, dédommageront bien le berger de ses peines. Une auge peu profonde, pleine d'eau pure, devra toujours être dans les bergeries; tenue de cette manière, une étable à moutons aura beaucoup d'avantages, et n'offrira

aucun des nombreux inconvénients qu'on lui reproche avec raison.

Il est des fermiers qui prétendent que le fumier de mouton ne leur fait aucun mal, au contraire, disent-ils; le mouton quoique bien vêtu, recherche la chaleur, il se plaît donc dans une bergerie bien chaude. Ils ajoutent que pour suivre la méthode que nous venons d'indiquer, il faudrait donner au berger au moins un homme de peine, afin de vider chaque jour le fumier des étables, ce qui occasionnerait une grande dépense; que ce premier inconvénient n'est pas le seul, que par exemple un troupeau aussi proprement tenu, donnerait une laine sans suint, qu'ainsi en vendant, on perdrait une partie du prix de cette laine, qui pèse beaucoup plus que celle du mouton blanc ou presque blanc de laine; qu'enfin le fumier ainsi ramassé, se gaspille dans la cour, et se réduit à moitié de celui qu'on tirerait en ne nétoyant les bergeries qu'une fois ou deux par mois.

Tout cela sent la routine, il faut aux hommes qui raisonnent ainsi, et qui s'obstinent à n'écouter aucun conseil, répéter à satiété que dans tous les pays où l'on a de bons troupeaux, de belles laines, d'excellente viande, on suit la méthode indiquée, et que c'est après de nombreuses expériences, que les soins les plus minutieux ont été considérés comme de véritables sources de revenus, et comme des économies bien entendues. Que sont en effet les prétendus avantages dont on vient de parler, en comparaison du danger perpétuel de perdre un grand nombre de bêtes chaque année? Que de temps perdu en alarmes, en démarches superflues; que de dépenses de vétérinaire et de droguiste, que de dégoût et de découragement, et cela pour des malheurs qu'on aurait pu prévenir, en s'affranchissant des absurdes routines des gens de la campagne.

Râteliers. — M. Morel de Vindé a fait construire dans ses bergeries des râteliers mangeoires du plus grand avantage: ils sont assez droits pour que le fourrage ne tombe point sur la tête de l'animal, et assez inclinés pour qu'il descende suffisamment. Les mangeoires sont en prisme, afin que l'agneau ne puisse y sauter, ni les salir: il ne

peut non plus passer par-dessous, s'y prendre et y périr. Ces râteliers-mangeoires sont construits de manière qu'ils se placent et déplacent sans le secours d'aucun ouvrier, ce qui est extrêmement avantageux pour le nettoyage. Ils sont suivant qu'on le désire, râteliers de côté ou doubliers. Pour les rendre propres à ce dernier usage, il suffit de planter des poteaux de 1 mètre 30 centimètres de haut, distants de 2 mètres, et de suspendre ces râteliers dos à dos. Ils se joignent par le derrière de la grande planche de la mangeoire, et s'appuient l'un sur l'autre.

J'ai vu dans une bergerie très-bien organisée, des râteliers placés au milieu de la bergerie; ils étaient à deux rangs, ils faisaient face à ceux à un seul rang, qui régnaient le long des murs, de sorte qu'au moment où l'on voulait affourer, quatre rangs de moutons trouvaient place, et mangeaient à l'aise. Ces râteliers mobiles tenaient aux solives à l'aide de deux poulies, on les descendait un instant avant le retour du troupeau, pour y mettre le fourrage, et lorsqu'il s'agissait de sortir, on les remontait, de sorte que les brebis pleines n'éprouvaient aucun obstacle, et ne couraient aucun danger de se blesser.

Désinfection des bergeries. — Quand une bergerie mal tenue est infectée, il faut plonger un balai, ou une forte brosse dans l'eau bouillante, et laver avec force et longtemps les murs, les rateliers, le pavé; si le sol est en terre, on en enlèvera 11 centimètres, que l'on remplacera par une nouvelle couche de terre; mieux vaudrait encore se servir de marne, de craie, de pierre calcaire, de sable ou de mâchefer, qui présente plus de résistance au pied des moutons, et sont moins susceptibles de s'imprégner d'urine ou de miasmes dangereux. Les cultivateurs routiniers répondent que c'est les priver des curures de bergeries, lesquelles valent encore mieux que le fumier; mais avec un peu de réflexion, ils comprendront que si ces curures de terre imprégnées d'urine sont en raison de la portion d'engrais qu'elles ont prise au préjudice de la paille, que si le sol est imperméable, l'urine s'infiltrera dans la paille, et que la quantité et la qualité du fumier offriront une ample compensation au cultivateur.

Instructions du berger. — Un berger ne doit rien igno-

rer de ce qui se rapporte à la conservation, aux produits des bêtes à laine; la fin de ce chapitre va lui en donner les moyens.

§ 6. — *Manière de connaître la bonne laine.*

Le berger veut-il savoir quelle est la qualité de la laine d'un mouton, il en prend une mèche sur le garrot, partie du corps où elle est toujours plus belle, il sépare ensuite les filaments de l'extrémité de cette mèche pour les mieux voir, et les place séparément sur une étoffe noire, à côté d'échantillons de laine fine, superfine, moyenne, grosse, super-grosse (ce sont les divisions de la laine), et connaît à quelle division doit se rapporter celle du mouton.

Les laines sont douces ou rudes, fortes ou faibles, nerveuses ou molles; pour reconnaître leur douceur ou leur rudesse, le toucher seul suffit. Quant à leur force, ou leur faiblesse, le berger en prend des filaments qu'il tend, en les tenant des deux mains par les deux bouts; s'ils cassent aisément, la laine est faible. Pour distinguer la laine nerveuse de la molle, on en serre une poignée dans la main, que l'on ouvre ensuite; la première se renfle à l'instant autant qu'elle était renflée avant qu'on la comprimât; la seconde renfle peu, lentement, ou demeure affaissée; la mauvaise laine est la laine *jarreuse*, c'est-à-dire, celle où l'on trouve en grande quantité un poil dur et luisant, que l'on nomme *jarre* ou *poil de chien*. Ce poil ne prend aucune teinture, et par conséquent la laine jarreuse n'est bonne que pour faire des étoffes grossières, ou bourrer des matelas. La laine des bêtes mortes ou malades a moins de qualités manufacturières que celle des bêtes bien portantes. Enfin, le berger, autant que possible, ne laissera jamais dans les toisons aucune partie qui aurait eu de la gale, ou qui serait jarreuse ou feutrée.

§ 7. — *Moyens d'écarter les loups.*

Quand il a un vaste troupeau parqué, le berger ne saurait prendre trop de précautions contre les loups; d'abord, selon ce que nous dirons au dernier chapitre, en parlant du chien, il en élèvera et dressera plusieurs à la garde des moutons; à cette première précaution il joindra

celle d'attacher des sonnettes au cou du bélier, et d'un certain nombre de moutons; les bêtes à laine étant toujours les premières à sentir leur ennemi, dès qu'il s'approchera, ces moutons s'effraieront, agiteront leurs sonnettes, de manière à vous donner l'éveil. Il est important encore de faire des feux, ou du moins de la fumée près des troupeaux: si vous l'aimez mieux, élevez une lanterne au bout d'un bâton, près du parc et en face de votre cabane; si cette lanterne est suspendue d'une manière mobile et de verres de diverses couleurs, le loup en sera encore plus effrayé.

Le berger veillera attentivement sur son troupeau lorsqu'il le conduira près des bois: le voisinage des haies, des buissons où ils se tiennent en embuscade, demande aussi la plus grande vigilance. Dans les temps de brouillard, et à l'entrée de la nuit, les loups sont aussi fort à craindre, ils suivent quelquefois le troupeau jusqu'au village, et s'ils sont affamés, se jettent dessus, aussitôt qu'ils en trouvent l'occasion.

Enfin la dernière mesure à prendre contre ces animaux féroces, c'est de tirer la nuit sans nécessité quelques coups de fusil; on accoutume peu à peu les moutons au bruit de cette arme, en tirant pendant le jour à quelque distance d'eux, et s'en rapprochant par degrés. Dès que le loup paraît, le berger crie au *loup!* excite ses chiens, et rassemble promptement son troupeau près de lui.

§ 8. — *Manière de connaître l'état de santé du mouton.*

Pour qu'une bête à laine soit saine, il faut que ses gencives soient vermeilles, que ses lèvres ne soient point relâchées, et que le bord de la paupière soit d'un rouge vif, ce dernier signe est certain. Quand, après lui avoir retourné le bord de la paupière, on le voit pâle, c'est un indice de maladie; aussi le berger aura-t-il soin de *retourner* souvent ses bêtes. Une autre annonce de santé vient de la peau et de la laine: si, entre les mèches de la laine on aperçoit la peau de l'animal légèrement teinte de rouge, il se porte bien; si la laine est égale, qu'elle ne forme point de *tirons*, c'est-à-dire de mèches détachées, qu'elle tienne bien à la peau lorsqu'on la tire, vous n'avez à redouter aucun mal pour votre mouton. L'appétit, la gaîté, sont aussi les indices d'une bonne santé.

CHAPITRE VI.

MALADIES EXTERNES ET INTERNES DES MOUTONS.

PREMIÈRE CLASSE.

§ 1er — *Bouquet, ou noir museau.*

Ce mal, que l'on nomme encore, suivant les lieux, *biquet*, *barbouquet*, *charbon*, *paire*, *faux nez*, *gratelle*, *feu sacré*, *verveine*, est une espèce de gale au museau, qui s'étend parfois jusqu'aux tempes et au-dessous de l'oreille; récente, cette maladie se guérit au moyen d'un onguent de soufre et d'huile d'olives, avec lequel on frotte le museau une fois par jour; ancienne, et par conséquent plus tenace, cette gale veut l'emploi d'un onguent composé de parties égales de chenevis pilé, de soufre, ellébore noir, euphorbe, le tout incorporé ensemble.

Le *bouquet*, spécialement nommé *gratelle*, attaque les agneaux qui ont mangé de l'herbe humide, et presque toujours il est mortel pour ceux qui tettent encore: employez un mélange d'hysope en outre berbe pilée, et de sel; frottez-en le museau, et lavez avec du vinaigre.

Comme le plus grand nombre des maladies du mouton, celle-ci se communique; en se frottant au râtelier, les bêtes malades y déposent le virus, que les bêtes saines touchent ensuite de leur lèvres: il est donc important d'isoler les premières; et lorsqu'il les aura pansées, le berger, avant de rentrer dans la bergerie, se lavera les mains avec du vinaigre. Si le mal persiste, il faudra saigner l'animal à la jugulaire, de la même manière que les bœufs, mais avec un canif, et ne lui tirer qu'un quart de litre de sang.

§ 2. — *Tumeurs phlegmoneuse ou œdémateuse.*

Voyez leur traitement, § 1er, du chapitre 7, p. 146, pour les bœufs; on ne donnera jamais que le quart des doses.

---

§ 3. — *Gale par acares.*

Quand le mouton se frotte constamment et cesse de manger, que sa laine se détache, il est galeux; en le visitant, le berger sent de la dureté dans la peau, aux endroits où se montre la démangeaison, où des grains résistent sous le doigt; des boutons rouges et enflammes succèdent et deviennent bieotôt blanchâtres et verts; commencez par isoler l'animal, et si la gale ne fait que se montrer, frottez-le de liniments huileux, animés avec de l'essence de terebenthine ou de l'huile empyreumatique; le mal est-il plus avancé ou résiste-t-il, frottez les pustules avec la térébenthine pure ou mêlée d'un peu de suif: ou coupe la laine aux endroits galeux.

Si la gale est considérable, tondez entièrement la bête, et frottez-la plusieurs fois par jour de la pommade suivante: mercure divisé, 31 grammes, gomme arabique, 16 grammes; poudre de racine d'ellébore, 31 grammes: on peut aussi donner des bains de vapeur de soufre; mais le remède le plus actif est de laver la gale avec de l'eau ou huile de tabac des marchands de Strasbourg; il sera bon de faire boire chaque jour à l'animal une infusion de fumeterre.

Il y a une autre espèce de gale qui n'est point suivie de démangeaisons; elle fait encore plus tomber la toison que la gale par acares.

Dartres. — *Voyez* page 179.

§ 4. — *Claveau, ou petite-vérole du mouton.*

Encore une maladie contagieuse et dont il est bien difficile de garantir les troupeaux, malgré les précautions de l'autorité (*); maladie tellement commune, tellement

---

(*) Quand le claveau est dans une bergerie, on est obligé d'en faire la déclaration au maire, qui assigne un endroit particulier de pacage pour trois mois. Cette terrible maladie se communique aux bêtes saines lorsqu'elles passent sur les routes fréquentées par les moutons claveleux, lorsque des bergers, guérisseurs ou chiens, qui ont approché de ces derniers, s'approchent d'elles, et même lorsqu'elles sont quelques instants sous le vent des troupeaux malades.

dangereuse que la meilleure proscription est de tâcher d'en diminuer les désastres au moyen de l'inoculation : toutefois, on ne se résout à cette mesure que lorsque le claveau commence à se manifester dans un canton.

Le claveau ou *clavée*, *clavelin*, *gravelade*, *picotte*, *rougeole*, est la plus cruelle et la plus meurtrière des maladies des bêtes à laine; c'est une fièvre inflammatoire avec une éruption de pustules de la grosseur d'une lentille jusqu'à celle d'une pièce de un franc. Les accidents sont nombreux; l'éruption ne fait point cesser la fièvre qui le précède; tout le corps, et surtout la tête, enflent d'une manière monstrueuse, les paupières se tuméfient, toutes les autres parties de la tête sont affectées de dépôts gangréneux, les narines rendent des humeurs épaisses et extrêmement fétides. Nous ne nous étendrons pas davantage sur ce triste sujet, puisque dès que le claveau est développé, il faut tuer et enterrer profondément les moutons malades. Voici de quelle manière on pratique l'inoculation.

On prend avec une lancette le liquide limpide d'un bouton claveleux lorsqu'il est blanc, et on l'introduit sous l'épiderme seulement; on le met au plat des cuisses, chez les brebis, et à l'avant-bras chez les béliers, à raison du voisinage des testicules. Au bout de quelques jours, l'éruption et la fièvre se déclarent, faites boire chaque matin aux bêtes inoculées une infusion d'herbe aromatique, comme hysope, marjolaine, romarin, etc., avec moitié vin blanc, ou un huitième d'eau-de-vie. Si vous craignez que les pustules ne tournent en gangrène, frictionnez-les avec un liniment volatil; sont-elles quelque part tout-à-fait gangréneuses, scarifiez-les et pansez-les avec le digestif animé et des huiles volatiles. De tous vos moutons inoculés, vous n'en perdrez pas un dixième, tandis que par l'invasion naturelle ce serait à grand'peine un dixième que vous auriez sauvé, encore avec des dépôts purulents, prolongés long-temps après la maladie. On fera bien de passer un séton au bas du cou, pour l'écoulement des humeurs.

§ 5. — *Engorgement des mamelles de la brebis.*

Lorsqu'on sèvre trop brusquement les agneaux, ou qu'on les tue sans prendre aucune précaution pour le lait

de la mère, il en résulte des engorgements laiteux, extrêmement douloureux et suivis quelquefois d'accidents très-graves; il faut suivre le même traitement que pour l'obstruction du lait des vaches, en ayant égard à la différence de la taille; outre cela, on fait boire à la brebis de l'eau mêlée de sel marin; c'est presque là sa seule nourriture. La saleté du fumier peut engendrer ce mal. Quand la maladie s'aggrave, il faut frictionner la mamelle avec un liniment volatil.

§ 6. — *Piétain.*

Ce mal est un ulcère produit par le suintement d'une humeur séreuse et fétide qui corrode la face interne et supérieure de l'onglon du mouton; l'animal alors marche sur ses genoux. Prenez un instrument tranchant, soit un rasoir ou un couteau bien effilé, coupez légèrement la corne désorganisée, et lavez l'onglon avec de l'egyptiac, de l'eau de rabel ou de sulfate de cuivre. Avant que le mouton en vienne à ne plus faire usage de ses pieds, il commence par boiter, et l'on aperçoit une petite tache blanche sur la sole de l'ong on, du côté interne. « Aussitôt, dit M. Morel de Vindé, nettoyez le pied avec un couteau tranchant; si vous ne pouvez découvrir la plaie, parez légèrement en amincissant le moins possible la corne, afin de découvrir le mal; l'avez-vous aperçu, vous prenez une plume à écrire, dont vous trempez les barbes dans de l'eau forte, et vous la passez deux fois dans un sens opposé sur la tache blanchâtre : elle produira une petite fumée, et le piétain sera guéri.

§ 7. — *Fourchet.*

Quand les moutons ont fait de trop longues courses, la boue, la terre, la poussière, introduite dans le canal biflexe (la soudure ou réunion de l'onglon) du pied, y déterminent une inflammation qui s'annonce par la boiterie, et qui augmente si l'on continue à faire marcher l'animal; pour prévenir cette maladie, il serait bon de laver les pieds des bêtes à laine après de longs voyages, ou mieux encore, de les faire passer dans un ruisseau. Faute de cette précaution, le berger introduira la pointe d'un

canif dans la peau qui recouvre la partie située entre le partage de l'onglon, il la fendra, séparera le canal biflexe de cette peau, puis lavera le pied avec une décoction mucilagineuse, et l'environnera de liuges ou de filasse.

§ 8. — *Ulcère du boutri.*

Le *boutri* est l'extrémité du pénis, que la laine environnante imbibée d'urine, salie de fumier, ulcère assez fréquemment; coupez bien la laine, lavez la partie malade avec une épaisse décoction de racine de guimauve, et frottez-la avec du beurre frais ou du cérat; on doit souvent renouveler la litière.

§ 9. — *Les poux ou pouillottement.*

Cette maladie, qui, comme tant d'autres, est due en partie à la malpropreté, attaque principalement les agneaux et les *anthénoises*, c'est-à-dire les jeunes bêtes à laine de deux ans. Un des meilleurs remèdes est le bain complet après la tonte; s'il était insuffisant, on frotterait avec l'onguent gris qu'on emploie pour tuer les poux des veaux. On s'aperçoit des poux, parce que la laine que les bêtes se tirent a des mèches plus longues, nommées *tirons*.

§ 10. — *Piqûres d'insectes.*

Le mouton est attaqué extérieurement par deux sortes d'insectes : l'hippobosque, qui se tient caché dans sa laine et y produit des tumeurs en y déposant ses œufs. Un berger attentif a bientôt guéri le mal; il extrait la larve et frotte la tumeur du saindoux. Le second ennemi est l'œstre, mouche qui s'introduit dans le nez des bêtes à laine pour y déposer ses œufs. Depuis la moitié de l'été, époque où l'œstre s'introduit, la larve vit neuf mois dans les sinus frontaux du mouton, qu'elle inquiète à l'excès; il n'en résulte cependant aucun accident grave; mais l'animal mange moins, s'écarte davantage, maigrit, et vous courez risque de confondre les signes de son inquiétude avec les symptômes d'une maladie; ayez donc soin, autant que possible, d'écarter l'œstre avec un rameau, et surtout en éloignant votre troupeau du grand soleil.

DEUXIÈME CLASSE.

§ 11. — *Vertige, ou tourni.*

Le mouton attaqué du *tourni* ou *torni*, tourne sur lui-même, se jette contre les pierres, les arbres, court rapidement, s'arrête tout d'un coup, en un mot paraît atteint de folie : il faut se hâter de le tuer. Cette maladie, qui est due à la présence des vers hydatides dans le cerveau, est sans remède; mais elle ne nuit pas à la qualité de la viande.

§ 12. — *Maladie de sang, chaleur ou lourdie.*

C'est, à proprement parler, l'apoplexie du mouton. La pléthore en est la première cause; la grande ardeur du soleil, une nourriture trop considérable et trop nutritive, de fortes courses, en sont les causes secondaires, et suffisent quelquefois pour déterminer les attaques. Le mouton tient la bouche ouverte pour mieux respirer; il râle, il bat les flancs, il rend le sang par le nez, et le globe de l'œil devient rouge, de tels symptômes ne souffrent pas d'hésitation; saignez promptement à la veine angulaire, c'est-à-dire à celle qui passe au bas de la joue; laissez ensuite l'animal couché à l'ombre, et tenez-le à la diète pendant un ou deux jours.

§ 13. — *Mal de sologne, ou mal rouge.*

Malgré la ressemblance des symptômes, ne confondez point, dit le savant Tessier, *le mal de sologne avec la maladie de sang, ou lourdie*; vous saignerez le mouton de même à l'instant, quoique souvent cette saignée ait peu d'efficacité : si vous parvenez à le guérir, empressez-vous de le vendre, car il ne tarderait pas à éprouver une rechute mortelle, ou tomberait dans la pourriture : la plus grande différence entre la maladie précédente et ce mal, c'est que, dans ce dernier cas, l'animal est déjà languissant, qu'il bave, tandis que dans l'autre, il est plein de vigueur et ne rend que du sang.

§ 14. *Phthisie pulmonaire, ou mouton poussif.*

Voyez le traitement des maladies de la poitrine, de la péripneumonie, dans la première partie, et appliquez-le

ici en diminuant les doses. Au reste, il vaut mieux tuer le mouton, parce que le phthisie, très-dangereuse pour tout animal, dégénérerait chez lui en pourriture.

§ 15. — *Catarrhe, ou morve du mouton.*

C'est un écoulement verdâtre par les naseaux, qu'il faut s'attacher à prévenir par la bonne tenue des bergeries, l'absence de l'humidité, une température modérée, enfin tout ce qui prévient l'arrêt de la transpiration. Nous avons vu que le mouton est garanti du froid par sa toison ; mais quand le froid, surtout le froid humide, le pénètre et le morfond, il en souffre extrêmement, et la morve s'ensuit. Ne le faites donc point pâturer, avant la rosée, dans la neige, ni rester plus de quatre heures dans le milieu du jour aux pacages d'hiver, car, si le catarrhe s'établit, il n'y aure nulle ressource.

§ 16. — *Indigestion d'herbes vertes, ou météorisme.*

Les dangereuses indigestions que l'excès des herbes vertes et succulentes, cause trop souvent aux bêtes à cornes, ne sont pas moins meurtrières pour les bêtes à laine, et quelquefois elles le sont davantage. Les remèdes sont les mêmes. Quand le mouton est suffoqué par la fermentation des aliments, qui dégage beaucoup d'air intérieurement, il faut lui percer la peau avec un canif sur le côté gauche, et introduire par l'ouverture une canule de la grosseur d'un doigt, ou une branche de sureau pour faire échapper l'air ; si cela est insuffisant, la ponction par un trois-quarts du mouton est urgente. On introduit comme nous l'avons dit pour le bœuf (voyez *indigestion, ou enflure par intempérance*), une infusion d'herbes aromatiques par l'ouverture. Les breuvages alcalins d'eau de chaux, à un quart de litre ; quinze à vingt gouttes d'alcoli fluor ou d'ammoniac dans deux décilitres d'une décoction de sauge ; ces breuvages réitérés plusieurs fois, et suivis de lavements de pariétaire, sont les remèdes les plus convenables pour combattre cette maladie.

§ 17. — *Falère.*

Cette maladie est le paroxysme du météorisme ou de

l'indigestion mèphitique par l'excès du vert : elle est particulière au Roussillon, où il ne se passe guère de mois qu'elle n'enlève plusieurs moutons. Ces animaux, paraissent en bonne santé, tombent tout-à-coup dans la stupeur; ils ne voient, n'entendent plus; des convulsions rapides succèdent à leur immobilité; ils se jettent à terre, se relèvent, grincent des dents, et bavent avec abondance. Le ventre se tuméfie, une diarrhée verdâtre achève d'épuiser l'animal, qui meurt bientôt en donnant tous les signes des plus cruelles douleurs : tous ces accidents ont lieu, en une, deux, ou tout au plus trois heures. Comme le mouton mort du *falèrs* est bon à manger, les bergers du Roussillon ne s'en inquiètent que très-peu, et laissent mourir l'animal; mieux vaudrait le tuer. En le dépéçant, on voit dans ses estomacs et intestins une flamme pétillante; c'est le gaz carbonique que l'indigestion mephitique a dégagé avec violence. La ponction du rumen, par le trois-quarts, et des breuvages stimulans pourraient sauver l'animal.

§ 18. — *Pourriture.*

Ce nom vulgaire désigne assez bien la cachexie aqueuse qui désorganise sans ressource les bêtes à laine, soumises à un mauvais régime, habitent des étables humides et malpropres, paissant des herbes aqueuses et chargées da rosée ou de pluie; éprouvant fréquemment les accidents qui déterminent la suspension de la transpiration. On voit quels sont les préservatifs de cette maladie; quant aux remèdes, il n'y en a point d'autres que l'emploi de ces préservatifs, lorsqu'il en est encore temps. La pourriture que l'on nomme aussi *foie pourri*, *maladie du foie*, *gamer*, est une hydropisie générale. Les symptômes qui l'annoncent sont le manque d'appétit, la pâleur des paupières, le tenue incertaine, et la chute de la laine qui se détache par flocons; pour combler le mal, des vers s'engendrent et fourmillent bientôt dans le foie et les canaux de la bile; l'animal peut traîner un ou deux au plus; mais si l'année est humide, ce ne sont plus des individus, ce sont des troupeaux entiers qui périssent, quoique la maladie ne soit pas contagieuse, la même cause agissant simultanément.

Dans le commencement de la maladie, le régime suivant pourra sauver les bêtes pourries. Conduisez-les dans les pâturages les plus secs; donnez-leur du sel avec modération; ne les faites que très-peu et très-rarement boire de l'eau pure; que chaque matin elles aient un petit verre de vin, de bon cidre ou de bière, suivant les localités; de fortes infusions de sauge, hysope, romarin, et autres herbes aromatiques, seront leur boisson habituelle; leur nourriture se composera de plantes amères, stomachiques, comme chicorée sauvage, fenouil, que l'on mêlera avec du son; des poudres de tanaisie, germandrée, absinthe, mêlées avec un peu de sel; enfin tout ce qui peut activer la circulation et corriger les humeurs sera mis en usage.

§ 19. — *Vers des moutons.*

Le vertige ou *torni* nous a déjà appris l'existence des vers hydatiques dans le cerveau des bêtes à laine; elles en nourrissent deux autres especes presque aussi dangereuses, ce sont, les *fasciales hépatiques* ou *douves*, et les *filaires*. Les premières sont placées dans le foie et dans les canaux biliaires ou conduits de la bile, qu'elles tuméfient, les secondes, encore plus dangereuses, rongent la tranchée artère et le poumon. Les organes où séjournent ces vers sont tels qu'on ne peut les en extraire, aussi ne faut-il pas tenter de remèdes, et quand l'agitation, la toux, le dépérissement du mouton annoncent leur présence, il faut l'engraisser vite, comme on peut, et l'envoyer au boucher. Au reste, ces vers ne se développent principalement que par un mauvais régime et une nourriture aqueuse; c'est la pourriture qui les engendre spécialement.

§ 20. — *Produits des bêtes à laine.*

La bête à laine, dit Buffon, n'a rien reçu en propre que pour le rendre à l'homme; sa toison fait nos vêtements, nos lits, nos tapis; sa peau préparée en basane, couvre nos livres et fait nos souliers en imitant le maroquin; on en fait aussi du chagrin, du parchemin, du vélin; en mégisserie, elle sert de fourrure pour les housses de chevaux. Au nord de l'Asie, les fourrures d'agneau sont tellement estimées que

l'on tue les brebis pleines, afin d'avoir la peau de l'agneau non encore né, parce qu'elle est plus fine et plus blanche. La chair de mouton est savoureuse, ferme et de facile digestion ; bien que blanche et parfaitement tendre, celle de l'agneau se digère moins aisément. La graisse des bêtes à laine fournit un excellent suif blanc et cassant ; il y en a de deux qualités : celui qui s'amasse autour de la queue, des reins, surtout sur le gauche, est très-ferme ; le suif qui entoure l'epiploon et les intestins l'est moins. Leur fumier, plein de carbonne, est le plus chaud de tous les engrais.

Dans les endroits où les vaches sont rares, le lait de brebis peut servir à tous les usages de leur lait ; j'ai déjà dit que l'on en prépare d'excellentes caillettes : comme la partie séreuse y domine, on doit l'employer particulièrement en fromage ; aussi le fait-on, et le fromage de Roquefort, si justement estimé, se confectionne avec du lait de brebis. Ce lait fournit encore du beurre blanc et solide, mais cassant, peu onctueux, et dépourvu de saveur.

CHAPITRE VII.

LA CHÈVRE.

Mœurs de la chèvre. — Choix de la chèvre. — Choix du bouc. — Accouplement. — Chevreau. — Nourriture et soins des chèvres. — Maladies. — Produits de la chèvre.

§ 1er — *Mœurs de la chèvre.*

La chèvre est robuste, agile, hardie, capricieuse, et pourtant elle n'est ni sauvage ni farouche ; elle se familiarise avec la plus grande facilité ; elle est susceptible de reconnaissance et d'attachement. Quoique d'un tempérament très-chaud, elle n'est ni gloutonne, ni malpropre, et même sa propreté est excessive. La vivacité de ses regards, la pétulance et la bizarrerie de ses mouvements, ses bêlements expressifs, son assurance au bord des précipices, ses manières dédaigneuses ou caressantes, selon qu'on lui donne ce qui lui déplait ou lui convient,

tout en fait un animal très-intéressant pour l'observateur. L'utilité de ses produits pendant sa vie et après sa mort, le peu de dépense et de soins qu'elle exige, ne la rendent pas moins intéressante aux yeux de l'agriculteur; pour le cultivateur pauvre, la chèvre est un trésor.

§ 2. — *Amélioration de la race.*

Choix de la chèvre. — Une bonne chèvre a le corps grand, la croupe large, les cuisses fournies, la démarche vive et légère, les mamelles grosses, le pis long, le poil doux et touffu; il est indifférent qu'elle ait ou qu'elle n'ait pas de cornes, à moins qu'on ne veuille la conduire avec des moutons. Il ne l'est pas qu'elle soit d'un caractère doux, car il est des individus qui sont intraitables: au reste, ne contraignez, ne battez jamais la chèvre, parce que son naturel est l'indépendance, et que vous ne pourriez bientôt plus vous en rendre maître. Les chèvres ont quelques dents de moins que les boucs.

§ 3. — *Choix du bouc.*

Le bouc, mâle de la chèvre, doit être grand, fort, vigoureux, il doit avoir le cou court et charnu, la tête légère, les oreilles pendantes, les cuisses grosses, les jambes fermes, le poil noir, épais et doux, la barbe longue et fournie. Cet animal est extrêmement lascif; il peut suffire à cent cinquante chèvres, dès l'âge d'un an; l'odeur qu'il exhale est on ne peut plus désagréable.

§ 4. — *Accouplement.*

Le bouc et la chèvre sont en état de se reproduire, l'un à un an, l'autre à sept mois; mais, selon que nous l'avons constamment observé, il faut attendre que ces animaux aient pris tout leur accroissement avant de les accoupler, parce que leurs produits seraient faibles et défectueux; de plus, la chèvre, dont le part est presque toujours laborieux, courrait risque de périr ou d'être estropiée à cette portée précoce, et resterait d'ailleurs constamment maigre et chétive. Attendez qu'elle ait dix-huit mois ou deux ans, suivant sa force; elle peut alors, chaque année, produire jusqu'à sept: le bouc engendrera à dix-

huit mois, jusqu'à quatre ou cinq ans à raison de sa grande ardeur, qui le dévore et l'épuise de bonne heure ; ces animaux ne vivent guère que huit à neuf ans.

La chèvre entre ordinairement en chaleur aux mois de septembre, octobre et novembre, et même seulement dès qu'elle approche du bouc; les signes de cet état sont les mêmes que dans la vache, agitation, bêlements et écoulement blanchâtre par la vulve. Il vaut mieux la faire saillir en automne qu'en toute autre saison, parce qu'alors elle est moins sujette à avorter; il vaut mieux encore retarder l'accouplement jusqu'au mois de novembre, afin que les petits trouvent de l'herbe tendre lorsqu'ils commenceront à brouter. Dans le voisinage des villes, où l'on peut vendre les chevreaux de lait, et où leur prix augmente en raison de leur précocité, on fera bien de faire couvrir la chèvre à la fin de juillet ou dans le mois d'août, pour avoir des chevreaux quelque temps après Noël. La chèvre porte cinq mois et met bas au commencement du sixième; ainsi, il faut compter cinq mois et demi entre la conception et le pacage du petit.

§ 5. — *Chevreau.*

Le chevreau est communément unique; quelquefois la chèvre en porte deux, très-rarement trois, plus rarement encore quatre, et jamais davantage; il tette quinze jours sans que l'on tire sa mère; au bout de ce temps, et même avant, il peut brouter: quand on veut l'élever, on l'envoie pâturer avec sa mère, ou mieux encore, on le renferme dans l'étable où on lui donne des pousses d'arbres extrêmement tendres, tandis que celle-ci va aux champs; on le laisse téter pendant un mois ou six semaines, deux mois au plus quand il est faible. Si on veut le tuer on vendre comme chevreau de lait, on le fait de quinze jours à trois semaines: ce dernier cas est préférable, le chevreau ayant alors plus de graisse et la chair plus ferme; plus tard, il acquerrait un goût désagréable, que l'on désigne vulgairement sous le nom de *chevrotin* ou *bouquin*. Lorsqu'on veut engraisser les chevreaux pour les vendre dans leur accroissement, on les coupe à six mois; la chair en est toujours longue, blanchâtre, indigeste, et se vend à bas

prix : néanmoins, on la mêlant avec de bon bœuf, elle peut offrir encore une nourriture convenable.

§ 6. — *Nourriture et soins des chèvres.*

Nourrissez les chèvres pendant l'été, en les conduisant paître de grand matin, avant que la rosée ne soit levée ; elles diffèrent en cela de tout autre bétail. Elles trouvent à manger partout, et vous n'aurez besoin que d'empêcher qu'elles causent du dommage, ce qui arrive souvent, car dans leur humeur capricieuse elles vont d'un endroit à l'autre, rongent, coupent, foulent les haies, les divers arbustes et les font périr ; c'est ce dégât qui les fait sévèrement proscrire dans les taillis et autour des propriétés. Pour le prévenir, ne les conduisez que dans des bruyères, les friches, les terres stériles couvertes de ronces et de buissons ; c'est là le meilleur pacage pour elles et aussi pour vous, puisqu'il ne peut servir à rien autre chose. Les terres humides, les gras pâturages, les endroits marécageux leur déplaisent également ; elles aiment à grimper, à courir sur les montagnes incultes ; aussi le chevrier le plus intelligent ne peut-il en conduire qu'une cinquantaine. Il est bon d'acheter un troupeau entier, et non de le former petit à petit, en les achetant séparément ; dans le premier cas, elles s'accordent mieux entre elles, et restent ensemble lorsqu'on les mène aux champs.

La pauvre paysanne qui n'a souvent qu'une ou deux chèvres, et dont les enfants sont trop petits ou trop grands pour les garder, fera bien de leur cueillir des aliments et de les leur donner. Comme l'air est très-nécessaire aux chèvres, on ne les tient pas à l'étable, on les attache après un piquet avec une corde très-longue, afin qu'elles puissent sauter et tourner à leur fantaisie, et on leur présente la nourriture en petite quantité ; cela est nécessaire, d'abord parce que leur estomac est conformé comme celui du bœuf, ensuite parce qu'elles la gâteraient et la fouleraient aux pieds si elles l'avaient en abondance ; on peut même, pour s'épargner la peine de cueillir des pousses d'arbres, des rejetons de haies, des ronces et autres choses semblables, les mettre au piquet dans un fossé, une *éteuble* ou guéret, auprès de quelques buissons voisins du logis

mais il faut qu'elles soient habituées de bonne heure à être ainsi captives: si vous attachiez tout d'un coup une chèvre formée à d'autres habitudes, quelque bonne nourriture que vous lui présentiez, elle la disperserait, bondirait et ne mangerait pas.

On n'a point à redouter que les chèvres se fassent mal en mangeant des herbes salies par d'autre bétail ou gâtées par des insectes; car elles sont si délicates, que si vous leur donnez du fourrage froissé, cueilli malproprement, elles préféreront s'abstenir de leurs repas. On prétend que l'herbe aux puces, le pouliot, leur sont contraires; que l'herbe appelée quinte-feuille et le dictame leur donnent beaucoup de lait. En été, on les ramène à l'étable pendant le temps de la grande chaleur, parce qu'elle leur serait contraire. Les temps pluvieux, humides et froids leur sont encore plus funestes. L'hiver, on nourrit les chèvres à l'étable avec des pousses, des feuilles d'arbre sèches, des vrilles et petites branches de vigne, des navets et des choux; on leur donne toujours de l'eau extrêmement propre; si l'on veut augmenter leur lait, on leur présente de l'eau blanche, de l'eau salée et un peu de salpêtre de temps en temps; on peut leur offrir aussi des tourteaux mélangés avec le fourrage, et des racines: il faut les abreuver soir et matin. Quand les chèvres sont prêtes à chevroter, et quelques jours après, on les nourrit avec du bon foin.

On ne saurait trop souvent renouveler leur litière et maintenir leur étable sèche et à l'abri de toute humidité; les étables de chèvres devraient toujours être situées sur une élévation naturelle ou artificielle. Les boucs et les chèvres des terrains humides sont chétifs, souffrants; la corne de leurs pieds prend un accroissement considérable; on les appelle à *longs sabots* : on peut pendant l'été, ne leur point mettre de litière; leur étable doit être bien aérée.

§ 7. — *Maladies des chèvres.*

Ces animaux, dont le tempérament a tant de rapports avec la brebis, sont cependant beaucoup plus robustes; les mêmes maladies leur sont communes. On traitera donc les chèvres d'après les conseils que nous avons donnés

pour les moutons ; mais on aura rarement besoin d'y avoir recours. Les chèvres ont trois indispositions qui leur sont particulières, et auxquelles elles sont exposées plus fréquemment, savoir : l'*hydropisie*, l'*enflure* et le *mal sec.* En voici les causes, les symptômes peu compliqués, et les remèdes plus simples encore.

§ 8. — *Hydropisie des chèvres.*

Lorsqu'une chèvre boit habituellement trop d'eau, son ventre se gonfle, se tend, elle cesse de manger et de bondir ; alors, avant que l'hydropisie soit entièrement formée, on lui fait, au moyen du trois-quarts, une ponction au-dessous de l'épaule, afin de faire écouler l'eau; on guérit la plaie qui en résulte en l'étuvant de vin chaud et en y appliquant un emplâtre de poix de Bourgogne.

§ 9. — *Enflure.*

Cette enflure est celle de la matrice ; les vives douleurs que les chèvres souffrent en mettant bas, ou la rétention plus ou moins prolongée de l'arrière-faix, causent l'enflure de cet organe ; on s'en aperçoit aisément, et pour la guérir, on fait avaler aux chèvres un verre de bon vin rouge. Au reste, il est important de les veiller quand elles chevrotent, de les aider avec un verre de vin, doux de bière, cidre ou poiré, de les tenir bien chaudement, et de leur bassiner la vulve avec une décoction tiède de racine de guimauve, feuilles de mauve ou tout autre herbe émolliente, afin de relâcher les parties et de prévenir l'inflammation. (*)

§ 10. — *Mal sec.*

Le symptôme très apparent de cette maladie est le

---

* On voit souvent des chèvres qui, après la mise bas, ont plus ou moins long-temps un écoulement sanguin par la vulve : c'est quelquefois la suite de l'enflure de la matrice, quelquefois aussi du relâchement de cette partie. On étuve la vulve avec parties égales de vin rouge et d'eau, dans lesquelles on a fait bouillir des fleurs de sureau. A cet effet, on trempe une éponge fine ou un linge fin bien propre dans cette liqueur tiède, et on l'applique à plusieurs reprises sur la partie.

dessèchement absolu des mamelles, de telle sorte qu'elles ne contiennent plus une goutte de lait; les grandes chaleurs causent ce dessèchement : pour y remédier, on frotte le pis avec de la crème ; on ne mène paître les chèvres que de grand matin à la rosée, et on les nourrit d'herbes tendres et relâchantes.

§ 11. — *Produits de la chèvre.*

Outre un petit chaque année, la chèvre donne du lait pendant cinq ou six mois, c'est-à-dire, jusqu'à ce que le froid le fasse tarir : ainsi, avec des soins, son lait, quoique de beaucoup diminué, pourrait se conserver pendant l'hiver. Une très-bonne chèvre, de la forte espèce, bien nourrie, peut donner trois litres de lait par jour ; mais le plus grand nombre en fournit la moitié. Le lait de chèvre tient le milieu entre celui de vache et de brebis; on l'ordonne en médecine pour rétablir les estomacs délabrés, et bien souvent il supplée au lait d'ânesse. Il y a des chèvres dont le lait a constamment le goût de *chevrotin* ou *bouquin*; ce goût passe quelquefois en le faisant bouillir; d'autres n'ont le désagrément que quelque temps avant la mise bas, époque à laquelle le lait de toutes les femelles se détériore. Le lait de chèvre n'est pas assez crémeux pour faire de bon beurre; celui qu'il produit est trop blanc, et a un goût de suif; mais, en revanche, il fournit des fromages excellents. On trait les chèvres soir et matin, de la même manière que les vaches.

La chèvre se laisse téter facilement par d'autres jeunes animaux que son petit : on a profité de cette disposition pour lui faire nourrir des enfants. La chèvre-nourrice témoigne beaucoup d'affection pour ce nourrisson étranger qui devient ordinairement très-robuste.

Le suif de la chèvre sert à faire des chandelles ; sa chair, quoique très-médiocre, nourrit le pauvre, et on peut la rendre mangeable en la mêlant avec du mouton et du lard ; son fumier, aussi chaud que celui des moutons, a les mêmes propriétés ; son fromage sert d'appât pour prendre le poisson. Non seulement la peau fait des outres, mais elle fournit une chaussure souple et brillante;

elle se prépare aussi en maroquin, et les chèvres de Co se fournissent du maroquin aussi beau que celui du Levant. Le poil, quoiqu'assez grossier, ne laisse pas de rendre plusieurs services ; non filé, il est employé par les teinturiers à la composition du *rouge de bourre* ; filé il sert à la fabrication de plusieurs étoffes grossières, comme le camelot, le bouracan ; il couvre des boutons, des gances et autres ouvrages de passementerie. Les cornes servent à faire des cornets à bouquin. Ainsi que les boyaux de mouton, ceux de chèvre peuvent fournir des cordes pour les instruments de musique.

La chèvre étant un animal destructeur de toutes les pousses d'arbustes, de grain, de fleurs qui sont à sa portée ; on la dédaigne, on la redoute dans toutes les contrées fertiles et bien cultivées, on a raison peut-être ; mais dans les pays pauvres, dans les montagnes, dans les landes, les bruyères, on pourrait en tirer un très-grand parti, et lui faire consommer des productions spontanées de la terre qui ne peuvent servir à rien. On pourrait même la nourrir à l'étable dans tous les pays et surtout dans les environs des grandes villes où le lait serait vendu fort cher ou converti en excellent fromage. On en compte par milliers dans les communes du Mont-d'Or ; elles ne sortent que pour prendre l'air et donnent, par jour, 3 à 4 litres de lait avec lequel se font des fromages qui s'expédient à 20, 40, 50 et même 100 myriamètres du lieu de fabrication.

Il est d'ailleurs une espèce de chèvre qui mérite tous les soins des agronomes, ce sont celles du Thibet introduites en France par les soins de Ternaux et du duc de Richelieu.

C'est avec la soie de cette chèvre qu'on fait à Cachemire ces tissus admirables que les femmes recherchent tant dans les deux mondes et qu'on imite si bien en France.

L'éducation de cette chèvre ne paraissant pas descendre encore dans nos exploitations rurales et paraissant réservée à des amateurs qui savent mieux que nous les soins qui conviennent à ce précieux animal, je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet digne d'intérêt.

CHAPITRE IV.

LE COCHON.

Cet enimal si rebutent par sa malpropreté, par son grognement, par toutes ses habitudes, est cependant celui qui, sous le rapport alimentaire, rend le plus de services aux habitants des campagnes, c'est presque la seule viande dont ils mengent, aussi est-il l'objet d'une attention spéciale de leur part; malheureusement pour eux et pour lui, ils ne savent pas le soigner, ce qui fait qu'ils en perdent beaucoup et qu'ils en mangent peu de bons.

Ce n'est que dans les environs de Strasbourg, de Troyes, de Lyon, de qu'on sait le soigner après sa mort. Là chaque ménage a une chambre exclusivement consacrée à contenir le lard, les jambons, le salé, les saucissons, les andouilles et andouillettes, etc., etc.

Il faut pour bien connaître le parti qu'on peut tirer de cet animal, consulter le manuel du charcutier.

Quant à l'amélioration de la race et de la viande, nous pouvons ajouter quelques notions à celles que contient ce manuel.

Parlons d'abord de la truie : ses principales qualités pour le commerce sont une grosse tête pyramidale, allongée, yeux petits, oreilles développées et pointues, taille haute et longue. Il semble que cette bête ne fera que de forts gorets, qui seront de prompte défaite. Cela dépendra 1° du verrat; 2° de la manière dont la mère sera soignée et nourrie; 3° du temps où viendront les petits et des soins qu'on leur donnera.

Les principales qualités d'une truie pour le propriétaire sont, tête petite, groin fin, cou épais, dos droit du sommet de l'épaule au sommet de la croupe, corps arrondi, ample, épaules fortes, jambes courtes et minces.

On connaît l'âge d'un cochon à l'inspection de ses dents.

La mauvaise disposition des toits et leur malpropreté sont les principales causes de maladie et de mort de cet

animal; il demande souvent à sortir pour satisfaire ses besoins naturels, et s'il est enfermé, il les dépose dans le coin le plus éloigné de sa couche, chose remarquable et trop inaperçue; cet animal dit immonde, est plus propre que le cheval, que la vache, que le pigeon.

Il est essentiel que l'étable à cochon soit bien pavée, bien close, ouverte fréquemment et nettoyée à fond tous les trois à quatre jours; plus il sortira, mieux il se portera.

S'il s'agissait d'élever un troupeau, comme sur les bords du Rhin, comme dans la Champagne, il faudrait prendre d'autres dispositions. Les uns placent les toits dans une cour à compartiments, afin de séparer les sexes et les âges, ils ménagent un terrein en pente et profond d'un demi-mètre, qui reçoit les eaux pluviales et qui sert à baigner les cochons. Les autres font dans un bâtiment spacieux des compartiments avec des piquets formant d'abord un grand cercle divisé en 10, 12, 20 parties, selon l'exploitation. Ce cercle est coupé par des lignes de pieux partant d'un autre cercle intérieur de deux mètres de diamètre, dans lequel sont les verrats, ils sortent de là par un couloir. Les mères sont dans les premiers compartiments qui sont les plus grands, et les petits dans ceux qui suivent; il y a devant chaque compartiment une auge, à laquelle les animaux arrivent par une trape qui se lève, c'est par là qu'on les fait boire et manger, quand ils ne vont pas au champ.

TROISIÈME PARTIE.

BÊTES DE SOMME.

CHAPITRE 1er

LE CHEVAL. (*)

Espèces, éducation, maladies du cheval. — Mœurs. — Nourriture. — Travaux. — Maladies.

Le cheval est après l'homme l'individu le mieux traité par la nature quant à sa forme, à sa force, à son instinct, à son utilité. On le divise en 3 grandes classes qui se subdivisent en beaucoup d'autres. Cheval de selle, le plus fin, le plus fier, le plus vif, le plus ardent, le compagnon ordinaire du général et du soldat, de l'homme de loisir et du chasseur.

Le cheval de trait force motrice de la charrue, de la charrette et du bateau. C'est la même espèce, mais seulement moins forte, moins lourde, qui fait rouler dans toute la France ces énormes diligences, ces malles-postes accélérées qui transportent les voyageurs sur toutes nos routes et qui vivifient le commerce et les arts.

Le cheval de carosse qui, dans nos villes, étale ses beautés pacifiques en promenant les ennuis du riche et l'insolence du parvenu. C'est sans contredit le moins utile, mais le prix qu'on en donne ordinairement est une prime qui stimule le zèle des éleveurs.

(*) Nous ne donnons ici sur le cheval que les renseignements indispensables en zoophilie. L'éleveur, le marchand, le propriétaire qui voudront connaître les moyens de dresser un cheval, l'art du manége et tout ce qui intéresse l'équitation devront se reporter au *manuel du vétérinaire* qui fait partie de *l'Encyclopédie-Roret*.

Sa vue est étendue, son ouïe fine, son odorat excellent, son goût exquis. Il n'est personne qui n'ait été à portée d'admirer avec quel tact les lèvres du cheval choisissent, éparpillent la nourriture pour ne prendre que ce qui lui convient.

Ces trois espèces se produisent à peu près sans variété dans différentes régions qui semblent déterminées par la nature pour produire telle ou telle race. La situation topographique et la qualité des fourrages concourent avec les soins de l'homme, à l'amélioration des races, nous dirons comment.

M. Dessaive dit avec raison que la conformation extérieure du cheval a une grande importance, parce qu'il est essentiel de connaître les formes de l'animal, pour répondre au problème d'économie agricole et industrielle qui touche à nos intérêts sociaux. En effet la conformation du cheval détermine le choix du service auquel il faut l'appliquer.

La tête mérite une attention particulière ; elle est le type principal qui indique la race, c'est le siége principal des qualités et des défauts : les oreilles, les yeux, le front, les naseaux composent ce que j'appellerai la physionomie du cheval ; plus il a de beauté, plus vous serez sûr de sa bonté. Bien différent en cela de l'espèce humaine, chez laquelle cette beauté tant enviée ne prouve ni l'esprit, ni la bonté, ni les autres qualités qui font de l'homme le roi de la nature.

Il ne suffit pas qu'un cheval ait une belle tête, il faut encore qu'il la porte bien ; c'est un défaut que de la porter au vent ou de trop le rapprocher du poitrail. Le premier défaut est plus particulièrement celui des chevaux de selle ; il a le grave inconvénient de déplacer le mors et de permettre au cheval de s'emporter. Le second est commun aux chevaux de selle et de carosse ; mais il déplaît moins que l'autre, parce qu'il donne au cheval un air de gaîté, de vigueur, il semble aussi que cette attitude ajoute à sa force, quoiqu'en réalité elle ne lui donne que celle de résister à son maître, ce qui n'est point un avantage.

L'oreille du cheval est la partie qui contribue le plus au jeu de sa physionomie, et qui dévoile le mieux ce qui se passe en lui. L'oreille se couche-t-elle du côté du cou, c'est la colère qu'elle indique; se jette-t-elle en avant, c'est de la hardiesse, de la résolution; est-elle agitée en tout sens, c'est de l'inquiétude, de l'indécision, quelquefois une confusion dans les rayons visuels. Y a-t-il une oreille en avant et l'autre en arrière, cela indique une mauvaise pensée, une intention hostile, il faut alors que celui qui le monte se tienne sur ses gardes; mais quand l'oreille est petite, effilée, droite et fixe, on peut être assuré que celui qui la porte ainsi a de la vivacité, de l'ardeur et un bon caractère.

L'œil à fleur de tête, bien ouvert, brillant, d'un bleu opale indique d'abord une bonne vue et ensuite de la fierté et de l'audace.

Le cheval de race a les naseaux larges et colorés; ils s'ouvrent et se rapetissent avec vivacité et complètent l'attitude de la tête. Le cheval qui possède ces qualités diverses est un animal distingué, et il est plus brillant sous l'homme qu'il ne l'est en liberté; s'il le porte sans paraître sentir le fardeau; s'il blanchit le mors, qu'il supporte avec impatience, on peut dire qu'il réunit à la beauté les plus précieuses qualités.

L'encolure, région de l'avant-main qui s'étend de la tête au garrot, pour la partie supérieure; de la tête au poitrail, pour la partie inférieure, donne de la grâce; elle est d'autant plus belle que la crinière tombe ou flotte plus bas sur le *cou de cygne* ou sur le *cou de cerf*, selon la race de l'animal. Il faut qu'il y ait de l'harmonie entre cette partie et les autres parties du corps; trop courte, le cheval manque de souplesse et n'a que des allures saccadées; trop longue, il porte mal la tête et pèse à la main du cavalier.

Le poitrail se trouve au-dessous de l'encolure et des épaules, il doit être large, afin que la dilatation des organes pulmonaires puisse aisément s'opérer.

Le corps, formé de la colonne vertébrale et du sternum, est ce que l'on appelle la charpente osseuse, autour

de laquelle s'étendent les muscles recouverts d'une peau lisse et d'un poil luisant, nous ne pouvons entrer dans tous les détails que donnent Buffon, le Dictionnaire d'histoire naturelle et les ouvrages Belges et Anglais que nous avons consultés et cités.

Le dos qui s'étend du garrot jusqu'aux vertèbres lombaires, doit decrire une ligne saillie, puis une ligne droite jusqu'aux reins Lorsqu'il creuse en courbe, le cheval est ensellé, quand il est en voûte, il a dos de mulet : dans le premier cas, il a le trot doux, mais il est peu propre à la fatigue ; dans le second, il a le trop si dur qu'on ne peut le monter.

Les reins bornés en avant par le dos et en arrière par la croupe, ont pour base les vertèbres lombaires ; ils doivent être courts et très larges, et avoir de la souplesse.

Les côtes qui constituent et soutiennent la cavité pectorale et abdominale doivent être arrondies et larges. Les côtes plates sont une preuve de faiblesse. Le ventre doit être proportionné à la force et aux autres parties du cheval. Un gros ventre est non seulement un défaut choquant, mais encore un indice de mauvaise santé, à moins que cela ne provienne de l'habitude assez fréquente chez les gens de la campagne de laisser les chevaux s'empiffrer de foin, de luzerne au lieu de les rationner.

Les flancs situés entre les côtes et les hanches battent le mouvement de l'inspiration et l'expiration. Ce battement mérite un examen attentif ; le mouvement d'inspiration doit égaler en durée celui d'expiration ; quand il est lent, on doit supposer une affection des poumons; quand il est très-vif, il indique une disposition à la pousse, quand il est trop élevé, c'est le signe d'affections aigues.

La croupe entre les reins et la queue, au-dessus des hanches et des fesses, doit être légèrement arrondie ; on l'appelle croupe de mulet, lorsqu'elle s'élève ; croupe avalée, quand son inclinaison est trop brusque; croupe coupée, quand elle est trop courte. La croupe double est bien pour le cheval de trait; elle est défectueuse dans le cheval de selle ou de carosse.

Les cuisses doivent être pleines, bien ouvertes et musculeuses.

Les jambes proportionnées avec la cuisse, plus elle est musculeuse, plus elle fait supposer de vigueur.

Les jarrets doivent être grands et larges et la peau tendue sur les nerfs et les os, laisse apercevoir la solide constitution de l'articulation.

C'est dans le repos qu'on juge le mieux les qualités d'un cheval et surtout ses défauts : les maquignons le savent bien, cela explique pourquoi, dans les marchés, ils sont toujours à les tourmenter.

Allures naturelles. Les membres se meuvent un à un, deux à deux, deux à un, un à deux, ce qui forme le pas, le trot, le galop.

Le pas, la plus lente et la plus sûre des allures, parce qu'il y a toujours trois points d'appui qui portent à terre, est un mouvement à quatre temps. L'œil ne doit voir sur le sol que deux pas; car les pieds de derrière posent dans l'empreinte laissée par les pieds de devant. Lorsque les pieds de derrière n'atteignent pas la trace de ceux de devant, le cheval est sans vigueur, il flechit. Si le train de devant est le plus faible, les pieds de derrière frappent souvent les talons de ceux de devant; cela s'appelle forger.

Le trot est une allure qui exige un équilibre complet des formes musculaires; c'est dans cette allure qu'on peut juger de la force d'un animal; les battues doivent être franches, régulières, sonores et suivies, un bon cheval peut les fournir pendant plusieurs heures; lorsqu'il change d'allure sans l'ordre du maître, il faiblit ou se fatigue.

Ecurie. — Si l'on veut conserver la santé des chevaux, empêcher leur poitrine de s'oppresser, leurs jambes de se gonfler et de se tarer, il faut les placer dans une écurie qui ne reçoive d'humidité ni du sol, ni des murs, ni de la couverture; il faut surtout avoir soin que l'air y circule librement, que l'urine n'y séjourne pas, que le fumier soit relevé chaque jour et la litière renouvelée souvent; il faut surtout ne pas souffrir d'ouverture com-

muniquant au grenier au-dessus du râtelier. Cette méthode vicieuse a coûté la vue et la vie à un grand nombre d'animaux : si leur nombre mérite la construction d'un bâtiment exprès, ménagez des ventilateurs chassant l'air corrompu au-dessus de la croupe des chevaux ; ouvrez tout quand ils sont sortis, fermez en été le côté du soleil, en hiver, le côté du vent froid. Si vous ne possédez qu'un ou deux chevaux, l'air se corrompt moins facilement. Il suffira de deux ouvertures, l'une vis-à-vis de l'autre, pour établir un courant d'air : dans tous les cas, il est bon que ces ouvertures soient grillées pour empêcher l'introduction des mouches qui tourmentent d'autant plus les chevaux, qu'ils sont plus fins et plus délicats. On cherche vainement à les garantir avec des couvertures, les mouches attaquent alors les jambes, le ventre, et troublent ainsi le repos du cheval, au point de l'empêcher de manger et de le faire maigrir en très peu de temps.

L'habitude de relever la litière sous l'auge du râtelier, est fort pernicieuse, parce que, pour peu qu'elle ait été mouillée d'urine et de crottin, elle s'échauffe, fermente et fait respirer au cheval une odeur qui attaque les poumons et exhale une fumée imperceptible, mais active qui attaque les yeux, le mieux est d'enlever plusieurs fois par jour le crottin, de balayer l'urine au fond de l'écurie, et d'enlever soir et matin la paille qui en est imbibée.

Quelques auteurs indiquent la nécessité d'un puisard où se rendent les urines pour descendre ensuite par un canal jusqu'au fumier. Cela peut être bon dans les écuries de la cavalerie ou des convois militaires, parce qu'il y a des hommes chargés d'une surveillance continuelle, qui font nettoyer et le puisard et le conduit ; mais il n'en est pas de même chez les particuliers, et la moindre négligence fait exhaler du puisard et du canal dix fois plus d'odeur malfaisante que le séjour instantané de l'urine avant sa fermentation.

Le meilleur pavage d'une écurie est celui en brique sur champ ; le pavé de grès est trop dur, il use et les fers et les jambes, et nuit à l'équilibre qu'un cheval doit toujours garder. M. Desaive conseille l'asphalte et le ciment Romain ; c'est sans doute sans les avoir

employés; car ces deux substances se polissent et deviennent si glissantes, qu'en très peu de temps un cheval serait dans l'impossibilité de se relever, et peut-être de se tenir debout sur la litière qui lui glisserait sous les pieds. Ces deux pavages sont absolument impraticables, des dalles en pierre tendre ne feraient même pas un bon effet. J'ai vu un haras établi dans un ancien monastère; le réfectoire avait été transformé en écurie pour les étalons et l'on fut obligé d'enlever les dalles à raison des glissades qu'y faisaient les chevaux. Lorsqu'on manque de briques, on peut faire un très-bon sol avec de la pierre calcaire cassée en fragments de 4 à 5 centimètres sur laquelle on met une couche de chaux et de très-gros sable, en ayant soin de laisser des aspérités: on recouvre le tout d'un lit de marne ou de terre à grange légèrement humectée, on laisse sécher à l'ombre et quelques jours après on a un sol parfaitement sain et que dégrade très peu le pied des chevaux. Lorsqu'on nettoyant à fond l'écurie, on s'aperçoit de quelque dégradation on change le cheval de place, on répare avec un peu de marne, ou de terre et le sol se rétablit aisément. Le sol doit être légèrement incliné vers la porte, afin que l'urine ne reste pas sous les chevaux et que l'eau qui sert à laver le sol puisse être facilement poussée dehors.

M. Desaive craignant que l'inclinaison ne fausse les aplombs du cheval en faisant poser sur les membres postérieurs tout le poids du corps, propose pour obvier à cet inconvénient de ménager une double pente aboutissant à un puisard placé à l'endroit le plus déclin entre les jambes de l'animal de manière que les urines se réunissent dans ce puisard, pour de là s'écouler par un canal souterrain. Ce moyen me paraît beaucoup plus dangereux que l'inclinaison simple et beaucoup plus malsain. Plus dangereux, sous le rapport des aplombs, parce que, pour peu que le cheval se tourne à droite ou à gauche, les quatre pieds se trouveront avoir des bases différentes. Plus malsain, parce que, pendant la nuit, l'urine des chevaux placés dans la partie supérieure de l'écurie, coulerait non seulement sous eux, mais encore sous les autres chevaux. S'il n'y en avait qu'un, l'inconvénient serait

encore plus grave, car la position de travers même dans les stalles, est celle que prennent tous les chevaux aussitôt qu'ils ont cessé de manger; ils aiment à voir ce qui se passe, qui entre et qui sort, et dans le système que je critique, ils arrosent tantôt le côté droit, tantôt le côté gauche, en bas, quand le côté opposé serait sur l'élévation de la pente, ce qui serait la position la plus défectueuse qu'on puisse imaginer.

L'air pur est tellement essentiel pour les animaux, qu'un cultivateur pénétré de cette idée éviterait presque toutes les causes de perte ou de maladie, s'il tenait à une extrême propreté de ses étables, et si, de temps en temps, il les faisait désinfecter à l'aide de fumigation ou de chlore répandu sur le sol et sur les murs, à l'aide d'un arrosoir ou d'une petite pompe de jardin. Il est inutile de dire que lorsqu'on fait de telles opérations, il faut prendre le moment où les animaux sont absents de l'écurie, surtout lorsqu'il s'agit d'employer l'huile de vitriol, le sel et la manganèse dans les proportions indiquées par Guyton Morveau, proportions que je ne fais pas connaître parce que ce moyen désinfectant n'est pas sans danger pour ceux qui l'emploient, et que l'assainissement par le chlore en poudre ou en liquide, est à la fois plus économique et plus facile. (Voyez au surplus notre manuel municipal au mot *Epizootie.*)

Nourriture. — Celle qui convient le mieux au cheval est composée de foin, d'avoine, de paille hachée. La luzerne, le sainfoin viennent ensuite, il faut toutefois que tous ces aliments aient été bien séchés et qu'ils n'aient contracté aucun mauvais goût; si l'été a été pluvieux et que le foin ait été mouillé, il est essentiel de le délier, de le secouer, d'en ôter tout ce qui paraît échauffé, et d'arroser ce qui n'est point avarié avec de l'eau salée, afin d'ôter le goût que le contact avec l'autre aurait pu lui donner. Le meilleur fourrage est celui qui a conservé le plus de parfum, la meilleure avoine est celle dont l'écorce est lisse, même lustrée, elle n'a presque pas d'odeur et sa saveur approche de celle de la noisette. Il faut qu'elle soit bien vannée, et plus elle pèse, meilleure elle est.

Evitez de donner de l'avoine nouvelle; il faut au moins

deux mois de coupe pour qu'elle ne soit pas dangereuse et qu'elle ne donne pas des inflammations d'entrailles ; évitez surtout celle qui a été trop javelée et qui a éprouvé un commencement de germination.

Les Anglais emploient aussi de l'orge, de l'avoine et des graines concassées melangées, des racines et des carottes coupées, on fait bouillir le tout pendant quelques minutes, et l'on en fait la ration des chevaux, même des poulains. Le pain d'avoine est moins bon que l'avoine crue, le pain de froment est excellent, mais plus dispendieux et moins stimulant que l'avoine ; il ne faut en donner qu'aux chevaux qui font de longues courses sans manger de foin : on ajoute à sa valeur réelle en la mouillant avec de l'eau salée ou même avec du vin.

L'orge seule est aussi un très-bon aliment ; elle est meilleure encore réduite en farine, et donnée avec de l'eau.

Quant au son, il ne contient presque rien d'alimentaire, il est d'une digestion difficile, et amollit singulièrement les chevaux ; les fermiers, les rouliers, le considèrent comme rafraîchissant, c'est une erreur ; ce qui rafraîchit, c'est l'eau battue. Si je donne parfois une poignée de son, c'est uniquement pour forcer les garçons d'écurie à bien battre l'eau avant de l'administrer, ce qui est fort important pour préserver les animaux de coliques ou de tranchées qui donne presque toujours l'eau froide et crue, telle qu'on la tire partout du puits. Si l'eau est bonne, le son est parfaitement inutile.

Le seigle concassé produit également un bon effet. Si le froment n'était pas si cher, il devrait avoir la préférence sur tout ce que nous venons d'indiquer comme aliment.

La meilleure paille est celle de froment, viennent ensuite celles d'avoine et d'orge. Celles de seigle et d'épeautre, sont d'une digestion difficile, elles contiennent peu de suc alimentaire et les chevaux ne les mangent que lorsqu'ils sont tourmentés par la faim ; j'ai vainement essayé de déguiser la paille en la faisant hacher avec celle de froment, les chevaux triant avec

lours lèvres cette paille qui leur déplaît, et finissent même par rejeter l'une et l'autre par suite de l'ennui qu'ils éprouvent à faire un choix si difficile.

Lors donc que l'avoine et le foin sont chers, le meilleur moyen de les ménager sans que les chevaux en souffrent, est de hacher ensemble de l'avoine non battue, des féverolles battues, du trèfle sec, de la paille de froment et du foin, pour les donner ensemble : on fait encore usage de légumes tels que carottes et pommes de terre ; mais ces derniers doivent être cuits et donnés séparément.

Le pansage est sans contredit ce qui fait au cheval le plus grand bien, sous le rapport hygiénique, il supplée à tout, même à la nourriture ; car un cheval bien nourri et mal pansé, ne jouirait pas d'une aussi bonne santé qu'un cheval mal nourri et bien pansé. Sous le rapport de la propreté, de l'éclat de la peau, de la finesse des formes, le pansement est encore le point essentiel. J'y comprends l'entretien de la crinière et la toilette des pieds, des oreilles, de la ganache et de la queue.

La ferrure a pour objet de préserver les pieds du cheval des blessures qu'il pourrait se faire sur le pavé ou sur les chemins ferrés, de remédier à certaines difformités qui ne feraient que s'accroître, si le cheval marchait pieds nus. Le fer doit être fait pour le pied, et non pas le pied modelé sur le fer ; il doit s'ajuster au sabot en prenant sa forme extérieure, et tout propriétaire soigneux défendra expressément à son maréchal-ferrant de râper la corne pour faire un plus beau sabot. Presque toutes les seimes proviennent de cette malencontreuse opération. Il en est de même de l'application à chaud du fer qu'on veut ajuster ; c'est une pratique dangereuse qui dessèche la corne et peut quelquefois intéresser la sole.

L'amélioration des races est un des objets les plus dignes de l'attention du cultivateur, mais il faut se garder de rien donner au hasard. Le premier soin est d'abord de considérer la race du pays où l'on est, de voir si, à raison du service qu'elle rend, de la vente qui s'en fait, il y a utilité à modifier cette race, utilité

dans l'intérêt général, utilité dans l'intérêt de l'éleveur. Si sa race est bonne, il faut l'améliorer par le choix des sujets; les tentatives d'amélioration ont toujours un résultat certain, c'est d'empêcher le dégénérement, tandis que celui qui ne fait rien pour améliorer, laisse par ce seul fait, dégénérer sa race.

Celui qui veut introduire une race étrangère doit la choisir dans un pays analogue à celui qu'il habite, je ne dirai pas seulement sous le rapport de la nourriture, mais encore sous celui du sol et du climat, si votre étalon sort d'un pays riche en pâturages, vous pourrez suppléer par des soins à ce que le vôtre ne peut offrir; mais n'appelez pas dans un pays aquatique un étalon de montagne, et réciproquement n'appelez pas dans les montagnes un étalon né dans une prairie basse. Les races du nord ne doivent pas non plus être transportées subitement dans une région méridionale; mais on pourra de proche en proche parvenir progressivement au but qu'on se propose.

L'appareillement fait avec discernement a surtout pour but de corriger les défauts par le mélange des qualités contraires; avec de la persistance on arrive à des résultats qui dédommagent de tous les sacrifices.

La jument met bas sans se coucher; quand le poulain se présente bien, l'accouchement va tout seul. J'ai lu bien des systèmes sur les moyens à employer pour secourir la mère dans les cas difficiles, je n'ai rien trouvé de satisfaisant; tous se résument en un seul mot : hâtez-vous d'appeler un bon vétérinaire. La chose en vaut la peine, car il s'agit de sauver un animal précieux, et peut-être même de sauver sa mère.

Si le fœtus est mort, cela présente encore plus de danger. En général quand on a pu empêcher un avortement, il faut au moins ne rien négliger pour que la mère en souffre le moins possible.

Les avortements ont des causes connues et d'autres qui ne le sont pas : au nombre des premières, il faut mettre les coups, les chutes, les courses forcées, des sauts, des travaux pénibles, des pluies abondantes, une

mauvaise nourriture ou bien encore une nourriture trop abondante, produisant des indigestions ou des coliques. La jument réclame en ce cas les mêmes soins que lorsqu'elle a mis bas un être vivant et peut-être davantage; car le travail est plus pénible, et la mère n'ayant pas la consolation de son poulain qu'elle cherche vainement, il est bon de le lui faire oublier : il faut la frictionner, lui donner de l'eau blanchie avec de la farine d'orge, la tenir chaudement et la laisser en repos. S'il fait beau, on peut la faire sortir cinq à six jours après, avec ou sans son poulain, un peu d'exercice et d'air pur contribuent au retour des forces. Huit à dix jours après, on la remettra au travail, d'abord, pour quelques heures, ensuite pour une matinée, on la ménagera, mais il faut être convaincu qu'un travail modéré vaut toujours mieux que le séjour à l'écurie.

L'éducation du poulain bien conformé, mérite toute l'attention du propriétaire. Il est fort inutile de l'envoyer bondir dans la prairie, où il pourrait éprouver des accidents; mieux vaut qu'il reste avec sa mère, lors même qu'elle travaille; qu'on ne gêne point ses allures, qu'on le laisse en complète liberté, il ne se fera aucun mal; quant à la nourriture, elle vaut mieux au râtelier qu'à la prairie, l'herbe tendre viendra l'y trouver dans une proportion suivante et mêlée de substances plus propres à favoriser son développement, telle sera de l'avoine, de l'orge ou du froment réduits en grosse farine sur laquelle on jettera de l'eau tiède pour faire une bouillie claire.

A 2 ans, 2 ans 1/2, 3 ans, selon les uns, 4 ans, selon les autres, le poulain est soumis à l'affreuse opération de la castration. Ceux qui veulent qu'elle se fasse de bonne heure, soutiennent qu'elle ne nuit point à la croissance, qu'elle est moins douloureuse et moins redoutable; ceux qui veulent qu'on attende 4 ans soutiennent au contraire que l'opération faite plus tôt arrête le développement : il semble que l'expérience doive particulièrement servir de règle, et que l'époque la plus convenable peut dépendre de circonstances qu'on ne peut prévoir, quand on ne connaît pas l'animal à castrer.

Maladies et traitement. Voilà deux choses sur lesquelles les éleveurs ne sont pas d'accord; les uns pensent qu'ils

doivent connaître et traiter les indispositions, les maladies par suite de l'habitude qu'ils ont de les voir et de les juger; mais ils se trompent souvent; les autres pensant qu'il faut recourir au vétérinaire aussitôt que la santé d'un cheval est dérangée; mais ils sont souvent trompés. Ce qu'il y a de plus sage à faire, c'est de prendre beaucoup de précautions pour éviter les accidents, les indigestions, les coups d'air; si malgré tout, une indisposition se déclare, un homme prudent peut bien donner les premiers soins; mais il doit bien se garder d'agir au hasard, dans la crainte de rendre le mal incurable, ce qui arrive fréquemment: mieux vaudrait assurément courir le risque de perdre une bête que de la tuer, et cependant on administre parfois des remèdes échauffants quand il en faudrait d'émollients, et d'une indisposition on fait une maladie, puis quand tout est désespéré, on fait venir le vétérinaire qui n'a d'autre mission que d'achever ce que le propriétaire imprudent a commencé.

Ainsi pour la gourme, par exemple, gardez-vous d'administrer des poudres toniques dans du vin chaud; rafraîchissez au contraire, diminuez la quantité des aliments, donnez des boissons tièdes adoucies avec de la farine, ou du miel, et si l'animal est échauffé, faites-lui administrer des lavements à l'eau de son, de guimauve ou de graine de lin.

La cautérisation de la fève avec un fer chaud est également un traitement absurde, ce n'est pas contre l'effet d'une maladie inflammatoire qu'il faut agir, c'est contre la maladie même, il faut en ce cas, suivre le traitement indiqué au paragraphe précédent.

L'ophtalmie est une maladie dangereuse qui attaque d'abord un œil et se porte souvent sur l'autre, et qui nécessite impérieusement l'intervention du vétérinaire. Les empiriques et les maquignons prétendent guérir avec des poudres qu'ils soufflent dans les yeux; mais presque toujours l'ophtalmie, s'aggrave ou ne disparaît qu'avec la vue; la saignée, le quinquina, le sulfate de quinine, administrés par un homme de l'art, sont les seuls remèdes convenables.

La morve. Il faut aussitôt qu'elle se manifeste appeler un vétérinaire, sequestrer l'animal et le mettre à la diète; si le mal est assez invétéré pour résister au traitement, il ne reste plus qu'à tuer et enfouir profondément. Il suffit de dire que des vétérinaires pensent que la morve est contagieuse pour que toute personne blessée à la main doive s'abstenir de soigner un cheval morveux. M. Desaive pense que la maladie ne se communique pas à l'homme : « Avec l'existence de la contagion, dit-il, il faudrait » remonter annuellement toute la cavalerie d'un royaume. Cette raison n'est nullement concluante; les partisans du système contraire ne disent pas que tout homme qui monte un cheval morveux sera atteint de la morve; ils disent qu'on a eu des exemples d'hommes atteints d'une maladie semblable à la morve, se l'étaient-ils inoculée en soignant les chevaux, soit par des égratignures ou des coupures, soit de toute autre manière; voilà toute la question. Eh bien! il suffit qu'il y ait doute pour que l'on prenne les plus grandes précautions.

Le rhume ou la toux pulmonaire provient souvent d'un simple refroidissement, d'une boisson froide prise quand le cheval avait chaud; mettez l'animal à la diète, supprimez totalement le foin, donnez-lui à peu près le quart ou la moitié de sa ration ordinaire en avoine concassée, en eau blanchie avec de la farine d'orge, en pommes de terre cuites ou carottes sur lesquelles on aura jeté de l'eau bouillante; donnez aussi de l'eau miellée, des tartines de pain avec du miel, et 8 jours après le rhume doit être passé; si la toux continue, il faut recourir au séton au poitrail.

La pousse est un mal qu'on peut pallier, mais qu'on ne guérit pas. Le meilleur moyen consiste à donner à l'animal le plus de nourriture possible, sous le plus petit volume possible : il faut qu'il soit très-réglé sur ce point; le foin ne donne pas la pousse, mais il l'augmente; l'avoine, les légumes, les grains concassés sont très-bons; pour les chevaux poussifs, la paille hachée est préférable au foin; on peut même donner du foin sans danger quand on l'humecte d'eau salée qui en facilite la digestion. Il faut surtout éviter la poussière dans les aliments, parce que rien ne gêne plus la respiration des

chevaux : un cheval possédé bien traité sous le rapport de la nourriture et ménagé sous le rapport des courses vives, peut, malgré cette infirmité, rendre de bons services; mais celui qu'on ne soigne sous l'un ni l'autre de ces rapports, est constamment menacé de mourir d'apoplexie.

L'indigestion légère ne veut que la diète pour traitement.

Si elle a de la gravité, il faut à la diète joindre des lavements de savon noir ou d'eau salée et donner pour boisson un litre d'eau avec trois verres d'eau-de-vie, ou bien 30 grammes d'éther sulfurique dans un demi-kilogramme d'eau pure et froide. Si le mal persiste appelez le vétérinaire qui saignera ou administrera des purgatifs, selon les cas.

La Gastrite et les autres inflammations de l'estomac et des intestins se soignent comme les inflammations de poitrine, diète, saignée, lavements émollients, mais point de sel de nitre et surtout point de séton.

Les coliques ou maladies du ventre proviennent d'inflammation de la vessie, des positions du foie, des intestins, ou bien de rétention d'urine, de calculs dans les voies urinaires, l'animal se couche, se roule, la sueur le couvre et coule de son ventre. Diète, frictions, lavements, en attendant le vétérinaire qu'il faut appeler sans retard.

Le farcin n'attaque que le cheval, le mulet et l'âne; il provient, dit-on, de la malpropreté des écuries, du défaut d'air, de mauvais régimes alimentaires, de transitions subites de la chaleur ou de l'humidité au froid, de l'excès du travail ou de longues insomnies. Quelle qu'en soit la cause, le premier soin à donner est de placer l'animal dans une autre écurie plus aérée, de lui donner du meilleurs aliments, de l'entretenir dans une douce température, de le panser deux fois par jour et de lui procurer du repos, il faut ensuite appeler le vétérinaire, qui décidera selon l'âge et le foie de l'animal s'il faut saigner, s'il faut cautériser les boutons avec le fer chaud, ou s'il convient d'employer des substances caustiques. Si la maladie se manifeste à la fois sur plusieurs parties

du corps et qu'elle ne diminue pas après le traitement indiqué pendant une quinzaine de jours, la mort est prochaine; le mieux est d'abattre l'animal qu'il est désormais impossible de guérir et dangereux de soigner.

L'immobilité provient souvent d'une inflammation du tube intestinal mal soignée, laquelle a réagi sur la moelle épinière, quand elle est bien constatée par le vétérinaire, payez la première visite et tuez l'animal pour n'en pas payer beaucoup d'autres inutiles. Il est reconnu par tous les auteurs qu'il faut une espèce de miracle pour guérir cette maladie et qu'on ne la guérit jamais entièrement.

Les causes de la boiterie sont-elles connues, s'agit-il d'un clou, d'un caillou, déferrez, enlevez le corps étranger, mettez sur la plaie de l'étoupe avec du suif et laissez quelques jours de repos. La cause est-elle inconnue, appelez le vétérinaire, ou plus prudemment, résignez-vous à garder le cheval boiteux, si vous ne pensez pas que la boiterie soit l'effet d'un accident. On pallie la boiterie, on ne la guérit presque jamais.

Si elle provient d'un écart, il faut plutôt employer le séton que la saignée et les frictions plutôt que les émollients.

Si elle est causée par une plaie faite par un instrument tranchant, on rapproche les lèvres avec des bandelettes, on y applique une compresse d'eau froide salée, elle se guérit dans quelques jours et la boiterie cesse aussitôt. S'il y a inflammation, suppuration, on applique une compresse émolliente qu'on renouvelle trois ou quatre fois par jour, quand l'inflammation a disparu, il suffit de quelques lotions vinaigrées pour déterminer la dessication et alors la plaie se cicatrise d'elle-même. Si la plaie est à l'état d'ulcère, il est prudent d'appeler l'artiste pour qu'il tâche d'en reconnaître la cause et d'indiquer les moyens curatifs.

Il y a dans le Limousin un adage qui peut s'appliquer à toute la France et même au monde entier. C'est : jambe cassée, cheval à tuer. Quand un principe est aussi absolu et qu'il est vrai, il semble tout-à-fait inutile de chercher le pourquoi.

Les crevasses sont ordinairement causées par la malpropreté et par un mauvais régime alimentaire, on les guérit par des adoucissements, de la propreté, des bains tièdes, on achève la guérison avec des lotions d'eau-de-vie camphrée ou du sulfate de cuivre fondu dans l'eau ou le vinaigre.

Lorsqu'à la suite d'une course forcée ou d'un travail excessif un cheval est fourbu, il faut le déferrer, le saigner, appliquez sur les pieds malades des cataplasmes émollients. Si l'inflammation cesse, on maintiendra le cheval en repos pendant 3 ou 4 jours, puis on lui appliquera des cataplasmes astringents composés avec de la terre glaise et du vinaigre; quand l'inflammation se manifeste jusqu'au jarret, il faut recourir aux bains émollients, puis pour compléter la guérison et rendre aux membres ce que les traitements leur ont enlevé de vigueur et de ton, finir par quelques bains camphrés.

L'atteinte simple se guérit seule en peu de temps; mais lorsqu'elle est composée, il faut appeler l'artiste qui décidera s'il faut recourir à la saignée, aux astringents ou aux émollients, les uns, et les autres peuvent être bons, mais il faut voir l'animal pour décider celui des remèdes auquel il faut recourir; cela est d'autant plus nécessaire que s'il faut des émollients et qu'on applique des astringents, on aggrave le mal. Les astringents sont destinés à prévenir l'inflammation, les émollients à la calmer, mais les émollients la développeraient, si on les appliquait avant qu'elle ne se fût manifestée.

La seime superficielle, cette fissure qui se forme sur le sabot, et qui, quelquefois provient de la râpe du maréchal, quelquefois de matières corrosives dans lesquelles le pied du cheval aura séjourné, se guérit aisément à l'aide de beurre frais ou de saindoux applique sur le sabot; mais quand la fissure pénètre jusqu'aux parties charnues! il faut appeler le vétérinaire qui peut seul effectuer une opération fort délicate et fort difficile.

La tumeur du garrot, occasionnée par la selle, par le collier, par des coups, peut devenir dangereuse, si elle n'est pas bien soignée; gardez-vous, lorsqu'il y a

inflammation, d'employer l'eau froide, la glace ou la neige pour calmer la chaleur qui se fait sentir au-dessus des épaules et dans le garrot; ce sont encore les emollients qui conviennent; quand la tumeur grossit, qu'elle devient molle, qu'elle est mûre, il faut l'ouvrir dans la partie la plus basse, afin de faciliter l'écoulement de la totalité du pus; il est quelquefois si abondant que j'ai vu un domestique qui fit crever l'abcès par le seul poids de son corps, en être inondé jusqu'au menton; une fois que le pus est sorti, on panse la plaie avec du chanvre humecté d'eau tiède, puis d'eau legèrement vinaigrée, mais si la plaie ne se forme pas au bout de huit jours, ou bien si elle se ferme et que le garrot soit toujours douloureux, il est indispensable d'appeler le vétérinaire qui pourrait avoir à soigner, soit une fistule, soit une carie des vertèbres, ce qui est très-grave.

De tout ce que nous venons de dire, il faut tirer cette conséquence qu'en général on peut avec des soins prévenir presque toutes les maladies des animaux : qu'on peut même les empêcher de prendre de la gravité ; qu'on doit immédiatement porter les premiers secours, mais que le plus prudent est de recourir au vétérinaire aussitôt que le mal résiste aux premiers pansements;

Que la première précaution dans toute maladie sans distinction d'âge et d'espèce d'animaux est de séparer le malade de ceux qui se portent bien et de le tenir avec une extrême propreté.

Qu'il faut ensuite mettre à la diète complète quand il y a fièvre, abattement, colère, mouvements impétueux; que pour toutes les affections même legères; la ration à moitié, au tiers, au quart, facilite toujours la guérison;

Que la désinfection du local est indispensable non-seulement pour guérir l'animal malade, mais encore pour empêcher les autres animaux de la devenir : que sans elle on doit être certain que le traitement la plus heureux sera suivi d'une rechute;

Que les rechutes sont plus dangereuses que les maladies, et qu'elles sont souvent occasionnées par un pansement mal entendu durant la convalescence;

Que la saignée est fort dangereuse quand elle est faite mal à propos et que, faite par une main inhabile, entraîne de graves accidents, qu'ainsi le propriétaire qui ne veut pas assumer une grande responsabilité, ne doit le pratiquer lui-même qu'avec une extrême circonspection.

Cela posé nous n'avons plus que quelques observations à faire sur les soins de la convalescence.

« Le convalescence, dit très-bien M. Desoive, commence à l'époque où disparaissent les symptômes morbides, elle dure jusqu'au jour où l'animal a ressaisi le libre et complet exercice des fonctions qui constituent le caractère de la santé. »

Elle a des degrés qu'il faut observer sous le rapport de l'alimentation, du mouvement et du travail; c'est le vétérinaire qui doit indiquer l'entrée en convalescence et les précautions qui restent à prendre. Qu'on se garde bien de vouloir aller trop vite et de substituer des usages presque toujours absurdes aux prescriptions de l'homme de l'art. Bien des gens pensent que quand un animal est faible, il faut qu'il mange beaucoup, il faut penser tout le contraire; ils croient qu'un animal convalescent doit entrer à l'écurie, c'est le contraire qu'il faut croire, ou bien passent d'un excès à l'autre, ils le considèrent comme guéri aussitôt qu'il va mieux, le mettent au travail, et préparent ainsi une rechute qui peut être mortelle.

Beaucoup de propreté, bon pansement, nourriture substantielle, mais peu abondante, exercice modéré augmenté de jour en jour, quand l'animal reprend de la gaîté puis du travail, pendant quelques heures, pendant une demi-journée, tels sont les moyens de revenir à la santé et à toutes les habitudes qu'avait l'animal avant sa maladie.

Pour la description analytique des parties du cheval, d'après M. de la Guérinière, celle des qualités physiques d'un cheval de choix, l'anatomie du cheval, la différence de ses poils et de ses marques, ses allures, les vices auxquels le cheval est sujet, enfin, pour l'âge et la taille, consultez le *manuel du vétérinaire de l'Encyclopédie-Roret.*

La description et l'amélioration des races, la monte et le part, les soins à donner aux juments en travail et à

leurs poulains, la dentition, les moyens de reconnaître l'âge du cheval jusque dans la vieillesse la plus reculée; la manière de dresser les chevaux de trait, de bât ou de labour, doivent occuper ensuite le zoophile, le propriétaire, le fermier, le marchand de chevaux, qui tous trouveront les plus justes et les plus complètes instructions dans le second chapitre du même ouvrage.

L'hygiène générale du cheval, et le ferrage captiveront justement leur attention. Nous terminerons ces indications par la nomenclature des maladies du cheval, en renvoyant au *manuel du vétérinaire de l'Encyclopédie-Roret*.

Liste des maladies du cheval par ordre alphabétique.

Abcès.
Amputation de la queue.
Arêtes, ou queue de rat, grappes, peignes.
Asthme.
Atteintes.
Avant-cœur.
Aphthes, ou chancres de la bouche.
Avives.
Barbes, lampas.
Barres blessées.
Bleima.
Blessures.
Blessures au pied.
Capelet.
Castration.
Cerises.
Chancres.
Charbon.
Coliques.
Constipation.
Contusion, ou coups.
Convalescence.
Corps.
Cornage.
Cours de ventre.
Crapaud, ou fic.
Crapaudine.
Crevasses.
Dartres, pustules.
Digestion défectueuse.
Dyssenterie, ou gras fondure.
Eaux aux jambes.
Ecart, ou effort d'épaule; cheval épaulé.
Efforts, entorse, tour de bateau; mémarchure.
Encastreture, pour le ferrage.
Enchevêtrure.
Engorgement des jambes, gonflement.
Eparvin.
Erysipèle.
Esquinancie, étranguillons.
Faiblesse, maigreur.
Farcin.
Fatigue.
Ferrage.
Fièvre.
Fluxion.

Forme.
Fortraiture.
Fourbure.
Fourchette pourrie.
Fourmillière.
Fusée, sur-os.
Gale, teigne.
Ganglion.
Gangréné.
Gourme.
Graisse des jointures.
Hémorrhagie.
Hydropisie.
Inflammation.
Jardon.
Javart.
Jaunisse.
Langue coupée.
Loupe.
Lunatique.
Malandre.
Mal de cerf.
Mal de taupe ou de nuque.
Mal de feu ou d'Espagne.
Mal de tête, isolé ou contagieux.
Maladies de poitrine.
Maladies des poulains.
Maux de reins.
Maux d'oreilles.
Maux d'yeux.
Matière soufflée au poil.
Molette.
Morfondure, rhume.
Morsures vénimeuses, piqûres d'insectes.
Morve.
Musaraigne.
Nerferrure.
Ognon.
Onglet.
Osselets.
Pissement de sang.
Plaies, suppuration.
Pousse.
Pulmonie et péripneumonie.
Quartiers (faux).
Rage.
Rétention d'urine.
Rhumatisme.
Rouvieux.
Seimes.
Solandres.
Sole (maladies de la)
Sueurs.
Tendons.
Toux.
Tranchées.
Transpiration arrêtée.
Traversaine.
Tumeurs.
Ulcères.
Varice.
Vers.
Vertigo.
Vessigon.

CHAPITRE II.

DE L'ANE.

Il est un animal constamment plié aux caprices de l'homme, à la malice des enfants, à la brutalité de ces êtres qui n'ont de l'homme que les pieds, les mains et l'es-

tomac, qui rend d'immenses services à la petite propriété et ne fait jamais que des ingrats, c'est l'âne. Bien pris dans sa taille, solide, dur à la fatigue, propre à la selle, au bât, à la voiture, à la charrue, sobre, docile pour qui sait le conduire, adroit et patient, il devrait être après le cheval l'objet de la prédilection de l'homme, il n'est que celui de ses dédains; mal traité, mal nourri, mal pansé, un coin de l'écurie lui est destiné, et son râtelier ne reçoit jamais que ce que les autres animaux ont laissé ou rejeté. Si malgré cela cet animal est courageux, doux et soumis, que ne serait-il pas si on le pansait bien, si l'on daignait seulement deux fois par semaine lui donner les frictions de l'étrille, qu'il recherche, qu'il ne se procure que le long des haies et des arbres, il deviendrait assurément plus fort, plus vif et plus beau. La propreté et les soins de l'homme le délivreraient de ces démangeaisons qui le forcent à se gratter à l'angle des murailles, à se rouler dans la poussière ou dans la boue, son poil deviendrait luisant et doux, et sans nul doute il serait la monture de prédilection des dames qui ne le montent jamais sans plaindre la triste condition que les hommes lui ont faite.

Ces réflexions sont le résultat de l'expérience; partout où l'âne est soigné comme les chevaux, il double de force, de courage et de prix. Qu'on prenne deux ânons d'un an, de mêmes père et mère, qu'on en laisse un à la vacherie, vivant comme ils vivent ordinairement, qu'on place l'autre à l'écurie, et qu'il y soit traité comme les chevaux, le premier vaudra 60 francs à 2 ans, le second vaudra 120 francs; le premier ne sera acheté que par quelque pauvre habitant des campagnes, qui le laissera dépérir et qui le perdra dépouillé de poil, privé de sabots, l'oreille basse au bout de 12 à 15 ans; le second sera encore vif et brillant à 25 et 30 ans; le premier vaudra 80 francs à 5 ans, l'autre en vaudra 200; le premier vaudra 10 francs à 15 ans, l'autre n'aura presque pas perdu de sa valeur. J'en appelle aux habitans de la Gascogne et du Poitou, qui mènent en Espagne des ânes de 3 et 400 francs. J'en appelle à tous ceux qui ont voyagé en Italie, en Afrique, où les ânes sont aussi recherchés que les chevaux, et soignés comme des animaux précieux.

La France possède les plus belles races, mais elles ne sont appréciées que dans nos départements du midi; il serait temps que ceux du centre imitassent l'exemple qui leur est donné. L'âne y viendrait aussi beau que dans la Gascogne et dans le Poitou, et l'on pourrait, comme dans ces deux provinces, multiplier les mulets, qui rendent tant de services aux meuniers, aux colporteurs, aux vignerons, à l'agriculture.

Je ne comprends pas comment il se trouve des propriétaires qui consacrent des capitaux à l'élève des vaches et même des cochons, tandis que l'éducation des ânes est abandonnée à de pauvres campagnards, qui font saillir par des étalons de hasard, des ânesses abâtardies. L'espèce est-elle donc tellement dégénérée dans nos contrées, qu'on ait perdu toute espérance de la ramener à ses proportions primitives, pourquoi ne dirai-je pas à sa beauté originaire. Non, cette incurie ne durera pas; il nous arrivera quelques-uns de ces ânes, que nos troupes d'Afrique enlèvent aux tentes des arabes, et les éleveurs profiteront de cette circonstance pour donner de nouvelles preuves de leur sollicitude pour l'amélioration des races.

Cet animal est aussi fort que le cheval, proportion de taille gardée, il est d'une santé plus robuste, sujet à moins de maladies, plus sobre, moins difficile sur la qualité des aliments, et plus solide comme monture ou bête de somme; ce sont-là des titres qui finiront par appeler l'attention de l'homme.

Quant aux soins qu'il réclame, il faut se reporter à ce que nous avons dit du cheval, et rester convaincu que l'âne se contenterait de moins, puisque la nature parait l'avoir créé pour les pays où les fourrages sont peu abondans, et les eaux souvent rares.

On ne ferre ordinairement que les pieds de devant, cela suffit tant que la corne reste entière; un animal qui ne va que le pas, qui choisit toujours des petits sentiers bien unis, doit user moins que celui qui trotte à la voiture, et doit indifféremment passer sur la pierre et le silex, si donc l'espèce s'améliorait, et qu'elle devînt d'un usage plus répandu, il serait bon de ferrer les quatre pieds.

Le foin, la paille hâchée, la luzerne, le trèfle vert ou sec, les feuilles de pois, de vesces, suffisent parfaitement à l'appétit frugal de l'âne, un peu d'avoine contribuerait à lui donner plus de vivacité; il faudrait examiner si cet aliment n'altérerait pas sa docilité habituelle; il mange aussi avec empressement les pommes de terre, les carottes, les raves et navets, aussi l'on a partout ce qu'il faut pour le bien nourrir. Deux ânes ne mangent pas autant qu'un cheval, ne coûtent pas aussi cher et rendent autant de services.

Quand on veut monter un âne, il faut avoir soin de le seller un peu à l'avance, et de serrer la sangle après avoir quitté l'écurie, car soit qu'il se gonfle quand on lui met les harnais, soit qu'il soit plus replet à l'étable qu'en plein air, il est certain que l'animal le mieux sanglé cesse de l'être après quelques instants, ce qui peut causer des accidents pour les dames qui ne gardent pas toujours un équilibre parfait.

L'âne porte de très-grosses charges sur les reins, soit à poil, soit dans des paniers placés à droite et à gauche sur ses côtés; il traîne aussi bien qu'il porte; son allure lente et douce le rend la monture des femmes, des enfants, et des malades qui ont besoin d'un exercice modéré; il peut labourer des terres légères.

L'âne est très-rarement malade; sa plus fréquente indisposition est d'avoir la peau écorchée par le bât, les mouches s'élancent sur ces plaies et font beaucoup souffrir l'animal. Frottez la partie malade de saindoux, lavez-la avec un peu de vin chaud, couvrez-la d'étoupes, et la guérison ne tardera pas; au reste, les maladies qui peuvent assaillir l'âne et ses dérivés, le *mulet* et le *bardeau*, étant les mêmes que celles du cheval, voyez à cet effet le *Manuel du vétérinaire de l'Encyclopédie-Roret.*

L'âne entre en chaleur en mois d'avril ou de mai; il ne faut pas lui permettre de s'accoupler avant l'âge de quatre ou cinq ans, afin qu'il soit plus vigoureux; l'ânesse peut lui être présentée à trois ou quatre ans; elle porte onze mois et quelques jours. Quoiqu'elle avorte difficilement, il faut la faire moins travailler pendant la gestation. L'ânon naît très-vif; quoique moins délicat que le poulein,

il demande à peu près les mêmes soins; pendant une dizaine de jours après le sevrage on lui donne de l'orge ou de l'avoine écrasée. Ce sevrage a lieu de huit à neuf mois. L'ânesse nourrice doit être bien nourrie avec de l'eau blanche et du son deux fois par jour, surtout si on vend son lait. Dans ce dernier cas, il faut s'abstenir de la faire travailler, parce que son lait échauffé perdrait ses qualités bienfaisantes.

On aide, s'il y a lieu, l'ânesse pendant la mise bas, comme les autres femelles. Quand on veut qu'elle porte tous les ans, on la présente au mâle quelque temps après sa délivrance, ce qui est un mauvais calcul, c'en est encore un de faire travailler le jeune âne avant trois ans et demi au moins; l'exigence des maîtres de ces pauvres animaux les abâtardit d'une manière pitoyable. On châtre rarement l'âne, par la facilité d'avoir des mulets.

On sait combien le lait d'ânesse est bon pour les poitrines délicates et les estomacs delabrés; la peau de cet animal sert à faire des cribles et des tambours.

L'âne vit ordinairement vingt-cinq à trente ans; on connaît son âge à ses dents, comme le cheval.

CHAPITRE III.

DU MULET.

Cet animal est le produit de l'accouplement de l'âne avec la jument, il tient de l'un et de l'autre, mais il prend plutôt l'entêtement du père que la docilité de la mère; il est sobre, patient comme l'âne, mais il prend aisement en haine, et sa haine dure toujours. Comme animal de bât, il l'emporte sur l'âne et le cheval; sa seule allure pour le cavalier est le pas, le trot est horriblement dur. Le mulet est bien à la voiture, passablement à la charrue, mais il est lent et peu docile.

Sous le rapport de la nourriture, il peut-être comparé à l'âne, il est aussi peu délicat, aussi sobre, jouit en général d'une excellente santé, et vit ordinairement plus long-temps que le cheval.

Il exige étant jeune beaucoup de soins, et sa force et sa bonne constitution dépendent beaucoup de ceux qu'il a reçus.

Un beau mulet coûte de 5 à 700 francs, il en est de 4 à 500 francs qui rendent de bons services, mais seraient peu propres à la selle.

La ferrure est comme pour le cheval un objet essentiel, surtout si on l'emploie à un travail fatigant. La ferrure qui lui convient le mieux est celle en forme de croissant relevé, débordant le sabot en pieux. Comme il a la corne fort dure et fort solide, il n'a presque jamais de mal de pieds et dure 30, 35 et même 40 ans, s'il est bien nourri et n'est point excédé de travail.

QUATRIÈME PARTIE.

BASSE-COUR.

CHAPITRE 1er

POULE, DINDON, PINTADE.

Choix de la poule et du coq. — Soins du poulailler. — Nourriture. — Couvaison. — Soins des petits poulets ou poussins. — Chapons. — Coqs-vierges de Normandie. — Maladies. — Produits de la poule. — Dindonnes couveuses. — Procédés divers de couvaison. — Soins des poussins d'Inde. — Dindonneaux aux champs. — Nourriture. — Engrais. — Ennemis et poisons des dindons. — Maladies. — Produits. — Notice sur la Pintade.

Concurremment avec le gros et le menu bétail, la poule contribue à procurer les véritables richesses à l'homme, l'admirable fécondité de cet oiseau, la bonté de ses produits, l'extrême facilité que l'on trouve à le nourrir, le petit nombre de ses maladies que l'on prévient ou guérit si aisément, tout en fait, pour l'utilité, la reine des volatiles.

Choix de la poule. — Les poules présentent une infinité de variétés et de couleurs; il y en a de noires, de blanches, de brunes, de rougeâtres; le plus ordinairement ces couleurs sont mélangées; les premières passent pour les plus fécondes; les poules huppées sont généralement plus grosses, et pondent des œufs plus gros : les poules de grande taille, les flandrines sont préférables pour ce motif, et pour la qualité des poulets, car les poules communes donnent une plus grande quantité d'œufs. La meilleure pondeuse est donc noire, d'une taille moyenne; elle a la tête grosse et haute, la crête rouge et couchée sur le côté, les pattes bleuâtres, l'œil vif et le cou gros; elle doit se faire entendre fortement et souvent; elle est vieille à quatre ans; on la reconnaît à la dureté de ses pattes.

Choix du coq. — Un bon coq doit être d'une taille plus grande que petite; son plumage doit être rouge ou d'un noir obscur; la patte doit être grosse et bien garnie d'ongles et d'ergots; la cuisse bien emplumée, la poitrine large, le col élevé, bien fourni de plumes; la crête rouge et comme vernissée, la huppe bien fournie, s'il est huppé, le bec court et gros, l'œil vif, l'aile forte, la queue grande et repliée en faucille; il faut aussi qu'il guide et gouverne bien ses poules, qu'il soit éveillé, ardent, bon chanteur, que sa voix soit éclatante, et qu'il fasse entendre presque continuellement un son sourd. Il vit dix ans, mais il est épuisé de trois à quatre; il peut servir à trois mois.

Soins du poulailler. — La propreté que nous avons tant recommandée jusqu'ici n'est pas moins indispensable pour la volaille. Le poulailler est ordinairement une petite étable basse, malpropre, infecte, sans fenêtres, ni ouverture, couverte en chaume, et bâtie souvent en balai, dont les tiges sont assujetties par des lattes et piquets; on ne peut rien imaginer de mieux pour entretenir le mauvais air, les mauvaises odeurs que les poules détestent, et loger la vermine qui les ronge. C'est encore bien pis quand le poulailler est situé dans un endroit humide, bas, et que selon l'usage de beaucoup de pauvres métayers, il sert à la fois aux cochons.

Le poulailler doit-être placé sur la partie la plus élevée de la cour, et le plus loin possible du colombier et des étables du gros et menu bétail, afin que les chants et divers cris des volailles n'y portent pas le trouble. Ce poulailler sera d'une grandeur relative au nombre des volailles qu'il doit loger, et offrir au moins le double d'espace nécessaire; il sera pavé ou mieux encore dallé, pour que l'on puisse le balayer et laver de temps en temps. Aux deux parois de droite et de gauche, cette étable carrée aura une petite croisée garnie de volets, et fermant bien; ces volets seront exactement fermés pendant la nuit, de crainte de la fouine, et seront ouverts pendant le jour, pour renouveler l'air, et aussi pour éclairer la personne qui va lever les œufs et soigner les couvouses. De gros bâtons que l'on équarrira iront transversalement d'un volet à l'autre, et seront placés un peu au-dessous des fenêtres qui doivent être rapprochées du

toit. On a l'habitude de ficher ces bâtons en *juchoirs* à demeure, et par conséquent on ne peut ni les débarrasser des amas de fiente qui s'y forment, ni des poux qui s'en font un gîte. Je propose de terminer les deux extrémités de ces juchoirs par un crochet de fer, que l'on entrera dans un piton ou petit anneau de fer, de la même manière que l'on met les tringles; alors, sans perdre de temps, on pourra nettoyer exactement les juchoirs; voici comment on s'y prendra :

On en aura plusieurs semblables; chaque semaine on enlèvera les juchoirs malpropres, et on les remplacera par d'autres; on mettra ensuite ces juchoirs salis tremper, soit dans une mare, un ruisseau, un cuvier, enfin dans tout réservoir d'eau où les bestiaux n'iront pas boire.

L'eau détachera les immondices de ces juchoirs, et au bout de quelques jours vous n'aurez qu'à les secouer un peu avant de les retirer, pour qu'ils soient complétement nettoyés; vous les mettrez sécher dans quelque coin, puis vous les remettrez en place, quand les autres seront salis. Il y aura trois ou quatre juchoirs dans le poulailler, suivant le nombre des poules; ils devront être un peu éloignés l'un de l'autre, et sur le même plan, d'abord parce que la volaille placée sur le juchoir le plus élevé pourrait fienter sur l'autre, puis parce que ce juchoir étant toujours préféré par les poules, elles se presseraient et se battraient pour y tenir toutes ensemble. Au surplus, si l'établé est tenue bien proprement elles seront moins jalouses d'avoir place sur le haut juchoir, car elles ne le recherchent qu'afin d'éviter les mauvaises odeurs. Les juchoirs ne doivent pas être trop élevés, afin que la volaille y monte sans effort; une ouverture devra se trouver au-dessus de la porte, et au niveau du juchoir; une échelle placée au-dessous aidera les poules à y monter : il est bon de mettre devant le poulailler une petite fosse pleine de cendre et de sable fin pour qu'elles puissent se vautrer. Si l'on pouvait avoir à côté un mûrier ou un cerisier dont on leur abandonnerait les fruits, cela serait très-profitable. Dans les angles du poulailler et à diverses hauteurs on mettra des paniers ou des nids en planche, ayant la forme de ceux des pigeons, mais une fois plus grands; ces nids seront bien garnis de foin, dont les poules aiment

beaucoup l'odeur; il a d'ailleurs sur la paille l'avantage d'être plus doux et de faire mourir ou fuir la vermine, qui est si nuisible aux poules. Les nids doivent contenir chacun un œuf, soit en faïence, soit en pierre ou craie blanche, soit même un œuf ordinaire, qu'on a fait durcir et qu'on marque, à l'effet d'empêcher les erreurs, sans cela il arrive souvent que les poules s'aperçoivent que l'on enlève leurs œufs à mesure, vont pondre ailleurs dans quelques coins bien retirés, et leurs œufs sont perdus; ces œufs de faïence ou de craie leur font illusion. J'ai conseillé de mettre les nids à diverses hauteurs, parce que le sol du poulailler étant réservé pour les oies et les canards, les poules couveuses pourraient s'inquiéter de les voir si près d'elles, et que du reste les nids de ces derniers doivent être placés à terre; on étendra un peu de paille sur le sol dans la partie du poulailler où l'on voudra faire coucher les oies et les canards, il faut les mettre en avant des poules afin qu'ils n'en reçoivent pas la fiente. Quand on a assez d'espace, on fait très-bien de mettre les canards et les oies dans un endroit séparé.

Il n'est pas nécessaire que les nids d'un poulailler soient aussi nombreux que les poules, parce qu'elles ne pondent pas toutes en même temps, et que d'ailleurs au lieu d'avoir de la répugnance à pondre dans un nid commun, la vue des œufs les excite à y pondre.

Au lieu d'attacher à demeure les nids contre la muraille, il serait beaucoup mieux de les fixer à l'aide d'anneaux et de crochets qui permettraient de les enlever aisément pour les nettoyer à fond, au moins une fois par mois; il suffirait pour cela de sceller les crochets dans le mur ou d'y sceller une planche dans laquelle seraient fixés les crochets.

Passons maintenant à la tenue du poulailler : l'hiver, on enlèvera la fiente trois fois par semaine, et quatre pendant l'été, ainsi que dans les colombiers, on suspendra des paquets de lavande dans l'intérieur, afin de combattre les mauvaises odeurs que la volaille craint beaucoup. Pour détruire les poux, on fermera bien toutes les ouvertures du poulailler, après l'avoir nettoyé, et on y brûlera de la sauge verte. La fumée aromatique qui s'exhalera, fera périr la vermine et chassera la fétidité de la fiente.

La fille de basse-cour veillera le lever et le coucher de la volaille, elle remarquera son allure et ses mouvemens. Un coq qui se porte bien s'élance ardent et joyeux du poulailler, il s'empresse de côcher ses poules; s'il s'en abstient, c'est qu'il est malade. Dès qu'elles ont quitté le juchoir, les poules se mettent à courir, à gratter, elles témoignent leur contentement de revoir le jour par un petit gloussement; si quelques-unes restent immobiles ou marchent lentement en trainant l'aile, sans se faire entendre, sans chercher leur nourriture, c'est un signe certain qu'elles souffrent. Quant au coucher de la volaille, il suffit d'empêcher que les poules ne se précipitent les unes sur les autres, ne se battent, n'expulsent souvent les moins fortes du juchoir. Il faut aussi veiller à ce que les poulets un peu gros se juchent, et les aider s'il y a besoin. Lorsqu'un de ces animaux n'est pas juché, il s'agite, s'élance à plusieurs reprises, retombe, entraîne les autres et inquiète le poulailler. Quand les poules refusent de se jucher, c'est encore un symptôme de maladie.

Nourriture. — Nous nous étendrons peu sur la nourriture des volailles, car chacun sait qu'elles ne rebutent rien, grains, herbages, légumes, racines, insectes, chair crue ou cuite, graisse, laitage, etc., etc. Nous allons spécialement détailler la manière de les nourrir, selon leurs différents états: 1° les poules pondeuses: elles ne demandent presqu'aucun soin; le matin et à midi, on leur jette une poignée de criblures, dont elles ne laissent pas perdre un grain. Jette-t-on quelques fruits gâtes, les miettes de la table, le moindre débris, en un mot, elles en profitent et passent tout le jour à chercher des vermisseaux en grattant la terre. (*) Si on les nourrissait plus abondamment elles pondraient moins, ou produiraient des œufs seulement enveloppés d'une membrane qui se briserait dans le nid. si on néglige de leur donner du grain, elles seront aussi moins fécondes. Il est important de leur fournir de l'eau fraîche et pure, au moins deux fois par jour, afin qu'elles n'attrapent pas la *pépie*.

(*) Pour fournir abondamment des vers à la volaille, on fait une pâte avec du levain d'orge, du son et du crottin de cheval. Au bout de trois jours, cette pâte fourmille de vers, si on l'a mise dans un endroit chaud.

Les poules pondent chaque jour, excepté sur la fin de l'automne et pendant l'hiver. Si l'on veut cependant avoir des œufs frais pendant cette dernière saison, où ils sont rares et chers, il faut choisir ses meilleures pondeuses, leur faire dans l'étable des vaches un petit enclos en treillage, pour qu'elles n'aillent pas inquiéter ces animaux. Là, on les nourrit de sarrazin, de chènevis, ces grains échauffants les excitent à pondre, elles donnent des œufs tout l'hiver, mais elles sont absolument stériles au printemps. Pendant la gelée, il faut renouveler très-souvent l'eau des volailles.

La poule couveuse, dans son zèle ardent pour ses œufs, demeurerait sans manger et sans boire, si on ne la levait par force pour lui faire satisfaire ses besoins; deux fois par jour, levez donc la poule du nid, et donnez lui à manger, sortez-la un peu pour lui faire prendre l'air. Si vous voulez examiner si les œufs sont *clairs*, c'est-à-dire inféconds, faites-le en l'absence de la couveuse. Pour qu'ils soient bons, il faut que, dès le troisième jour de l'incubation, on aperçoive, en les regardant à contre jour, une tache au bout le plus allongé : cette tache est le germe du mâle.(*) Les œufs qui ne présentent point cette tache doivent être ôtés de la couvée et remplacés par de bons œufs; mais, je le répète, tout cela doit s'exécuter loin de la poule couveuse, qui s'en inquièterait et pourrait déserter les œufs. Rapportez-vous-en à elle pour les retourner, afin qu'ils aient tous le degré de chaleur convenable. Si elle a la mauvaise habitude de piquer ses œufs, présentez-lui en un durci, sortant de l'eau bouillante, elle le becquettera, se brûlera le bec et ne recommencera plus.

Quand les petits sont éclos, ce qui a lieu après vingt jours, on donne à la poule et aux poussins une pâtée formée de sarrasin moulu, ou mieux encore d'orge délayé avec des cailles de lait : cela rafraîchit la mère sans la dévoyer, et fortifie les petits : on attend environ cinq

(*) Si cette tache est tout-à-fait au bout de l'œuf, il contient un poulet; si elle se présente un peu de côté, l'œuf contient une poulette.

jours pour donner cette pâtée aux derniers : le premier jour de leur naissance, ils n'ont pas besoin de nourriture ordinaire. Les amandes amères sont un poison pour les poules.

Couvaison. — La division que nous venons de suivre nous dispense d'entrer dans de grands détails sur la couvaison : il nous reste cependant plusieurs choses à dire sur cet intéressant sujet : premièrement, si l'on veut exciter la poule à couver, on la met sur le nid, en l'échauffant avec du chènevis et quelques gouttes de vin. Si, au contraire, on veut l'en empêcher, ce qui est plus ordinaire, on la nourrit de laitues, de navets cuits et mélangés; on lui plonge la partie postérieure du corps dans de l'eau froide. Cette pratique est en usage, surtout pour les jeunes poulettes, les poules acariâtres et les poules ergotées comme les coqs, car elles couvent mal, sans patience et sans assiduité : aussi faut-il le leur refuser. On fait souvent couver des œufs de cane par des poules, qui ne s'aperçoivent pas que c'est une progéniture étrangère.

Chambre à nid. — Cette pièce, dit M. de Pertuis, dans le cours d'agriculture, est un accessoire au poulailler qui est indispensable dans une grande éducation de volailles. Elle est destinée à servir de retraite aux couveuses et à placer les épinettes.

On trouve dans le traité de bâtiments allemands, une épinette de beaucoup préférable à celle dont on se sert en France. Elle a deux étages, chaque volaille a sa case dans laquelle elle ne peut se retourner; le plancher est à jour dans une partie du fond, ce qui facilite la chute des excréments. Le deuxième étage fait retraite sur le premier de manière que l'auge qui contient la nourriture de cet étage est en arrière de celle de l'étage inférieur. Cette disposition ne prive pas d'air et de jour les poules du premier étage, puisqu'elles se trouvent en avant et elles ne sont point gênées par leurs excréments, ni de ceux de l'étage supérieur, puisqu'ils tombent derrière au lieu de rester dans les cases, comme il arrive presque toujours. Dans cette disposition l'épinette a l'aspect d'un escalier de 2, 3, 4 marches, selon qu'on la fait à 2, 3 ou 4 étages. Les volailles n'aimant pas à rester sur des traverses rondes, se tiennent constamment sur le plancher, elles

ne reculent pas dans le fond de la case à claires-voies, ce qui les maintient toujours en état de propreté.

Filles de Basse-cour. — Dans les maisons de campagne c'est ordinairement la maîtresse qui serve le directement et qui distribue la nourriture aux volailles ; dans les grandes exploitations, c'est une fille de basse-cour qui en est chargée, ainsi que des pigeons, des chiens, des lapins et d'autres petits animaux qu'on élève pour la table, et dans certains pays des poissons conservés dans des viviers dont nous parlerons bientôt. Elle ne tarde pas à être connue de toute sa clientelle ; elle s'y attache comme le palefrenier à ses chevaux, et ses petits animaux la suivent, viennent à sa voix et se rendent immédiatement à ses ordres. Elle doit les visiter souvent, observer celles qui ne paraissent pas être dans leur état habituel et régler leur nourriture sur la manière dont ils l'accueillent. Toutes les volailles sont gourmandes ; quand elles ne mangent pas leur ration, c'est qu'elles sont malades ou à la veille de l'être. Il faut alors varier la nourriture selon les circonstances. Si d'après l'inspection de la fiente, elles paraissent constipées, on leur donne des herbes, de la bette, de la laitue ; si au contraire, elles sont relâchées, il faut donner du grain, du sarrasin, du chènevis, et si l'affection ne cède pas, mêlez à la nourriture de la brique pilée qui est très-astringente.

Il est important aussi que pendant l'hiver on donne aux volailles des pommes de terre cuites et chaudes et qu'en général la pâtée soit servie tiède.

Il résulte de ce que nous avons dit, que la couvaison ou l'incubation exigent beaucoup de soin. L'art a cherché à suppléer la nature, il a réussi, dit on, dans des pays éloignés : on est parvenu en France aussi à faire éclore des poulets sans couveuse ; mais on n'est pas parvenu à les élever. Il a donc fallu renoncer aux fours à poulets, au fumier chauffé, à l'eau chaude, pour s'en tenir aux poules et aux dindes qui sont excellentes couveuses, quand cela leur convient, et qu'on peut forcer à l'être malgré que cela ne leur convienne pas ; nous avons dit les moyens ordinaires, en voici un nouveau indiqué par

M. Bosc après l'avoir éprouvé. Il consiste, dit-il, à mettre la couveuse dans une boîte ouverte justement de sa largeur et de sa longueur, et de 15 à 16 centimètres plus haute que son corps lorsqu'elle est accroupie; puis on attache à son cou avec une ficelle, une planchette plus étroite que la boîte qui pèse sur son dos. L'inquiétude que la présence de cette planchette cause à la couveuse suffit pour la faire tenir sur ses œufs et lui donner l'espèce de fièvre qui accompagne toujours l'incubation; une dinde fut, par ce moyen, condamnée à faire cinq couvaisons successives sans repos, elle en fit quatre; mais elle était si exténuée, si maigre, qu'on lui fit grâce de la cinquième. On pouvait tout aussi bien s'arrêter à deux qu'à quatre et la bonne couveuse n'en eût pas souffert.

La nature indique à tous les oiseaux qui font beaucoup d'œufs, de les retourner régulièrement tous les jours, et l'on sait qu'ils prennent cette précaution toujours à la même heure; c'est donc une imprudence que de le faire en leur absence; car la couveuse l'ayant fait ou devant le faire, il s'en suit qu'il y a par suite de là double opération des œufs qui ne sont pas à leur place; cela explique bien des singularités dont on accuse la nature. Tel œuf ne vient pas à terme qui eût sans doute donné un beau poulet s'il n'eût pas été touché. Je dis poulet en parlant de la dinde, parce qu'elle couve les œufs de poule aussi bien que les siens.

La dinde n'est pas seulement bonne couveuse, mais elle est aussi bonne promeneuse, pleine de surveillance et d'attachement pour ses petits. Cet animal qu'on tient pour un des plus stupides, sait parfaitement distinguer les lieux qui conviennent à la couvée pour y gratter, pour y trouver des insectes et des vers; elle sait aussi très-bien la garantir des oiseaux de proie; j'en ai eu des preuves multipliées, mais une entre autres qui m'a causé un véritable plaisir.

J'étais assis au pied d'un saule, lisant un livre qui m'intéressait fort peu, quand j'entendis à quelques pas de moi un cri vif, précipité; je tournai la tête et j'aperçus à 10 pas de moi une dinde et 20 à 25 petits poulets qui s'enfonçaient dans un buisson d'épines, tant qu'il

y en eût dehors, le cri s'éleva de plus en plus, j'en cherchai la cause ; comme l'oiseau levait la tête et regardait le ciel avec terreur, je pensai qu'il y avait au-dessus d'elle un émouchet ou quelqu'autre oiseau de proie; j'en aperçus en effet trois fort beaux qui planaient à plus de 200 mètres de la terre; je me levai, ils disparurent et la dinde rassurée rappela tous ses petits blottis dans les épines ; mais pensant probablement que la place n'etait pas sûre, elle conduisit toute sa famille à l'habitation voisine qui était celle de ses maîtres. Ainsi donc il faut lorsqu'on entend la dinde proferer un cri d'inquietude, se présenter pour la sauver du danger qu'elle court ou plutôt que court un de ses petits ; il en est de même quand dans la basse-cour le coq pousse un cri d'alarme.

C'est donc un très-bon usage que celui d'avoir une ou plusieurs dindes couveuses selon l'importance de l'exploitation, d'abord pour élever des dindonneaux, ensuite pour élever des poulets. Une dinde peut avoir 20 petits, mais il en manque souvent, alors on donne à une mère, la cauvée de deux qu'elle peut très-bien conduire et l'on fait couver l'autre en même temps qu'une poule ou deux, dont elle adopte aussi très-bien les poussins ; on a par ce moyen deux ou trois fois autant de petits et les poules qui auraient perdu leur temps à mener leurs couvées se remettent bientôt à pondre.

Soins des poussins.— Quand les poulets sont près d'éclore, il faut y veiller, parce qu'il s'en trouve ordinairement quelques-uns, et presque toujours le dernier à éclore, qui ont besoin qu'on les aide à percer la coquille. Pour cela, on prend une epingle et on soulève le bout de la coquille, à travers lequel s'aperçoit le bec du poulet; on prend bien garde à ne pas le toucher, car il mourrait aussitôt. On fait boire, de cette manière, du vin tiède et sucré aux poussins languissants : on en met dans sa bouche, on y introduit le bec de l'oiseau, il l'ouvre et boit. Afin de fortifier la poule, il est bon de la nourrir pendant les cinq premiers jours avec du pain émietté dans du vin, du poiré ou du cidre ; pour lui donner de l'appetit, on emiette du pain dans du lait ; on donne aussi

des porreaux hachés. La chaleur n'est pas moins utile aux poussins que la bonne nourriture : s'ils sont dévoyés, vous leur présenterez du jaune d'œuf dur haché. Aussi faut-il avoir soin de les mettre dans un endroit chaud, parce qu'autrement la mère les tiendrait constamment sous ses ailes, ce qui les empêcherait de prendre des forces. Au bout d'une huitaine de jours, s'il fait beau, vous les mettrez à l'air avec leur mère, sous une *cage à poulets*, sous laquelle vous aurez mis la pâtée de sarrasin moulu et de caillé : vous y substituerez bientôt du grain. Une quinzaine à peu près écoulée, vous laisserez les poulets rôder dans la cour avec leur mère.

Chapons. — A l'âge de trois mois, et avant la fin de juillet, quand les poussins sont devenus poulets et qu'ils ont marqué, c'est-à-dire quand leur crête est poussée, on leur enlève les organes sexuels dits *amourettes*, afin de les disposer à l'engraissement; pour cela on leur incise la partie du ventre voisine de la cuisse gauche, et on tire doucement les testicules sans offenser les intestins; on recoud ensuite l'incision avec du fil ciré, on la frotte d'huile, on la saupoudre de cendres, on donne pendant quatre jours, une soupe au vin au nouveau chapon, que l'on a mis à une température modérée; j'ai oublié de dire qu'on leur coupe la crête, l'on découd ensuite et l'on tire le fil un peu plus tard. Lorsqu'on a fait un grand nombre de chapons, on rassemble les amourettes, qui se vendent très-cher, parce que c'est un mets fort délicat; on enlève de même les ovaires aux poulettes, qui se nomment poulardes : ce dernier cas est beaucoup moins fréquent.

Coqs-vierges de Normandie. — Voici le moyen d'avoir les coqs vierges qui forment des pâtés si estimés. Dès que les poulets ont marqué, on les sépare des poulettes, on les met sous une cage à poulets dans un endroit aéré, mais un peu obscur, et on leur donne abondamment une pâtée de farine de sarrasin, d'épluchures de riz, que l'on se procure chez les épiciers, ou bien du petit blé moulu, appelé *blé d'Egypte*; on peut aussi y mélanger les farines que l'on racle après avoir fait le pain : on pétrit cette pâte avec du lait ou du caillé; on la sale légè-

rement, et un mois ou six semaines après on a des *coqs-vierges* superbes.

Multiplication des volailles. — Ce n'est pas sans motif que nous nous sommes étendus sur l'art de multiplier les volailles. C'est aujourd'hui une branche importante de l'industrie agricole. Les cultivateurs qui, autrefois n'élevaient que de rares poulets pour faisances de leurs maîtres, en ont aujourd'hui par centaines. Des troupeaux de dindons parcourent les champs aussitôt que les gerbes sont enlevées, puis ils se vendent en octobre ou novembre, 30, 40, jusqu'à 50 francs la douzaine Les oies mêmes reléguées jadis dans les pâtis de la Sologne et du Berry, les oies se multiplient aux environs de Paris, elles y viennent en bandes de 100 et même plus, pour être empâtées et vendues sur le quai de la Vallée. L'oie est pour le bourgeois de Paris et de la banlieue, ce qu'est le canard sauvage ou le faisan pour les grands personnages. L'oie est aussi pour les bons cuisiniers une excellente ressource, d'abord parce qu'ils en font manger les filets comme chose exquise, ensuite parce que sa graisse et son foie sont très-délicats et très-dignes des palais les plus exercés.

La petite propriété aussi peut tirer bon parti des volailles. On vient les chercher dans les campagnes; on les paie comptant; c'est avec le produit de sa basse-cour que la mère de famille donne des encouragements à ceux qui la secondent dans ses paisibles travaux, et qu'elle s'achète du linge, un peu de toilette qu'elle n'aurait pu se procurer autrement.

Celles qui ont beaucoup de volaille peuvent avoir beaucoup d'œufs; c'est un commerce important que celui des œufs, et c'est pour toutes les maisons une immense ressource toujours là, toujours prête à recevoir le voyageur affamé, comme à figurer dans tous les assaisonnements, dans toutes les liaisons. L'œuf est, après le pain, l'aliment le plus utile, le plus sain, le plus agréable. Multipliez donc les volailles pour vous, pour vos amis, pour la consommation générale.

Maladies de la poule et du coq. — La pépie, le bouton, le dévoiement, la constipation, la goutte, la gale et les poux, sont les maladies de la volaille

La pépie. — Quand la poule est attaquée de la pépie, elle cesse de boire et de chanter, sa crête est pâle, ses mouvements sont lents, et dans le coq ces symptômes sont suivis de l'abstinence du plaisir. Sans perdre de temps ouvrez le bec des volailles, et vous verrez le bout de la langue entouré d'une pellicule jaunâtre : vous enlevez cette pellicule avec une épingle et leur mettez tout de suite un peu de vin dans le bec pour les assoupir et les empêcher de ressentir la douleur de l'opération. Si vous tardez à les délivrer de la pépie, les poules périraient en peu de temps. Le malpropreté de l'eau ou le manque de boisson sont les causes de cette maladie, qui, quelquefois aussi, vient sans cause apparente.

Le bouton. — Le bouton, aussi dangereux, est dû au séjour d'un poulailler malpropre, non aéré et humide; on le reconnaît à la tristesse de la poule ; sa démarche est lente, sa tête baissée; elle ne se secoue point au soleil, elle cesse de gratter ; sa crête est noirâtre et molle, sa queue est pendante, et ses plumes ne sont plus lisses; alors vous prenez la poule, vous soufflez et ecartez les plumes du croupion, et vous coupez le bouton qui se trouve sur cette portion : à cet effet, vous vous servez de ciseaux très-fins ou d'une très-grosse aiguille ; mais dans ce dernier cas, on ne peut que percer le bouton, en extraire l'humeur, et cela souvent ne suffit pas, surtout si le bouton est très-gros : prenez bien garde à ne point entamer la partie grasse du croupion ; cela fait, vous versez sur l'incision un peu de vin sale, ou mieux encore du vinaigre anti-putride. La pauvre bête souffre et crie, mais elle est guerie à l'instant. Si c'est un coq que vous devez opérer, vous le séparerez des poules et le tiendrez enfermé quelques jours tout seul après l'opération ; si vous la laissiez avec d'autres coqs, il pourrait les cocheter : vous enfermerez aussi les poules opérées à part, de peur que les autres volailles ne la becquettent : de plus, comme il faut lui donner une nourriture rafraîchissante et délicate, ses compagnes la lui deroberaient. Un

coq attaqué du bouton s'abstiant de caresser ses poules: la goutte ne se guérit pas.

Le sarrasin, le chènevis, guérissent les poules dévoyées; si les poulets ont le dévoiement, on leur donne du pain émietté dans du cidre ou du vin; les laitues cuites et autres herbes relachantes, pétries avec des navets et du son, font disparaître l'échauffement ou constipation des poules.

Le poux de poule, au ventre bordé de noir, est suivi d'un autre à tête et à corselet pointu des deux côtés; ces insectes remuent sans cesse, et fatiguent à tel point la volaille, qu'elle laisse son manger pour s'éplucher, et maigrit horriblement. La propreté seule peut l'en délivrer; nous en avons donné les moyens.

J'ajouterai à ces indications le conseil de ne point manier trop fort l'ovaire de la poule, comme les ménagères le font communément pour tâter si elle a l'œuf; c'est un moyen sûr de la fatiguer et de lui faire produire à la longue des œufs seulement revêtus d'une membrane ou dépourvus de blanc. Quand la coque de l'œuf est mollasse, comme l'embonpoint de la poule est cause de cet accident, on lui donne moins à manger; on met de la craie dans sa boisson, et de la brique pilée dans sa pâtée; les pépins de raisins arrêtent la ponte, et le sel la favorise : si la volaille est galeuse, il faut la rafraîchir.

Produits de la poule et du coq. — Nous nous abstiendrons de vanter la chair délicate des poulets, des poulardes et chapons, de parler de l'usage général des œufs, nous dirons seulement que le blanc d'œuf est à la fois un mastic et un vernis; que le jaune est un remède anodin, qu'il sert au dégraissage des étoffes, et que les plumes de la queue du coq font des plumeaux pour les meubles; la plume du ventre de la volaille bourre des lits grossiers.

Poules et poulets d'Inde.

Dindes couveuses; procédés divers de couvaison. — Ainsi que la poule ordinaire, la poule d'Inde ne sembla exister que pour couver; elle demeure sur ses œufs avec

une telle assiduité, qu'elle répugne à les quitter pour apaiser sa faim : toute stupide qu'elle soit naturellement, elle prend garde à ne point salir les œufs avec sa fiente; elle les retourne adroitement afin qu'ils reçoivent de tous côtés une égale chaleur. Trente à trente-deux jours de cet état de fatigue et de fièvre que produit l'incubation, suffisent à peine à son ardeur. La dinde est la plus patiente, la plus assidue et la plus adroite des couveuses : faites-la donc couver d'abord ses œufs, puis des œufs de poule; cette seconde couvée, qui n'est que d'une vingtaine de jours, la fatiguera beaucoup moins que la première, et vous donnera le moyen d'avoir des poulets de primeur. Plusieurs personnes mêlent des œufs de dinde et de poule ensemble, en mettant les premiers huit jours plus tôt, afin que les petits éclosent tous à la fois. Cette méthode ne vaut pas celle que nous venons d'indiquer, la différence de la coque empêchant ces œufs mêlés de réussir; on ajoute seulement trois œufs de poule à la couvée : nous verrons bientôt pourquoi.

Si vous avez un grand nombre de dindes, marquez leurs œufs avec du charbon, réunissez les œufs pondus les premiers, et faites-les couver afin que les petits soient plus forts et qu'ils viennent promptement. Si aucune de vos dindes n'était disposée à couver, vous l'exciteriez par un peu de chènevis, vous lui plumeriez quelque peu le ventre, vous la fouetteriez d'une tige d'ortie, surtout vous la tiendriez chaudement sur un paillasson et l'enivreriez d'un peu de vin et d'eau-de-vie; alors vous la poseriez sur le panier des œufs, et lorsqu'elle reviendrait à elle-même, elle couverait avec la plus grande ardeur. Vous rassemblerez de même d'autres œufs sans attendre la fin de la ponte; il sera bon de faire couver plusieurs femelles à la fois, d'abord pour pouvoir prévenir les accidents, ensuite pour former des groupes de dindonneaux de force égale. A force de stratagèmes et de soins, on parvient à faire couver le dindon; mais sitôt qu'il voit les petits éclos il s'en effraie, les delaisse, ou les tue; il faut veiller à ce qu'il n'approche point des petits éclos sous la dinde, car il leur donnerait aussi de mortels coups de bec.

Soins des poussins d'Inde. — Débarrassez le petit nouveau-né d'une pellicule jaunâtre qui tapisse l'œuf, et d'une mucosité aussi jaunâtre qui recouvre l'extrémité supérieure du bec; cette mucosité a la figure et le nom d'un grain de chènevis : faites boire au petit quelques gouttes de vin, sans le condamner à avaler du poivre, et lui plonger les pattes dans l'eau, comme il est d'usage en Suède et dans plusieurs pays du Nord. Ces premiers soins doivent être suivis de beaucoup d'autres, car les poussins sont extrêmement délicats. Nourrissez-les d'abord avec de la mie de pain trempée dans du vin, que vous leur présenterez dans le creux de la main ou sur une palette. En cas d'orage et de tonnerre, vous les mettrez auprès du feu dans un panier rempli de plumes : vous userez de la même précaution lorsque, plus avancés en âge, ils se seront trouvés saisis par le froid. Quand les petits seront un peu plus forts, vous les diviserez en petits groupes, et mettrez auprès une cage à poulets, élevée de 11 centimètres, sous laquelle vous placerez leur manger; ils passeront dessous, et la mère ne pourra le leur dérober. Ce manger consiste en un mélange de fromage blanc ou caillé de lait, d'œufs durs hachés, d'ortie grièche et persil, plantes les plus salutaires pour les dindons; cette pâtée un peu plus qu'humide, se distribue sur de petites pierres plates, on met auprès un vase à boire peu profond. On jette autour de la cage de l'orge et de l'avoine pour la mère, et on lui donne pour boire un vase très-élevé, afin que les petits ne puissent y atteindre et s'y noyer. Il convient d'abriter les petits pendant les six premières semaines, et de leur faire au même temps respirer l'air; à cet effet on met la dinde au piquet avec une longue et grosse ficelle attachée au pied : les petits ne parcourent que la circonférence sur laquelle elle peut s'étendre, et en cas de pluie ou de grand soleil, ils entrent dans une cabane de planches que l'on a placée auprès d'eux. Si l'on a mis trois œufs de poule dans la couvée, on a l'avantage de voir que les petits poulets, qui becquettent presque en naissant, montrent à manger à leurs compagnons.

Vous pouvez mettre plusieurs couvées sous la conduite

d'une seule dinde; mais il faut prendre les petits du même âge, car elle piquerait les plus gros, ne lui en donnez pas plus que ses ailes étendues ne peuvent en couvrir, parce que le surplus, privé de cette chaleur naturelle, dépérirait, et de plus inquiéterait la mère, qui voudrait tous les réunir : si elle mène des poulets avec ses petits, ils seront beaucoup plus gras que sous la conduite d'une mère de leur espèce. Continuez la nourriture précédente jusqu'à ce que les poussins d'Inde puissent en digérer une plus substantielle, c'est-à-dire jusqu'à deux mois environ. On les envoie aux champs après la moisson; on leur donne à boire fréquemment, surtout quand il fait chaud : pour se rafraîchir, ils se cachent dans de hautes touffes d'herbes, mais il faut que le dindonnier veille à ce qu'ils n'y restent pas long-temps, parce qu'ils en sortiraient les pattes torses et estropiés.

Dindonneaux aux champs.— Les poussins, faibles jusqu'à deux mois, *poussent le rouge* à cette époque c'est-à-dire que leurs crêtes et leurs caroncules se gonflent et se colorent; c'est un moment de crise pour eux ; lorsqu'ils l'ont passé, ils prennent le nom de dindonneaux et n'exigent plus des soins si assidus et si minutieux : ils logent alors en plein air ou sur le perchoir jusqu'au mois d'octobre: on les envoie dans les guerets après la moisson, la fauchaison, la vendange; au bois après la f îne et la glandée. Une fille de douze à quinze ans, en conduit que centaine, et les mène peu loin pour ne les point fatiguer et pouvoir les faire rentrer promptement en cas de pluie ou d'orage. Comme toute humidité les incommode, elle les sortira avant et après la rosée, depuis huit heures du matin jusqu'à dix, et le soir de quatre à sept, pour éviter aussi la grande ardeur du soleil ; si elle a le moyen de l a mettre à l'ombre, à la fraîcheur, de dix à quatre heures, il vaudrait mieux qu'elle les dispense de faire le trajet des champs à la maison.

Nourriture des dindonneaux. — Les pains de crétons, ou marc de suif, divisés en petites portions et delayés dans une chaudière avec des herbes, des racines; des grains cuits, de l'ortie hachée, forment une pâtée que l'on donne deux fois par jour aux dindonneaux ; le matin,

avant d'aller aux champs, et à une heure. Si l'on veut qu'ils engraissent, on peut employer d'autres tourteaux, comme ceux de noix, lin, navette, colza; mais il faut que ce soit rarement et en très-petite quantité, car le choir en prendrait le goût. Les glands donnent une chair cassante, très-jaune et peu agréable. Toutes les plantes toniques et stomachiques leur conviennent et doivent entrer dans leur mangeaille : le fenouil, la chicorée amère, la mille-feuille et autres semblables.

Engrais des dindons. — Lorsqu'on a ainsi gouverné les dindonneaux pendant six mois environ, on songe à les engraisser. Pour cela on les tient dans un lieu sec, obscur, bien aéré, ou on les laisse rôder dans la cour sans leur permettre d'en sortir; on les nourrit abondamment avec la pâtée précédemment indiquée, à laquelle on ajoute du son et force pommes de terre; chaque soir, on ôte le reste de la pâtée qui commence à s'aigrir, on la donne aux porcs, et on lave bien le plat qui la contenait. Après un mois, on leur fait avaler chaque soir, avant de les coucher, des boulettes de farine d'orge, de six à quinze au vingt. Au bout de huit jours, on a des dindons excellents et fort gras, qui pèsent depuis vingt jusqu'à vingt-cinq livres; les *dindonnes* s'engraissent mieux, et leur chair est plus délicate. En Provence, on les engraisse avec des noix entières qu'on leur fait avaler en passant la main sur l'œsophage. On commence par une noix, et l'on va jusqu'à quarante; la noix se divise dans le jabot: cet engraissement a l'inconvénient de rendre la chair huileuse. D'autres fois, on se contente d'ajouter des coquilles de noix aux racines qu'on leur donne; cela supplée aux petits graviers que la volaille avale pour broyer sa mangeaille dans le *gésier*, ou jabot.

La castration n'est point en usage pour augmenter la graisse des dindons : cet oiseau étranger étant extrêmement délicat dans l'état de poussin et même de dindonneau, il ne pourrait point supporter une opération si douloureuse.

Ennemis et poisons des dindons. — La vesce, les pois carrés, la jusquiame, la cigue, la grande digitale à fleurs bleues, empoisonnent les dindons; l'usage trop

fréquent de la laitue et autres herbes relâchantes leur cause le flux de ventre ; or, sitôt qu'ils sont dévoyés, ils sont perdus. Les plantes aromatiques doivent être généralement préférées aux plantes émollientes, pour les dindons; il faut éviter aussi qu'ils mangent trop de limaçons, car ils seraient encore exposés aux dangers du dévoiement. Le froid leur est très-contraire, et surtout la pluie : s'ils s'y trouvent par hasard, on doit bien les essuyer et leur souffler du vin chaud sur le dos et sous les ailes.

Les pies mangent les œufs de dinde ; la fouine, le putois, sont ses ennemis, comme de toute autre volaille ; les bêtes fauves, entr'autres le loup, poursuivent les troupeaux de dindons.

Maladies des dindons. — La première et la plus dangereuse maladie de ces oiseaux, est la pousse du rouge, c'est-à-dire quand leurs mamelons et caroncules se gonflent et se colorent ; si, par malheur, à cette époque, le temps est variable et pluvieux, ils n'en réchappent pas. Echauffez-les en leur donnant de la mie de pain trempée dans du vin rouge, et une pâtée composée de poivre, fenouil, persil et graine de chènevis; saignez-les à la veine axillaire, sous l'aile.

La blanc est presque aussi à craindre que le rouge : cette maladie est ainsi nommée, parce que le bout des ailes et de la queue des dindonneaux blanchit, le plumage se hérisse, et les paysans disent que leurs dindons sont *échauffés*. On leur trouve sur le dos deux ou trois plumes, dont le tuyau est rempli de sang ; on les leur arrache, et cette extraction les sauve. Lorsqu'ils sont dévoyés ou constipés, réchauffez-les dans un panier de plumes; dans leur premier âge, quand ils sont tristes, malades, et traînant l'aile, enveloppez-leur les pattes de linge, de peur qu'ils ne les becquettent, et placez-les couchés auprès du feu; faites-leur avaler plusieurs grains de poivre, et donnez-leur à manger plusieurs fois par jour. A un âge plus avancé, les dindons éprouvent un engorgement à la tête, qu'on guérit en leur frottant les narines avec du beurre frais, ce qui provoque l'écoulement de l'humeur qui le produit. Le sang porte également à la tête la couvre de boutons ; étuvez-les avec une décoction de vinaigre, ognons, poivre, et faites manger

au dindon malade du grain de chènevis; s'il est près de périr, coupez la tête, le reste de l'animal est bon.

Voici la dernière et la plus cruelle maladie du dindon; elle l'attaque au maximum de sa croissance: c'est une irruption de pustules que l'on compare au claveau des moutons, à la petite vérole Ces boutons s'attachent intérieurement aux environs du bec, du gosier, et extérieurement dans les endroits dégarnis de plumes, comme les mamelons, le dessous des ailes et des cuisses. Ce mal est tellement meurtrier, que les fermiers tuent promptement les dindons qui en sont atteints: on peut cependant tenter de les guérir. Il faut commencer par isoler les bêtes malades, crainte de la contagion, brûler les boutons extérieurs avec un fer rouge, et laver les autres avec du vinaigre mêlé d'un peu de vitriol; on donne seulement du vin à l'animal; s'il ne va pas mieux, on le tue promptement. Je ferai remarquer, en finissant, que la chaleur douce et le vin sont les principaux remèdes des dindons. Un poussin de six jours, laissé pour mort, et déjà jeté sur un fumier, fut ramassé par la dindonnier qui le couvrit d'un linge tiède, le plaça sur la cendre chaude au coin du feu, lui fit avaler quelques gouttes de vin, et le mit ensuite dans un panier rempli de plumes: ces soins eurent tant de succès, que ce poussin devint par la suite le plus beau d'un troupeau de cent vingt dindons.

Produits des dindons. — On sait quelle excellente nourriture fournit la chair de dindon rôtie, truffée, en daube, en ragoût; mais ce que l'on sait moins, c'est que cette chair sèche, ou conservée dans du saindoux, ou de l'huile d'olive comme le thon, est encore un mets très-délicat. La fiente de dindon est bonne pour fumer les terres fortes: les grandes plumes des ailes des dindons blancs, préparées convenablement, peuvent servir à faire des panaches. On réunit celles de la queue et des ailes des dindons noirs pour en faire des *plumeaux* grossiers; la plume du ventre peut servir à remplir des lits pour enfants.

Notice sur la Pintade.

Il est bon d'avoir des pintades dans sa basse-cour, parce que les œufs en sont bons à manger, et que la chair des

pintadeaux est très-délicate; qu'enfin la pintade est moins sujette aux maladies que le coq d'Inde : mais on ne peut en avoir un grand nombre, parce que c'est un oiseau vif, inquiet, turbulent, qui se rend maître dans la basse-cour, et se fait craindre de toutes les volailles, même des dindons qui sont beaucoup plus forts; outre cela, son cri aigre et perçant est fort incommode; si l'on avait une petite cour séparée, et sur un terrain sec, on ferait bien d'y élever des pintades. Cet oiseau, assez rare, se vend très-bien; on ne le garde jamais en troupeau, sa course est trop rapide, et son humeur trop petulante. Son plumage, d'un gris bleuâtre semé de taches blanches, sert aux mêmes objets que celui des dindons.

La pintade a encore un autre défaut, celui de voler sur les toits, et quelquefois beaucoup plus loin. Si l'on habite près des bois, on est à peu près certain de n'en pas conserver, parce que les maraudeurs en sont très-friands, et que les renards, avertis par leurs cris, ne tardent pas à se mettre en embuscade dans les broussailles et à s'en emparer.

Le Paon.

Cet oiseau est connu de tout le monde. Buffon dit avec raison que si l'empire appartenait à la beauté, le paon serait le roi des oiseaux. Mais quand sa femelle paraît, toutes ses beautés se multiplient, ses yeux s'animent, son aigrette s'agite, les longues plumes de sa queue déploient en se relevant leurs richesses éblouissantes, sa tête et son cou se renversent noblement en arrière, se dessinent avec grâce sur le fond radieux, où la lumière du soleil se joue de mille manières, se perd et se reproduit sans cesse, et semble prendre un nouvel éclat plus doux et plus moelleux, de nouvelles couleurs plus variées et plus harmonieuses; chaque mouvement de l'oiseau produit des milliers de nuances nouvelles, des gerbes de reflets ondoyants et fugitifs, sans cesse remplacés par d'autres reflets et d'autres nuances toujours diverses et toujours admirables.

Mais ces plumes brillantes, qui surpassent en éclat les plus belles fleurs, se flétrissent et tombent tous les ans, et le paon se cache comme s'il savait que son seul mérite est dans la beauté de son plumage.

Le paon est très-lascif, et assez jaloux pour empêcher sa femelle de couver; les petits sont difficiles à élever, ils n'en valent guère la peine, car leur chair ne vaut pas celle du poulet, ni celle du dindonneau, cela explique pourquoi cet animal ne s'est pas répandu en France, ni dans les autres contrées de l'Europe; il y a encore d'autres raisons de le proscrire de nos basse-cours, c'est qu'il en est le tyran, c'est qu'il a un cri perçant fort désagréable; c'est qu'il vole par-dessus les murs pour dévaster les jardins; c'est qu'il grimpe sur les toits pour y faire des dégradations.

Le Cigne.

C'est un des plus beaux oiseaux aquatiques et le plus puissant des palmipèdes; tout son corps est couvert d'un plumage blanc, mollet, délicat, qui pourrait balancer les qualités de l'edredon, s'il était recueilli avec soin; dans les pays où le cigne est répandu à l'état sauvage, on fait commerce de sa peau, qui est employée par les fourreurs. Sa chair est dure et coriace quand il a passé six mois, elle n'est pas mangeable quand il est gros; aussi ne l'élève-t-on que pour sa beauté; la grâce, la beauté des formes, des mouvements onduleux, flexibles, des attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon, la légèreté de sa démarche, la blancheur de son plumage, telles sont les causes de la préférence qu'on lui accorde pour l'ornement des lacs et des bassins. Mais comme tous les oiseaux de cette espèce, il dévaste tout ce qu'on laisse à sa portée, il embourbe les eaux les plus limpides, il les couvre de plumes, et ces inconvénients l'ont fait reléguer dans les grands parcs et sur les lacs d'une certaine étendue.

Il y en avait autrefois beaucoup à Chantilly, on y a renoncé, à peine en aperçoit-on maintenant quelques paires.

Je ne pense pas qu'il y ait le moindre avantage à élever des cignes, en raison des soins qu'ils demandent, et de la nourriture assez dispendieuse qu'il leur faut, ce serait une fort mauvaise spéculation. Quant aux maisons de luxe, elles peuvent conserver long-temps ceux qu'elles

ont, il suffit pour cela de les abriter contre le mauvais temps, et surtout contre les gelées. Leur nourriture se compose d'herbes, de poissons, d'insectes, de reptiles, de grenouilles, dans les lieux où ils sont abandonnés à eux-mêmes. Il leur faut en état de domesticité, de l'avoine, de l'orge, du maïs, et de temps en temps un peu de viande, coupée en petits morceaux.

CHAPITRE II.

BASSE-COUR.

L'OIE, LE CANARD, LE PIGEON.

Mœurs de l'oie, ponte. — Soins des oisons. — Nourriture. — Pacage. — Engraissement. — Plumaison. — Produits. — Maladies. — Notice historique. — Habitudes, ponte, nourriture, engrais, plumaison, maladies, produits du canard. — Le pigeon. — Pigeons fuyards. — Colombier. — Manière de le peupler. — Soins des pigeons. — Ponte. — Pigeonneaux. — Pigeons de volière. — Maladies des pigeons. — Produits. — Colomoine. — Notice historique sur le pigeon.

Ainsi que l'observe le grand Buffon, l'oie n'est l'objet de nos dédains que parce qu'on la compare avec le cygne. En effet, sa corpulence, son port droit, sa démarche grave, son plumage net et lustré, souvent d'une blancheur éclatante, son naturel social, qui la rend susceptible d'un fort attachement et d'une longue reconnaissance, sa vigilance anciennement célébrée, la bonté et la variété de ses produits, tout contribue à la rendre l'un des plus intéressants et des plus utiles de nos oiseaux domestiques.

Mœurs de l'oie. — L'oie est à la fois docile et courageuse; elle se plie à la vie des autres volailles, et demeure tranquillement avec elles; mais dès qu'on l'attaque ou l'effraie, même si un étranger passe auprès d'elle dans le temps qu'elle a des petits, elle s'avance fièrement le cou tendu, le bec béant, et rend un sifflement semblable à celui d'une couleuvre, et que les villageois appellent son *jurement*. Les mâles se battent entre eux à grands coups

d'ailes et en entrelaçant leur cou, pour la possession des femelles; aussi faut-il que le troupeau d'oies soit très-nombreux lorsqu'on a plusieurs *jars* ou *gars* (mâles.) Un seul suffit à huit femelles. L'oie défend sa couvée et se défend elle-même contre l'oiseau de proie, avec le plus grand courage; elle est naturellement propre; elle fuit les mares trop boueuses, et lisse fréquemment son plumage. Quoique soumise et faite à la domesticité, elle conserve un secret penchant pour la liberté, et lorsqu'on habite près d'une rivière, on est exposé à perdre beaucoup d'oies, parce que les oies sauvages qui s'abattent dans les prairies les emmènent avec elles. Pour prévenir cette émigration, il faut leur arracher quelques plumes des ailes, afin qu'elles ne puissent plus voler; il vaut encore mieux, quand elles sont encore jeunes, leur casser le bout de l'aile qu'on nomme le *fouet*. Quand à la reconnaissance et à l'attachement dont l'oie a donné beaucoup d'exemples, voyez dans Buffon le récit naïf du concierge de Ris, au sujet de son ami, le jars (*jacquot*.)

Ponte. — L'oie ne pond jamais en hiver, et ne commence à pondre qu'au mois de mars, à moins qu'une fermière intelligente ne l'ait excitée dès le mois de février, en lui donnant du sarrasin ou un peu de chènevis. On doit ainsi accélérer la couvaison, afin qu'elle finisse d'assez bonne heure pour que les *oisons* (les petits) puissent prendre toute leur croissance dans la belle saison, ces volatiles craignant beaucoup le froid: de plus, on a l'avantage d'apporter les premières oies au marché, ce qui se vend toujours plus cher.

Les oies pondent tous les deux jours, sans faire de nid, mais toujours dans le même lieu, qu'elles ne choisissent pas toujours dans le poulailler. Si on enlève leurs œufs, elles font une seconde et même une troisième ponte; mais si l'on continue à enlever les œufs, elles s'épuisent et périssent en s'efforçant de continuer; elles pondent de quinze à dix-huit œufs, et les couvent pendant vingt-sept ou trente jours, selon le degré de chaleur; leur assiduité est telle qu'elles oublieraient de boire et de manger, si l'on ne plaçait leur nourriture auprès du nid. Les jars qui les accompagnent sans cesse, les abandonnent dans le

temps de l'incubation. De quelque couleur que doivent être les oisons à l'avenir, ils naissent couverts d'un duvet d'abord jaunâtre, puis ensuite gris. Comme le duvet blanc est le plus estimé, il faut tâcher d'avoir des oisons de cette couleur; pour cela, il importe surtout de choisir des jars blancs. Les deux espèces d'oies, la grande et la petite, se mêlent indifféremment; la première est préférable, parce qu'elle fournit une grande quantité de plumes; mais la chair de la seconde est plus délicate.

Soins des oisons — Immédiatement après la naissance des petits, vous leur préparerez une pâtée faite avec du sarrasin pilé et détrempé dans du lait, ou du caillé; après cinq à six jours vous remplacerez cette nourriture par des pommes de terre ou tes, mêlées avec du sarrosin; on les nourrit ainsi jusqu'à ce qu'ils aient environ un mois. Plusieurs personnes joignent de temps en temps, à la pâtée précédente, un mélange de retraite de mouture, ou de son gras, pétri avec des chicorées, des laitues ou du cerfeuil hachés, et du grain. Cette dernière nourriture me paraît plus assortie aux habitudes de l'oie; toutefois, il est bon de donner aux oisons des aliments un peu échauffants, afin de les préserver de la diarrhée. Jusqu'à ce qu'ils aient quinze ou dix-huit jours, on doit les tenir chaudement, parce que leur léger duvet serait insuffisant pour les garantir du froid. Si le soleil est chaud, on peut les laisser sortir avec leur mère, mais il faut veiller néanmoins à ce que celle-ci ne rencontre point d'eau, car elle y conduirait ses petits, qui périraient par l'impression du froid et de l'humidité. Pour peu que le temps menace de la pluie, tenez bien soigneusement les oisons renfermés, parce qu'il est très-rare qu'ils ne meurent pas quand ils ont été mouillés. Lorsqu'ils seront âgés d'un mois, abandonnez-les aux soins de leur mère, avec laquelle ils iront pâturer; mais à leur retour des champs, vous leur donnerez la pâtée de sarrasin et de racines, pour les empêcher d'être dévoyés.

Nourriture de l'oie. — Tous les grains, la plupart des herbes, toutes les racines, les substances grasses, les marcs en tourteaux, conviennent à l'oie; mais elle recherche de préférence l'orge, la vesce, le trèfle, les chicorées,

la laitue surtout, et les pommes de terre : il faut éviter avec soin de lui donner habituellement des choux, car il en serait de sa chair comme de celle du lapin, que l'on nourrit avec ce légume. La grande diversité des objets qu'on peut donner à l'oie contribue encore à augmenter le bénéfice qu'elle procure ; on assortit sa nourriture aux ressources qu'offre la ferme. Quand on lui donne à manger, elle jette de grands cris de joie.

Pacage de l'oie. — Les oies, les jars, les oisons, réunis en troupe nombreuse, vont pacager sous la conduite d'un enfant ; leur garde est des plus faciles ; car ces oiseaux qui marchent lentement, pesamment, qui sont d'un naturel tranquille et d'un fort appétit, mangent paisiblement, sans s'écarter. Le gardeur d'oies n'a donc rien à faire qu'à les guider à l'aide d'une longue et fine branche d'arbre ; qu'à les empêcher d'aller sur les terres ensemencées, où ils feraient un grand dégât, et aussi à les éloigner des prés, parce que leur fiente en souillerait et brûlerait l'herbe. Le pâtre doit encore veiller à ce que ses oies ne mangent ni jusquiame, ni cigue, ni la grande digitale à fleurs bleues, qui sont un poison pour elles, comme pour les dindons et les canards. Il remarquera aussi si elles ne sont point dévoyées, et tâchera de les conduire vers quelque mare ou quelque etang avant de les ramener au logis.

Engraissement des oies. — La gourmandise est souvent barbare et stupide : les exemples de cette vérité ne manquent pas ; mais, à défaut de ceux que nous fournissent plusieurs pratiques des gourmands de l'antiquité, et tant d'autres (*voyez* article *Pigeon*, *Manuel du charcutier*, de l'*Encyclopédie-Roret*.) les supplices des oies à qui l'on crève les yeux, à qui l'on cloue les pattes sur des planches, pour les mieux engraisser, mettent la sensualité au rang des vices les plus horribles, au rang de la cruauté ; mais hélas ! cette cruauté est une industrie comme tant d'autres, et rien n'est plus barbare que les industriels. Les départements du Haut et du Bas-Rhin ont imaginé que le foie de l'oie est un manger délicieux, et tous les autres départements de France ont partagé cet avis ; ils en ont fait des pâtés qu'ils vendent fort cher. Il fallait pour faire un pâté de foies gras tuer plusieurs oies, dont on utilisait la vi-

ande autrement, mais les demandes de pâtés se multipliant, on chercha non seulement à multiplier les foies, mais encore à en augmenter le volume, et de là cette pratique barbare de donner à l'oie une maladie qui fait refluer toute sa substance vers le foie; on les tient à cet effet près d'un grand feu, on leur donne à manger tant qu'elles veulent, et chaque fois que la soif les prend, on leur fait boire du vinaigre. Le vinaigre et la chaleur les forcent à revenir à la pâtée cuite, qu'on met à côté d'elles; elles mangent prodigieusement, et le foie devient si gros, qu'il ferait mourir les pauvres bêtes si on ne les tuait à propos.

Les amateurs de foies gras ne s'apitoient pas sur le sort de l'oie, eux qui croient que la plus belle mort est celle par indigestion, se disent : l'oie est extrêmement gourmande, on la met près d'un bon feu, on la dorlote, on la nourrit à bec, que veux-tu, et on ne la tue que lorsqu'elle ne peut plus avaler; est-elle donc si fort à plaindre? Ce traitement approche-t-il de celui qu'on fait subir aux poulets, aux porcs, aux taureaux, par la castration N'est-il pas plus cruel, celui qui mutile les êtres vivants, que celui qui les fait mourir de plaisir et de gourmandise?

Dans d'autres pays on engraisse aussi les oies pour en conserver les cuisses et les ailes dans leur graisse, fondue à petit feu. Dans d'autres pour les saler et les mariner : alors on suit les procédés ordinaires, c'est-à-dire que pour engraisser parfaitement les oies, il suffit de les retirer du pâturage un mois environ avant l'époque où on veut ou les vendre ou les manger. On les laisse seulement rôder dans la cour, sans leur permettre de nager; on les nourrit abondamment de pommes de terre et de son delayés dans des eaux grasses. Une dizaine de jours avant le terme de l'engrais, on remplace le son par de la farine d'orge; de temps en temps, on jette un peu d'avoine à l'oie, qui devient bientôt grasse à lard.

Plumaison des oies. — Le plus grand bénéfice des oies est leur plume, dont on rembourre des lits, des oreillers, des bergères et des coussins. Cette précieuse volaille donne deux fois par an une ample récolte de plumes : celles qu'on lui enlève après sa mort ne sont pas aussi estimées; la

première, appelée *plume vivante*, se vend beaucoup plus cher que la seconde, dite *plume morte* : les marchands savent très-bien les distinguer. Dans beaucoup d'endroits on ne plume les oies qu'au printemps.

C'est au commencement de mai et de septembre, avant la mue, que l'on s'occupe de la *plumaison* des oies. Il est important de choisir un beau jour, et de bien observer si l'oie n'est ni dévoyée, ni constipée. Il faut apporter beaucoup d'attention pour enlever la plume d'un seul coup, et tenant la main bien droite, parce qu'en arrachant la plume de côté, on courrait risque d'écorcher la volaille ; il en faut aussi laisser quelque peu, de manière que l'oie, dépouillée de son duvet, ne soit pas entièrement nue. Cette précaution est surtout nécessaire en septembre C'est le ventre et le crou ion que l'on degarnit ainsi On laissera tout entier le duvet placé sous les ailes, parce que cette partie-là repousse difficilement, et que la volaille reste long-temps triste et languissante.

Dès qu'une oie est plumée, il faut la frotter de vinaigre saturé de sel ; sans doute, le pauvre animal, que la plumaison a déjà fait bien souffrir, éprouve encore une douleur cruelle ; mais ce n'est que l'affaire d'un jour, et on lui évite de se déch rer long-temps le corps, parce que les oies éprouvent des démangeaisons violentes lorsqu'elles viennent d'être dépouillées.

Pendant les trois jours qui suivent la plumaison, il faut leur donner une pâtee d'orties hachées et de cailles de lait aillés : cette nourriture les rafraîchit et les préserve de la pépie dont nous avons déjà parlé. Comme ces oiseaux, honteux ot souffrans, vont se cacher souvent après l'opération, il faut les chercher et les faire boire et manger par force ; il est encore important de bien nettoyer leur étable, pour que les exhalaisons de la fiente ne les incommodent pas.

Les oies sont encore soumises à une autre épreuve. Aux mois de mars et de septembre, on leur arrache les grandes plumes des ailes, qui servent à écrire ; il faut attendre, pour faire cette opération dans le dernier mois, que le duvet arraché précédemment soit en partie repoussé. Il est bien préférable de dégraisser ces plumes dans de

l'eau bouillante que dans la cendre chaude; si cette cendre n'a pas assez de chaleur, l'effet est nul, si elle en a trop, elle peut brûler le *canon*, et par conséquent occasionner une grande perte.

Produits des oies. — Récapitulons les produits de cet utile oiseau. Nous venons de voir quels bénéfices peut produire sa plume, qui se vend toujours, et toujours avantageusement; les plumes à écrire qu'elle fournit ne restent jamais sans débit, les plumes du bout de l'aile sont encore recherchées par les personnes qui désirent que la plume résiste sur le papier; ce qui reste aux oies fait une sorte d'*époussetoir* que les villageois nomment *plumat*; on l'obtient en cassant l'aile à moitié, après la mort de l'animal : sa chair est excellente rôtie, et lorsque l'oie n'est plus jeune, elle fait de bonnes daubes et ragoûts : l'intérieur du ventre et les intestins sont garnis d'une graisse, qui, non fondue, est précieuse pour guérir les gerçures et les crevasses auxquelles sont exposées toutes les nourrices, et aussi pour celles que produisent les engelûres. Fondue, cette graisse est exquise pour l'accommodage des légumes, qui lui doivent un goût très-délicat; elle se conserve très-bien. Les oies très-grasses en donnent quelquefois près d'un litre et demi.

La chair d'oie salée ou marinée se garde fort long-temps, et fournit de très-bons mets, (voyez *Manuel du Cuisinier*.) Sa fiente, mêlée avec le fumier de vache, en très-petite quantité, peut servir aux terres froides; seule, elle brûle les mauvaises herbes.

Maladies de l'oie. — La pépie, le dévoiement, la constipation, une espèce de coup de sang, voilà les maux auxquels l'oie est sujette; quant au premier, nous avons vu en traitant de la poule, quel est le moyen de guérison. A l'égard du second, quand on s'aperçoit que les oies ont la diarrhée, on les dispense pendant quelques jours d'aller au pâturage, et on leur donne pour nourriture du sarrasin ou chènevis pilé, mouillé avec du vin, du poirée ou du cidre; on leur présente de petits glands de chêne, et bientôt on les voit guérir. Si, au contraire, les oies sont constipées, au retour du pacage, on leur donne force laitue, cerfeuil, et ce régime a un prompt effet. La

dernière maladie est la plus dangereuse ; c'est une espèce d'apoplexie ; l'oie, à qui le sang porte à la tête, tourne sur elle-même et tombe morte si on ne lui porte un prompt secours : heureusement ce secours est très-facile ; il consiste à saigner l'oie, ce que l'on fait en perçant avec la pointe d'une grosse aiguille ou avec le bout d'un canif une veine apparente qu'elle a sous le pied.

Notice historique sur l'oie. — On sait que la vigilance de l'oie avertit les Romains de l'assaut que les Gaulois tentaient secrètement la nuit sur le Capitole, et que cet avertissement fut le salut de Rome ; aussi l'honorait-on publiquement, et le censeur fixait-il chaque année une somme pour l'entretien des oies. Cet oiseau, qu'éveille le plus léger bruit, peut encore, en cas d'attaques nocturnes, être utile au cultivateur.

LE CANARD.

Habitudes, ponte, nourriture, engrais, plumaison, maladies, produits du canard.

Le canard domestique est une des bonnes conquêtes de l'homme, sur les races sauvages, car sa chair est bonne, il multiplie beaucoup, et presque sans frais. Il suffit qu'il ait à portée de l'eau bourbeuse, un abri pour la nuit, et une nourriture quelconque ; car il mange de tout, non seulement quand il cherche sa vie, mais encore lorsqu'on l'appelle à la basse-cour, il se jette avidement sur tout ce qu'il rencontre, grains, herbages, racines, balayures, viandes gâtées, les boyaux mêmes des autres volailles et de celles de son espèce, et cela après avoir déjà pris amplement ses repas ; il pousse la gloutonnerie jusqu'au point de s'étrangler.

La cane pond ordinairement quinze à vingt œufs, mais on peut aisément la porter à en pondre davantage, en les lui ôtant à mesure, comme à la poule, et en lui donnant quelques grains échauffants. La ponte commence dans le mois de février, et continue jusqu'en mai et quelquefois plus tard, si la saison est froide ; la cane, qui pond tous les deux jours, non seulement ne fait point de nid, mais elle dépose ses œufs partout où elle se trouve ; pour

prévenir cet inconvénient et le risque de perdre les œufs, tenez la cane enfermée le matin jusqu'à ce qu'elle ait pondu, ce qu'elle fait de bonne heure. Ses œufs sont plus délicats que ceux de poule; la coque en est épaisse, jaunâtre, et le jaune est rougeâtre et abondant.

Un canard suffit à douze canes; les canards nommés *canards de Barbarie* ayant la chair plus délicate que le canard ordinaire, il est bon que le mâle soit de cette espèce; les canetons auront beaucoup meilleur goût.

Il n'y a pas seulement du profit à élever le canard de Barbarie et autres espèces blanches, il y a encore l'avantage de faire dévorer dans les environs de la maison tous les reptiles, tous les scarabées, les insectes qui s'y montrent; j'ai fait l'épreuve qu'en en laissant promener une paire dans un jardin clos au printemps, avant la première façon des terres, ils détruisent tant d'animaux nuisibles, qu'on serait tenté de les admettre en tout temps, s'ils n'attaquaient pas les légumes et même les fruits qui sont à leur portée. Les blancs, de Barbarie ou plutôt d'Amérique, sont moins gloutons que ceux de France, et méritent la préférence pour ce service, qui fait si bien leur compte et celui de leur maître.

Le surplus des œufs de la cane sera donné à couver soit à des dindonnes, à des poules, à des chapons, qui mèneneront les petits avec une assiduité on ne peut plus intéressante; il arrive très-souvent que l'on fait éclore les canetons de préférence sous la poule; parce que celle-ci n'ayant aucune inclination pour l'eau, n'y mène pas ses élèves; ils n'y vont, guidés par leur instinct, que lorsqu'ils sont assez forts pour que l'eau ne puisse leur être nuisible. La cane, au contraire, conduit tout de suite ses petits dans les mares ou ruisseaux voisins, et la fraîcheur de l'eau les fait périr: ne lui laissez donc librement guider les canetons que lorsqu'ils auront atteint douze jours; et si la saison est froide, vous ferez sagement d'attendre un peu plus encore.

La nourriture des canards n'est pas difficile à indiquer, tout leur convient; on peut les réunir en troupes et les faire pacager comme les oies, pourvu que le pâturage ne

soit pas sur un terrein sec. Quand on veut les engraisser, on les tient pendant une vingtaine de jours dans la cour, sans leur donner d'autre eau que celle de leur boisson; on leur donne en petite quantité à la fois, parce qu'ils s'étoufferaient, une pâtée comme celle des oies. Les canards privés d'eau engraissent plus promptement, leur chair est plus ferme, plus blanche et plus délicate que ceux qui barbotent à loisir. Arrangez-vous de manière à avoir de bonne heure des canetons et canards engraissés, afin de les vendre plus cher.

On plume les canards comme les oies, la plume est moins estimée, néanmoins lorsqu'elle est mêlée avec la dernière, elle est d'un bon usage. Les maladies du canard sont aussi celles de l'oie, sauf qu'il est moins sujet aux coups de sang; en revanche, et grâce à sa voracité naturelle, il a si souvent le flux de ventre, que l'on dit vulgairement *aller comme un canard*. Ce n'est point une raison pour lui laisser cette indisposition; on le traitera comme l'oie dévoyée, et on le privera de barboter jusqu'à ce qu'il soit guéri. Le canard a la vie tellement dure, qu'après l'avoir saigné, en lui coupant à moitié le cou, si on le laisse là, il se relève et marche même; j'ou ai vu un dans cet état s'éloigner encore d'une vingtaine de pas. Cet oiseau est moins productif que l'oie; il ne fournit pas de graisse comme elle, mais en récompense sa chair est d'un goût plus delicat, et d'un usage plus distingué; on le sale et la marine aussi pour la conserver. Il loge à terre, sur le sol du poulailler; les herbes qui sont des poisons pour l'oie, l'empoisonnent aussi: (la jusquiame, la ciguë, la grande digitale à fleurs bleues)

Notre canard domestique est moins gros, moins bon que le sauvage, mais il n'en mérite pas moins qu'on fasse des efforts pour l'empêcher de dégénérer; le meilleur moyen consiste à prendre sur le bord des étangs des couvées de canards sauvages, ou des œufs de cette espèce, placés à la basse-cour, ou couvés par des poules ou des canes domestiques, les nouveaux venus perdent leur instinct sauvage, et régénèrent la race que leurs ayeux avaient déjà fournie.

Les pigeons. — Occupons-nous maintenant des pigeons; ces animaux dont les mœurs sont si touchantes, dont

l'entretien est si peu dispendieux et le bénéfice si certain, doivent avoir une place distinguée dans cet ouvrage. Est-il quelqu'un qui, dans sa vie, n'ait pas désiré quelquefois d'être pigeon, de goûter les plaisirs d'un naturel si doux, d'une fidélité si tendre, joints au bien inappréciable de la liberté? Voici donc les plus heureux comme les plus aimables êtres dont je me sois occupé jusqu'alors, et mon travail m'occupera agréablement.

Sans nous arrêter à décrire les diverses espèces de pigeons, qui nous occuperaient beaucoup trop long-temps, nous indiquerons les seules et grandes divisions reçues en économies rurales, 1° les pigeons fuyards ou de colombier; 2° les pigeons privés ou de volière.

Pigeons fuyards. — Ces oiseaux demi-domestiques sont bien plus nos hôtes que nos esclaves; ils ne viennent dans le colombier que nous leur préparons, qu'autant qu'ils s'y trouvent heureux; s'ils y sont gênés, si quelque chose leur déplaît, ils vont chercher un asile plus agréable; ils se nourrissent eux-mêmes dans les champs de tout ce qu'ils peuvent y rencontrer; et, bien qu'ils pondent moins et soient moins gras que les pigeons de volière, comme ils ne coûtent rien, ils sont d'un profit bien plus grand.

Colombier. — Le colombier, ou demeure des pigeons, doit être situé sur un terrein élevé, sec; il faut qu'il domine un vaste horizon et soit éloigné du tout espèce de bruit. Celui du feuillage des grands arbres, quand ils sont agités par le vent, déplaît aux pigeons. Les colombiers sont en forme de tour ou carres, les premiers sont préférables, à cause de l'échelle tournante, que l'on place au milieu, et qui permet d'approcher des nids sans s'y appuyer. Il doit régner autour une corniche large de vingt-huit centimètres, afin d'empêcher les animaux grimpants de s'introduire dans le colombier; cette corniche sert aussi de promenade pour les pigeons, et il serait bon qu'il y eût à l'intérieur trois corniches semblables pour faire promener les petits, selon leur âge.

Il est important que le colombier soit parfaitement clos et recrépi pour prévoir l'accès des belettes, des fouines et des rats; les derniers surtout sont les plus à craindre, parce qu'ils se glissent plus aisément, cassent les œufs

pendant la nuit, et font déserter les pigeons qu'ils épouvantent. Il doit avoir une fenêtre au sud, garnie d'un treillis avec une trappe d'une grandeur convenable pour laisser passer le pigeon, et qui s'ouvre et ferme à volonté par une corde; il ne faut fermer cette trappe que la nuit et l'ouvrir de grand matin, sans jamais l'oublier. Le colombier sera meublé de nids ou *boulins*, mis en échiquier les uns sur les autres; il vaut mieux que ces boulins soient en terre vernissée en dedans, qu'en planche ou en osier; les premiers sont trop chauds, les seconds logent trop la vermine et s'usent trop promptement. Du sol aux boulins laissez au moins 133 centimètres, car on a vu des gros rats sauter plus haut. Dans la partie supérieure du colombier, à 50 centimètres du dernier boulin, faites régner autour du colombier une banquette de 42 centimètres de profondeur, qui excède le dernier boulin d'environ 16 centimètres, afin que les pigeons puissent se promener, se caresser et se coucher pendant le mauvais temps. Au-dessous de chaque nid scellez un bâton qui l'excèdera à droite et à gauche de 15 centimètres, pour faire poser les pigeons qui entrent ou sortent du nid; enfin, le colombier doit être blanchi tant intérieurement qu'extérieurement, parce que les pigeons aiment cette couleur, et qu'ils voient leur gîte de plus loin.

Manière de peupler le colombier. — Votre colombier en bon état, mettez-y une quantité de pigeons relative à sa grandeur; ces pigeons proviendront des premières couvées de l'année précédente : renfermez-les et donnez-leur de l'eau nouvelle et des grains de sarrasin et de chènevis pour accélérer la ponte; dès qu'il y aura des petits éclos, ouvrez la trappe, les pigeons iront chercher de la nourriture. Diminuez alors peu à peu celle que vous leur fournissez, et à la deuxième ponte vous ne leur donnerez plus rien; ils resteront et fourniront eux-mêmes à leurs besoins : prenez toujours des pigeons à trois lieues au moins de leur habitation, afin qu'ils n'y retournent pas.

Soins des pigeons. — Ces oiseaux doivent être tenus avec une extrême propreté, nettoyez à fond leur demeure quatre fois l'année : la première fois, avant l'hiver; la

seconde, à la fin de cette saison; la troisième, après leur première couvée ou volée; et la dernière, après la seconde volee : ne nettoyez jamais pendant la couvaison, de peur que la poussière ne vole sur les œufs, et qu'ils se refroidissent; jetez dehors tous les petits morts ou languissants: chaque fois que vous prendrez les pigeons, vous nettoierez le nid avec une brosse rude. N'entrez jamais en ouvrant brusquement la porte, mais commencez par frapper quelques petits coups pour ne point effrayer les pigeons qui se trouveraient par derrière. Blanchissez de temps à autre le colombier avec du lait de chaux, sans y brûler de l'encens ou du benjoin, comme on a la mauvaise habitude de le faire en beaucoup d'endroits; contentez-vous d'y promener une botte de paille enflammée, et de suspendre auprès de chaque boulin des paquets de sauge et de lavande, car les pigeons aiment beaucoup les bonnes odeurs: lorsqu'il pleuvra, donnez-leur à boire et à manger, afin qu'ils ne soient point forcés de sortir, car la pluie leur est très-contraire; placez deux vieilles morues salées dans le colombier. On sait que ces oiseaux aiment tant le sel, que les pigeons fuyards font jusqu'à six lieues de trajet pour se rendre sur les salines.

Ponte des pigeons. — Les pigeons fuyards ne font guère que quatre à cinq pontes par an, depuis le mois de mars jusqu'en août; le mâle choisit un boulin, et la femelle l'aide à y faire un nid avec de la paille; il le garde le premier, et invite, par un doux roucoulement, celle-ci à s'y rendre; elle y pond deux œufs blancs qu'elle couve de dix-sept à vingt jours; elle reste sur les œufs depuis trois heures après midi jusqu'à onze heures, le pigeon prend ensuite sa place : comme ils ont couvé ensemble ils élèvent ensemble leurs petits, en leur dégorgeant dans le bec, une pâtée de grains qu'ils leur préparent dans leur jabot.

Pigeonneaux. — Les pigeonneaux sont tellement accoutumés à la nourriture que leur fournissent leurs parents, qu'il faut que le père les chasse du nid quand il s'occupe d'une nouvelle couvée; alors, forcement, ils cherchent leur nourriture eux-mêmes : prenez-les à un mois. Les pigeonneaux de volière peuvent être pris à vingt jours, quand les plumes viennent au bout de l'aile; placez-les dans un nid recouvert d'une corbeille à jour, pour laisser

à la fois circuler l'air et produire de l'obscurité. Ayez des grains de maïs trempés dans l'eau pendant vingt-quatre heures, retirez le matin et le soir chaque pigeonneau, et faites-lui avaler, selon son âge, cinquante, quatre-vingts ou cent grains; au bout de huit ou quinze jours, vous aurez des pigeonneaux d'une graisse superbe. Gardezvous de leur arracher les grosses plumes des ailes, et de leur attacher ou briser les pieds dans le but d'accélérer l'engraissement: ces moyens cruels, condamnés par l'humanité, le sont aussi par l'expérience. Faible et souffrant, le jeune pigeon, ainsi mutilé, dépérit au lieu d'engraisser. Les pigeonneaux s'accouplent à cinq ou six mois.

Pigeons de volière. — Ces pigeons, nommés aussi *mondains*, ne sortent de la volière que pour se promener, et se laisseraient plutôt mourir de faim que d'aller chercher leur nourriture: on voit par là qu'ils sont d'un entretien assez coûteux: mais aussi ils sont très-féconds, car ils pondent dix fois par an dans le temps de leur plus grande vigueur, qui est d'un an jusqu'à sept: ils vivent jusqu'à douze ans. La volière doit être carrée au rez-de-chaussée; il faut qu'elle soit moins élevée que le colombier; du reste, close et meublée de boulins et banquettes comme lui: elle doit avoir de plus une trémie divisée en plusieurs parties, selon les diverses sortes de grains, et des bouteilles de grès à longs cols, espèces de pompes, disposées de façon que l'eau tombe à mesure que les pigeons boivent. Ne les laissez pas sortir par la pluie, de peur qu'ils ne se salissent le ventre et les pattes, ce qui nuit aux petits; à cet effet, mettez devant la volière un treillis couvert d'un toit, pour qu'ils se promènent sans toucher la boue; ils doivent avoir un baquet profond de 11 centimètres pour se baigner: mettez-leur, dans la volière, des cônes séchés, composés de terre franche, cumin, vesce et eau saturée de sel.

Les cônes doivent aussi être placés dans le colombier, les pigeons les becquetteront sans cesse, surtout en nourrissant leurs petits, à qui cela donne fort bon goût. Quant à la nourriture qu'il faut ajouter à celle que les pigeons cherchent eux-mêmes, surtout dans le mois de novembre jusqu'en février, temps où ils ne trouvent plus rien dans

les champs, vous leur donnerez de la vesce, de l'orge, du sarrasin, des lentilles, des pois, des fèverolles, du mais hatif nomme *quarantin*, des criblures, du chènevis, et surtout de la *brechere* qu'on sème spécialement pour eux. Observez que la vesce trop nouvelle ou en trop grande quantité donne le dévoiement aux jeunes pigeons, et que l'orge et le froment seuls les rendent inféconds : les pepins de raisin sont ce qu'ils préfèrent ; les graines sauvages, les insectes, les petits escargots sont aussi de leur goût. Voici la manière de leur distribuer la nourriture : le soir et le matin, mais non pas toujours à la même heure, parce que les pigeons parasites du voisinage viendraient prendre leur part, sifflez pour appeler les pigeons ; devant le colombier, et très-près, ayez une place nette et propre, et jetez du grain ; réservez-en pour les couveuses qui sont alors sur le nid ; vous les servirez à trois heures : remarquez que le peu d'abondance rend les pigeons paresseux.

Les pigeons veulent choisir leur compagne ; si vous les appariez brusquement, le mâle bat pendant quelque temps la femelle qu'on lui a donnée : aussi ôtez-en, dès qu'ils mangent seuls, les jeunes pigeons que l'on veut conserver, et les met-ou dans un endroit séparé, appelé l'*appareilloir*, le roucoulement des mâles et la coquetterie des femelles ne tardent pas à faire connaître leur sexe, et chaque couple s'assortit pour rester fidèle jusqu'à la mort. Ne laissez jamais de célibataires dans le colombier ou la volière, car ils y répandrait le trouble et la discorde.

Les pigeons de volière ont comme les autres un grand nombre d'ennemis, mais comme ils s'éloignent peu de la volière, on peut avec quelques précautions, les préserver de leurs atteintes ; la première et principale consiste à loger la volière de telle façon que les fouines, les rats, ne puissent y pénétrer : pour cela on a imaginé une cage à compartiments, élevée au haut d'une colonne de 2 à 3 mètres, elle a 4, 6, 8 ouvertures et autant de compartiments, de manière qu'on puisse y loger quatre ou six paires de mondains; chaque ménage a tout ce qu'il lui faut dans sa case, les pigeons aiment beaucoup ces séparations, qui leur assurent une tranquillité parfaite. Mais ces cages en bois peint, ont des inconvénients assez graves,

en hiver tout y gèle, et ce n'est pas une petite besogne que de mettre chaque jour, deux fois au moins, de l'eau dans les cases; en été les pigeons y étouffent, et le maître de la volière est obligé de monter encore à l'échelle, au moins une fois par jour, quelque temps qu'il fasse; le vent, la pluie, le soleil, la neige, il faut tout traverser. Quoique le petit édifice dont je parle soit d'un bon effet dans un jardin ou dans une cour bien tenue; les inconvénients que je viens de signaler m'ont porté à examiner si l'on en pourrait avoir l'avantage, sans subir ces inconvénients, et j'y suis parvenu, voici comment :

J'ai fait construire en brique un petit bâtiment de 3 mètres sur chaque face; il est placé au milieu de la cour, il y a sur les faces du levant et du midi quatre petites ouvertures formant deux étages, et au niveau de celles du bas une promenade en dalles, qui fait tout le tour de la volière, c'est par là que tous les pigeons entrent et sortent, selon leur bon plaisir; à chacune des fenêtres correspond un couloir, qui conduit à l'intérieur de la volière. Pour que les pigeons puissent se loger à leur convenance, j'ai fait faire en menuiserie huit petites niches, donnant un espace de 66 centimètres de long, sur 33 de large, à chaque bout un nid, sur le devant une galerie sur laquelle tout le monde peut se promener, et conduisant à quatre niches semblables, ce qui, pour les deux étages, fait 8 niches et 16 nids, quantité bien suffisante pour six paires de pigeons et leurs petits. Quand il fait beau on ouvre toutes les petites fenêtres, et chacun sort quand il lui plaît; quand il pleut, qu'il fait un grand vent ou qu'il neige, on n'ouvre rien, et les pigeons s'ébattent dans l'intérieur, ce qui les entretient en santé. Quand il fait beau on jette sur une place à ce destinée, séparée de la basse-cour par un treillage, de la vesce, des pois cornus ou du chènevis, et les pigeons viennent aussitôt prendre leurs repas. Quand le temps ne le permet pas, les reclus vont à la trémie, qui reste toujours garnie. Il est indispensable de donner la nourriture dans un vase couvert, car sans cela on peut être certain qu'un ou deux pigeons se placeront dans le vase ou sur son bord, et le rempliront d'ordures. Le meilleur est peut-être de mettre le manger dans des petites boîtes de 50

centimètres de long, sur 10 de large, lesquelles doivent être fixées à la muraille avec un petit appentis en planchette polie, sur laquelle aucun pigeon ne pourrait se tenir.

Il faut aussi prendre des précautions analogues pour empêcher que l'eau destinée à la boisson ne soit souillée ; quant à celle destinée aux bains, il suffit de la changer tous les deux jours, et de la tenir dans une pierre ou dans une terrine qui n'ait pas plus de 6 à 7 centimètres de profondeur.

Maladies des pigeons. — Ces oiseaux, qui ne semblent être faits que pour le plaisir, sont pourtant sujets à plusieurs maladies, savoir : l'*avalure*, le *chancre*, le *ladre* et *la goutte*. La mue est aussi un état maladif pendant lequel les pigeons succombent souvent, faute d'avoir pu se défaire des trois grandes plumes de l'aile : il suffit d'arracher ces plumes avec soin. La vermine rend aussi les pigeons maigres, souffrants, malheureux : s'ils en sont importunés, qu'ils soient troublés d'autre manière, leur caractère si doux s'aigrit; ils ne cessent de se battre, et désertent en foule le colombier. L'*avalure* est un mal de vieillesse, l'animal est lourd, triste, inféoud. Pour combattre le *chancre*, qui leur déchire le gosier, mêlez ensemble parties égales de cumin, sel d'oseille, huile d'aspic, essence de cochélaria, trempez soir et matin une de leurs plumes dans ce mélange, et introduisez-la dans le gosier de l'oiseau malade ; il expectorera une humeur âcre et épaisse ; vous lui donnerez une très-petite quantité de sel de nitre étendu d'eau, pour boisson. Le *ladre* est une espèce d'indigestion qui saisit les pigeons quand ils perdent subitement leurs petits, parce que la pâtée qu'ils leur avaient préparé demeure dans leur estomac ; donnez-leur d'autres pigeonneaux. Si l'indigestion ne provient pas de l'absence des petits, en hiver, par exemple, enfoncez le pigeon malade dans un bas suspendu à un clou, de telle sorte que les pieds soient placés inférieurement, et faites-lui avaler avant avaler quelques gouttes de vin; si ce moyen est insuffisant, percez le jabot avec la pointe d'un canif ou de ciseaux fins, retirez l'aliment trop abondant qui fermente dans le jabot, lavez et recousez cette partie. Dans les pays chauds,

les pigeons sont attaqués d'une éruption de boutons nombreux, semblables à la petite verole : isolez les oiseaux malades, lavez-les avec du vinaigre nitré, et faites-leur boire de l'eau rougie, aciduléo par le sel de nitre.

Produits des pigeons. — L'estimable Parmentier et M. Vitry, qui se sont occupés spécialement des pigeons, en recommandent l'education comme extrêmement profitable. En effet, les pigeons fuyards, qui n'entraînent presque aucuns frais, donnent huit à dix petits par an, et ceux de volière sont si féconds, qu'en quarante jours la femelle pond, couve, élève ses petits et pond de nouveau. En tuaot les premiers à quatre ans, les autres à sept, après les avoir engraissés pendant une dizaine de jours, on a do bous et gros oiseaux, qui font un mets abondant et délicat ; leur plume est douce et peut servir aux mêmes usages quo la plume d'oie, avec laquelle on la mêle ordinairement, quoique chaque pigeon on donne peu, le grand nombre de ces animaux forme à la fin une quantite assez considerable. Un autre produit, rempli d'utilité, est leur fumier, appele *colombine*, dont nous allons parler en detail.

Colombine. — La fiente do pigeon est un excellent engrais pour les prairies humides et froides ; elle double la récolte des légumineuses et fecunde aussi les terres des montagnes. Comme la colombine est un fumier très-chaud, il faut l'exposer à l'air, à la pluie, parce que ses parties salines et extractives brûleraient les germes des plantes ; il faut la disséminer à claire-voie sur les terres fortes, comme si l'on semait du ble, d'après l'opinion d'Olivier de Serres. Il vaut encore mieux melanger la colombine avec du fumier de vache ou du crotin de cheval, mais faire toujours cette opération loin du colombier, crainte de mauvaises odeurs. Les chènevières et les pres se fument principalement avec ce melange. Quant aux prairies, comme les plumes dont la colombine est mêlée, dégoûtent le bétail et le font tousser, on y sème ce fumier à la main un jour de grand vent. La colombine est employée dans les vases de fleurs étrangères, en en mettant un seizième dans du terreau. Elle est encore excellente pour fumer en arrosant : pour cela, on en met une quinzaine de kilogrammes dans le fond d'un tonneau plein d'eau.

La crudité de cette eau disparaît, et ce mélange, que l'on remue avant de s'en servir, est ce qu'il y a de meilleur pour arroser ; les arbres fruitiers jaunis se raniment par son usage.

Notice historique sur le pigeon. — On sait que cet aimable oiseau était, chez les mythologistes, le symbole de la beauté et de l'amour. Quand les faiseurs de légende du moyen âge ont raconté la fable de la sainte ampoule, ils ont fait apporter cette huile du ciel par un pigeon. La rapidité du vol de cet oiseau et son attachement à sa femelle l'ont fait employer comme messager ; on lui attache un billet sous l'aile. (Voyez, pour les détails de l'éducation des pigeons messagers, le *Manuel d'Économie domestique* de l'*Encyclopédie-Roret*.

CHAPITRE III.

LE CHIEN ET LE CHAT.

Chien de garde. — Chien de berger. — Nourriture des chiens. — Maladies des chiens. — Soins des chats en santé et en maladie.

S'il nous fallait traiter particulièrement de chaque espèce de chiens, décrire toutes les nuances de leur éducation, depuis le mâtin jusqu'au roquet ; détailler les nombreuses et touchantes qualités de cet animal, qui, selon l'expression du grand Buffon, *sans avoir la lumière de la pensée, a toute la chaleur du sentiment;* s'il nous fallait signaler tous ses services, rapporter les anecdotes authentiques qui prouvent son courage, son attachement, sa fidélité, nous serions obligés, non d'ajouter un chapitre à ce *Manuel*, mais de composer ici un ouvrage nouveau. Bornons-nous donc à nous occuper des chiens nécessaires à l'agriculture, c'est-à-dire du chien de garde et du chien de berger. *Voyez pour les autres espèces.* (*)

(*) Pathologie Canine, ou Traité des Maladies des Chiens, par M. Delabère-Blaine, annoté par M. V. Delaguette, vétérinaire, avec 2 planches, représentant dix-huit espèces de chiens. 1 vol. in-8°, 6 fr. et 7 fr. par la poste.

Chien de garde ou de basse-cour. — Prenez les petits d'une chienne forte et vigoureuse, de l'espèce du dogue ou du mâtin. Il est important que la mère soit d'une bonne race, bien nourrie, et qu'elle n'ait que peu de nourrissons. Dès que les petits commenceront à courir, vous les dresserez en mettant devant eux le soir des objets étrangers, et en les agaçant dessus, en criant *kss! kss!* S'ils reculent et s'enfuient, vous les grondez et les enchaînez, mais vous ne les laissez à la chaîne que le temps nécessaire pour servir de châtiment. Si vous les y teniez à demeure, comme on fait trop communément, vous les élèveriez avec bien plus de difficulté, parce qu'ils ne pourraient distinguer la correction. Une fois dressés, les chiens ne doivent pas non plus être enchaînés, parce qu'il est prouvé qu'un chien ne dort jamais à la chaîne, ou du moins que très-peu : quand vous le déchaînez la nuit, il s'endort aussitôt. Si vous craignez que, pendant le jour, il se jette sur les personnes qui viennent vous visiter, vous le tiendrez renfermé dans sa loge.

Le boule dogue est sans contredit le plus propre aux fonctions de garde-porte, parce qu'il est le plus fort, le plus vigilant, le plus hardi et le moins gourmand; le complément de l'éducation d'un chien est de lui apprendre à ne pas gober les boulettes, de là dépendent et sa vie et la sûreté de la maison; il faut à cet effet lui faire jeter des boulettes de terre glaise, dans lesquelles on mettra une petite éponge, imbibée d'eau d'aloès, ou de toute autre décoction d'une saveur désagréable, cette boulette devra être enfermée dans un morceau de viande ou de graisse ficelée, le chien la mâchera, découvrira l'odeur repugnante, et rejettera la boulette; en répétant plusieurs fois ce manége, on lui jettera ensuite un morceau de viande pure, en forme de boulotte, qu'il n'y touchera pas. En général, les chiens bien nourris acceptent difficilement ce qu'on leur offre.

Il faut aussi les habituer aux coups de feu, en tirent à côté d'eux et même sur eux des coups de pistolets chargés à poudre. Il est bon aussi de leur apprendre à mordre le bâton; pour cela il faut, quand ils sont jeunes, jouer avec eux un bâton à la main, ils le mordront, ils tireront

dessus de manière à vous l'ôter, vous pourrez les taquiner jusqu'à les mettre en colère, ils s'en souviendront au besoin, et toute personne armée d'un bâton fera bien de ne pas le leur montrer ; il sera bien enfin de les exciter contre les gros chiens, de manière qu'ils livrent combat, ou fassent fuir tous ceux qui se présenteraient. Une fois que leur réputation est faite, on n'a plus à craindre ni maraudeurs, ni voleurs. L'expérience nous apprend tous les jours qu'un crime ou un délit ne se commet qu'après que son auteur s'est assuré qu'il peut agir sans danger, et qu'on ne cherche jamais à pénétrer dans une maison où il y a de bons chiens de garde.

Il est des personnes qui dans des vues d'économie fort mal entendues, ne veulent avoir qu'un chien, cela est insuffisant ; il faut avoir mâle et femelle, d'abord parce qu'ils s'excitent mutuellement, ensuite parce qu'il est bien plus difficile d'en tuer ou d'en empoisonner deux qu'un seul, et enfin parce que cette paire de chiens vous en donnera une ou deux autres paires chaque année, et que le prix qu'on vous en donnera, couvrira les dépenses des père et mère ; il y a même une autre raison qui n'est pas sans importance : quand une maison de campagne est isolée, et qu'en a besoin de chiens pour écarter et même pour détruire les animaux carnassiers aussi bien que les voleurs, il est bon de prévoir la perte de ceux qu'on a, et de se ménager le moyen de les remplacer, on le peut toujours quand on a une bonne paire de chiens.

Chien de berger. — L'éducation du chien de berger est un peu plus compliquée; vous le choisirez vigoureux comme les précédents, et de *race*, c'est-à-dire né de parents employés à la garde des troupeaux : il est essentiel qu'il soit alerte, docile, et d'un naturel doux. Destiné à rassembler le troupeau, à empêcher qu'aucune bête ne s'écarte et n'aille brouter à droite et à gauche des plantes utiles, le chien de berger, s'il est violent, blesse les moutons et leur cause des abcès ; il épouvante les brebis pleines, et les fait avorter en les heurtant; enfin, il fatigue et échauffe tout le troupeau en le menant trop vite et trop durement. Il n'est pas moins important que le chien de berger soit grand, robuste, courageux, afin de courir sur le loup sitôt qu'il l'aperçoit.

Cet animal doit, à chaque signe, aller en avant du troupeau pour l'arrêter; en arrière pour la faire avancer, sur les côtes pour l'empêcher de s'écarter. On lui a appris à s'arrêter, a se coucher, à aboyer, a se taire, a se tenir à côté du troupeau, à en faire le tour, et a saisir un mouton par l'oreille au commandement du berger, soit de la main ou de la voix; voici comment on s'y prend pour le dresser à ces divers exercices.

Education du chien de berger. — En prononçant fortement le mot *arrête*, on lui présente un morceau de pain blanc, ou on l'arrête de force. Pour l'accoutumer à se coucher à volonté, on le caresse quand il se couche de lui-même, on l'y contraint en le retenant par les pattes, et en prononçant *couche*: s'il veut se relever trop tôt, on lui donne sur les oreilles avec une branche d'osier. S'il demeure tranquille, on lui présente à manger.

S'agit-il de lui apprendre à aboyer à votre gré, imitez l'aboiement en lui montrant du pain, que vous lui donnerez s'il aboie; vous prononcerez en même temps *aboie*. Pour le faire taire vous crierez *paix-là!* la récompense suivra la soumission, et le châtiment la désobéissance.

Moutrez maintenant à votre chien à tourner autour du troupeau; pour cela, jetez une pierre afin qu'il courre après, et jetez-la successivement de place en place jusqu'à ce que vous ayez fait le tour du troupeau en prononçant toujours le mot *tourne*.

C'est de la même manière que vous l'instruirez à côtoyer les moutons, à aller en avant et à revenir; vous n'aurez qu'à changer les mots selon la manœuvre, et vous direz suivant le cas, *côtoie*, *va*, *reviens*.

Commencez à dresser votre chien à six mois, s'il a été bien nourri, et à neuf s'il est faible; quand il aura reçu ses premières instructions, vous lui ferez garder le troupeau avec un ou deux chiens dressés; l'exemple et l'habitude le rendront tel que vous pouvez le souhaiter. Si l'on vit dans un pays de bois et de montagnes, où les loups soient communs, il faut que les chiens de berger soient exercés au combat, que leur cou soit toujours armé d'un

collier de cuir garni de pointes de fer, qu'enfin, quand on prend un loup, on le leur jette en les excitant à le déchirer.

Nourriture des chiens. — Par une économie mal entendue on donne aux chiens des débris de viande et des pains de *cretons*; il faut s'en garder, car ces aliments les rendent lourds et malades; donnez-leur deux fois par jour une soupe de gros pain faite avec de l'eau, de la graisse et les fonds du pot au feu; on met un demi-kilogramme de pain au moins dans chaque soupe.

Maladies des chiens. — La maladie dite des *chiens*, qui les attaque à neuf ou dix mois, la *gale*, les *boutons du tiquet*, la *rétention d'urine*, les *morsures* et autres blessures, les *tranchées*, enfin l'*hydrophobie* ou la *rage*, sont les maux auxquels les chiens sont le plus sujets.

Il est difficile de guérir la première; cependant, en mettant de la fleur de soufre dans de l'eau, de manière à en faire une espèce de pâte qu'on fait avaler aux chiens, en plaçant des morceaux de soufre concassés dans leur boisson, et roulant dans de la farine de petites boules de tabac en poudre, humectées d'eau, qu'on leur fait prendre comme des bols, on peut combattre cette maladie avec succès; néanmoins, et pour beaucoup de raisons, comme il vaut mieux la prévenir, il faudra, avant la dentition du jeune chien, le nourrir avec de la soupe au lait très-salée, mélangée de petit-lait, et leur donner pour boisson une infusion de chicorée amère, et de racines de réglisse.

On guérit la gale en lavant à l'extérieur avec de l'huile de tabac, et en purgeant avec un peu de fleur de soufre et de nitre dans une infusion de fumeterre.

Le *tiquet*, insecte ainsi nommé vulgairement, s'incruste dans la peau des chiens, leur donne des démangeaisons violentes suivies de boutons : pour les prévenir, visitez souvent le chien, étrillez-le, faites-le baigner; quand, malgré vos soins, les piqûres du tiquet produisent des boutons, frottez-les de saindoux et de sel.

Pour la rétention d'urine, faites boire à l'animal une infusion de sureau, de sabine, rue et autres herbes

diurétiques; donnez-lui du petit-lait légèrement nitré. — Les morsures et autres blessures du chien se pansent avec du vin tiède, du saindoux ou du beurre frais: pour les tranchées, on lui donne ordinairement des lavements de mauve; mais si ce soin ennuie trop le maître, qu'il lui fasse boire du lait chaud mêlé d'une décoction de mauve ou graine de lin.

Quant à la *rage*, dont on connaît les terribles effets, ainsi que les symptômes, il faut sur-le-champ scarifier ou cautériser profondément la plaie, et faire boire des émollients au chien mordu d'un animal hydrophobique; après l'application de ces remèdes on l'enfermera soigneusement pour prévenir les dangers d'une cure insuffisante. On ne saurait trop rappeler aux agriculteurs que, pendant les chaleurs, la nourriture des viandes corrompues ou le défaut d'aliments pendant plusieurs jours peuvent occasionner la rage au chien, leur compagnon, leur serviteur, leur gardien et leur ami.

Le chat.

Soins du chat en santé et en maladie. — Notre tâche serait d'une certaine étendue si nous avions à considérer cet animal comme objet d'agrément; il faudrait décrire les variétés de son pelage, l'état qu'on lui fait subir pour lui procurer de l'embonpoint et de la douceur, l'éducation qu'il est susceptible de recevoir, ses malices, ses gentillesses; mais en n'envisageant le chat que sous un rapport d'utilité, nous aurons peu de chose à dire.

On ne prend ordinairement à la campagne aucun soin pour la nourriture du chat, et on le laisse vivre, dit-on, de sa chasse, mais lorsqu'il a faim, il chasse beaucoup plus les provisions du garde-manger que les souris; car il ne les poursuit et ne les guette jamais par besoin, mais par instinct et par attrait. Ainsi, négliger de nourrir un chat, c'est le rendre à la fois inutile et nuisible, tandis qu'avec quelques débris régulièrement et proprement donnés, le chat ne ferait aucun dégât, et re[illegible] beaucoup de services.

L'habitude de compter sur la chasse du chat pour sa nourriture est d'autant plus déraisonnable, que toute personne qui a étudié les goûts de cet animal doit savoir que s'il aime beaucoup à prendre les souris, les mulots, c'est plutôt pour jouer que pour manger. Un bon chat en prend beaucoup et en mange fort peu; le plus souvent il les tue à force de coups de pattes et de coups de dents, et quand elles sont mortes, il les apporte à sa maîtresse ou bien à ses petits pour leur faire connaître ce petit animal qu'ils devront aussi chercher quand ils en auront l'instinct.

Le chat ne s'attaque pas seulement aux souris, mais encore aux rats, et ils se livrent souvent des combats acharnés; si votre chat est d'une belle race, bien nourri, si vous lui avez donné bonne récompense chaque fois qu'il vous a apporté un rat, il attaquera et triomphera; si votre chat est sans vigueur, si vous ne l'avez jamais encouragé, il se sauvera, car sa faiblesse est pour son adversaire un encouragement à la résistance : le rat a du courage, il saute au nez du chat ou bien à l'oreille et le blesse parfois d'une manière cruelle; mais il ne l'entreprend qu'à l'égard des chats qui ne lui inspirent pas de crainte; il fuit devant les autres et d'un bond ils l'atteignent et l'étranglent.

On a encore plus de tort de ne pas donner quelque attention aux maladies de cet animal, non seulement parce qu'il est mal de laisser souffrir les animaux qu'on élève, mais encore parce que c'est se préparer de fréquents sujets de dégoût, et surtout exposer les enfants qui touchent sans cesse les chats. Les maladies auxquelles ils sont sujets, sont : le *vomissement*, la *toux*, la *gale*. Quand un chat vomit fréquemment, il faut le faire un peu jeûner et lui donner du chiendent vert à manger. S'il tousse et éternue en expectorant des matières glaireuses, tenez-le chaudement et frottez-lui le nez du suif. Enfin s'il a la gale, isolez-le et frottez-le avec l'huile d'aspic. Comme il se déchirerait en se frottant, après l'application de ce remède, vous revêtirez la partie galeuse d'un morceau de toile. Quand les chattes sont privées de leurs petits, ce qui arrive souvent à raison de leur

fécondité, elles souffrent beaucoup de l'obstruction du lait : faites-leur boire une décoction de racines de kane et leurs mamelles se dessécheront.

Je finirai en m'élevant contre le préjugé qui veut que les chats éprouvent le vertigo quand on ne leur coupe pas la queue. Il est de fait que, pendant quelque temps, les chats sont beaucoup plus agités quand on le leur coupe, et qu'ils demeurent paisibles quand on leur laisse cet ornement.

CHAPITRE IV.

DU POISSON.

S'il est douteux qu'on puisse classer le poisson parmi les animaux domestiques, son utilité, son agrément et surtout l'amélioration de sa choir, intéressent trop les habitants des campagnes pour ne pas dire un mot de cette grande ressource des gens qui sont loin des marchés ou des grandes rivières.

Je ne sais pas si le poisson est comme on l'a dit susceptible de se priver, mais je sais très-bien qu'il est susceptible de profiter des soins qu'on lui donne. Malheur au cuisinier auquel on apporte une pièce remarquable sortant d'un étang, il n'en fera rien qui vaille, car elle sentira le vase, de manière qu'aucun assaisonnement ne la délivrera de ce goût désagréable; c'est la raison pour laquelle les grosses carpes d'étang, les gros brochets ne sont point appréciées dans les villes et surtout à Paris. Si les mêmes pièces avaient été mises aux épinettes aquatiques pendant quinze jours et bien nourries avec des basses viandes, du pain, de l'orge cuite ou de l'avoine, elles auraient un goût si exquis qu'aucun autre poisson ne pourrait leur être preféré. Tout le monde ne peut pas sans doute se livrer à cette industrie, car tout le monde n'a pas à sa disposition les eaux vives nécessaires; mais qu'au moins les habitants des vallées sachent le parti qu'ils peuvent tirer de leurs eaux soit pour eux, soit pour leurs amis, soit même pour la spéculation.

En thèse générale, l'homme qui ne tire pas de sa propriété tout ce qu'elle peut produire, ne mérite pas de la posséder et les eaux sont une richesse dont il faut savoir tirer parti non seulement pour les usines, non seulement pour les irrigations, mais surtout pour l'éducation et l'amélioration du poisson.

Voulez-vous n'obtenir que des succès d'intérêt domestique, ayez un vivier partagé en deux parties, l'une pour le brochet, l'autre pour la carpe et la perche; faites-le traverser par une portion de rivière, s'il est possible; cela vous économisera de la nourriture, parce que le courant en amènera dans votre vivier. Ayez dans ce vivier une quantité de carpe et brochet proportionnée à l'étendue de ce vivier; il faut pour chaque pièce d'à peu près un kilogramme 10 à 12 mètres cubes d'eau; vous la renouvellerez souvent et vous donnerez chaque jour 20 grammes de mie de pain et autant d'orge cuite pour chaque carpe ou perche, le double aux brochets, et de plus par jour 100 grammes de basses-viandes, de tripas ou de poisson vivant. Cela renouvellera entièrement leur chair et vous gagnerez en poids et en qualité au-delà de ce que vous aurez dépensé.

Si vous pouvez disposer d'une grande étendue d'eau, vous en détournerez quelques décimètres cubes que vous conduirez dans un vivier peu profond. Vous y mettrez deux carpes mâle et femelle, et tous les ans vous aurez du petit poisson pour alimenter vos autres viviers et pour nourrir vos brochets.

La perche pullule considérablement; elle ne profiterait pas en vivier si elle y était en grand nombre. Il faut donc enlever la feuille qui fait une excellente friture et qui peut aussi servir à la nourriture des brochets en la coupant par morceaux de la grosseur du pouce. J'ai vainement tenté de garder des anguilles, elles ne profitent pas en captivité.

Les écrevisses souffrent encore davantage; elles languissent, maigrissent et vous n'avez à sucer que des coquilles amères quand on vous les sert au bout de quelque temps.

La carpe est l'espèce de poisson qui s'améliore le plus et je ne saurais trop recommander aux propriétaires un système d'alimentation que j'ai éprouvé, et dont j'ai obtenu les résultats les plus satisfaisants.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

PREMIÈRE PARTIE.

BÊTES A CORNES.

CHAPITRE Ier

§ 1er — LE BŒUF.

Histoire naturelle du bœuf et de la vache. — Conformation. — Espèces. — Etats divers. — Habitudes et Mœurs.

§ 2. — LA VACHE.

CHAPITRE II.

ECONOMIE RURALE.

Manière de fonder ou améliorer un troupeau de bœufs. — Choix des individus. — Soins à prendre avant, pendant et après le vêlage ou part. — Education des veaux. — Méthodes diverses de les élever.

CHAPITRE III.

§ 9. ÉTRANGERS.

CHAPITRE IV.

Caractères particuliers des principales races. — Du taureau. — De ses qualités. — De sa liberté. — De sa progéniture. — De la vache à l'état de génisse. — A l'état de mère, etc.

CHAPITRE V.

HYGIÈNE RURALE.

Construction des étables. — Devoirs du bouvier. — Nourriture au vert, nourriture au sec. — Usage du sel. — Boisson. — Opinions diverses sur les avantages

CHAPITRE VI.

SAIGNÉE.

CHAPITRE VII.

VETERINAIRE.

MALADIES EXTERNES DU BÉTAIL.

MALADIES DES PAUPIÈRES.

MALADIES DES NASEAUX.

MALADIES DE LA BOUCHE.

MALADIES DES ARTICULATIONS.

MALADIES DES PIEDS.

MALADIES EXTÉRIEURES DU VENTRE.

MALADIES D'ACCIDENT.

MALADIES DES OS.

MALADIES DE LA PEAU.

CHAPITRE VIII.

MALADIES INTERNES DE LA POITRINE.

MALADIES DU BAS-VENTRE.

COLIQUES OU TRANCHÉES.

MALADIES PARTICULIÈRES AUX VACHES.

CHAPITRE IX.

Erreurs des bouviers. — Emplois divers des produits des bêtes à cornes. — Notice historique sur le bœuf.

SECONDE PARTIE.

BÊTES A LAINE.

CHAPITRE PREMIER.

§ 1er LE MOUTON, LES BREBIS.

Manière de connaître l'âge des bêtes à laine. — Etats divers. — Choix du bélier. — Choix de la brebis. — Nourriture. — Engraissement. — Tonte des moutons. — Races de brebis. — Castration des moutons et moutonnes.

CHAPITRE II.

L'AGNEAU.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.



CHAPITRE V.

DU BERGER.

Devoirs du berger. — Parc des moutons. — Tenue des bergeries. — Désinfection des bergeries. — Instruction du berger. — Manière de connaître la bonne laine. — Moyen d'écarter les loups. — Manière de connaître l'état de santé des moutons. — Maladies externes et internes. — Produits des bêtes à laine.

CHAPITRE VI.

MALADIES INTERNES ET EXTERNES DES MOUTONS.

PREMIÈRE CLASSE.

DEUXIÈME CLASSE.

CHAPITRE VII.

LA CHÈVRE.

Mœurs de la chèvre. — Choix de la chèvre. — Choix du bouc. — Accouplement. — Chevreau. — Nourriture et soins des chèvres. — Maladies. — Produits de la chèvre.

CHAPITRE VIII.

TROISIÈME PARTIE.

BÊTES DE SOMME.

CHAPITRE 1er

LE CHEVAL.

Espèces, éducation, maladies du cheval. — Mœurs. — Nourriture.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

QUATRIÈME PARTIE.

BASSE-COUR.

CHAPITRE Ier

POULE, DINDON, PINTADE.

Choix de la poule et du coq. — Soins du poulailler. — Nourriture. — Couvaison. — Soins des petits poulets

CHAPITRE II.

BASSE-COUR.

L'OIE, LE CANARD, LE PIGEON.

Mœurs de l'oie, ponte. — Soins des oisons. — Nourriture. — Pacage. — Engraissement. — Plumaison. — Produit. — Maladies. — Notice historique. — Habitudes, ponte, nourriture, engrais, plumaison, maladies, produits du canard. — Le pigeon. — Pigeons fuyards. — Colombier. — Manière de le peupler. — Soins des pigeons. — Ponte. — Pigeonneaux. — Pigeons de volière. — Maladies des pigeons. — Produits. — Colombine. — Notice historique sur le pigeon.

LE CANARD.

LES PIGEONS.

CHAPITRE III.

LE CHIEN ET LE CHAT.

LE CHAT.

CHAPITRE IV.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.

Vitry-le-François, Imp. de Farochon, rue de Vaux

354

Indication des veines ou l'on saigne les Chevaux

Indication des diverses parties du corps du Cheval

1 Oreilles
2 Toupet
3 Maque
4 Front
5 Tempes
6 Yeux
7 Salieres
8 Sourcils
9 Chanfrein
10 Naseaux
11 Bout du nez
12 Levres
13 Menton
14 Barbe
15 Encolure
16 Poitrail
17 Epaule
18 Bras
19 A[illegible] apparente
20 [illegible]
21 [illegible]
[illegible]


354 a
58.
Imp. Bore

— Indication des veines où l'on saigne les Bœufs

Indication des diverses parties du corps du Bœuf

1 Cornes
2 Chignon
3 Oreilles
4 Yeux
5 Ailes du nez
6 Lèvres
7 Epaule
8 Bras

9 Avant-bras
10 Fanon
11 Genou
12 Canon
13 Boulet
14 Couronne






18 Paturon
Dos
23 Reins
Croupe
25 Queue
Fesse
27 Hanche
Cuisse

Imp. Rc

